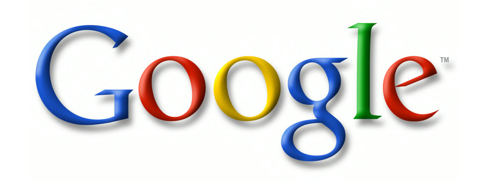








IXe

; Amitiés Politiques

avant

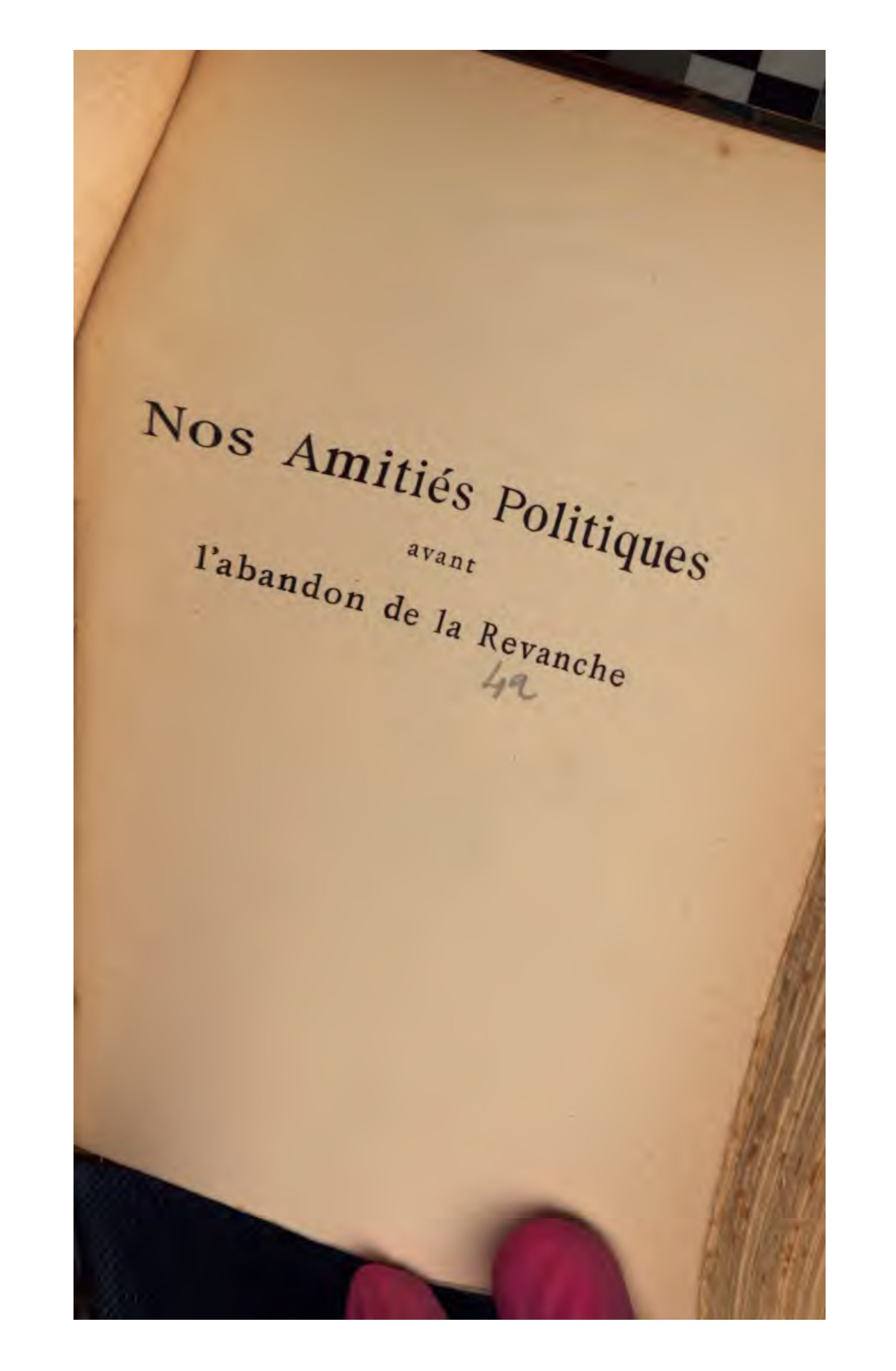
andon de la Revanche

Nos Amitiés Politiques

avant

l'abandon de la Revanche





Nos Amitiés Politiques

avant

l'abandon de la Revanche

49

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

MES SOUVENIRS :

I. Le Roman de mon Enfance et de ma Jeunesse. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

II. Mes Premières Armes Littéraires et Politiques. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

III. Mes Sentiments et nos Idées avant 1870. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

IV. Mes Illusions et nos Souffrances pendant le Siège de Paris. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

V. Mes Angoisses et nos Luttes (1871-1873). . 3 50

VI. Nos Amitiés Politiques avant l'Abandon de la Revanche. 1 vol. in-18. . . . . . 3 50

Non! l'Alsace-Lorraine n'est ni germaine ni germanisée. 1 vol. in-18. . . . . 1 »

Païenne. — Un Rêve sur le Divin. 1 vol. in-18. 3 50

Jean et Pascal. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

MADAME JULIETTE ADAM

(JULIETTE LAMBER)

Nos Amitiés Politiques

avant

l'abandon de la Revanche



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCVIII

Nos Amitiés Politiques

avant l'abandon de la Revanche

M. Thiers, jeté hors du pouvoir le 24 mai, était sans asile le 25. Il avait accepté une hospitalité provisoire chez un parent, le général Charlemagne, boulevard Haussmann, puis loué un hôtel, faubourg Saint-Honoré, où il devait demeurer, jusqu'à ce que le sien fût terminé.

Sa chute lui était profitable de certaine façon. Moins d'ambitieux l'entouraient. Lui qui aimait à causer pouvait le faire plus à l'aise, « ses mots, disait-il, n'étant plus affaire d'état ». Les gens très riches et les hommes au pouvoir ne voient jamais les choses au plan réel, leur perspective étant toujours encombrée par les arrivistes et les snobs. « Chaque soir, les réunions chez l'ex-président, aimait à répéter Saint-Hilaire, sont à la fois plus nombreuses et plus éclaircies. »

Dans la défaite, il est bon d'épauler son courage au courage et de fuir comme peste ces éter-

nels utilitaires, qui, pour masquer leur désir d'aller au vainqueur, déclarent que tout est irrémédiablement perdu, archi-perdu!

La haute et vieille amitié qu'Adam éprouvait pour M. Thiers avait subi plus d'une atteinte durant le règne présidentiel du « petit bourgeois », mais sa chute lui ramenait mon mari presque sans réserve. Ils avaient maintenant les mêmes ennemis, et, croyait Adam, devaient avoir les mêmes amis. C'est pourquoi le nom de Gambetta revenait souvent dans leurs conversations. Adam poursuivait donc avec ténacité son projet d'union complète entre les deux chefs d'opposition.

Un soir, Adam revint du boulevard Haussmann en me racontant un propos entendu chez M. Thiers et tenu, affirmait-on, par le prince impérial.

« Si Thiers l'avait emporté, je serais monté à cheval, tout était prêt, les généraux enrôlés. Thiers triomphant, l'Empire était fait. »

Les impérialistes croient qu'avec le maréchal ils mettront plus de temps à rétablir l'Empire, mais qu'ils le rétabliront. Ils s'appuient sur le serment qu'aurait fait autrefois le maréchal de Mac-Mahon à Napoléon III en ces termes :

« Sire, si vous ou votre dynastie avez jamais besoin de moi, vous me trouverez toujours. »

Comme on répétait pour la vingtième fois cette histoire de demi-serment dans les couloirs

de l'Assemblée devant Adam, Raoul Duval, qui se trouvait là, repartit :

« Napoléon III n'avait pas confiance en Mac-Mahon. Il disait de lui : « C'est un égoïste, il ne « donnera jamais ce qu'il pourra garder pour « lui-même. »

On rit beaucoup d'une aventure arrivée à M. Beulé, qui décidément prête au ridicule. L'un de ces matins, en chemin de fer, voyant un voyageur lire les *Débats*, il lie conversation avec lui jusqu'à la confidence :

« L'Empire seul est à craindre, lui dit-il. Pour combler les vides qui se feront dans la majorité, quand M. de Broglie, qui y est résolu, combattra les bonapartistes, nous chercherons un point d'appui dans le centre gauche. »

Or, qui était le lecteur des *Débats*?

L'aide de camp du prince Napoléon !

Voilà aussi M. Beulé forcé d'endosser la responsabilité d'une circulaire qui continue à être le thème de toutes les conversations et de nos indignations.

M. Pascal, au nom du ministre de l'Intérieur, a envoyé à tous les fonctionnaires une circulaire dans laquelle il les convie à voir fréquemment les gens d'importance et à leur dire que les récompenses du gouvernement ne feront jamais défaut à ceux qui le soutiennent.

Indiquez-nous les journaux conservateurs, ou susceptibles de le devenir, quelle que soit d'ailleurs leur nuance, ajoute la circulaire Pascal, sachez leur situation

et le prix qu'ils pourraient attacher au concours bienveillant de l'administration.

Ah! cette circulaire Pascal, quelle fortune entre nos mains! quel bruit, quel scandale elle provoque!

Les orléanistes et le centre gauche, à qui le ministère a fait large part dans la distribution des places, se sentent atteints et blessés par le rôle que le ministère de l'Intérieur veut faire jouer aux fonctionnaires.

Gambetta nous a dit qu'il interpellerait à ce propos.

Nous sommes inquiets, lui de Ranc, nous de Rochefort. Un article du *Pays* du 3 juin a donné le signal d'une nouvelle excitation contre eux :

Il y a, disait le *Pays*, à l'heure qu'il est, deux hommes sur lesquels se portent l'attention et le mépris des honnêtes gens, nous voulons parler de Ranc l'assassin et du marquis de Rochefort Luçay.

L'article entier est d'une extrême violence. Il y est question des craintes de Ranc qui n'a pas encore osé paraître à l'Assemblée, et il se termine ainsi :

La terre de France, rendue enfin aux honnêtes gens, refuse de porter les misérables qui se sont fait un piédestal de sa ruine. La grande blessée ordonne leur exil.

Dans une discussion entre Duclerc et Gambetta à l'un de nos retours de Versailles, Duclerc, sans cesser d'être amical avec Gambetta,

lui reproche d'avoir une responsabilité grave dans tout ce qui se passe.

« C'est pour voir Ranc élu à Lyon que vous avez obligé des hommes comme Adam à sacrifier M. de Rémusat. Ç'a été le grand coup de pioche décisif donné dans le piédestal branlant de Thiers. Ranc avait fait partie de la Commune. Je suis certain, et Adam ne pourra me démentir, que si Rochefort avait participé à la Commune il ne l'aurait jamais défendu comme il l'a défendu, convenez-en, Adam.

— C'est vrai, » dit Adam.

Gambetta répond avec sa rondeur habituelle :

« La candidature Barodet est une faute, je le reconnais. Mais maintenant il s'agit d'arracher Ranc au couperet de nos adversaires. »

Le soir, nous sommes chez Victor Hugo et l'on y parle avec inquiétude de l'article du *Pays* :

« Ces gens-là, dit le grand poète en désignant ceux qui ont fait le coup d'état du 24 mai, sont à leur façon des révolutionnaires, et je ne serais pas étonné s'ils en arrivaient à une sorte de terreur. »

Louis Blanc nous dit que Michelet a la préoccupation de lui survivre, qu'il jalouse son *Histoire de la Révolution* et l'attaquera quand il ne pourra plus répondre.

« Vous nous enterrerez tous, » répond Victor Hugo qui est en verve et que nous laissons cau-

ser à sa guise sans l'interrompre. Il nous parle, à propos du duc de Broglie actuel, pour lequel il est superbement dédaigneux, du duc Victor de Broglie et de son ami Ximenès Doudan :

« Des intelligences hautes, déistes résolus comme moi, grands caractères dont l'amitié fut un bel exemple, l'un prince, l'autre petit répétiteur à Henri IV. »

« Je dis avec eux, ajoute Victor Hugo : « Il faut être accessible au sentiment religieux, mais il faut le soumettre à son esprit. »

Victor Hugo nous analyse les hommes du 24 mai avec sa merveilleuse imagination. Il les met en scène, les fait parler, agir, comme les personnages d'un drame qu'il ébauche à mesure.

Mac-Mahon est le héros entêté, insuffisant, ahuri, qui tantôt parade mal à propos, tantôt banalise des situations exceptionnelles.

Et quant à lui, Hugo, tour à tour d'une clairvoyance géniale ou colossalement invraisemblable, il nous émerveille par sa divination et nous fait sourire par sa naïveté. Nous l'avons tout entier ce soir-là et nous sortons de chez lui avec une admiration mêlée à quelque sourire narquois.

« C'est un géant, qui, parfois las de chevaucher sur l'immense Pégase, enfourche un petit cheval de bois, » dit Adam.

*
* *

A la chambre on sent la poudre. Nous partons pour Versailles avec Lepère, qui interpellera Beulé sur la suppression du *Corsaire*.

A l'interpellation, Beulé répond que *le Corsaire* a été supprimé parce qu'il a ouvert une souscription et que le gouvernement est résolu à maintenir l'état de siège.

Mais écoutons cette réponse de Beulé. Elle va nous fournir un trait d'un prix inestimable.

« M. Lepère nous demandera ce que c'est que l'ordre établi, ajoute le ministre. Eh bien, c'est le pouvoir de l'Assemblée que le pays a choisie *dans un jour de malheur !* »

On juge de la sincérité des applaudissements de nos amis et de celle des clameurs de la droite. La phrase conquiert sa célébrité à l'instant, et elle ne la perdra pas de sitôt.

Gambetta, interpellant à son tour le gouvernement sur la circulaire Pascal, ne manque pas de rappeler à l'Assemblée qu'elle a été choisie par le pays dans un jour de malheur!

J'assiste aux débats relatifs à la participation de Ranc aux affaires de la Commune, débats qui durent deux séances. Toute la vie de Ranc est incriminée par Raoul Duval, Ernoul et Baragnon.

Ils rappellent le complot de l'Hippodrome et de l'Opéra-Comique, en 1853, à la suite du-

quel Ranc fut condamné par la cour d'assises à une année de prison qu'il fit à Sainte-Pélagie, où il connut Delescluzes et en devint le disciple.

Lorsqu'en 1855, un fou, Bellemarre, tira sur la voiture des dames d'honneur de l'Impératrice, on le prétendit suggestionné par Ranc, qu'il avait été voir la veille de l'attentat, et, en janvier 1856, Ranc fut transporté sans jugement à Lambessa. Six mois après, il s'évade en compagnie de Sourd, qui occupe aujourd'hui, fait observer M. Baragnon, un poste de confiance à *la République* de M. Gambetta.

Ranc, dans un roman, *Sous l'Empire*, a écrit le récit de son évasion.

Il rentre en France avec la plupart des exilés du coup d'état, en 1859. Un article sur les *Insurgés de Juin* le fait condamner en 1867 à quatre mois de prison.

Le 4 septembre il est maire du XIX[e] jusqu'à ce qu'il rejoigne Gambetta, par ballon, à Tours, puis à Bordeaux, où il devient préfet de Police. Député de Paris, il se retire de l'Assemblée en même temps que Gambetta et que les députés d'Alsace-Lorraine. Il fait partie de la Commune et donne sa démission avant le massacre des otages. Devenu conseiller municipal du IX[e] après la Commune, les combinaisons de Gambetta, son chef et son ami, le font député du Rhône.

Raoul Duval se montre plus inflexible pour Ranc que M. Ernoul et que Baragnon.

« S'il n'est pas parmi nous, dit-il, c'est que lui-même se condamne. »

En sortant de la séance, nous nous trouvons face à face avec Raoul Duval, qui cause dans un groupe à la sortie.

Adam et lui sont liés de longue date, étant Normands tous deux. Raoul Duval se détache et vient à nous.

« C'est mal, lui dit Adam, d'accuser un homme qui n'a commis que des fautes d'opinion. »

J'ajoute : « Comment, vous le paladin, pouvez-vous dénoncer à la tribune un vaincu de la Commune, qui l'a d'ailleurs condamnée en se séparant d'elle au moment du massacre des otages, un serviteur passionné de la défense nationale, un ami d'Adam? Prenez garde! vous ne haïssez en Ranc que l'adversaire acharné de l'Empire, et vous, patriote au degré supérieur, vous refusez de voir en lui le lutteur de Tours, de Bordeaux, qui a aidé à sauver l'honneur de la France.

— J'ai toujours flairé en Ranc, me répondit Raoul Duval, le révolutionnaire intégral qu'aucune expérience ne modifie, qu'aucun fait n'éclaire, l'homme aussi fatal à ce qu'il soutient qu'à ce qu'il combat, le destructeur, bref, le grand révolutionnaire. Souvenez-vous de ce que je vous dis : c'est lui qui démolira votre République.

— Vous courez le risque de le faire condam-

Le rancunier de Reims, après nous avoir boudés, nous revient, ramené par d'Artigues. Son tant admiré duc, le duc d'Aumale, s'est cru, une nuit, président de la République lors de la crise du 24 mai. Ce sont les bonapartistes qui ont fait échouer la candidature acceptée par les droites. Les gauches, elles aussi, s'étaient dressées contre cette candidature qui inquiétait MM. Thiers, Grévy et Gambetta plus que toute autre.

Une nouvelle lettre de Rochefort :

Mon cher Adam,

Un inspecteur général des prisons, qui était venu à Oléron exprès pour moi l'an dernier, m'a rendu visite aujourd'hui. Il venait de voir le docteur Ponsin à l'infirmerie, qui lui avait déclaré que j'étais atteint d'une maladie de cœur telle que m'embarquer, c'était me trouver mort un beau matin dans mon lit.

L'inspecteur a paru indigné contre les journaux qui racontent que je me porte très bien. Nous avons causé de vous notamment. Il a eu l'honneur de voir M[me] Edmond Adam quand il était procureur impérial à Grasse. Il sait que vous êtes venu me voir plusieurs fois. Je suis fondé à croire que j'étais l'objectif principal de sa visite.

Le docteur Ponsin a été très net. Il a déclaré que seuls des médecins prévenus et hostiles pouvaient autoriser mon départ et que, quant à lui, il protestait de toutes ses forces.

Ces paroles ont beaucoup frappé l'inspecteur général, devant qui je n'avais pas jugé à propos de me plaindre, ne voulant pas avoir l'air d'un gémisseur et d'un homme désireux d'éviter l'embarquement.

Rochefort prie Adam de voir le ministre de

l'Intérieur, pour le prévenir que les *Dépravés*, s'achevant au *Rappel*, vont paraître en librairie sous son nom, et il ajoute :

Voilà une mission agréable! je vous fais mon compliment; vous vous êtes mis dans une belle situation en acceptant mon amitié.

Adam me raconte, en revenant de Versailles, un mot de Brisson qui a eu un joli succès d'à-propos.

On discutait la loi Ernoul et le droit d'autoriser les poursuites pour délits d'offense envers l'Assemblée durant les vacances.

Brisson cite la Restauration et dit qu'alors la presse n'inspirait pas tant d'horreur.

« Rendez-nous le roi! lui crie M. Dahirel. »

Et M. Brisson de répondre avec calme :

« M. Dahirel, s'adressant à moi pour lui rendre son roi, prouve qu'il considère sa cause comme absolument désespérée! »

***

On ne parle que de la fusion de l'orléanisme et de la légitimité. Le duc de Nemours aurait déjà déployé toutes les ressources de son éloquence et de sa sentimentalité pour convaincre son neveu, le comte de Paris, « des nécessités de l'heure présente », c'est-à-dire de faire acte de soumission envers le « chef de la famille »,

le comte de Chambord, afin d'être, en échange, reconnu comme dauphin.

« Si cela devait prendre corps, a dit le duc de Broglie, on se laisserait glisser vers la République modérée, avec le duc d'Aumale comme président. »

On raconte mystérieusement que le comte d'Arnim, ambassadeur prussien, se permet de dire haut qu'il faut en finir avec la République. Voilà qui répond victorieusement aux ragots ayant pour but de faire croire à tous ceux qui se ralliaient à la République par patriotisme, par haine de l'Allemagne bismarckienne, que cette République est voulue et protégée par Bismarck !

Plus d'une fois, songeant à notre ex-ami Louis Bamberger, agent de l'Allemagne, nous excitant contre l'Empire, nous répétant que Bismarck était libéral, qu'il avait aidé l'Italie à secouer ses jougs tyranniques, qu'il était prêt à nous aider à secouer le nôtre, nous nous demandions, mortellement anxieux, si Bismarck n'allait pas encore jouer le même jeu dans notre lutte contre les vainqueurs du 16 mai.

Les propos du comte d'Arnim nous rassurent.

Mais qu'on juge de notre trouble !

L'un de nos amis de souche lorraine, patriote admirable qui nous a, depuis la guerre, renseignés à lui seul mieux que les agents du gouvernement; qui nous a permis de donner

à M. Thiers, à Gambetta, sur l'Allemagne, des renseignements qui leur ont été à tel point utiles qu'ils ont accepté l'anonymat que notre ami nous impose, car seuls nous connaissons, Adam et moi, son nom, et ne le désignons que sous le nom de *Talisman:* le « Talisman », qui hait Henckel de Donnersmarck d'une haine mortelle dont nous ne savons pas le motif, nous dit que Henckel est à Paris l'agent de Bismarck, chargé d'amadouer les républicains, de les aider dans leur lutte contre la droite, contre Mac-Mahon, de persuader à Gambetta, au héros de la Défense nationale, que ses préférences sont en France pour la République ! ! ! que d'Arnim sera cruellement puni des propos qu'il a tenus en faveur de la monarchie.

O « Talisman », qu'osez-vous dire? qu'allez-vous désespérer en nous? Voulez-vous donc que nous doutions de tous ceux sur lesquels reposent nos espérances, dont les sentiments alimentent notre foi en la revanche?

Quoi! nous, républicains, nous pourrions cette fois, avec connaissance de cause, souffrir l'aide, la tutelle de Bismarck, dans notre conduite politique? Nous ne vaudrions pas mieux que les chefs de la Commune, qui acceptaient la neutralité, les bienveillances prussiennes?

Je transmets à Gambetta les dires du « Talisman ».

« Profitons des bonnes dispositions d'où qu'elles viennent, me répond Gambetta. La

République, lorsque nous l'aurons en main, trouvera des alliances tout aussi bien qu'une monarchie, quoi qu'en pense Bismarck. En attendant, bénéficions, s'il se peut, de son goût pour la République.

— Admettre que Bismarck ait du goût pour la République comme il en a eu à un moment pour Napoléon III, tandis qu'il nous applaudissait secrètement de le combattre, c'est attirer sur notre parti le mauvais sort. Il faut que Bismarck déteste la République pour que j'aie foi en elle. Si je croyais que la République entre dans les combinaisons de Bismarck et que, par conséquent, elle n'est plus la revanche, la certitude absolue de reconquérir l'Alsace et la Lorraine...

— Alors?

— Je ne la servirais pas.

— Je vous croyais d'abord républicaine?

— Non... d'abord Française, puis passionnée de liberté, puis républicaine!

— Et toujours, partout hors des rangs, » ajoute Gambetta, non sans impatience.

*
* *

Une polémique s'est engagée entre Ranc et Cassagnac, qui a fini par une provocation de ce dernier. Ranc a pris pour témoins Laurent

Pichat et Labaurie ; Cassagnac, Xavier Feuillant et le commandant Blanc.

La rencontre doit avoir lieu sur le territoire du Luxembourg. Adam accompagne Gambetta, qui part secrètement pour être auprès de son ami Ranc s'il advenait un accident grave.

J'ai, le 7 juillet, la dépêche suivante :

Blessés tous deux à l'avant-bras, Ranc, seulement égratigné ; sauvé, sommes heureux.

Puis une lettre d'Adam, du 8, me disant :

Nous sommes à Bruxelles. Gambetta, à qui je viens de demander le jour de notre rentrée, refuse d'avoir une opinion. Il veut me conduire à Bruges et peut-être à Anvers. Si j'avais prévu cela, je t'aurais enlevée.

Ranc est à Bruxelles avec nous. Il aurait dû blesser Cassagnac gravement parce qu'il est très fort, mais il avait des souliers qui glissaient dans la boue.

Adam revient enchanté de son voyage, mais une anxiété l'attend qui m'angoisse depuis trois jours. Un nouveau départ pour la *Nouvelle-Calédonie* s'organise, et Rochefort est désigné.

Mac-Mahon, dès le premier jour de son règne présidentiel, a désiré ce départ. Adam a vu Beulé plusieurs fois et proposé ce qu'il appelle une transaction. Si Rochefort ne partait pas il obtiendrait de lui qu'il ne publie rien que d'anonyme. S'il part, il laissera des livres et des articles qui paraîtront sous son nom.

Le bateau sur lequel Rochefort doit s'embarquer s'appelle *la Virginie*.

J'écris à notre pauvre ami, sans lui dire mes craintes, que j'irai prochainement le voir avec Adam et Bibi qui est actuellement en vacances; mais, hélas! il est prévenu, car il me répond le 19 juillet :

Excellente et chère amie, je reçois votre bonne lettre et celle d'Adam. L'idée de vous voir avec mon vieux Bibi change en miel l'amertume de mon départ qui s'annonce comme prochain.

Je ne me suis jamais illusionné outre mesure. Du moment que la République me condamnait, il était tout naturel que la monarchie me déportât. C'est déjà beaucoup qu'elle ne m'ait pas fait étrangler dans ma prison comme Pichegru.

L'essentiel est que vous ne vous tracassiez pas, Adam et vous, et que la situation de mes enfants soit réglée au moment de mon embarquement, de façon à ce que je n'aie pas en route d'inquiétude à leur sujet.

Il est donc de toute nécessité que mon roman soit publié en volume le plus tôt possible. Cette publication ne peut modifier en rien la décision ministérielle à mon égard. On ne l'annoncera pas par des affiches, mais par des annonces dans les journaux et sans le crier par-dessus les toits; il suffira de mon nom pour le faire vendre.

Il est très important que ce précédent soit établi; c'est pour l'avenir le droit de publier des volumes et par conséquent la sécurité de mes enfants.

Les journaux ont parlé d'une histoire du second Empire; cette histoire, je n'ai à cette heure ni le moyen ni l'envie de l'écrire. *Les Dépravés* publiés, je ferai paraître un autre volume qui est encore moins politique, si c'est possible, que le premier. Quant à ne pas y mettre mon nom, ce serait la ruine pour l'éditeur et pour moi.

Je ferai partir Noémie pour Bergerac chez Mme Lusignan dès que mon départ sera décidé. Je crains pour elle notre séparation ; je ne veux pas qu'elle me voie partir. Elle a déjà versé plus de larmes qu'elle n'est grosse, et si je l'apercevais au moment de mon embarquement je perdrais tout courage.

Moi parti, mes volumes n'offrent plus aucun danger. Je laisserai à Adam ma procuration générale pour les sommes qui me reviennent. Je tiens à ce que mes petits ne soient pas dévalisés comme je l'ai été.

On parle d'une frégate appelée *la Virginie*. Personne ici ne la connaît dans aucun port. Il est probable que les journaux se sont trompés. Je doute en outre que le départ soit aussi proche qu'on le dit.

Puisque c'est l'avis d'Adam, je ferai ce qu'il faudra vis-à-vis de la commission sanitaire, mais je ne voudrais pas que les journaux racontassent, comme c'est leur habitude, que je me suis jeté aux genoux du médecin pour ne pas partir.

En somme, après deux ans d'arrestation, mon départ est une chose trop grave pour que le gouvernement n'en ait pas pris une décision irrévocable ou à peu près. Enfin nous verrons.

Je vais m'atteler à un troisième roman dont le plan est tout fait. Je le finirai là-bas si j'y arrive... et pour éviter toute contestation je n'y ferai pas la moindre allusion politique.

Enfin je suis bien heureux d'avoir trouvé, pour aimer mes petits, des cœurs comme les vôtres. Soyez sûrs qu'à travers les sept mille lieues de l'océan je ne vous oublierai pas.

Thiers n'eût jamais envoyé Rochefort en Nouvelle-Calédonie. Nous en sommes certains, Adam et moi. On voit, par la hâte de Mac-Mahon, à quelles influences pressantes le « petit

bourgeois » parisien et ami des lettres avait à résister.

La grande nouvelle, c'est la mise en jugement de Bazaine signée par le ministre de la guerre, général du Barail. Le 6 octobre prochain, à midi, l'homme de la capitulation de Metz comparaîtra au Petit-Trianon devant ses juges, présidés par le duc d'Aumale. Mon ami Guioth, aide de camp du duc d'Aumale, se laissera interroger par nous, je l'espère, au cours du procès. Il était sous Metz durant la guerre. Puisse le traître, à tout jamais, sans retour possible, être condamné à une peine infamante!

Nous voilà en vacances. La Chambre se proroge jusqu'au 5 novembre, après avoir nommé il y a quelques jours une commission de permanence.

Je n'avais pas revu Paul Bert depuis sa nomination, à l'unanimité, comme rapporteur pour la création de nouvelles facultés de médecine.

« Il est aux anges! » me dit Spuller. Voilà un mot qui le scandaliserait.

Nous recevons un matin le triste billet suivant de Jean Destrem :

La commission médicale a déclaré Rochefort bon pour le départ. Il va être embarqué sur la frégate *Virginie*.

Et le même jour une dépêche de Noémie :

Commission ici, mon père pris. Venez le plus tôt possible.

Le soir même nous partons avec Bibi. Adam a obtenu de Beulé l'autorisation pour nous et pour les enfants de dire adieu à Rochefort sur *la Virginie* où il est déjà embarqué.

Nous voyageons toute la nuit et prenons Noémie et Henri à l'île d'Oléron. La mer est houleuse; j'y suis terriblement sensible. Les enfants pleurent. Je les laisse pleurer en les suppliant de me jurer que toute larme sera séchée dès qu'ils verront leur père. Je fais baigner les pauvres yeux des chers petits dans l'eau de mer au moment où nous nous approchons de *la Virginie*.

Rochefort est là sur le pont. Les enfants tiennent leur parole, ils ne pleurent pas, mais quelle pauvre figure ils ont au moment des adieux. Rochefort leur répète à l'oreille :

« Je vous jure de m'évader. »

Pendant qu'Adam rembarque Noémie et Henri, je demande au commandant Launay, qui nous a reçus avec politesse, un entretien particulier.

Je lui laisse entendre que le gouvernement ne s'est décidé, après deux ans, à déporter Rochefort que par une suite de transactions dont mon mari a été l'intermédiaire, et dont il aura l'explication à son arrivée à Nouméa. J'ajoute que probablement il ramènera Rochefort.

« Imaginez, mon commandant, lui dis-je de ma voix la plus persuasive, combien il serait

grave pour vous que notre ami meure en route. Ne craignez pas d'en avoir trop de soins, car votre responsabilité est grande. Pour moi, continuai-je avec émotion, si Rochefort arrive sain et sauf, ce qui me rassurera complètement sur son retour, je vous jure que ma reconnaissance personnelle sera entière. »

Le voyant ému à son tour, je lui tendis ma main qu'il baisa en murmurant ;

« Moi aussi, mon dévouement sera entier. »

J'ajoutai à la hâte quelques recommandations particulières, et, consciente de l'impression que je laissais à M. Launay, je quittai Rochefort rassurée sur les soins qui lui seraient donnés durant son voyage.

Un dernier adieu à notre ami qui m'embrasse encore en murmurant :

« Soyez la mère des trois abandonnés. »

Mes deux mains dans celles du commandant, et je descends dans le canot où sont Adam, Noémie, Bibi, Henri. Secoués dans notre barque, les trois enfants serrés les uns contre les autres, sanglotant, nous nous éloignons après avoir entendu commander :

« Le cap sur Nouméa. »

Nous nous retournons une dernière fois. Rochefort et le commandant ont quitté l'arrière.

Nous ramenons Henri et Noémie à l'île qu'ils quitteront dans quelques jours pour venir à Paris, plus près de nous qui devenons leurs tuteurs, et nous reprenons avec Bibi, à Rochefort, le

train pour Paris. Est-ce de là que ses ancêtres sont partis, est-ce là qu'il reviendra?

Sitôt mon retour à Paris j'écris au commandant Launay. Je continuerai ainsi pour qu'à chaque relâche il ait un billet de moi.

*
* *

Dès les vacances une recrudescence d'agitation se constate chez les fusionnistes. M. de Broglie les laisse faire, riant sous cape, ne croyant pas à leur entente possible.

Nous rencontrons About, dont nous avons fait prendre des nouvelles à la suite de son duel avec Hervé.

About ayant tenu des propos spirituels et goguenards sur la fusion, Hervé, qui dirige un journal orléano-légitimiste, le *Journal de Paris,* a relevé le gant et s'est battu avec About.

« La pénitence est douce, nous dit About, je recommencerai. »

Un matin nous sommes dans la joie : le courrier nous apporte une lettre de Rochefort que nous lisons et relisons avec Bibi, lequel la copie pour Noémie et pour Henri.

« En mer, 22 août 1873.

Mon cher Adam,

Nous sommes en vue de Ténériffe, après une tra-

versée qui aurait été belle si je ne l'avais pas, pour ma part, semée de maux de cœur épouvantables. J'ai été soigné avec la plus constante sollicitude, et je commence à reprendre un peu d'aplomb. J'aurais voulu vous raconter une foule de choses lors de votre bonne visite, mais ce départ a été un véritable enlèvement des Sabines, et nous n'avons pu convenir de rien touchant les enfants.

C'est après votre départ que le grand déchirement s'est produit, et j'avais fait tous mes efforts pour rester gai devant la petite qui n'attendait qu'un prétexte pour fondre en larmes. A cette heure, mon cher Adam, il n'y a plus à s'occuper de moi. Je deviendrai n'importe quoi. Tout doit se concentrer sur la publication de mes volumes dans les meilleures conditions possibles. Je crois que, sous aucune raison, quelque plausible qu'elle pût être, il ne faut consentir à les faire paraître sans signature. Mon nom est tout, c'est mon droit de le signer et nous n'avons plus rien à ménager.

Je vous écris à la hâte; j'ai la tête encore si faible qu'il m'est impossible d'enchaîner deux idées.

Je ne puis manger que depuis très peu de jours. Jamais je n'aurais cru que le roulis pût mettre quelqu'un dans un état pareil.

Je suis bien heureux d'avoir embrassé Bibi. Je suis, grâce à vous et à Mme Adam, rassuré sur sa santé. Quand le reverrai-je? Je ne crois pas être téméraire en disant : probablement jamais!

Je vous embrasse tous à travers l'océan. Je vous écrirai de nouveau en arrivant au Brésil.

HENRI ROCHEFORT.

Le courrier par lequel Adam recevait cette lettre m'en apportait une à moi du commandant Launay.

« *A bord de la frégate* la Virginie, *rade de Palmas, Grande Canarie.* »

« 23 août 1873.

Madame Adam,

J'espère que M. Adam me permettra de vous écrire et non à lui. N'est-ce pas un peu comme si j'écrivais à Mlle de Rochefort? Pauvre jeune fille!

J'aurais voulu lui dire combien je prenais part à sa douleur tout en accomplissant mon devoir, mais j'étais trop ému, elle l'a compris, je l'espère; la souffrance donne l'expérience, et elle en a une grande part pour son âge.

« A peine aviez-vous quitté la frégate que *j'ai été voir* votre protégé. Il *m'a donné le nom des personnes avec lesquelles il désirait se trouver.* Je les ai réunies ensemble et je n'ai que des éloges à faire de leur soumission aux ordres généraux du bord auxquels ils sont soumis comme tout le reste du personnel.

Dans ces longues traversées, si monotones, nous savons aussi, nous marins, *combien il y a de soulagement et de consolation à parler de ceux que nous avons laissés loin, bien loin.*

Après les deux premiers jours d'affaissement moral forcé *pour une nature nerveuse,* le mal de mer aidant, votre protégé a repris le dessus plus peut-être qu'il ne s'en est rendu compte lui-même.

Notre médecin-major m'a donné les assurances les plus complètes sur son état; aussi je n'hésite pas à vous dire : « Soyez complètement rassurée. »

J'ai fait prêter, à lui et à ses compagnons de compartiment, des cartes de géographie et des cartes du voyage autour du monde que nous venons d'accomplir avec *la Virginie.* Je sais par expérience que tout ce qui occupe l'esprit dans ces longues traversées est d'un salutaire effet à tous les points de vue, et, sous ce rapport, je me charge de leur fournir de l'occupation.

Les débuts de notre voyage ont été favorisés. Comme nous disons, nous autres vieux loups de mer, nous avons eu un vrai temps de demoiselle. Aussi tout marche bien à bord de notre arche de Noé. Il ne faut pas compter qu'il en sera toujours de même, mais chacun s'habitue à la vie de bord. Quand il faudra supporter la lutte et la fatigue, nous serons prêts.

Pardonnez-moi, madame Adam, des réflexions un peu familières; mais j'ai passé tant d'années de ma vie à la mer que parfois j'oublie les réserves auxquelles nous oblige la vie du monde, que je n'ai guère le temps de voir.

Je pense que nous serons à Sainte-Catherine le 1er octobre, et nous pourrons avoir des lettres de nos familles. Nous y resterons huit ou dix jours pour prendre des vivres frais, des fruits, des légumes, qui jouent un grand rôle dans notre longue traversée de l'océan Austral de plus de deux mille lieues. Je suppose que nous arriverons à Nouméa vers le 15 décembre. Il y a à peine quelques mois que je faisais le même voyage autour du monde, et j'ai en effet *l'expérience des mesures qu'il faut prendre pour déposer tout le personnel en bonne santé.*

J'ai bien l'habitude de voir des gens souffrir du mal de mer au début d'une campagne. Je vous assure que votre protégé ne tardera pas à y être accoutumé, tous les symptômes sont favorables.

Je me suis permis de vous écrire, madame, et je ne vous connais que par la visite que vous avez faite à *la Virginie*. Le courage dont vous avez fait preuve dans cette pénible occasion m'a frappé, voilà mon excuse.

Je vous prie de me croire votre très dévoué et très obéissant serviteur.

LAUNAY.

Mon commandant, on le voit, s'inspirait un peu de la façon de penser de M. Prudhomme. Les passages soulignés de sa lettre rappelaient

certaines de mes paroles. J'avais su m'y prendre pour lui donner le désir d'un dévouement complet, et par là de ma plus chaleureuse gratitude.

Cette lettre me rassurait entièrement sur celui qu'il appelait mon protégé et que j'avais cru être de ceux qui meurent en mer.

*
* *

Avant le départ de M. Thiers pour Interlaken, Adam est allé le voir, et ils ont causé longuement. M. Thiers a la parfaite conscience de la somme de dévouement qu'il a donnée à son pays, mais il confesse n'avoir pas pris assez de recul pour juger les monarchistes et voir qu'aucune concession ne pouvait les arracher à leurs entêtements; il avoue, de plus, qu'il a abusé du centre gauche, l'a trop accaparé, et que ce parti valait mieux que le demi-servage qu'il lui a imposé.

M. Thiers a raconté à Adam, avec force détails, une séance du centre gauche, où Saint-Marc-Girardin, effrayé des progrès du radicalisme, aurait gémi, déclarant tout perdu, et où Chanzy, prenant la parole, aurait nettement déclaré que « si le pays tournait au radicalisme, c'est qu'on voulait le pousser de force vers la monarchie ».

Thiers a dit savoir que de Broglie, piètre

ministre des Affaires étrangères, et inquiet de Decazes, par lequel il se sent surveillé, va envoyer Decazes à Londres, à la place du comte d'Harcourt, mais il se peut que Decazes refuse; M. Thiers le lui a conseillé.

Il n'est bruit autour de nous que d'une mission *interrogatrice* envoyée à Paris par le comte de Chambord, afin de ne prendre une décision qu'en connaissance de cause. On ignore les noms de ces délégués, mais on sait qu'ils ont interrogé de grands commerçants, de grands industriels, des banquiers, voire « de petites gens ».

Ces délégués seraient revenus auprès du Prince, très pessimistes, affirmant que parmi les royalistes « aucune recrue fidèle ne s'est faite depuis 1830; qu'enfin, parmi les bourgeois, la plupart sont orléanistes, et que, sans contredit possible, les deux seuls partis qui augmentent leurs partisans sont la République et l'Empire ».

Mme la comtesse de Chambord, qui écoutait le rapport des « émissaires fidèles », aurait dit :

« L'Empire retrouve ceux qu'il a gavés et qui voudraient recommencer à l'être, et ceux qui deviennent républicains sont les mécontents et les impuissants de tous les partis. »

Notre pauvre amie Mme Dorian, si malheureuse de la mort d'un incomparable époux, nous inspire par son courage une affection toujours croissante. Nous allons passer quelques

jours avec elle aux usines d'Unieux, près de Saint-Étienne.

Adam parle sans cesse de son plus cher ami, de son frère de choix, avec la plus noble des veuves. Il ne se lasse pas d'entendre, elle ne se lasse pas de conter le récit de la vie de Dorian, ses débuts comme fabricant de vulgaires instruments aratoires, bêches et faux, sur la petite rivière que nous allons voir. Quelle constance, quelle énergie il a déployées, lui fils d'un simple boulanger, pour s'élever, pour devenir peu à peu un grand industriel.

Adam et moi nous croyons qu'il est mort de chagrin d'avoir perdu une adorable fille, Bertha, et du souci de la mentalité de ses deux fils et de son autre fille, tous trois trop gâtés et manquant de ce que Bourget devait un jour appeler « l'Étape », mêlant les goûts aristocratiques de la richesse au besoin de paraître avoir conservé les idées les plus avancées.

Tandis que nous sommes à Unieux, nous lisons à l'*Officiel* que Conflans et Jarny, dernières localités occupées par les Prussiens, ont été évacués la veille, le 16 septembre, à sept heures.

A neuf heures, les troupes allemandes repassaient la frontière, mais cette frontière, ô mon pauvre, mon adoré pays, combien elle a reculé!

Le territoire est libre, celui qui nous reste... Mais pour combien d'années l'Alsace et la Lorraine demeureront-elles sous le joug ennemi?

Là-bas, à Interlaken, le libérateur du territoire a son moment de fierté, mais il est Français, et comme nous tous il a sa part de douleur et d'humiliation.

Après que nous avons quitté Unieux, Mme Dorian m'écrit que notre présence l'a relevée de son abattement. Elle ne dit pas son découragement, c'est un mot que le plus aimé des époux ne voulait pas connaître. Il faut donc qu'elle agisse, qu'elle lutte.

Elle fait presque une campagne électorale, tant elle combat certains candidats et soutient les autres. Elle veut que cette élection soit ce que Dorian aurait désiré qu'elle fût. Mme Dorian nous confie qu'elle n'est pas contente de l'esprit qui anime son groupe. Elle ne doute pas que tous ne soient unis pour la lutte, mais ils ne le sont pas pour le choix du candidat. Elle voudrait voir Dorian inspirer encore à travers elle ce parti qu'il a fait ce qu'il est dans sa circonscription; elle s'efforce de maintenir sa tradition, de la continuer, mais elle nous avoue, à Adam et à moi, ce que nous constatons avec le même chagrin qu'elle, « qu'au lieu de rester haut, on s'acharne à descendre ».

Comme elle est touchante, la compagne de notre ami, avec son désir constant, passionné, de refléter le mari perdu, car, dit-elle, « je ne peux plus connaître que la joie de le faire revivre ». Le sujet de ses intimes pensées est sans cesse : « Comment atteindre sa hauteur mo-

rale? » Elle ne le pouvait pas, lui vivant; le pourra-t-elle aujourd'hui, si, comme il aimait à le répéter, « de l'autre côté de la vie on grandit plus vite ».

Adam s'émeut jusqu'aux larmes de cette lettre de Mme Dorian.

« Toutes les épouses républicaines, me dit-il, toutes les femmes de ma génération, toutes les veuves ont été telles que Mme Dorian. Mme Casimir Périer, Mme Hippolyte Carnot, Mme Cavaignac, Mme Kestner, Mme Charras, toutes, toutes. Mais sais-tu, Juliette, mon inquiétude? C'est que, dans la montée de mes jeunes amis, je ne vois pas de femmes qui les suivent; Gambetta, Challemel, Spuller, Ranc, et tant d'autres, n'ont pas de femmes. Les épouses et les veuves manqueront à la prochaine république. Si les cafés entretiennent l'esprit d'opposition, quand la République sera fondée, je cherche en vain les foyers qui la conserveront. »

*
* *

Nous partons pour Bruyères.

Dès notre arrivée, Adam me prie d'écrire à Victor Hugo et de mettre à sa disposition pour l'hiver notre villa du Grand-Pin.

Victor Hugo me répond :

Oh! madame, que vous êtes charmante, et comme

votre ciel est beau! Vos lettres ressemblent à votre ciel et à vous.

Elles ont son rayon et votre sourire. Ce serait un grand bonheur d'être près de vous. Cela dépend de la santé de Victor, qui s'améliore constamment, mais lentement. Dès qu'il pourra supporter le voyage, lui et moi nous serons à vos pieds.

Madame Drouet vous aime et vous embrasse. Je serre la vaillante et cordiale main d'Edmond Adam.

VICTOR HUGO.

Notre ami, le vieux docteur Maure, arrive pour nous souhaiter la bienvenue. Il a, comme toujours, sa lettre de Thiers. Celle-ci est datée d'Ouchy.

M. Thiers lui dit que son séjour en Suisse lui a fait grand bien, qu'il se sent encore de force à lutter contre ceux qui espèrent que la fusion va ramener triomphalement la monarchie en France. M. Thiers croit à la possibilité de rallier tous les partis libéraux pour soutenir la lutte prochaine dans laquelle il y aura à défendre non seulement les droits de la France, mais ses libertés civiles et religieuses et tous les principes de 1789, qui sont devenus ceux du monde entier.

Cette lettre est la paraphrase d'une lettre au maire de Nancy.

M. Thiers ajoute que le drapeau tricolore qui nous a tant fait battre le cœur, qui a la physionomie même de la France, jamais le comte de Chambord ne l'acceptera.

Au maire de Nancy M. Thiers avait écrit : « J'irai vous voir lorsque, la crise que nous traversons franchie, nous pourrons nous réjouir en sécurité de la libération du territoire. »

M. Thiers parle au docteur Maure, son plus vieil ami, du « détrempement » de Jules Simon, qui veut se retirer dans un coin de Bretagne, s'y faire oublier.

Ces jeunes hommes, dit-il (M. Thiers avait alors soixante-seize ans et Jules Simon soixante et un), sont à bas pour un ministère perdu. Ils ne sont pas de notre trempe, Maure (ici une plaisanterie un peu forte en patois provençal).

Ne m'oubliez pas auprès d'Adam, l'électeur de Barodet! Ah! ces électeurs de Barodet, ces rancsistes, les grands coupables! Si Adam a du cœur, il doit se ronger les poings. Lui, un *National,* voter pour un Barodet contre un Rémusat! C'est de la folie pure. Et cela pour un Ranc, qui est le Marat de la guillotine sèche!

« Thiers, me dit le docteur Maure, croit que c'est vous qui avez influencé Adam pour Barodet.

— M. Thiers se trompe, répliquai-je. Je n'ai cessé d'appeler Barodet « un quelconque ». Adam a subi la discipline de son parti, voilà tout. Je crois d'ailleurs que pour M. Thiers il vaut mieux être tombé du pouvoir qu'être devenu le prisonnier d'une fraction de la droite et plus tard jeté hors de France par quelque complot ramenant l'Empire. »

*
* *

L'un des légitimes griefs de l'opinion contre M. Thiers était d'avoir laissé Bazaine impuni. Le maréchal et M. de Broglie n'avaient pas hésité, dès leurs premières mesures prises, à réparer cette faute.

C'est le 6 octobre que le procès du « traître » commence. Toutes nos haines accumulées se surexcitent, et c'est avec une passion farouche qu'Adam et moi nous suivons chaque interrogatoire, chaque essai de défense du verbeux Lachaud. La vulgarité des réponses de l'accusé, celle de la défense, arrivent à lasser beaucoup de gens. La hauteur du crime baisse pour eux en raison de l'abaissement du criminel.

Nous savons, par nos amis militaires, que Bazaine pouvait trouer l'armée prussienne, que Metz eût tenu plus longtemps si l'homme de la capitulation ne lui avait laissé qu'une simple garnison tandis qu'avec cent mille hommes de vieilles troupes il eût, dans la direction de Château-Salins, gagné Épinal.

Bazaine n'ignorait pas la situation des troupes allemandes, c'est notre conviction, et savait à quel endroit la percée pouvait se faire.

J'ai connu, depuis, Mme Hirsch qui avait pénétré dans Metz et apporté à Bazaine les renseignements les plus précis sur la deuxième armée,

cette armée qui s'était massée croyant que le maréchal essaierait de se frayer un passage soit au sud de la Moselle, soit à Thionville.

Mon ami Guioth, aide de camp du duc d'Aumale, suit à ses côtés le procès. Il a, en 1870, assisté aux événements qui ont livré sa petite patrie lorraine à l'étranger; il a combattu sous Metz, il juge le traître comme il doit être jugé. Cet homme a tenu entre ses mains le salut de l'adorée patrie; s'il l'avait voulu l'Alsace et la Lorraine seraient encore françaises. Il suffit d'un trait de la première heure pour le connaître. Quand Froissard battait en retraite sur Sarreguémines, Bazaine, qui eût dû sur l'heure attaquer l'ennemi engagé, *s'amusait* à voir comment « le maître d'école allait se tirer d'affaire ».

Impossible de ne pas mêler aux impressions de ce procès le souvenir de quelques mots échangés plus tard avec le maréchal Canrobert un soir que le général Billot nous présenta l'un à l'autre.

« Voilà, dit Billot à Canrobert, mon amie, Mme Adam, dont vous avez été le seul réconfort en 1870 et qui me parle sans cesse de Gravelotte.

— Gravelotte! dit Canrobert en me regardant avec une flamme dans les yeux, Gravelotte! Sans ce maudit Bazaine nous faisions notre trou dans l'armée ennemie. »

Et il ajouta :

« Quand j'ai reçu l'ordre de retourner en ar-

rière, jamais je n'ai éprouvé de rage pareille. »

Et comment ne pas me souvenir de l'une de mes conversations avec le duc d'Aumale alors que longtemps après je me permis d'interroger sur le traître celui qui avait prononcé l'admirable parole : « Mais, monsieur, il y avait la France ! »

« L'homme n'avait pas même conscience de la grandeur des sentiments que son crime remuait dans l'âme de ses accusateurs, me dit le duc d'Aumale. Il s'acharnait à rapetisser les débats, en même temps que Lachaud s'efforçait de noyer les faits dans des chicanes de procédure. »

Notre ami Guioth à la fin du procès répétait : « Ce n'est plus l'indignation, la révolte, qui dominent en moi, c'est le dégoût. »

Ni sa condamnation à mort et à la dégradation militaire, ni sa grâce scandaleuse ne passionnèrent l'opinion devenue indifférente à force de mépris. Mais beaucoup levèrent les épaules en apprenant que le traître allait être interné à l'île Sainte-Marguerite et dirent :

« L'évasion est, là, certaine. »

*
* *

De loin la majorité monarchique semblait gagner du terrain. La complicité du ministère dans l'essai d'une restauration nous paraissait de plus en plus inquiétante.

Laurent Pichat nous rassurait :

La situation est bonne, elle se serre, nous écrivait-il. La fusion est en désarroi. Ces gens-là ne feront-ils pas éclater l'urne? Ils goûtent à l'arbitraire par les mesures qu'ils prennent chaque jour.

J'ai vu Grévy et lu une admirable brochure de lui : *Le gouvernement nécessaire,* d'une argumentation précise, logique, prouvant de façon absolue que le gouvernement de la France doit être démocratique et républicain ; c'est ce que ne cesse de répéter Thiers de son côté.

J'ai vu Brisson à l'enterrement de Le Chevalier. Il repartait pour sa tournée électorale en province. Il a une ardeur extraordinaire dans sa lutte contre le 24 mai.

L'attitude si ferme du centre gauche affole, paraît-il, les royalistes et commence leur déroute.

Double amitié.

LAURENT PICHAT.

Nous nous répétons tristement que Baragnon doit être au comble de ses vœux. Le rapporteur dans le procès de Ranc conclut à la condamnation à mort par contumace. Toutes ses preuves de culpabilité sont réduites à néant par une admirable lettre de Ranc dans *l'Indépendance Belge.*

C'est au tour de Duclerc de calmer nos inquiétudes sur le progrès du royalisme, mais en les attirant sur ceux de l'impérialisme.

« J'ai causé, nous dit-il, avec Rouher, qui ne croit pas à la fusion. Il la qualifie d'insensée et assure que le pays la repoussera. Rien n'est possible, affirme Rouher, qu'un appel au peuple rétablissant la monarchie en faveur du prince impérial. »

A distance les impressions n'ont de suite ni dans un sens ni dans un autre. Les renseignements vous viennent par choc, on ne les récolte, on ne les enchaîne pas soi-même; ils vous tombent de droite et de gauche, souvent contradictoires ; aussi Adam et moi, l'attention tendue, sommes-nous tantôt confiants, tantôt repris de nos transes.

Hier, nous avons appris par le *Journal de Paris* que tout est au point pour la restauration, que, dans quelques jours, sera roi celui qui donne pleine et entière satisfaction à la France moderne.

L'article du *Journal de Paris* se termine ainsi :

« L'entrevue de Frohsdorff avait refait la famille royale, l'entrevue de Salzbourg a refait la monarchie. »

Les détails sur cette entrevue de Salzbourg pleuvent de toutes parts. Elle a réuni les délégués de tous les groupes de la majorité et le comte de Chambord.

Alors le « Roi » accepte donc les trois couleurs? Tout l'intérêt des nouvelles est là. M. Chesnelong dit oui, *la Gazette de France* dit non.

La réalisation paraît si proche, si certaine, que le duc d'Audiffret-Pasquier, président du centre droit, souligne les conditions de l'accord définitif :

Henri V d'abord, puis les d'Orléans. Le maréchal va être sommé de laisser la place.

Hélas! hélas! notre République est-elle assez menacée!

Nous n'y tenons plus. Quoique l'Assemblée ne rentre que le 5 novembre, Adam part pour Paris. Il vient d'ailleurs d'être choisi par son groupe pour délibérer avec les autres groupes de la gauche. C'est dans les missions qu'il excelle et qu'il est toujours le plus utile à notre cause.

En arrivant, Adam trouve la situation telle que nous la craignons.

Le maréchal, mis en demeure d'obéir, répond que, « nommé par les conservateurs, il ne s'en séparera pas ».

M. Chesnelong se porte fort pour le Roi, qui accepte toutes les conditions.

La défaite parlementaire est certaine, nous n'avons plus au service de notre cause qu'une ressource, l'insurrection.

Adam m'écrit que je me tienne prête à partir. Cette fois, sur ma prière, il consent à me vouloir à ses côtés comme durant le siège. Il a trop souffert d'être seul pendant la Commune.

De part et d'autre, l'émotion est à son comble. La victoire est aux mains de l'ennemi. Le ballon monarchique plane sur Versailles; mais quoi, que se passe-t-il? Le ballon crève. Une dépêche d'Adam m'apprend que le comte de Chambord vient de déclarer « qu'il ne consentira jamais à être le Roi de la Révolution, qu'il veut un trône sans conditions ».

Il refuse de subir le drapeau tricolore !

Le comte de Chambord trouve, apprend-on maintenant, le poids de la monarchie trop lourd. Ses partisans reçoivent tout à coup la nouvelle qu'il est parti sans qu'on sache où il est.

Il ne reste plus aux coalisés que d'accepter le drapeau blanc. Les légitimistes adjurent le centre droit de faire à la monarchie ce sacrifice. C'est le duc d'Audiffret-Pasquier qui est délégué pour apprendre au maréchal la décision prise par les comités réunis qui se soumettent. Le danger à nouveau est menaçant, à nouveau il fuit.

Le maréchal répond : « Si le drapeau blanc était levé contre le drapeau tricolore, qu'il fût arboré à une fenêtre tandis que le drapeau tricolore flotterait en face, les chassepots partiraient tout seuls et je ne pourrais répondre ni de l'ordre ni de la discipline dans l'armée. »

Les pourparlers se succèdent, nous sommes moins angoissés, de plus en plus persuadés que le terrain monarchique se dérobe. Le comte de Chambord répète que « jamais il ne transigera sur la question du drapeau ».

Les orléanistes qui sont au pouvoir comprennent que le comte de Paris ne peut être l'héritier du drapeau blanc. Peu à peu, quelques voix se détachent de la majorité. La fusion s'émiette. L'essai de restauration n'est plus qu'un essai.

Pour être sûrement en mesure au moment

voulu, on s'y était pris à l'avance; les voitures commandées chez Binder étaient prêtes pour le cortège. On put les y voir jusqu'à leur départ pour Chambord, élégantes, simples et inutiles.

*
* *

M. Thiers est rentré de Suisse depuis le 23. Il a quitté l'asile qui lui avait été offert à sa chute par le général Charlemagne. Il habite faubourg Saint-Honoré, 45. L'une des premières visites d'Adam a été pour lui. Le « petit bourgeois » ne dissimule pas à « un copain du *National* » qu'il n'est pas mécontent de l'habileté de sa manœuvre au milieu des difficultés sans nombre qui l'ont assailli au pouvoir et depuis sa chute. Il a gardé son influence sur le centre gauche et celui-ci sur l'opinion. Après la fusion, tous les timorés, les hésitants affirmaient ne pouvoir résister à l'entraînement général vers la monarchie. *Les Débats* avaient fait leur soumission, mais le centre gauche, aussitôt l'entrevue de Frohsdorff, a donné la preuve de la fermeté de ses principes et publié le manifeste suivant :

« Le centre gauche reste uni dans la conviction que la République est la plus sûre garantie de l'ordre comme de la liberté, et que la restauration monarchique, dont il est question, ne serait pour la France qu'une nouvelle source de révolution. »

Des réunions fréquentes du centre gauche avaient lieu pour lesquelles se passionnait M. Thiers. Notre noble et courageux ami Jules de Lasteyrie, dangereusement malade, s'était fait transporter à l'une de ces réunions, les décisions à prendre étant de la plus haute importance et « valant la peine qu'on risque sa vie pour y participer », avait dit Jules de Lasteyrie.

Une lettre d'Adam, du 30 octobre, me renseigne mieux que les journaux sur l'état des esprits :

Les choses n'ont pas changé, me dit-il. Nous avons toujours bon espoir; cependant quelques-uns de nos amis sont très inquiets, on s'attend à un nouveau manifeste du comte de Chambord. Après toutes les tergiversations de ces derniers jours, un programme plus libéral me paraît devoir venir trop tard. Le centre gauche tient bon.

Les délégués de notre groupe sortent de chez moi où ils se réunissent tous les deux jours. Nous n'avions rien à nous apprendre que ce que nous organisons et qu'on ne peut confier à une lettre, d'autant qu'elles sont fréquemment ouvertes, prends-y garde.

Ce que nous savions tous, nous les conjurés, c'est qu'un grand nombre de fusils avaient été détournés lors du désarmement de la garde nationale, que des munitions entrées par la frontière suisse étaient amassées aux environs de Lyon. La résistance à une restauration monarchique était organisée de façon très habile. Gambetta en avait dressé le plan avec Bardoux.

Tandis que dans le parti monarchique le dé-

sarroi est à son comble, le comte de Chambord ne se rend nullement compte que sa lettre a provoqué l'irrémédiable.

Cochery m'écrit que les bonapartistes sont ravis, que Rouher, découragé ces derniers temps par le recul de la dissolution, dit très haut que la lettre du comte de Chambord enterre la monarchie légitime, et que « si le prince impérial débarquait aujourd'hui il serait acclamé ».

La lettre du comte de Chambord ! On ne parle plus d'autre chose. Tous les événements partent de là ou y aboutissent.

Le 31 octobre, Adam m'écrit pour me conter que, sortant la veille, à cinq heures, de chez Jules de Lasteyrie, il a rencontré Paul de Rémusat, qui lui a confirmé la nouvelle de la lettre du comte de Chambord.

Léon Say, avec qui Adam a un rendez-vous, l'accueille les bras tendus. Choiseul vient de lui annoncer l'événement : la lettre dernière du comte de Chambord, la déconfiture des gens de la droite que lui, Choiseul, a rencontrés sortant de chez Changarnier, portant le nez très long.

Patatras ! Tout l'échafaudage est par terre. Ç'a été un effondrement immédiat comme celui de l'Opéra *. Une heure après, tout Paris savait la bonne nouvelle, et Adam me dit que le soir il

* L'Opéra de la rue Le Peletier avait brûlé quelques jours auparavant.

a assisté à l'un des plus beaux « boulevards » qu'il ait jamais vus.

En quittant Léon Say, Adam est allé à la *République Française* où l'on avait lu l'*Union*. Tout le monde, y compris Gambetta, discutait sur l'événement. Quelques-uns parlaient déjà des dangers du lendemain, mais Adam déclarait qu'il voulait garder sa joie au moins quarante-huit heures et jouir de la mine allongée de nos adversaires.

Vers dix heures du soir, Adam a pris Scheurer-Kestner chez lui, et ils sont allés voir M. Thiers. La réunion était nombreuse et joyeuse.

« Le « petit bourgeois », me raconte Adam, essayait de passer la main dans ses cheveux en disant : « Je donnerais bien cinq francs pour « voir la figure de d'Audiffret. »

A ceux qui commençaient à refaire de nouveaux plans de campagne, débutant par ceci, continuant par cela, M. Thiers répondait : « Ne vous pressez pas tant, nous verrons, laissez faire les événements. »

Il avait raison : la défaite des monarchistes était telle qu'elle paraissait ne pouvoir devenir qu'une déroute.

La décomposition a chance de se faire toute seule. Nous pouvons, d'ailleurs, continuer notre confiance à M. Thiers. Personne, parmi nous, ne semble plus que lui pressé de voir l'Assemblée se dissoudre. Il est très généralement ad-

mis dans nos groupes que M. Thiers ne peut revenir au pouvoir avec la Chambre actuelle.

Une nouvelle présidence provisoire, très discutée, très difficile, ne le tente pas. Il ne peut obtenir la présidence définitive, la vraie première présidence de la République que des élections et d'une Assemblée nouvelle.

D'où la hâte d'envoyer la présente Assemblée au diable. Nos amis de l'Union républicaine s'efforcent, d'ailleurs, de persuader à M. Thiers, au centre gauche, par leur docilité, par leur effacement, que jamais l'occasion n'a été plus favorable aux républicains conservateurs et que, s'ils n'en profitent pas, ce sera leur faute, non la nôtre.

Le 31 octobre, à midi et demi, les délégués des groupes de gauche se réunissent chez Jules Simon, et à deux heures, rue de la Sourdière, ils vont rendre compte des décisions prises. Elles sont sages, très sages.

*
* *

J'ai une lettre de Rochefort, datée du 30 septembre, au mouillage de Sainte-Catherine :

Bien chère amie,

Après avoir avalé un si grand nombre de couleuvres, je ne pouvais pas m'attendre à avaler autant de serpents de mer. Depuis notre départ, je n'ai pas cessé d'être affreusement malade. Le docteur du bord, qui est un

homme exquis comme cordialité et comme sollicitude envers tout le monde et surtout envers moi, a dû employer de l'opium pour arrêter les terribles expectorations qui m'alarment.

Depuis notre arrivée à Sainte-Catherine j'ai repris un peu d'estomac et d'aplomb, mais nous n'avons malheureusement fait que la moitié du voyage; les mers du Sud sont, paraît-il, d'une sauvagerie qui me promet de fichues journées.

En dehors de cette difficulté de m'amariner, je suis ici comme un coq-en-pâte. Il n'y a pas de soins, de prévenances, et j'oserai dire de sympathies dont je ne sois l'objet. Je puis vous confier tout cela, car les lettres me sont remises cachetées, et celles que j'écris je les remets cachetées également.

Tous les jours, c'est à qui m'enverra à mon déjeuner et à mon dîner ce qu'il y a de meilleur à bord. Il m'arrive parfois d'avoir six plats à un seul repas. Jamais je ne viendrais à bout de tant de bonnes choses si je n'avais avec moi cinq compagnons à régaler. Je passe sur le pont quatre heures par jour, et le commandant m'envoie tous ses livres et toutes ses cartes.

J'ai reçu du brave Destrem une lettre hier, en arrivant au mouillage. Elle m'a réconforté sensiblement. Il me dit tout ce que vous faites pour mes enfants chéris. J'en ai pleuré comme un idiot. Il me donne aussi de bonnes nouvelles de mes volumes. Du moment où ma signature est autorisée, nous sommes sauvés. Destrem m'écrit que les journaux, même modérés, ont été très convenables à mon égard à propos de mon départ, et que la *République Française* a publié un très bel article à mon sujet. Tout bien considéré, si j'arrive vivant là-bas, peut-être vaudra-t-il mieux pour moi que j'y sois allé.

La rade où nous sommes mouillés est criblée de requins de la plus grande espèce. On en a déjà pêché une quinzaine : toute la commission des grâces!

Notre cage est très éclairée et très aérée, et nous avons eu moins chaud sous la ligne qu'à Paris, sur le boulevard Montmartre, par une journée d'été ordinaire.

Il nous reste deux mois et demi de navigation, dont trois semaines dans les parages glacés du cap de Bonne-Espérance. Ce sera le plus dur du voyage.

*
* *

On ne peut reprocher aux fusionnistes de n'avoir pas fait, eux, tout ce qu'ils ont pu faire pour restaurer la monarchie légitime.

Duclerc, dans un court billet, me conte que le duc de Broglie, qui n'a jamais cru au succès, rit, se frotte les mains. Il ne songe qu'à sauver l'ordre moral et intrigue secrètement, de façon à lancer, au moment opportun, une prorogation des pouvoirs du maréchal.

Le 1er novembre, Adam m'écrit :

Nous sommes encore tout à la joie, nous nous réunissons soir et matin, nous causons beaucoup, nous délibérons un peu, mais nous n'avons pris encore aucune résolution. Pour savoir exactement jusqu'où nous pouvons pousser notre succès, nous avons besoin de connaître tout l'effet produit chez nos adversaires par les derniers événements. Les légitimistes sont dans un véritable accès de désolation. Ils essaient de rester unis ; y réussiront-ils ?

« Nous lui avons mis la couronne sur la tête, disait l'un d'eux ces derniers jours ; il l'a prise et il l'a jetée par la fenêtre. »

On raconte aussi que le général des jésuites, le père

Beckx, a dit de lui : « Il n'a pas su vouloir, maintenant il ne lui reste plus qu'à mourir. »

Adam me donne l'emploi de sa journée :

A midi, toujours réunion des délégués chez Jules Simon. A deux heures, réunion rue de la Sourdière. A quatre heures, réunion de la gauche. A sept heures, dîner politique.

Tu vois que nous nous agitons fort. Jusqu'à présent nous n'avons pas beaucoup avancé, mais je crois que nous allons partir. Thiers avait raison les premiers jours de dire : « Laissez faire les événements. » J'avais raison aussi de répéter : « Ne vous pressez pas trop de reprendre peur. » Le désarroi doit être plus grand chez nos adversaires que nous ne pensons. Une pareille défaite a nécessairement des suites qui sont ordinairement une déroute. Montrons-nous joyeux et chargeons. Je crois, en effet, que nous sommes tout près d'assister au spectacle d'une véritable débandade. Nos ennemis parlent trop haut de leur union persistante pour n'être pas désunis. Leur projet de proroger Mac-Mahon pour dix ans et l'Assemblée pour trois ans est trop absurde pour être sérieux.

Toute l'audace qu'ils montrent et qu'ils n'ont pas n'est qu'une manière de couvrir leur retraite; nous les verrons fuir bientôt. Déjà le *Journal des Débats* les réabandonne, et c'est John Lemoinne qui pousse le cri de : Sauve qui peut!

Des gens que je plains, ce sont les vieux nobles, les douairières, qui depuis quarante-trois ans vivent sur l'unique espérance du retour de Henri V. Que vont-ils devenir? Que se passe-t-il en ce moment dans l'esprit de ceux-là? Je voudrais le savoir.

J'apprends par une lettre de de Reims, qui a longuement causé avec son ami le duc Decazes,

que le comte de Chambord a quitté Frohsdorff accompagné de fidèles : MM. de Chevigné, de Blacas, de Monti, de Vanssay. Il a pris avec eux le chemin de fer de Zurich pour Paris. Reconnu à la frontière française, signalé aux gares, « le Roi » a été blessé par des injures grossières. Il est parvenu, on ne sait comment, à descendre entre deux stations, et il est retourné à Bâle où il a passé inconnu plusieurs jours.

Enfin, après avoir dépisté les recherches, il est revenu en France, a traversé Paris la nuit et aurait pu être à Versailles aux premières heures du jour, sans un accident de chemin de fer qui l'a fait arriver à onze heures.

Est-ce la recherche du romanesque, de l'imprévu, qui fait affirmer à de Reims qu'au moment où le comte de Chambord descendait rue Saint-Louis, à la porte de M. de Vanssay, M. Chesnelong passait de l'autre côté du trottoir?

Le marquis de Brézé, qui était revenu en France après avoir conduit le comte de Chambord à Bâle, et qui connaissait le jour de son arrivée à Versailles, reçut le premier ses confidences. Le roi croyait que l'armée seule pouvait rétablir la monarchie, et il voulait le plus tôt possible en voir le chef, le maréchal de Mac-Mahon.

Le marquis de Brézé, instruit de l'opinion courante, s'efforça de faire comprendre à l'au-

guste voyageur à quel point une telle démarche était inutile et même dangereuse; le comte de Chambord avait tellement la conviction que Mac-Mahon lui était acquis et dévoué, qu'il ordonna au marquis de Brézé d'avertir le maréchal de sa présence à Versailles.

Durant ce temps-là, M. Beulé faisait encore une circulaire nouvelle; celle-là sur la répression du colportage.

Dans son message du 5 novembre, le maréchal de Mac-Mahon répond pour ainsi dire au roi directement. Il demande à la majorité de prolonger ses pouvoirs présidentiels; il ne fixe pas la durée de cette prolongation, mais il laisse entendre qu'il désire sept années, tandis que Changarnier en demandait dix.

Adam me donne des détails sur la séance du 5 novembre. Il n'a pu m'écrire durant cette séance, les députés étant menacés d'un vote par assis ou levé. Il avait d'ailleurs été chargé, avec Lepère et Goblet, par l'Union républicaine de la mission spéciale de faire face à tous les incidents qui pourraient surgir durant cette séance qu'on prévoyait orageuse, et qui l'a été.

Tu dois aujourd'hui, me dit Adam, connaître cette séance dans tous ses détails. Malgré la majorité obtenue par le gouvernement, mon opinion à moi est que la séance a été bonne. D'abord le gouvernement a été obligé, pendant les débats, de renoncer à l'intention d'enlever la chose comme au 24 mai. Il eût échoué.

Tout l'entrain était de notre côté, puis l'apparition à

la tribune de Dufaure et de Grévy a été d'un grand effet. Dufaure a été très bien, et Grévy, avec une grande modération, très radical. Son discours doit produire une impression dans le pays, dont nous ressentirons certainement les contre-coups.

En résumé, si nous ne les brisons pas, nous les userons, j'en suis convaincu.

Adam a dîné chez Victor Hugo, qui se passionne contre l'ordre moral.

La gauche consacre sa victoire de la veille. Les trois bureaux, qui s'étaient mis volontairement en retard, ont élu M. de Rémusat dans le premier, celui d'Adam! (ô Barodet!), Léon Say dans le second, et Laboulaye dans le quatrième. La majorité est acquise à la gauche dans la commission *.

Le ministère est battu, et Mac-Mahon, fort surpris, enregistre une défaite de plus. On ne croit pas que le ministère puisse résister à cet échec, et il est difficile d'apercevoir les possibilités pour lui d'une revanche prochaine. Or, s'il ne trouve pas cette possibilité dans les deux ou trois jours, il est fini, car la débandade commence à droite.

* On lit dans les journaux républicains de cette époque : Parmi les députés composant la commission d'initiative, nous lisons le nom d'Edmond Adam, l'habile négociateur, auprès de la gauche, de l'Union républicaine.

*
* *

Les discussions entre un petit nombre de fidèles s'éternisaient rue Saint-Louis. Le roi était toujours incognito à Versailles. Le 11 novembre, au matin, il se décide brusquement à envoyer M. de Blacas au maréchal de Mac-Mahon pour l'avertir de sa présence.

Le maréchal, atterré, répond à M. de Blacas qu'il ne veut pas admettre la véracité de cette nouvelle. Et il la considérera si bien comme improbable qu'il la cachera deux jours durant à M. de Broglie, président du Conseil.

Cependant, sa première impression, lorsqu'il reprend possession de lui-même après la révélation de M. de Blacas, c'est que le roi ne court aucun danger; et il répète : « A la moindre alerte, avertissez-moi. »

Le duc n'oublie pas qu'il a pour mission de persuader au maréchal qu'il doit voir le roi.

« Il y eut un silence émotionnant, » a dit plus tard M. le duc de Blacas.

Enfin, très troublé, dans le plus grand embarras, le maréchal répond :

« Avant la lettre du 29 octobre, je n'aurais pas hésité à me rendre à l'invitation que vous me transmettez, car je ne me regardais jusque-là que comme tenant provisoirement la place du roi, mais depuis qu'il y a en quelque sorte rup-

ture entre lui et la majorité de l'Assemblée, qu'il m'a fallu, pour assurer la tranquillité du pays, entrer en pourparlers avec la majorité, je croirais déloyal d'engager une autre négociation, et je me vois forcé de décliner l'invitation qui m'est faite. »

M. de Blacas insiste :

« Le roi, dit-il, tient à connaître les sentiments de l'armée et pas autre chose. »

Et il essaie auprès de Mac-Mahon, un à un, de tous les arguments de persuasion. Nul au monde ne saurait que le maréchal avait vu le comte de Chambord, et le chargé de mission alla jusqu'à proposer au président de la République la clef de la maison de la rue Saint-Louis pour qu'il eût le choix de l'heure.

M. de Blacas tendit la clef, mais la main du maréchal ne bougea pas.

L'envoyé vint rendre compte de sa mission au roi, qui ne fit pas une question après le récit et ne prononça pas une parole.

A cette heure-là même on discutait à la Chambre le septennat. Les monarchistes savaient la présence du roi à Versailles et attendaient impatiemment ses instructions. M. de Blacas, placé entre la certitude qu'il avait de la défection du maréchal et son incertitude sur les intentions du roi, subissait un véritable martyre dans l'impuissance où il était de répondre aux questions de ses meilleurs amis.

Je sus plus tard par Duclerc comment les lé-

gitimistes avaient connu la présence du roi à Versailles.

Un député assidu de Frohsdorff causait dans la rue avec d'autres députés : il s'interrompt tout à coup, ému, tremblant et s'écrie :

« Le roi est ici ! Charlemagne, son valet de chambre, vient de passer ; il ne le quitte jamais, Charlemagne ici, le roi y est ! »

La nouvelle se répand comme une traînée de poudre. Le roi est ici ! Il regrette sa réponse à Chesnelong. L'espoir renaît, et c'est alors qu'on aceable M. de Blacas de questions ; celui-ci, harcelé, finit par dire :

« Supposez qu'il soit venu pour se renseigner sur les sentiments de l'armée, et qu'il ait acquis la preuve de son indifférence. Alors tout serait fini, bien fini ! »

Plusieurs légitimistes, dans les couloirs de la Chambre, auraient, ce jour-là, redit le mot de Veuillot après Salzbourg : « Le comte de Chambord sera peut-être mon roi, mais il n'est plus mon homme. »

Adam m'écrit :

La commission des dix s'est réunie hier et aujourd'hui ; on ne s'entend pas, ce qui m'est égal. En revanche on dit que les bonapartistes s'entendent avec le ministère, ce qui paraît plus grave et ne l'est peut-être pas. Il fallait s'attendre à quelque chose de semblable. Les bonapartistes peuvent faire la majorité un certain jour et sur une certaine question, mais ils ne peuvent plus être une majorité ; ils jouent leur jeu en se portant tantôt à droite, tantôt à gauche ; mais, que ce soit dans

leur jeu ou non, ils achèvent de déconsidérer cette assemblée.

Nous aurons encore de mauvais jours à passer, mais nos vœux s'accompliront! Jusque-là la situation reste tendue.

*
* *

J'ai eu à déjeuner Paul Arène, accompagné d'un peintre russe et de sa femme, les d'Alheim, chez lesquels il est en séjour à Antibes. Jamais je n'ai rencontré comme dans Paul Arène un contraste plus curieux entre l'homme et l'œuvre : l'homme est lourd, vulgaire; l'œuvre est spirituelle avec des raffinements qui vont parfois jusqu'à la délicatesse.

D'Alheim a du talent, un talent original. Il voit les teintes bleues du ciel d'hiver à Moscou dans les crudités d'azur du midi ; le poudroiement des fleurs d'amandier lui rappelle celui de la neige. Le midi de d'Alheim, pâle, mélancolique et pourtant observé, a du charme.

Je suis seule bien souvent et je songe à nos espoirs sans cesse refoulés. Cette République tant désirée, par laquelle la France retrouvera toutes ses énergies de race, par quels efforts nouveaux plus difficiles, plus intenses, plus dévoués, pourrons-nous la conquérir?

Les conservateurs ont emporté de haute lutte le septennat. Est-ce un triomphe pour les mo-

narchistes? Non, puisqu'il ne leur livre pas ce septennat. Mais c'est bien une défaite pour nous, puisque nos ennemis n'ont voté ce septennat que parce qu'il est un escamotage de la République.

Cette République, ils pouvaient la fonder à leur profit, la faire conservatrice comme eux, acclimater peu à peu le pays au gouvernement de lui-même par lui-même. Nous aurions été pour eux les extrêmes, tandis que si un jour, brusquement, nous-mêmes la faisons, la République, déjà extrêmes nous-mêmes, quels seront nos extrêmes?

Une lettre d'Adam, le 18 :

C'est aujourd'hui que le grand débat commence. Je ne sais si nous siégerons cette nuit, ou si nous continuerons demain. J'ignore absolument ce qui sera décidé.

Le trouble le plus profond règne dans l'Assemblée, et le résultat semble être dans les mains de quelques légitimistes restés fidèles au comte de Chambord et dans celles des bonapartistes qui se divisent, paraît-il.

Tu connais par les journaux le message d'hier. A la séance, où il a été lu, jamais orage pareil n'avait grondé dans la Chambre; mais le tonnerre qui nous menaçait n'a frappé personne. Ce n'était qu'un morceau de papier, et M. Thiers, à qui on demandait dans les couloirs si ce message nous amènerait un coup d'état, a répondu, avec raison, je crois :

« Non, ce n'est qu'une bêtise! »

Adam me dit qu'il emporte sa lettre à Versailles pour y ajouter un post-scriptum; le voici :

P.-S. — Il est quatre heures. La discussion est ouverte, mais elle n'est pas encore sérieusement engagée. M. Berthaud, du centre gauche, vient de faire un discours assez spirituel, mais sans importance. M. Prax Paris est à la tribune pour soutenir l'amendement des bonapartistes, l'appel au peuple. On vote. Nous gagnons quelques voix de ce côté et quelques autres parmi les légitimistes, mais plusieurs membres du centre droit et du centre gauche nous lâchent, par exemple André, Denormandie, comte de Pourtalès, Drouin, etc.

La grande nouvelle est la mise en vente de la brochure de Grévy : *le Gouvernement nécessaire*.

Il me pleut des lettres qui toutes me parlent du combat soutenu par Gambetta sur la liberté des enterrements civils.

Mon père, que le septennat fait rugir, qui se désespère de voir toujours fuir ce qu'il croyait fixé et réapparaître ce qu'il abhorre, trouve que « tout de même, pour un modéré à peine radical, Gambetta a prononcé un discours qui n'est pas sans vigueur ».

Voici en résumé ce que je recueille dans ma correspondance reçue le 20 :

Quoique nous ayons été brossés dans l'urne, notre victoire à la tribune a été considérable. Les deux discours de Jules Simon et de Grévy avaient produit un effet tel que, pendant le dépouillement du scrutin, nos amis étaient disposés à n'attacher aucune importance au vote, quel qu'il fût; il leur semblait que nos adversaires étaient moralement détruits, mais

la forte majorité qu'ils ont obtenue devient pour eux un relèvement, si momentané soit-il, et menace de décourager quelques-uns de nos amis.

Les légitimistes et les bonapartistes ont une telle peur de la République, qu'ils préfèrent travailler contre eux-mêmes que de nous apporter un appoint. Mais c'est surtout au groupe de Casimir-Périer que nous devons notre défaite. Il s'est défilé, comme à son ordinaire. On est presque toujours sûr de jeter l'épouvante parmi ces esprits flottants, ces cœurs faibles, en posant devant eux la question de gouvernement. Le ministère, en poussant le maréchal en avant, en le faisant s'engager à fond, a décidé du sort de la journée.

Maintenant, que vont faire nos ennemis de leur victoire? Pourront-ils l'utiliser? A quoi, d'ailleurs? C'est ce que nous allons voir, et il est difficile encore de mesurer les forces que l'opinion publique va leur permettre de reprendre.

Mon vieux docteur Maure est à Grasse; il prend son congé habituel d'hiver, et sa première visite est pour moi.

Il m'apprend que notre noble et cher ami Jules de Lasteyrie est enfin revenu à l'Assemblée, complètement guéri.

Le docteur Maure n'a point en poche sa traditionnelle lettre de Thiers, mais il l'a souvent vu et l'a trouvé découragé. La défaite du 19 l'a

surpris et troublé. Grévy avait combattu avec une extrême vaillance, une grande éloquence, une habileté d'argumentation incomparable. Son insuccès lui a fait dire qu'il ne prendrait plus une seule fois la parole durant cette législature, et il a voté contre la proposition du gouvernement sans un mot. M. Thiers s'en attriste.

J'ai des nouvelles de M. de Marcère par le docteur Maure. Il a fait une véritable campagne contre le septennat.

Ce septennat est le triomphe personnel de M. de Broglie. C'est lui qui l'a préparé, en même temps qu'il travaillait secrètement et habilement à l'échec des fusionnistes.

« Vous verrez, me dit le docteur Maure, que pour mieux sauver l'ordre moral il va remanier son ministère, qu'il aura ainsi plus en main. Mais, ajoute l'ami de M. Thiers, les légitimistes qui ont cru voter le septennat uniquement pour que la possibilité leur soit laissée d'obtenir du roi des transactions nécessaires avec l'esprit moderne, ne pardonneront jamais à M. de Broglie de leur avoir arraché un engagement définitif. Il a machiavéliquement, de longue date, encouragé les légitimistes ; mais, après la lettre du roi, il crut l'heure venue de dévoiler ses plans, de donner au vote du 20 novembre toute sa signification, qui était celle de la constitution définitive des pouvoirs civils.

L'infériorité de M. Beulé semble croître. L'expérience du pouvoir ne l'initie nullement

à ses difficultés. Dans le discours qu'il a fait après le vote du septennat et au sujet du retard des élections malgré le nombre des sièges vacants, il a donné un pendant à l'à-propos avec lequel il avait parlé de l'Assemblée élue « dans un jour de malheur ».

« Aujourd'hui, dit-il, la responsabilité ministérielle se présente pour la première fois dans toute sa beauté. »

Deux jours après cette phrase, M. de Broglie « acceptait » la démission de M. Beulé et prenait lui-même l'Intérieur. Il donnait les Affaires étrangères au duc Decazes, et par ce remaniement gouvernait de façon absolue.

Nul ne mettait en doute la supériorité intellectuelle et politique de M. de Broglie sur le maréchal. Les royalistes étaient les premiers à dépeindre Mac-Mahon comme le type militaire Ramollot, et c'étaient ses amis eux-mêmes qui nous alimentaient de ses mots ridicules.

Je trouvais, moi, que sa conduite vis-à-vis de M. de Blacas n'était pas d'un sot, et qu'il lui fallait quelque habileté pour n'être pas la girouette qu'on essayait de faire de lui. Les uns avaient dit qu'il ne résisterait pas à un ordre du comte de Chambord, les autres qu'il servait le comte de Paris. Les bonapartistes affirmaient qu'on pouvait au jour et à l'heure lui imposer un coup d'état impérial.

Nos amis donnaient du crédit à ces racontars en les colportant et déclarant le maréchal « stu-

pide ». Moi, je ne le voyais qu'hésitant, et inexpérimenté en politique.

Sachant quelles intrigues l'assaillaient, quels tiraillements il subissait, dans quels traquenards on s'efforçait de l'attirer, je lui trouvais un certain mérite à n'être pas journellement empêtré.

M. de Broglie avait manœuvré avec une habileté grande, n'ayant jamais poursuivi qu'un but, atteint d'ailleurs : gouverner seul la France sept années durant, c'est-à-dire le temps de la pétrir à son gré.

*
* *

Les détails pleuvent de toutes parts sur le séjour du comte de Chambord à Versailles. Beaucoup de gens l'ont vu, non plus dans le décor de Frohsdorff, mais dans le cadre étriqué d'une petite maison à Versailles, et ils l'ont, malgré et peut-être à cause de leur amour des traditions, trouvé trop peu moderne.

Le « Roi » a cru, paraît-il, que le septennat ne serait pas voté, qu'on viendrait le chercher, ou qu'il aurait l'occasion de se rendre à l'Assemblée.

Dans l'atmosphère de flatteries où vivait le « Roi », comment aurait-il pu démêler l'exacte vérité? Nos journaux eux-mêmes, qui l'ensevelissaient dans son drapeau blanc, l'avaient fait

avec de pompeux éloges. Seul le refus du maréchal de le recevoir remit un moment les choses au point. Mais les flatteries, l'hommage habituel des partisans sincères de la légitimité qui s'abusaient eux-mêmes sur leurs espérances futures, ramenèrent l'illusion dans l'esprit du comte de Chambord jusqu'au vote du septennat et à l'attitude offensive de M. de Broglie, résolu à ne rien céder du pouvoir qu'il venait de conquérir.

Maintenant les nouvelles littéraires empiètent sur la politique et la relèguent au second plan. Peyrat a rencontré Alfred Assolant, qui s'est plaint à lui de mon silence.

Il prétend que je suis la seule parmi ses amies qui ne l'ait pas félicité du succès de son roman *Rachel*, le meilleur, lui dit-on, qu'il ait écrit. Comme il m'avait habituée à recevoir ses livres dès leur apparition, j'ai attendu. Assolant est l'être le plus fantaisiste du monde. Tantôt il vous visite et vous écrit de façon à ce que vous puissiez vous croire le meilleur de ses amis, puis il vous fuit comme si vous étiez son pire ennemi.

Je lis sa *Rachel*. On a raison, c'est un bon et beau roman, qui fait honneur aux lettres françaises.

Mais le grand triomphe est pour les *Lettres de mon Moulin*, d'Alphonse Daudet. L'esprit en déborde à tel point qu'à tout moment dans la conversation les mots des « lettres » reviennent,

et qu'il est impossible pour tout Français de ne pas les avoir lues.

Mon « courrier théâtral », comme je l'appelle, m'arrive. C'est une longue lettre de Mme de Pierreclos sur *Monsieur Alphonse,* que cette année Dumas a donné pour pendant à *la Femme de Claude.* Ah! ceux que Mme de Pierreclos soupçonne d'être quelque peu « Alphonse » passent un mauvais quart d'heure sous sa plume. Ce sont des fusées d'esprit ajoutées à celles de Dumas fils, qu'elle appelle « le petit Juvénal ».

A la première de *Monsieur Alphonse,* Mme de Pierreclos a rencontré un grand nombre de nos amis politiques très préoccupés de la lutte commencée contre la loi des maires, qui a créé de véritables forteresses libérales. La coalition de droite, contre laquelle cette loi a tourné, en veut le remaniement, c'est-à-dire la suppression. M. de Broglie invente une commission de décentralisation dont le but est de briser l'instrument municipal entre les mains des républicains. Cette commission, composée en grande majorité des membres de la droite, est nommée pour mener à bien le projet déposé par M. de Broglie. Il y a là un véritable danger pour nous.

Adam m'a parlé des craintes de nos amis et des siennes dans toutes ses lettres à ce propos. Ils en sont enfiévrés. Au dernier mardi chez Bignon, les « conjurés » n'ont parlé que de

cela, et ils ont arrêté pour tous les groupes la conduite à suivre.

Ces dîners du mardi au café Riche ont une grande importance politique et sont jusqu'à ce jour tenus très secrets. Nous en appelons les membres : le conseil des Dix. C'est Duclerc qui, avec Adam et Le Royer, avait, un soir, en ma présence, discuté les possibilités de créer un groupe directeur des groupes républicains, dont les individualités s'entendraient et exerceraient leur influence dans le même sens. Gambetta et M. Thiers seuls devaient être mis au courant de ces réunions.

Les Dix étaient : Duclerc, de Marcère, Léon de Maleville, général Billot, Cochery, Bardoux, Scheurer-Kestner, Lepère, Fourcaud, Leblond, Le Royer, Adam.

Le centre gauche, la gauche, l'union républicaine, se trouvaient représentés, on le voit, dans ce conseil des Dix où l'on fut bientôt douze.

J'eus l'insigne honneur d'être admise plusieurs fois au dîner du mardi chez Bignon, lorsqu'il fut décidé qu'on pouvait, après une motion votée à l'unanimité, introduire dans le cénacle un invité qui avait travaillé au but poursuivi par le « conseil ».

Laurent Pichat veut que je lise sur l'heure les *Lettres de Mérimée à une Inconnue?* Il me demande si je sais qui elle est.

Pas si inconnue, il me semble, ajoute-t-il; cela m'a tout l'air d'une habitude épistolaire. Il lui dit des

choses qui dépassent la flirtation la plus américaine. En somme, Mérimée se montre là dedans ce qu'il était. C'est le seul mérite de l'ouvrage. Quel joli article Taine a manqué. Cela ne l'empêchera pas d'entrer à l'Académie française.

J'ai rencontré Mme de Pierreclos dans l'escalier d'Ulbach. Vous a-t-elle écrit qu'elle m'a embrassé?

Pichat me donne des nouvelles de Louis Blanc, qui a été très malade et se remet.

J'ai envoyé à Pichat, comme au critique dont l'opinion sincère m'est le plus profitable, le manuscrit de mes *Récits du golfe Juan* que je viens de terminer. Il a lu et ajoute par son approbation à la hâte que j'ai de voir paraître ce volume.

Pichat m'apprend le mariage très riche de la fille de Peyrat avec un Italien, le marquis Arconati Visconti. Ce mariage lui cause une vraie joie comme à tous nos amis.

C'est la paix dans l'esprit de Peyrat, c'est la sécurité pour l'avenir; nous devons donc applaudir sans une réserve, conclut Pichat.

Bazaine est condamné à mort et à la dégradation militaire, mais sa peine est sur l'heure commuée en vingt ans de forteresse avec dispense de dégradation. Ah! il eût fallu prouver le danger qu'il peut y avoir à trahir la France.

On dit que Lachaud a écrit à M. Thiers et obtenu de lui qu'il intervienne auprès du maréchal en faveur de la commutation.

Voilà une chose, si elle est vraie, qu'avec moi M. Thiers ne portera pas en paradis!

Je ne pourrai non plus lui dire mon admiration pour son *Histoire de la Révolution du 4 septembre et de l'Insurrection de la Commune.* Ce n'est pas un livre qui restera. Nous avons vu les faits avec d'autres yeux, et il me semble que les événements justifient mieux notre façon de voir que celle de M. Thiers.

J'ai reçu une lettre de M[me] Sand. Elle me dit que Flaubert est à Paris et que Charpentier a commencé à réimprimer *Salammbô.*

Enfin, ajoute-t-elle, ce livre réédité et mieux compris va l'élever à sa hauteur. Il vient d'achever une pièce : *le Candidat.* Vous devinez, avec son respect du suffrage universel et du parlementarisme, comment il mord. Il va soulever les passions violentes des politiciens. Je ne crois pas au succès final et je crains que cela nuise à l'admirable *Salammbô.*

Clément Caraguel m'annonce qu'il remplace Jules Janin au feuilleton dramatique des *Débats :*

Faites vite une pièce patriotique, mettez-y toute la passion de votre âme française, il faut entretenir le feu sacré, me dit-il, car les flammes les plus hautes sont celles qui s'éteignent le plus vite. La France n'est pas faite pour laisser couver la flamme sous la cendre, mais pour l'entretenir, la faire luire, pétiller. Cette flamme, il faut qu'elle la voie, qu'elle se la montre à elle-même.

Jean de Thommeray, d'Augier et de Sandeau, prouve notre réveil, c'est le moment de flétrir les lâches, les traîtres, et de crier avec Jean le sceptique : Vive la France ! Nous ne le crierons jamais trop, il faut que tous nos échos en soient pleins !

Ah! le beau livre que m'envoie Rambaud : *La Domination française en Allemagne, les Français sur le Rhin.*

Oui, oui, nous l'avons tenu dans notre verre, votre Rhin allemand, ne pensons qu'à cela ; ne parlons que d'elle : de la revanche! et celui qui nous la prépare, qui nous la rendra possible malgré toutes les résistances politiques de nos adversaires, celui-là c'est Gambetta!

Lorsqu'il sera à Bruyères, allons-nous en parler de nos espoirs, de notre Alsace-Lorraine, de notre France à guérir des atroces blessures.

Eh bien! voilà M. de Chaudordy, nouvellement comte du pape, récompensé de sa participation au renversement de M. Thiers, comme M. de Fourtou le plus leste des lâcheurs! M. de Fourtou est ministre du maréchal. M. de Chaudordy le devient sous une autre forme à Berne.

L'horrible nouvelle! Adam me télégraphie que Cernuschi vient de lui apprendre la mort tragique de Nino Bixio à Atchen*.

Je me rappelle alors une conversation que j'eus avec Nino à Gênes. Il m'avait raconté que le roi Humbert lui en voulait à propos d'un incident qui les avait brouillés à Custozza.

J'ai des notes prises aussitôt après notre conversation à propos de cet incident, cause directe

* Le général Bixio enterré à Sumatra, sa tombe fut violée par les indigènes, ses officiers purent cependant reprendre ses dépouilles et les rapporter à Gênes.

de la résolution de Nino de quitter l'armée et d'aller prendre du service en Hollande.

Pauvre cher Nino! La royauté italienne a été ingrate pour le héros de la campagne des mille.

Je reste sous l'impression de cette douloureuse nouvelle, quand j'apprends la mort de François Hugo. L'hiver l'a tué! Pourquoi Victor Hugo n'a-t-il pas accepté l'offre de notre seconde villa? Qui sait? le midi l'eût peut-être sauvé.

Laurent Pichat m'écrit à nouveau sur *l'Inconnue* de Mérimée qui le préoccupe, et me dit :

Vous qui devez savoir, pourriez-vous me dire si ma version est la vraie? Je crois en être sûr. C'est du reste un roman plus amusant que les lettres. L'héroïne, la mienne, ne serait pas une Anglaise, mais une Française habitant Boulogne qui prit un pseudonyme anglais pour écrire à Mérimée, désireuse d'avoir un autographe de sa main. La liaison s'établit et vous en avez lu le fatras. Je crois qu'il y a eu mieux que cela, je l'espère pour les deux personnages. Il y avait un frère. Et maintenant le nom, me direz-vous? Le voici sur ce papier à part... Ai-je raison? Est-ce vrai? Éclairez-moi! Il est question d'un frère dans ces lettres et je vous dis qu'il y avait un frère.

Autre chose : Vous qui savez tout, vous devez être certaine que les *Naufrageurs* sont de Rochefort. Jusqu'à présent le récit est lâche et rien ne se noue. Il doit y avoir des portraits, désignez-les moi. Archambault est Rochefort lui-même, mais le pianiste et les autres?

J'attends vos commentaires.

Vous avez vu que la fille de Guéroult se marie, que Desonaz est à *l'Opinion Nationale,* que Mahias est révo-

qué, que Charles Blanc est destitué par l'ordre moral comme directeur des Beaux-Arts.

Questions d'aujourd'hui et de demain n'en seront que plus envenimées.

Depuis 1870, Charles Blanc est de l'Institut, c'était le directeur idéal. Ces gens-là ne sont sensibles à rien. C'est le frère d'un républicain : A bas!

Pour renseigner Laurent Pichat sur *l'Inconnue* de Mérimée, je ne pouvais mieux faire que d'écrire au docteur Maure, son confident et son meilleur ami.

Le « législateur modèle », comme l'appelle Peyrat, est rentré à Grasse il y a quelques jours. Il mourait de froid à Paris, et depuis la chute de Thiers il se demande ce qu'il fait à l'Assemblée.

Trop souffrant pour venir me voir, il me répond la lettre suivante, qu'il m'autorise à communiquer à Pichat. Le vieux docteur m'affirme, avant tout, que le nom de la dame donné par Pichat est exact.

J'ai lu les lettres de Mérimée à une Inconnue, me dit-il, ou pour mieux dire, les lettres de Mérimée à une demoiselle française. Cette estimable et chaste héroïne ayant acquis la preuve que ses réponses avaient été détruites par l'incendie de la maison de Mérimée durant la Commune, a pu tout à la fois faire une bonne spéculation de librairie et prendre l'attitude d'une héroïne immaculée. Il a été facile à cette farouche beauté, qui avait en main deux volumes de lettres, de ne livrer à la publicité que celles expurgées qui donnaient à Mérimée une attitude ridicule, mais qui pouvaient refaire à l'héroïne compromise une meilleure réputation et lui

donner le moyen de se décerner une couronne d'oranger.

Tout cela est déplorable. Vous avez connu les excellentes qualités de Mérimée. Croyez-y toujours, mais croyez peu à son platonisme. Je puis vous mettre en main des preuves que je vous laisserai à ma première visite. Nous sommes tous deux amis de Mérimée, défendons-le d'être grotesque!

On annonce la mort de Rochefort, et je suis un moment très émue, mais je reçois des dépêches et des lettres d'Adam qui nous rassurent complètement, moi et son fils Bibi.

Au premier bruit de la mort de notre ami, bruit venant de Londres, Adam a vu le duc Decazes, avec lequel il est de vieille date en relation, qui lui a répété à deux reprises que ni lui ni ses collègues ne savaient rien. Le duc Decazes a bien voulu envoyer à l'ambassade anglaise où l'on n'avait rien appris non plus.

Enfin Adam a prié l'un de ses collègues, officier de marine, de s'informer au ministère de la Marine. Or on n'y a pas de nouvelles de *la Virginie* après son départ du Brésil. Elle n'a touché terre nulle part, elle n'est pas arrivée à destination, donc la mort de Rochefort ne peut qu'avoir été inventée par les journaux anglais. Enfin le gouvernement fait démentir lui-même la nouvelle par l'agence Havas.

Adam me télégraphie qu'à moins d'avis contraire il arrivera à Bruyères, le lendemain soir, avec Gambetta et Spuller. Gambetta compte trouver à Bruyères son père et sa mère. Je les

préviens moi-même, à Nice, par dépêche. Adam me recommande d'arranger les choses pour que Gambetta puisse quitter la gare de Cannes aussitôt arrivé, afin de ne pas provoquer une émotion s'il est reconnu.

Je reçois encore un billet d'Adam, qui me dit :

Nous avons enterré hier ce pauvre François Hugo. Sa mort n'a pas dû te surprendre, car tu le savais perdu. Au retour, j'ai vu Victor Hugo, plus olympien que père.

*
* *

Gambetta nous a laissé Spuller et il est parti le lendemain de son arrivée avec son père et sa mère pour passer quarante-huit heures à Nice. Il reviendra et nous le garderons une semaine. Spuller cause et conte avec une bonhomie spirituelle dont on ne se lasse pas.

« La République serait possible, disait M. de Lamartine en 1848, s'il s'y trouvait un homme politique qui consentît à être le second. »

La République est donc possible avec Gambetta, puisqu'il a Spuller.

Gambetta tutoie Spuller, qui, lui aussi, le tutoie, mais avec quel art des nuances. Dans ce tutoiement, le respect, la soumission dévouée, s'affirment à chaque mot.

Une chose très curieuse, c'est de comparer

le « tu » de Spuller et le « vous » de Challemel à Gambetta.

L'irritabilité fréquente de Challemel, due à ses crises d'estomac et surtout à une persistance de sécheresse nasale (Challemel ne se mouche jamais), le rend parfois dans la complète intimité très difficile à vivre, malgré sa noblesse de cœur et sa largeur d'esprit.

« Gambetta, vis-à-vis de certains entêtements de Challemel, nous dit Spuller, a des douceurs, des ménagements exceptionnels. »

Comme rédacteur en chef de la *République Française*, Challemel est d'un autoritarisme absolu. Il faut comprendre à demi-mot.

Je me fais donner par Spuller la physionomie de ce que j'appelle la vie intérieure de la *République Française*.

Challemel arrive à cinq heures. Il prend connaissance des dépêches, puis convie ses rédacteurs pour causer avec eux des questions du jour. La conversation à peine entamée, il voit l'article à faire.

Isambert écrit le bulletin de tête, et il est légendaire pour ses retards. Or ses lenteurs sont fatales, car il est en même temps rédacteur quotidien et secrétaire de la rédaction. Entre lui et le père de Ranc il y a des scènes inénarrables.

Ranc, le père, fait le sport. Quoiqu'il ne soit plus jeune, il est d'une exactitude qui fait honte à Isambert. Sombre, correct, il n'y a

jamais de reproche à lui faire. Il ne l'accepterait, d'ailleurs, certainement pas.

Pendant qu'à la *République Française* Ranc donnait son récit « de Paris à Bordeaux », avant de le mettre en volume, le père Ranc, contre son habitude, s'informait chaque jour du chiffre de la vente. Si elle montait, un ou deux branlements de tête montraient sa satisfaction complète. Si elle ne montait pas, sa physionomie exprimait clairement ces mots à l'adresse des lecteurs : « Les imbéciles ! »

Camille Barrère écrit au pied levé des articles de politique extérieure; Allain Targé traite les questions économiques avec une grande compétence, lentement mûrie.

Rouvier, pour les finances; Paul Bert, pour les sciences, apportent leur article tout fait, à jour fixe.

Parfois, Challemel dit d'un ton bref:

« J'ai fait un article. »

Chacun risque un regard sur l'épreuve, et le lendemain on se délecte.

Avant leur arrivée à Bruyères, Adam et Spuller étaient allés ensemble aux Français, voir Mlle Sarah Bernhardt dans *Phèdre*. Adam et Spuller sont deux fidèles du classique. Ils aiment ce que j'aime aussi, je l'avoue, et nous nous attardons le soir à parler de la Grèce antique. Tous deux me disent que je serai une admiratrice de Mlle Sarah Bernhardt.

Gambetta revient à Bruyères. Le temps est

merveilleux. Le ciel et la mer ont tout leur azur; les roses, les mimosas embaument. La maison disparaît sous les bougainvillées en fleurs.

Spuller, en verve poétique, chante le printemps avec une grâce d'esprit que je ne lui soupçonnais pas.

Le 2 janvier, avec notre barque *La Fadette,* qui a Mme Sand pour marraine, — comment ne s'ouvre-t-elle pas pour noyer Gambetta? — nous allons déjeuner sur l'herbe à l'île Sainte-Marguerite.

Gambetta est un gai compagnon d'expédition, riant des petits incidents de route qui mettent tant de gens de mauvaise humeur. Il secoue les ennuis avec goguenardise, jouit de tout ce dont il peut jouir. Aussi le souvenir des excursions faites avec lui est-il délicieux. Beau mangeur, beau buveur, il ajoute la gaieté de son appétit à la gaieté du soleil et de l'enveloppement bleu.

Nous visitons l'île Saint-Honorat, le couvent, et Gambetta nous étonne par sa science des habitudes de la communauté, du détail des offices, de l'heure des prières. Spuller, qui a des prétentions à ces connaissances, répète de façon plaisante : « Je suis battu, même quand il s'agit de la règle d'une congrégation. »

Et le soir, en rentrant, nous causons de la journée, et c'est à qui aura le mieux joui de sa beauté.

Nous déjeunons un jour au milieu des gorges du torrent du Loup. Le bruit est assourdissant, mais l'ardeur du soleil, la fraîcheur de l'eau, la bonne chère et le bon vin nous tiennent en un ravissement un peu fou, et, ce jour-là, Gambetta trouve l'occasion de nous citer vingt fois son tant aimé Rabelais.

Les heures sérieuses sont fréquentes aussi et intéressantes pour tous parce que, quoique étroitement unis dans l'idée générale de la cause républicaine que nous défendons, notre idéal se contredit sur bien des points.

Lorsqu'il s'agit de notre France, de patriotisme, de revanche, pas une de nos paroles qui ne soit celle que chacun de nous aurait dite. La chaîne est serrée sans qu'une maille puisse faiblir, mais Adam avec son expérience de 1848, Spuller avec ses réserves contre l'anticléricalisme de Gambetta, moi avec mon libéralisme et ce que Gambetta appelle ma conception d'une république aristocratique, athénienne, exigeant la poursuite du « meilleur » dans chaque individu, tout cela fournit à nos discussions une ample matière.

« Des hommes supérieurs, la qualité, répétais-je, l'élite, voilà ce que je demande à la République de produire, et il me semble que cette élite sera supérieure à toutes celles que produisent les monarchies toujours asservissantes.

— C'est la masse qu'il faut élever tout entière, disait Gambetta; trier, c'est faire

du favoritisme; la qualité émergera toujours.

— Non, il faut tout d'abord, tout de suite, chercher la qualité, la saisir, l'imposer; la quantité aura toujours assez d'exigences, et, si les modèles ne la dominent pas de toute leur hauteur, elle se croira elle-même, faute de comparaison, la qualité. Disons avec Saint-Just: « Élever le peuple jusqu'à soi, ne pas s'abaisser jusqu'à lui. »

— S'abaisser, non; lui tendre les mains. »

Adam, appelé à Cannes comme témoin dans une affaire d'honneur, nous abandonne un jour après déjeuner. A son retour, nous irons en barque à la pointe du Cap voir l'Esterel, au coucher du soleil, se vêtir de son vêtement de gloire. Nous causons de belles-lettres tous trois sur la terrasse. Gambetta et Spuller, amicalement, me parlent de mon dernier livre : les *Récits du Golfe Juan*, qu'ils disent goûter surtout depuis qu'ils reconnaissent la vérité des peintures et des descriptions du pays bleu. Après avoir lu le livre à Paris, Gambetta le jour même avait écrit à Adam sur l'une des nouvelles : *Patrie,* une lettre inoubliable.

Spuller m'interroge sur mes projets. Je prépare un roman, mais de longtemps je ne considérerai ce que j'écris que comme des essais. D'ailleurs, je ne suis pas libre d'écrire comme je voudrais.

« Quoi! s'écrie Gambetta goguenard, quelqu'un vous opprime. Serait-ce Adam?

— Nous allons mettre ordre à cela, dit Spuller haussant le ton.

— Un républicain libéral qui opprime, nous ne supporterons pas une telle contradiction, ajoute Gambetta plus moqueusement encore que Spuller. Allons, madame, exposez votre cause, vous trouverez en nous tout naturellement des avocats, puisque nous le sommes, et des défenseurs. »

Je me tais.

« Quoi ! c'est donc bien difficile à dire?

— Il faudrait me jurer le secret le plus absolu jusqu'à ce que je vous demande à tous deux d'intervenir. »

Ils étendent la main.

« Nous serons muets comme la tombe.

— Eh bien, j'ai fait un livre qu'Adam ne me laissera jamais publier sans de *puissantes* interventions. Ce livre est terminé depuis longtemps; il faut que, peu à peu, par des précédents, j'achemine la pensée d'Adam vers cette publication. J'aimerais vous en lire des fragments pour avoir votre avis sincère.

— Allez vite nous les chercher, s'écrie Gambetta. D'ici nous surveillerons le retour d'Adam. »

Je rapporte vingt-cinq pages.

« Le titre? demande Spuller.

— *Païenne !*

— Abomination ! Ce doit être de la littérature à la Louis Ménard, laquelle ne peut avoir

pour lecteurs que de Ronchaud et Saint-Victor.

— Ces choses, ajoute Spuller qui feint l'horreur, ne peuvent être écrites que par des hommes. *Païenne!* par une femme! Certes, j'ai juré de n'en pas parler à Adam, je ne renie pas mon serment, mais je l'épaulerai lorsqu'il refusera la publication de *Païenne!*

— Écoute Juliette Lamber, dit Gambetta, tu feras après enrager Mme Adam. »

Je lis, je lis. Mes amis m'écoutent avec un intérêt qui me paraît croître! Quand je m'arrête :

« Vous êtes trop jeune encore pour publier un livre aussi passionné, mais vous n'écrirez jamais rien de mieux, me dit Gambetta, je ne quitterai pas Bruyères sans avoir lu tout le...

— Voilà Adam, » s'écrie Spuller.

Je répète en fuyant :

« Le secret, le secret!

— La tombe! » me répondent-ils en étendant tous deux le bras.

*
* *

Gambetta, qui est impressionniste avec Proust, est classique avec moi.

Nul ne parle mieux de l'antiquité grecque, nul n'en est plus imprégné. Amoureux de la Renaissance, instruit de tout ce qui est art, ayant la mémoire des yeux et celle des lectures,

Gambetta est curieux de toutes les recherches sur la beauté. Il lui plaît tour à tour de jouer avec des arguments ou classiques, ou romantiques, ou impressionnistes, et de plaider le pour et le contre.

Mais en politique il n'a aucun éclectisme. Ce qu'il veut, c'est le relèvement de notre France. Nul n'a son accent, son émotion, lorsqu'il parle de nos provinces perdues. On se ferait alors hacher comme chair à pâté, petits et grands, humbles ou altiers, pour le suivre au moindre signe.

La pointe d'Antibes, le coucher du soleil sur l'Esterel, la mer qui nous berce, les jeux de la lumière, ravissent Gambetta qui les chante en interpellant Spuller.

« Comprends-tu ? Ne vois-tu pas ? Es-tu fait pour sentir ? » commencent des phrases qui se développent en images superbes, reproduisant, avec poésie, ce qui se déroule à nos yeux.

« Cet homme, répond Spuller, au retour, dans le petit port, tel que vous le voyez, n'est pas seulement un politique habile, un tribun puissant, c'est encore le plus harmonieux des virgiliens pipeaux. »

*
* *

Un instant après le départ de Gambetta et de Spuller, qu'Adam accompagne à la gare, le

valet de chambre m'apporte une dépêche que Gambetta vient d'oublier sur sa table. Elle est adressée à Mlle L. L..., lui annonçant l'heure de son arrivée pour qu'elle vienne l'attendre.

Je n'ose l'envoyer à Vallauris où elle scandaliserait certainement notre farouche receveuse. Je la fais porter à Cannes, à Adam, que je sais devoir aller au cercle nautique après avoir embarqué nos amis; il se débrouillera!

Mlle L. L... est la personne qu'on voit aux séances de l'Assemblée chaque fois que Gambetta parle. Il m'a fait lire une longue lettre d'elle répondant à son enthousiasme sur les beautés de la Côte d'Azur.

Elle terminait en lui disant de rester le plus possible sous le beau ciel qui l'enchante. Et Gambetta ajoutait ses confidences...

* * *

Adam, qui devait me quitter en même temps que nos amis, tarde de quarante-huit heures.

Et vite je reçois de Peyrat une lettre de sanglants reproches :

J'insiste sur la conduite de ce grand déserteur d'Adam, me dit Peyrat, qui, ne voyant que sa femme et absorbé comme un fakir dans sa contemplation, plante là ses amis, ses devoirs à la commission du budget, où vont se discuter des affaires importantes.

Et moi je vais voter pour lui, au grand scandale de Noël Parfait qui sera furieux. Je vous dirais bien de lui

faire honte, mais je doute que vous lui montriez ma lettre. D'ailleurs ce grand sans cœur est capable de se moquer de moi comme de Parfait; il faut souhaiter que le remords le gagne, ce qui ne peut tarder longtemps.

Si vous voyez le docteur Maure, cet autre législateur exemplaire, serrez-lui la main.

Je vous embrasse tendrement de tout mon cœur.

Peyrat est un calomniateur; Adam part.

La loi des maires le préoccupe, mais l'Assemblée, en reprenant ses séances, ajourne la loi sur les maires par 268 voix contre 126. Le ministère de Broglie donne sa démission.

Adam m'écrit le 7 janvier :

Tu sais le résultat de la séance. Le ministère a été battu à plate couture. Mac-Mahon lui-même s'est compromis en faisant un message où il a fort inutilement pris parti en faveur de la loi du Sénat, mais dans l'Assemblée cela ne compte pas; il y est convenu que rien n'y compte de ce qui concerne Mac-Mahon. Il n'en sera pas toujours ainsi.

Aujourd'hui, dans les coulisses, toute la question est de savoir quelles résolutions vont descendre de l'Élysée : Dufaure et Laboulaye seront-ils appelés pour être chargés de former un nouveau cabinet? Toute la question est là. On doute de cet appel. Beaucoup de gens croient plutôt à une nouvelle édition du cabinet de Broglie et de Fourtou. Cela commencera à devenir grave. Ou ils feront la dissolution tout de suite avec l'espoir d'opprimer le suffrage universel, ou ils seront, à brève échéance, renversés avec le concours des légitimistes et des bonapartistes qui s'offre déjà. Après je ne sais plus. Nous entrons dans la grande crise.

Gambetta se porte merveilleusement et travaille de son mieux. Jules Simon a fait hier à la tribune un four

noir. Duclerc ne va pas bien, Voillemier lui a fendu le nez. On croit à un anthrax.

Des efforts sont tentés pour sauver le ministère. Enfin M. de Kerdrel se jette à l'eau le 11 et fait adopter l'ordre du jour.

Le ministère n'a pas perdu la confiance de l'Assemblée. C'est un retour complet sur le vote du 8.

Alors l'Assemblée, dare dare, remet à l'ordre du jour la loi des maires, et le 13 et le 17 elle vote l'article 1er. Voilà un tour de bâton stupéfiant.

M. de Broglie est ravi. Il saura maintenant se mettre à l'abri de toute surprise. Se croyant le maître de la situation, il avait cessé de manœuvrer ; la leçon lui profitera.

La loi des maires est votée. C'est la mainmise absolue sur les municipalités !

Dans les chefs-lieux de départements, les maires et les adjoints seront nommés par le président de la République et par le gouvernement ; dans les communes, par le préfet. C'est complet !

On parle beaucoup de la situation qui est faite au duc d'Aumale comme commandant du 7e corps d'armée.

Il est certain que, depuis qu'il a ce commandement, il reste en dehors de toutes les conspirations monarchiques, et paraît tenir ses qualités de militaire et de Français en plus haute

estime que celles de prince et voire de prétendant à la présidence de la République.

Les bonapartistes se sont mis en tête d'avoir le maréchal Canrobert comme gouverneur de Paris. La proposition a été soumise, paraît-il, au conseil des ministres. Les voix contre et les voix pour ont été égales. M. Rouher, dit-on, a depuis fortement gourmandé le maréchal de n'avoir pas songé à départager ces voix.

De Reims m'écrit que Decazes bat la breloque, qu'il mène la politique extérieure aussi lamentablement que je la conçois :

« Que Decazes, comme moi, depuis que l'héritier de toutes les Russies a brisé son verre pour ne pas boire à la défaite de Sedan, aux victoires allemandes, songe à la réalisation d'une alliance russe.

« Que le prince Orloff et Decazes ont de communes sympathies l'un pour l'autre et pour chacun de leurs pays.

« Ils prétendent, ajoute de Reims, qu'une entente est nécessaire entre la France et la Russie, sans quoi l'une d'elles est livrée à l'Allemagne ou à l'Angleterre et peut-être à toutes deux.

« Moi qui connais intimement Henckel de Donnersmarck, dit encore de Reims, je sais pertinemment par lui qu'au contraire une alliance franco-russe déchaînerait la guerre avec l'Allemagne. »

De Reims est resté lié, quoiqu'il soit impos-

sible de douter de son patriotisme, avec la Païva et son Henckel, agent notoire de Bismarck.

Il prétend servir son pays et être fort utile à son ami Decazes en voyant ces gens-là. Il sait par eux, dit-il, des choses que la politique française ne découvrirait pas.

Je lui réponds que si à mon retour il voit encore « ces gens-là » je me brouille à tout jamais avec lui, et le livre à Xavier Feuillant qui le calottera comme il a cravaché Henckel.

J'écris à Adam, à Duclerc, à d'Artigues, qu'ils fassent honte à de Reims de sa liaison, et refusent de donner la main à un Français qui consent à donner la sienne à un Prussien, suppôt de Bismarck et chargé des malédictions de notre Lorraine.

Ma vieille amitié pour de Reims ne résiste pas à ma révolte.

Justement mon précieux ami le « Talisman » passe quelques jours à Cannes. Il me renseigne sur tous les faits qui peuvent nous apporter un réconfort, une preuve de la fidélité, de la puissance de souvenir et d'espoir de nos frères alsaciens-lorrains.

Le « Talisman » m'apprend à considérer ceux qui ont quitté l'Alsace-Lorraine comme les liens entre la patrie annexée et la patrie française; ceux qui restent comme les défenseurs du sol alsacien-lorrain contre l'envahisseur. Et quand il me parle de ceux qui désertent pour ne pas servir la Prusse, quelle émotion!

Je prie le « Talisman », qui rouvre sans cesse à mon esprit les portes d'Alsace-Lorraine, de m'envoyer pour de Reims quelques notes sur Henckel, sur les révoltantes duretés de l'ex-préfet de Metz, et de faire partir la lettre de Metz.

Comment le « Talisman » sait-il aussi que le duc Decazes et le prince Orloff ont une grande sympathie l'un pour l'autre et le désir de travailler à une entente entre leurs deux pays?

Nous nous comprenons, le « Talisman » et moi. Une entente franco-russe! Travaillons-y, et il pourra y avoir encore des jours lumineux pour notre France.

L'application de la loi des maires est immédiate. On destitue notre ami Rameau, maire de Versailles. Les services rendus ne comptent pas. Tout ce qui n'a pas l'estampille gouvernementale doit être mis au rebut. Fourcand, maire de Bordeaux, auquel on ne peut trouver qu'une culpabilité, celle d'avoir fait largement son devoir pendant la guerre, est frappé comme Rameau.

Une lettre de Mme Sand, que j'avais priée de présenter l'une de mes nouvelles à la *Revue des Deux Mondes*.

Oh! la *Revue des Deux Mondes* actuelle, chère Juliette, tout ce qu'il y a de plus rechigneur, je ne dirai pas de plus difficile. Ils se connaissent en littérature comme moi en géométrie, mais affectent de tout dédaigner, d'avoir des *opinions*, du *goût*, un purisme incomparable.

Je leur ai apporté ou adressé des choses charmantes, exquises. Ils ont fermé la porte obstinément à ces nouveaux venus pour l'ouvrir à de vieilles habitudes. Ils sont si ennuyeux, si têtus, si rabâcheurs et si absurdes, que je ne corresponds plus avec eux qu'en style de télégramme. Ils m'en veulent parce que je refuse de faire un traité avec eux.

Le vieux Buloz s'en mêle-t-il encore? Je ne sais. Mais qui est-ce qui dirige et gouverne le jeune Charles? Je ne connais pas un chat dans leur gouvernement. C'est Charles qui correspond.

Je suis à peu près sûre d'échouer pour votre nouvelle, et je veux vous le dire. Il y aura certainement un parti pris de refuser tout ce que je propose. Si vous alliez droit à eux par une autre porte, ce serait infiniment meilleur. Il faudrait connaître la personne qui a la haute influence, car il y en a certainement une, mais je ne la connais pas, même de nom.

Chers enfants, je suis en tout et pour tout entièrement à vous, et, si j'échoue, j'en aurai un chagrin affreux joint à toutes les colères qu'ils m'ont causées. On vous aime et on vous embrasse tendrement.

G. Sand.

Dès que je ne pouvais être présentée par ma grande amie à la *Revue des Deux Mondes*, j'y renonçai.

Adam était revenu à Bruyères, et nos amis, moitié goguenards et moitié tendres pour lui et pour moi, l'encourageaient à rester, à « allonger sa fugue », nous écrivant tous, même Gambetta, que les scrutins tumultueux étaient probablement finis, et qu'on allait aborder les lois de finance.

La majorité du duc de Broglie se fondait

comme neige au soleil. Cependant il s'accrochait à son portefeuille comme à une bouée, nous répétaient nos amis.

Ils ajoutaient qu'au milieu de février, la majorité, s'il en restait, voudrait se reposer, la vie parlementaire devenant impossible à cette Assemblée.

Laurent Pichat nous promettait de venir faire une halte chez nous, une station bien reposante, sans autre émotion que le domino.

Il ajoutait que nous avions renvoyé à nos amis un Gambetta en santé parfaite, chantant les louanges de Bruyères.

Dans tous nos échanges de lettres, nous parlions de *Quatrevingt-treize*. Tous nous avions le même avis : nous aurions préféré voir écrire à la plume magique un *Quatrevingt-douze*.

« Il faut refaire, nous repétions-nous, la passion militaire de notre France. Elle s'éteint, et qui, mieux que Victor Hugo, pourrait la ranimer? »

Laurent Pichat écrit à Adam à propos de l'affaire Haentjens-Gambetta, dans laquelle il était témoin.

L'affaire de Gambetta, mon cher Adam, a été bien menée, et le procès-verbal que je vous envoie, vous le verrez, est satisfaisant. Le mot *involontaire* nous a été affirmé dès le premier moment*. Nous n'avons

* M. Haentjens avait dit : « M. Gambetta a fait aussi à la tribune de la propagande involontaire pour l'indiscipline. » Gambetta n'ayant pas entendu le mot *involontaire* avait répliqué par celui de menteur, mot retiré après l'affirmation que le mot involontaire avait été dit.

rien à dire. Cependant, j'ai voulu le texte sténographique que Lagache m'a refusé. Je vous donnerai des détails au retour. Vous m'avez inspiré dans ma conduite. J'ai proposé — c'est un incident dernier — aux témoins d'Haentjens, au moment où nous nous séparions, de ne pas publier de procès-verbal. M. Joubert m'a parlé des journaux, de leurs indiscrétions, etc., etc. J'ai retiré mon observation et laissé ces messieurs libres. Mais j'avais gardé le procès-verbal dans ma poche, et personne n'en a eu copie. La publication en a eu lieu hier soir et ce matin. Dans la dernière phrase une inexactitude est commise par certains journaux. Vous la comprendrez en lisant le texte que je vous envoie.

On a mis au singulier les mots de la fin soulignés. Nous retirons, mais Gambetta ne retire que pour nous. C'est une nuance qui a été discutée. Mes dispositions étaient prises pour arriver à une rectification. J'attendais, au reste, ces messieurs ce matin, comptant qu'ils comprendraient la responsabilité qui pesait sur eux. M. Busson-Duvivier est venu tout à l'heure et m'a exprimé ses regrets. Je lui ai demandé d'obtenir des journaux qui avaient commis l'erreur une rectification qui semblât venir de la rédaction même. Voilà qui est fait. Il s'y est galamment prêté. J'ai profité de l'occasion pour lui montrer un fragment du *Pays* en lui disant que M. Haentjens serait certainement affligé, non pas de la façon dont Gambetta est traité, puisque ces attaques sont quotidiennes et dans les mêmes termes, mais qu'on ait profité d'une affaire où M. Haentjens savait l'attitude de M. Gambetta pour accuser ce dernier de lâcheté. M. Busson-Duvivier ne connaissait pas ce fragment. Il en a été très impressionné *.

* Voici le fragment :

« L'honorable M. Haentjens a envoyé, paraît-il, des témoins à M. Gambetta, et on assure que le fuyard de la Défense na-

L'ordre moral tenant à désagréger le plus de choses passées continuait à destituer les maires. C'était un abatage général. La circulaire de M. de Broglie, aux préfets, datée du 22 janvier, provoquait la passion du zèle si répandue en France parmi les fonctionnaires. Pas un préfet n'hésitait à dénoncer, à renverser les moins coupables, là surtout où l'idée républicaine avait pénétré.

Nefftzer écrit à Adam à propos d'un protégé commun, et il termine en gémissant sur le recul de tout ce que nous avions cru fixer.

Les d'Ennery vont arriver au Cap, la première des *Deux Orphelines*, pour laquelle ils sont restés, ayant eu lieu ; c'est un gros succès.

La nouvelle de la mort de Michelet à Hyères nous parvient par *le Phare du Littoral*. C'est un grand événement dont les plus petits journaux s'emparent. Michelet a sans cesse répété qu'il voulait être enterré dans le « prochain cimetière ». Ses funérailles auront donc lieu à Hyères, et de Marseille à Nice on songe à aller lui faire cortège.

Adam a vu Edgar Quinet avec lequel il aime à causer à l'Assemblée. Quinet a brusquement

tionale s'est replié. Ce dénouement ne surprendra personne : on sait que la prudence de ce Génois dépasse de beaucoup sa hâblerie. C'est le chef même des outranciers de la Défense nationale, pour qui c'est un article de catéchisme de faire battre les autres sans exposer leur précieuse personne.

« ALBERT ROGAT. »

appris la mort de Michelet sans savoir qu'il était malade. Tous les griefs amassés par Mme Michelet pour séparer les deux vieux historiens se sont évanouis, chassés par le vent de la mort. Quinet, qui a beaucoup souffert de la perte d'une amitié d'un demi-siècle, se dit que Mme Michelet souffre à son tour. Il n'hésite pas à lui écrire, à lui peindre son chagrin; il fait des vœux pour sa force à elle.

Quinet dit à Adam : « C'est un appel, je ne lui survivrai pas longtemps, et d'ailleurs la France vaincue, les idées républicaines pourchassées, me laissent, malgré mon retour dans la patrie tant aimée, malgré la philosophie que je m'efforce de maintenir en mon esprit, une tristesse mortelle. »

Et il ajoute :

« Je veux écrire un dernier livre : *l'Esprit nouveau*, et pour ce livre je m'efforcerai de sauvegarder le peu qui me reste de force. »

Quinet pleura Michelet comme un ami cher entre tous, comme un frère. Souvent, au cours des séances sans intérêt, il entraînait Adam hors de la salle, parfois dans le parc, et c'étaient entre eux des conversations sans fin sur le passé.

Quinet avait la passion de notre France, il en parlait avec fanatisme. Elle était pour lui la nation unique. Il voyait en elle plus qu'elle. Son spiritualisme lui ouvrait sur sa patrie l'horizon des au-delà invisibles. La France, pour

Quinet comme pour Jean Reynaud, était l'âme de l'Europe, elle-même l'âme du monde. Quinet, comme Victor Hugo, croyait à un Dieu dominant toutes les religions, à un peuple dominant tous les peuples, et il répétait souvent :

« Ce qui me désespère, c'est que la France perd tous les jours un peu de ce qu'elle a de divin. »

Adam et moi nous aimions et nous admirions Quinet. Son *Histoire de la Révolution* nous passionnait plus que celles de Michelet et de Louis Blanc. J'avais relu vingt fois son portrait de ce Saint-Just dont la sœur occupait tant de place dans les souvenirs de mon enfance et qui, lui-même, m'apparaissait tantôt dans son caractère familial, tantôt dans le portrait qu'en avait fait Quinet*.

Adam me disait : « Quinet voit et fait voir l'invisible. Lorsqu'il me parle de l'au-delà, dans la fulgurance d'un coucher de soleil, je sens le tressaillement du contact divin. »

Une lettre de Spuller :

---

* « Cette tête altière, impassible, inflexible, rehaussée encore par une énorme cravate empesée, ces grands yeux qui semblent ne pas voir et dédaignent de regarder, cette immobilité de marbre, ces cheveux raides et pendants sur le front qu'ils dérobent à la vue, c'est la figure du plus jeune des fils de Némésis, rien ne pourra le courber ; Robespierre a raison de se confier à cet homme de marbre. Mais la situation, à quelques égards, n'en est que plus fausse. Robespierre commande à qui est plus fort que lui. »

Chère madame,

Connaissez-vous le papier que voici : On lit dans *la Sentinelle du Midi :*

« Il existe au golfe Juan un chalet des Bruyères appartenant à Mme Juliette Lamber, aujourd'hui Mme Edmond Adam. Naturellement M. Gambetta est allé se reposer chez son collègue. Les radicaux des environs s'y sont rendus en pèlerinage et on a tenu des conciliabules dont l'autorité a fini par s'émouvoir. Le 9 février un fonctionnaire supérieur a dû se rendre à Vallauris pour faire une enquête relative à la présence d'employés du gouvernement à ces réunions politiques. »

Ce n'est pas pour leur faire plaisir que je mets ce papier sous vos yeux, c'est pour ne pas vous laisser ignorer ce qui intéresse *notre Bruyères.*

Faut-il qu'ils n'aient rien à faire ou, si vous aimez mieux, que les journaux de la réaction n'aient rien à dire !

Enfin, autant cela qu'autre chose !

Le docteur Maure, qui n'a cessé d'être souffrant et n'a pu venir causer ni avec Adam ni avec Gambetta, m'amène un de ses amis, ami de Mérimée, qui a subi la défaveur de tous les diplomates de l'Empire et qui, mêlé à la question du Luxembourg, se laisse interroger par moi sur les origines de cette question. Il se montre à la fois bienveillant et critique pour le comte Benedetti, auquel il reconnaît de nombreuses qualités et qui était comme ambassadeur, dit-il, très supérieur à la plupart des chefs de mission nouvellement choisis, mais qui, hélas ! souffrait parfois d'accès de candeur désespérants.

« C'est ainsi qu'il envoya un soir, en revenant

de Paris, à Bismarck, le brouillon ou, si vous voulez, le premier jet des combinaisons touchant la Belgique (qu'il devait compléter plus tard en collaboration avec M. de Bismarck), et simplement pour donner à ce dernier le *temps* d'y réfléchir avant qu'ils en causent ensemble... Et cette étourderie nous a coûté cher, trop cher... Hélas! une autre lacune chez Benedetti nous a été encore plus funeste. Ce n'est que très à la longue qu'il a compris que la fourberie allemande l'emporte de beaucoup sur la finesse italienne. Par suite de la méconnaissance de ce côté du caractère allemand, il s'est longtemps imaginé que le gouvernement prussien finirait par payer nos complaisances.

« Cela est d'autant plus étrange, ajoute l'ami du docteur Maure, que les avertissements ne leur ont pas manqué.

— Ah! les fautes, si on pouvait les réparer! dit le docteur Maure, si on pouvait les reprendre! je sais quelqu'un — et sans le nommer c'est mon ami M. Thiers — qui ne se livrerait pas aujourd'hui à certains réactionnaires. Il a cru pouvoir jouer au bilboquet avec *trois balles,* et les rattraper toutes en même temps. »

Nous parlons de la disgrâce du comte d'Arnim.

Notre diplomate nous dit la haine violente de Bismarck contre l'ambassadeur d'Allemagne en France.

« Le comte d'Arnim est coupable, selon M. de

Bismarck, de n'avoir pas pu réussir à Paris et de s'en être plaint trop haut. C'est pour l'Allemagne une défaite que Bismarck ne pardonnera pas plus à d'Arnim qu'à la société française qui a tout simplement fait preuve de dignité en tenant à l'écart le représentant officiel de la victoire. La rancune des Français, leur haine, irritent M. de Bismarck à un point qu'on ne pourrait imaginer. Il répète volontiers : « Les « Français croient qu'ils seront prêts dans cinq « ans à recommencer la guerre et cette fois à « nous montrer les dents. Nous les attaquerons « avant. »

Le docteur Maure a sa lettre de M. Thiers comme toujours.

« Les droites et les gauches, dit M. Thiers à son vieil ami, sont aussi impuissantes l'une à faire la monarchie que l'autre la république. Alors découragées elles moisissent dans leur impuissance réciproque. Le centre gauche seul a un peu de cœur au ventre ; aussi gagne-t-il du terrain au milieu de l'inaction générale. »

Nous recevons une lettre, longtemps attendue, de Rochefort, datée du 1er janvier ; elle nous arrive le 2 mars.

Chère, bien chère amie,

Je vous écris en langue canak, le courrier partant plus tôt qu'on ne croyait. J'ai reçu toutes vos lettres à mon arrivée en Calédonie. Le courrier de France m'a aussi apporté une bonne lettre de vous, datée de Bruyères le 27 octobre.

Les lettres que j'attendais de Paris auront été vraisemblablement mises à la poste trop tard, et je n'ai d'autres nouvelles de mes enfants que celles que vous me donnez, qui heureusement sont bonnes. La presqu'île Ducos est moins aride qu'on ne l'avait faite. Il y a une forêt très belle et des vues charmantes, mais elle ne produit pas un grain de blé. Les œufs valent, à Nouméa, six francs la douzaine; tout est hors de prix, et la nourriture que donne le gouvernement est absolument insuffisante. Au reste, il ne se mange pas, en Calédonie, une salade ou un haricot qui ne vienne d'Australie. Il n'y a ici ni industrie, ni culture, ni quoi que ce soit. Le régime gouvernemental est absolument despotique et militaire. Tous les employés venus de France sont des hommes échoués qui vont se faire oublier à sept mille lieues du théâtre de leurs fredaines. Il en résulte une administration inouïe; c'est au point que nous ne pouvons affranchir nos lettres, attendu que lorsqu'elles portent des timbres les employés de la poste les volent et suppriment tranquillement les lettres où on les applique.

En revanche il est aussi important que les lettres à nous soient affranchies, sans quoi elles sont mises au panier et ne nous parviennent pas.

L'arbitraire le plus incroyable règne ici : on y fait tout, même la traite des nègres. Pour 200 francs vous achetez un canak ou un habitant des Nouvelles-Hébrides.

Les Anglais poursuivent à outrance les négriers, qui viennent se réfugier à Nouméa où ils trouvent toutes sortes de protections. Les trois lignes ci-dessous sont extraites du *Journal officiel* de Nouméa * :

* Brick-goélette américain *Allié-Jackson,* de 85 tonnes, capitaine H.-S. Fuller, consignation du capitaine venant de Tana en six jours. Passagers : 2 blancs et 113 indigènes; chargement : coton, etc.

Tous les naturels qui errent sur certaines côtes, on les pince et on les vend.

Je suis logé dans la maison de Paschal Grousset, qui est très grande, mais faite de paille et de terre. Nous sommes la proie des moustiques. Je n'ai pas fermé l'œil cette nuit. J'ai la tête enflée comme une citrouille; le seul plaisir serait le bain froid, sans la crainte continuelle des requins; mais j'ai fini par m'habituer à la crainte d'être plus ou moins dévoré, et je fais à la nage d'assez longues courses qui nous rafraîchissent un peu, car nous avons 45 petits degrés à l'ombre.

L'atroce, c'est cette distance qui fait de nous de véritables morts. Le courrier est le seul lien qui nous rattache à la terre. Aussi, que mes enfants m'écrivent tous les mois, un seul courrier en retard me recule affreusement.

J'ai vu le résultat des élections, qui sont vraiment excellentes. C'est la dissolution à bref délai, il me semble. Alors on ne sait pas ce qui peut se passer. La condamnation grotesque de Ranc est très bonne et donne la mesure des fusillanderies réactionnaires. Le quasi acquittement de Bazaine, qui sera libre dans six mois, est également un fait trop révoltant pour ne pas nous être profitable.

Le docteur Perlié, le médecin en chef, m'a sauvé la vie. Sans lui je serais cent fois mort, n'ayant pas cessé un instant, durant soixante jours, d'avoir le mal de mer. Le commandant a été très bien pour moi. Ce sont vos recommandations et votre lettre qu'il a reçue à Nouméa qui l'ont le plus apprivoisé. Vous paraissez avoir produit sur lui un effet extraordinaire. L'adorable lettre que vous lui avez écrite et qu'il est venu me lire avec des larmes dans la voix! Attendez-vous à le voir venir se prosterner à vos pieds, vers la fin d'avril, à son retour en France. Il m'a, tout le temps de la traversée, parlé de vous en termes d'une éloquence à faire sauter la soute aux poudres.

Ici, ce n'est plus cela. C'est le royaume de la goujaterie. Le commandant de la presqu'île parle et écrit aux filles et aux femmes des déportés, aux dames les plus comme il faut, qui sont venues rejoindre leurs maris et leurs pères : « La femme, la fille une telle ». Elles ne peuvent, quoique libres, aller à Nouméa sans autorisation.

La première chose qu'a faite le commandant de la presqu'île à mon arrivée a été de me faire mettre en prison sans aucun motif. Il a prétendu que cette preuve d'énergie produirait un excellent effet en inspirant aux autres déportés une crainte salutaire. J'ai su toutefois que le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie avait été très fâché de cette infamie, et, depuis, la plus grande politesse à mon égard a succédé à cette brutalité, mais je suis resté calme, me contentant de déclarer que, quoi qu'il arrivât, je n'adresserais la parole à ce commandant, non plus qu'aux autres dépositaires de l'autorité.

Il y a ici quelques femmes déportées, dont Louise Michel, qui avait résolu de se tuer, et que nous avons forcée à vivre, Henri Place et moi.

Ma beauté, ma jeunesse et ma fraîcheur ont provoqué chez une jeune fille de dix-huit ans une passion telle que j'ai dû faire appel à tous mes principes de père et d'homme sage pour y résister. La mère de cette enfant a dû l'emmener à Nouméa, où elle va la raisonner à son aise.

Je vais écrire à Adam, aux enfants, à Destrem.

Votre lettre est la plus longue, car elle ne risque pas d'être décachetée à Paris.

Nous nous intéressons passionnément, en cherchant des signes indicateurs, à deux élections partielles de Vaucluse et de la Vienne.

Ledru-Rollin a 28.000 voix dans le Vau-

cluse; il est élu contre M. Billotte, qui n'en a que 24.000.

Dans la Vienne, M. Lepetit a 33.000. M. Beauchamp 31.000.

Nous nous réjouissons d'une majorité qui, à notre avis, n'est ni trop forte ni trop faible.

Spuller m'envoie un simple billet :

> Ici, tout est beau, admirable, splendide et rayonnant. Thiers *for ever!* oui, mais République encore plus *for ever!*

J'ai lu *Quatrevingt-treize* avant de rentrer à Paris, où l'on n'a pas le temps de lire de gros livres. Victor Hugo a vu les hommes de la Révolution en colossal. Étaient-ils si grands? Non, c'est par trop; mais le puissant poète voit ainsi dans la mesure que lui impose son génie. Il vole à des hauteurs vertigineuses, et il y transporte ceux qu'en s'élevant il a rencontrés dans des sphères moyennes. Aussi y a-t-il parfois disproportion entre l'altitude choisie, atteinte, et les figures y paraissent hissées exagérément.

Mais, si j'admire Victor Hugo quand même dans ses exagérations de la grandeur, je l'accuse d'abaisser d'autant la taille des Bossuet, des de Maistre, des Mérimée. Il faut alors que je constate en Victor Hugo des petitesses que n'effacent cependant pas en mon esprit les flots poétiques de *la Légende des Siècles*.

*
* *

Dès mon arrivée à Paris, je cours chez Victor Hugo avec mes impressions toutes fraîches. Mieux on le connaît intimement, plus sa puissance éclate et s'impose. Ce qu'on juge à distance fait avec l'intention de stupéfier, avec le parti pris de boursoufler les impressions, est pour Victor Hugo fort simple. Lorsqu'on l'écoute, on trouve très naturel ce qu'avec sa voix, son geste, il dit, alors même que ce serait extraordinaire. En lui parlant de son *Quatrevingt-treize,* je ne suis pas en possession de la mesure que j'ai si naturellement avec les autres.

*Le XIX*e *Siècle* est interdit sur la voie publique. Christophle interpelle courageusement M. de Broglie à ce propos au nom du centre gauche toujours si sincèrement libéral. M. de Broglie répond avec une violence, un mépris pour About, qui scandalisent.

Ledru-Rollin a parlé, quelques jours après sa nomination, pour défendre le suffrage universel. Je sais par mes amis que sa belle éloquence a faibli. Les âges politiques ont tous leur vieillesse : les mots, les gestes se démodent. Les suites d'idées, que l'exil a interrompues, clochent.

Nous dînons chez Victor Hugo. Je lui parle de l'un de mes chagrins : des attaques contre

Mme Sand, sachant combien Victor Hugo l'estime et l'aime. Il nous dit superbement ce qu'il en pense. L'acharnement contre elle le surprend toujours.

« Il y a de la basse jalousie de sexe dans ces attaques répétées par des hommes de lettres, » nous dit-il.

Ces calomnies contre une femme l'indignent. Pour lui, George Sand est une âme haute, un cœur généreux jusqu'au sacrifice absolu de ses ressources. C'est un noble écrivain, digne d'être illustre, amoureuse du progrès.

« Je l'honore et je l'aime! » répète Victor Hugo.

Vite je transmets à Mme Sand tout ce que Victor Hugo nous a dit d'elle.

Je suis grand'mère! L'être adoré par avance que j'ai dans les bras s'appelle Pauline. La vie de cette petite va s'ajouter à la mienne par celle de ma fille, émouvante chaîne d'amour qui commence à s'étendre et continue la famille.

Ma joie sans bornes est comprise, elle est partagée tout entière par mon père « qui n'aime que les filles », et à qui la fille de sa fille donne une fille; il en oublie, dit-il, « ses idées rouges pour être dans le bleu ».

Le jour où on lui apporte Pauline, où on la lui met dans les bras, tandis que de douces larmes coulent de ses joues, je lui dis :

« Voilà une naissance que tu préfères à la mort de tes ennemis politiques, avoue-le. »

Mon père me répond :

« Toi, Alice, Pauline! Pas de garçons, dont je ne pourrais subir les idées réactionnaires; de vous, des filles, je les tolère, surtout quand je pense que Pauline, à l'âge de raison, ne pourra pas, dans vingt ans, n'être pas une féministe avancée. »

Notre ami M. de Marcère vient de prendre son rang définitif parmi les hommes de gouvernement de l'avenir. Le rapport qu'il avait été chargé de faire sur le projet de loi relatif à la prorogation des conseils généraux, contradictoirement à celui du gouvernement, est un pur chef-d'œuvre de sens.

Le ministère de Broglie n'a pas été jusqu'à ce jour plus ironiquement soupesé.

M. de Marcère, en terminant son rapport (imprimé aux frais des gauches pour être envoyé dans les départements), supplie la majorité « de fonder par patriotisme une république conservatrice et définitive, respectueuse de tous les droits et de tous les intérêts légitimes ».

Une lettre de Rochefort, partie de Nouméa le 31 janvier, nous arrive au milieu de mars. La voici :

Je continue à me bien porter. On me dit que j'engraisse et que je rajeunis. Encore vingt ans de déportation, et je retombe en enfance.

Les nouvelles politiques, dont nous avons quelques aperçus par les dépêches de Sydney, sont mauvaises incontestablement, mais les élections sont si bonnes

qu'il me paraît difficile que nos sabreurs s'en tirent autrement que par quelque coup d'état, toujours dangereux, même chez nous où ils ont cependant l'habitude de réussir.

Rochefort ajoute :

Adam doit être bien agité. Nous venons de voir par une dépêche que le ministère a donné sa démission, et qu'il l'a retirée après un vote de confiance de 68 voix de majorité. C'est maigre, et ça pourrait bien maigrir encore. Nous ne sommes pas moins pour longtemps dans les mains les plus impitoyables que les convulsions politiques aient jamais produites.

Quand on songe que de malheureux pères de sept ou huit enfants sont ici pour avoir servi quinze jours dans la Commune comme simples gardes, que leurs demandes et leurs supplications n'ont abouti à rien, et que Bazaine, le plus immonde scélérat des temps anciens et modernes, a trouvé des complices pour le gracier! Il n'y a maintenant aucune illusion à se faire sur Mac-Mahon.

Ma conviction est qu'il va essayer de gagner le temps nécessaire pour rétablir Napoléon IV. Dira-t-on maintenant que moi, qui ai toujours défendu, non la Commune, mais la République, j'avais tort de la croire menacée et de le dire?

Je passe la moitié de mes nuits à la pêche. Je rapporte quelquefois des poissons formidablement gros. Et puis, la nuit, au milieu de cette mer phosphorescente et sous ce ciel toujours éclairé, dont les étoiles semblent près à le toucher, on se sent comme arraché de la terre. Mes réflexions sont mélancoliques, mais elles ne sont pas lugubres. Je pense à vous tous, à nos soirées de Paris, à nos rires aux premières représentations, où j'avais autrefois mon fauteuil. Toutes ces figures reparaissent devant moi comme dans un rêve d'opium, mais ce qui domine tout, c'est l'absolue certitude que je ne vous reverrai jamais.

Je suis très fier que Bibi se fasse féliciter publiquement par ses professeurs, mais ces éloges tardifs indiquent qu'il avait pu être blâmé non moins publiquement. Enfin, qu'il travaille! car si je ne leur suis pas bien utile, à ces chers enfants, je peux venir à leur manquer tout à fait.

Vous pouvez tout m'écrire. Vos lettres ne sont certainement pas lues. Chose étrange, il y a ici des êtres grossiers, tarés, compromis, mais il n'y a pour ainsi dire pas de police. L'indolence coloniale s'accommoderait mal d'un travail de surveillance.

Embrassez à tour de bras mon Bibi, pour le récompenser d'avoir fait peau neuve. Moi aussi, comme lui, j'attrape des lézards, mais je n'ai pas le courage de les garder prisonniers. Je le suis assez pour mon compte.

Je donne après celle-ci une autre lettre de Rochefort, la suivante, reçue longtemps plus tard, mais elle n'aurait aucun intérêt placée au moment où elle m'est arrivée. Les nouvelles qui suivent cette lettre feront comprendre pourquoi je la mets immédiatement après l'autre.

Chère, bien chère amie,

Vous n'oubliez pas les morts, même quand la nouvelle de leur trépas définitif court les journaux. Hélas! c'est le récit de la mort de ce pauvre François Hugo qui m'est arrivé. Je l'ai lu dans le *Rappel* qu'un déporté reçoit ici. Mes sept premiers feuilletons, les seuls parvenus jusqu'à moi, m'ont paru assez parisiens.

La discussion qui a eu lieu à la Chambre en décembre est absolument renversante. Il n'y a pas été dit un seul mot de vrai. Le ministre prétend que les déportés refusent le travail, ils en demandent au contraire à cor et à cris, mais on leur en a refusé parce que le budget colonial est mangé depuis six mois. On a parlé d'une

On imagine l'embarras de M. de Broglie ayant à répondre à la question et placé en face de sa majorité.

M. Cazenove de Pradine simplifia la situation en disant à peu près en ces termes :

« Nous n'avons voté le septennat que parce que nous sommes convaincus qu'en face du Roi le maréchal ne dirait pas comme à Malakoff : « J'y suis, j'y reste ! »

M. Thiers, le soir de telles journées, triomphait non sans tristesse.

Il répétait :

« Ah ! si je n'avais pas l'amour de la France, comme les gens du 24 mai me vengeraient d'eux-mêmes. Vous verrez, s'ils veulent garder le pouvoir, qu'ils seront forcés de faire la République, dans la crainte de laquelle ils m'ont renversé. »

Or le gouvernement se trouvait une seconde fois acculé à prier le maréchal de répéter sa déclaration de « J'y suis, j'y reste ! » faite trois mois auparavant au président de la chambre de commerce de Paris.

Dans une lettre officielle à M. le duc de Broglie, le maréchal de Mac-Mahon terminait par cette phrase :

« Je vous remercie d'avoir si bien compris les droits que m'a conférés et les devoirs que m'impose pendant sept ans la confiance de l'Assemblée. »

Alors ce fut un tollé dans le camp monar-

chiste. On voulut en finir avec le septennat coûte que coûte. M. le marquis de Franclieu, M. Dahirel et leurs amis crièrent haut qu'il ne fallait plus de transitoire. M. Dahirel, Breton bretonnant intangible, formula la proposition de loi « obusiale », disait Lepère, et ainsi conçue :

« Le 1er juin prochain, l'Assemblée se prononcera sur la forme du gouvernement définitif de la France. Le vote aura lieu par bulletin écrit ou signé. »

Dahirel, avec sa logique implacable, était le type du gêneur des multiples combinaisons des partis. M. de Kerdrel lui-même, au nom de la droite, le renia.

* * *

Voilà Adam en vacances le 29 mars. Enfin on va respirer, s'occuper de choses négligées et un peu de soi.

Le 20 mars, Rochefort s'échappe de la Nouvelle-Calédonie avec cinq autres déportés dont : Paschal Grousset, Olivier Pain, Jourde et Bastien.

La nouvelle est niée, bien entendu, quand elle arrive au ministère de l'Intérieur. On avait cru à la mort de Rochefort, on ne crut pas à son évasion.

Pendant notre déjeuner, nous recevons en anglais une dépêche ainsi conçue :

Sydney, 29 mars.

Veuillez aller voir Pedro Gill et demandez lui d'ouvrir un crédit de mille livres en ma faveur à Sydney par l'entremise de la banque orientale de Londres.

HENRI,
Hôtel Courvoisier.

Adam rejette la dépêche et me dit :

« Voilà un pickpocket qui me croit bien naïf. »

Je prends la dépêche ; après l'avoir lue :

« Elle est vraie, dis-je, un pickpocket aurait signé Rochefort.

— Tu as raison, me dit Adam qui reprend la dépêche. Je vais sur l'heure en parler à Gambetta. »

Le gouvernement continuait à répandre le bruit que les soi-disant évadés étaient des chevaliers d'industrie et qu'on ait à se méfier.

Gambetta, à la lecture de la dépêche, s'écrie comme Adam :

« Ce sont des pickpockets ! »

Mais ma phrase redite, Gambetta convient comme Adam que j'ai raison.

Vite alors on décide comment doivent être répartis ces vingt-cinq mille francs, car Gambetta s'oppose à ce qu'Adam les envoie seul.

« Il faut, dit-il, qu'une douzaine de noms de notre parti figurent sur la liste. »

Ils décident donc qu'Adam avancera sur l'heure les vingt-cinq mille francs, qu'ensuite

sa participation sera de cinq mille et que la liste commencera par :

Victor Hugo.	5.000
Adam	5.000
République française	1.000

Testelin, Laurent Pichat, Scheurer-Kestner, etc., etc.

On va chez Pedro Gill, qui refuse d'accepter l'argent par crainte de complications avec le gouvernement français. Il est alors décidé que Georges Perin partira le lendemain pour l'Angleterre et versera à la banque orientale de Londres les vingt-cinq mille francs que Rochefort attend.

Je suis chargée d'aller le soir chez Victor Hugo lui demander sa participation pour 5.000 francs. Raconterai-je la triste scène qui eut pour témoins Mme Drouet, Flaubert et Vacquerie ?

J'entre chez Victor Hugo et je parle de la dépêche de Rochefort.

« C'est un pickpocket, » s'écrient à la fois Victor Hugo, Flaubert et Vacquerie.

Je donne ma raison qu'ils acceptent après une courte discussion.

« Il faut, dis-je, envoyer sur l'heure ces 25.000 francs, et tous les amis de Rochefort seront heureux de... »

Victor Hugo m'interrompt, et, dans un beau geste :

« Vacquerie, *le Rappel*, demain, doit ouvrir une souscription nationale.

— Pardon, cher grand maître, c'est impossible : vous jugerez de cette impossibilité par la réponse de Pedro Gill, qui refuse d'envoyer l'argent à Rochefort par crainte de le voir saisir, les lois y autorisant le gouvernement.

— C'est impossible, ajoute Vacquerie, plus impossible encore qu'il ne me l'a été de faire signer à Rochefort son roman dans *le Rappel*. C'est un condamné.

— Voici d'ailleurs, repris-je brièvement, ce qu'Adam et Gambetta ont décidé : Les deux plus grands amis de Rochefort, vous, cher grand maître, et Adam donneront 5.000 francs chacun, et une douzaine d'autres, dont Gambetta, donneront chacun 1.000 francs.

— Mais croyez-vous donc que j'ai 5.000 francs dans mon secrétaire ? »

Et il me désigna ce meuble dans le salon.

« Adam avance les 25.000 francs que Georges Perin portera demain à Londres, répliquai-je un peu sèchement, et il attendra, cher grand maître, tout le temps qu'il vous plaira pour votre remboursement.

— Je ne puis donner 5.000 francs, je ne les ai pas, n'est-ce pas, madame, je ne les ai pas ? » répète Victor Hugo en s'adressant à Mme Drouet, qui garde un silence embarrassé.

Je me lève.

« J'ai 1.000 francs à recevoir d'Hachette dans un mois. Si Adam veut les avancer pour moi je lui déléguerai ma créance.

— Je lui transmettrai votre proposition, » répondis-je après avoir serré la main de Mme Drouet et seulement salué Vacquerie et Victor Hugo.

Flaubert, qui s'est levé en même temps que moi, m'accompagne et me met en voiture.

Il ne me dit pas un mot, mais avec un juron je l'entends murmurer :

« C'est dommage que je ne sois pas un ami de Rochefort. »

Adam refuse un instant de croire à mon récit. Il court à *la République française*.

« J'espère que Gambetta et toi, lui dis-je, vous n'accepterez pas les 1.000 francs de Victor Hugo. Génie n'implique pas générosité, retenons-le. »

Mais Gambetta décide qu'on acceptera les 1.000 francs de Victor Hugo et il compose aussitôt la liste :

République française	1.000 fr.
Paul Bert.	500 »
Charles Block.	1.500 »
Léon Bonnat	1.000 »
Deregnaucourt.	2.500 »
Testelin.	2.500 »
Deligny.	1.000 »
Godin	2.000 »
Laurent Pichat	1.000 »
Lefèvre.	1.000 »
Adam	5.000 »
Georges Perin.	1.000 »
Victor Hugo	1.000 »
A reporter. . .	21.000 »

Report. . .	21.000 »
Lockroy	1.000 »
Madame Dorian.	1.000 »
Madame Charras.	300 »
Chauffour.	200 »
Floquet	250 »
Kestner.	500 »
Risler	250 »
Scheurer-Kestner	500 »
Total. . .	25.000 fr.

L'un des incidents romanesques de l'évasion de Rochefort, c'est qu'à Sydney il débarque dans un hôtel où l'on consent à le recevoir, lui et ses compagnons, sans argent. L'hôtel, chance inespérée, était tenu par un monsieur Courvoisier, dont le frère avait rencontré Adam à la Rochelle au moment où mon mari allait tirer Rochefort de sa fosse d'Oléron, et avait causé avec lui. Le Courvoisier de la Rochelle s'était empressé d'écrire au Courvoisier de Sydney la curieuse rencontre.

La dépêche ayant coûté 350 francs, si M. Courvoisier n'avait avancé cette somme les évadés eussent été dans l'impossibilité de l'envoyer.

La presse française tout entière n'avait pas assez de plaisanteries pour se moquer d'Adam. Villemessant, dans *le Figaro*, parla de l'*inépuisable candeur* d'Adam. Il savait par un officier de marine que l'évasion était *impraticable*.

Jules Amigues, dans *l'Ordre*, affirmait que si

vraiment Rochefort s'était évadé, il allait gagner par des conférences des sommes énormes et rentrer en Europe réactionnaire.

Je reçois par le docteur Maure un mot ouvert pour Adam, écrit par M. Thiers de Santa-Lucia à Naples. L'évasion de Rochefort l'amuse beaucoup.

Mais le docteur Maure, sa commission faite, s'occupe de bien autre chose, du « scandale » de Nice !

Le député, M. Piccon, a déclaré dans un banquet qu'il espérait que Nice redeviendrait bientôt italienne.

L'opinion est très montée à Cannes, à Grasse et un peu à Nice. M. Piccon sera forcé de donner sa démission.

Mme Sand m'envoie un adorable moïse fait par Lina pour ma petite-fille. Elle m'appelle pour la première fois chère grand'mère et me donne de longues instructions sur le caractère que doit avoir, que doit se faire une grand'mère.

Elle a eu Tourgueneff et Flaubert aux fêtes de Noël et du jour de l'an : ces derniers mois ont été très occupés, c'est pourquoi elle m'a si peu écrit. Elle me parle de l'affection, de l'admiration de Tourgueneff pour Flaubert. Elle se plaît à les exciter chacun pour qu'ils parlent de l'autre. Il se connaissent merveilleusement tous deux.

Mme Sand me dit que si Victor Hugo a bien parlé d'elle, comme je le lui dis dans une de

mes lettres, elle le lui a bien rendu vis-à-vis de Tourgueneff, qui ne comprenait pas la *Légende des Siècles* et détestait Victor Hugo.

« La clarté de l'œuvre l'aveuglait, conclut Mme Sand; sa puissance l'écrasait, je le lui ai démontré. »

C'est à travers *Quatrevingt-treize* surtout que Tourgueneff jugeait Victor Hugo. Le doux philosophe de Spasskoïé, le bienfaiteur de ses paysans dont il a tant amélioré la situation matérielle, qui voit le progrès dans des réformes très étudiées, ne peut admettre certaines pages de *Quatrevingt-treize*. Elles l'exaspèrent.

*
* *

Voici la lettre que je reçois de Victor Hugo, qui tenait à prouver qu'il n'avait pas mille francs à verser comptant :

Madame,

Je vous envoie sous ce pli en un bon sur la librairie Hachette, payable le 15 avril, les 1.000 francs que j'ai mis à votre disposition pour la souscription relative à notre ami Rochefort. Comme je vous l'ai dit et comme j'aurais voulu le dire à mon cher et vaillant ami Edmond Adam, j'aurais cru l'occasion bonne pour une grande protestation publique contre l'état de siège, les tribunaux d'exception et l'iniquité qui a frappé Rochefort.

On me fait remarquer que les vacances et la dispersion de la gauche rendent cela difficile, peut-être impossible. Je le regretterais. Nos amis en décideront.

Je serre les mains cordiales d'Edmond Adam et je mets à vos pieds, madame, mes hommages et tout mon respect.

VICTOR HUGO.

Nous sommes un soir chez M. Thiers, et la grande, la tragique nouvelle qui coupe les conversations chaque fois qu'un visiteur entre, c'est le suicide de Beulé. On l'a trouvé le matin mort dans son lit. Il s'est frappé de deux coups de couteau.

Mille bruits courent sur les motifs de son suicide; chacun donne le sien : maladie de cœur inguérissable, perte d'argent à la Bourse, souffrance de l'infériorité qu'il avait montrée en politique, chagrins domestiques.

« Peut-être le tout ensemble, dit M. Thiers. Encore un qui aurait mieux fait de garder sa figure de savant; ses travaux sur l'Acropole l'avaient illustré dans le monde entier. Le voilà enterré sous ses mots de discoureur médiocre. »

Nous dînons chez Mme Magnin, et j'y vois pour la première fois dans l'intimité M. de Freycinet. C'est le même milieu que le nôtre. Nous y retrouvons tous nos amis : Gambetta, Challemel, Spuller, Billot, Scheurer-Kestner. Ce sont les mêmes conversations, souvent plus goguenardes que sérieuses, auxquelles le très bon vin de Magnin ajoute un stimulant. Nul n'a de meilleur vin de la Côte-d'Or que Magnin, et la plupart de ses invités y sont sensibles. Gambetta, beau buveur, a une verve inta-

rissable, Spuller est lui-même Bourguignon.

Interpellés tour à tour par Gambetta, tous nos amis font assaut de belle humeur et d'esprit.

M. de Freycinet, le plus silencieux de tous, a des mots très fins qui portent. Une discussion passionnante s'engage entre Billot et Freycinet à propos de la victoire de Chenebier et de la défaite d'Héricourt.

Gambetta se tait. On le sent ému. Adam, que M. Thiers appelle toujours « mon général », écoute de toutes ses oreilles. Il s'agit d'un principe d'état-major.

Billot, demi-sérieux comme toujours, a, du pioupiou de Belleville, des mots drôles, spirituels, que Freycinet pare avec une finesse et un à-propos étonnants.

Mais la discussion s'échauffe outre mesure. Gambetta la résume avec un mot flatteur pour chacun et merveilleux d'habileté. Adam et moi nous échangeons un regard qui veut dire :

« Il sait assigner et imposer à chacun son rang ; c'est bien un chef. »

Adam, Spuller, Gambetta, Peyrat, font souvent le soir la partie de dominos à quatre, cette fameuse partie dans laquelle Adam pontifie, car elle est une tradition du *National*, avec ses formules solennelles : « Rendez, coupez, répétez ! »

Rendez le jeu de votre partenaire.

Coupez celui de votre adversaire.

Répétez le vôtre.

J'assiste, intéressée, à des disputes sans nombre, où la stratégie joue un rôle aussi sérieux pour les joueurs qu'amusant pour moi, l'unique spectatrice.

Je m'instruis et, quand un partenaire manque, on daigne m'accepter comme quatrième, mais je confesse avoir eu sans cesse l'humiliation, qu'on m'affirme flatteuse, d'être un pis-aller.

Après le domino, on cause en fumant.

Je me rappelle un soir une conversation curieuse d'Adam, le plus parisien qui fût, connaissant l'esprit de Paris autant qu'il est possible de le connaître : c'était le pur boulevardier de ce temps-là, qu'il ne faut pas juger sur le boulevardier d'aujourd'hui.

La conversation avait pour thème : De la nécessité pour les républicains de pénétrer dans les milieux conservateurs.

« Il faut détruire l'idée que vous êtes des Hottentots, » disait Adam.

Et il citait un mot de Changarnier à lui, la veille des vacances :

« Vous, monsieur Adam, qui êtes, avec deux ou trois Union républicaine et une demi-douzaine de Centre gauche, des gens du monde, etc.

« Ne riez pas, Gambetta, et soyez certain qu'à Paris on ne va pas loin quand on ne fait pas partie « des gens qu'on peut voir ». Le succès des hommes de l'ordre moral, c'est que tous appartiennent à la société. Il faudra en

prendre votre parti pour l'avenir. Vous pouvez être de l'opposition dans les cafés, mais vous ne pourrez être du gouvernement que dans le monde. Il faut, dès maintenant, que vos fils — hélas! vous êtes trop de célibataires! — deviennent des gens bien élevés. Tenez, mesurez le bien que Paul Deschanel a fait à notre parti en pénétrant dans les salons conservateurs par la comédie de société et le cotillon.

« Républicain, fils de proscrit, il fait dire ce mot qui contient bien plus d'éléments de succès que vous ne croyez :

« Ils sont donc possibles? »

« C'est à Belleville, c'est au grand *U* qu'on fait les révolutions et les oppositions; c'est dans les salons qu'on fait les gouvernements.

— Gant jaune du *National!* dit Gambetta en riant. Vous êtes bien toujours le même, Adam.

— Oui, pour vous servir, et je l'ai déjà fait! comme gant jaune et parce que gant jaune.

— Il y a du vrai, » dit Gambetta.

Adam est à Bruyères. Destrem vient me trouver. Il craint l'extradition anglaise pour Rochefort. Je consulte le jour même Gambetta qui me répond :

Ma chère madame,

Je peux vous rassurer entièrement au sujet de toute demande d'extradition pour les évadés de la Nouvelle-Calédonie. Mes renseignements diplomatiques (les plus autorisés) me permettent d'affirmer que la question de demande officielle d'extradition a été examinée en con-

seil des ministres, et, après discussion, péremptoirement écartée, vu l'absolue défaite vers laquelle on marchait.

Vous pouvez donc dormir tranquille et calmer les alarmes de vos correspondants.

Votre tout dévoué,

LÉON GAMBETTA.

J'ai fait promettre à nos amis, avant le départ d'Adam, de ne pas abandonner sa veuve. Je rappelle par lettre, à Spuller, sa promesse et le prie de s'informer si Gambetta est libre; il m'écrit :

J'ai communiqué votre avis si charmant à qui de droit. Mardi la réunion serait impossible, Gambetta est engagé, mais si vous y consentez ce sera pour demain soir, tant il nous tarde de vous tenir parole.

Ah! vous croyez que je me laisserai *spiritualiser* comme vous faites. Non, non, je me défendrai. Comment? Du mieux que je pourrai. En tous cas, foin de votre hypothèse! elle ne vaut pas mieux que celle des autres.

Nous ne cessons de faire *endiabler* Spuller — c'est son mot! — sur son spiritualisme. Il a déjà le courage, que j'ai eu beaucoup plus tard, de contredire les Paul Bert, les Robin, les Littré, les Berthelot, la *Grande Science*, et d'oser dresser des arguments contre leurs affirmations absolues.

Gambetta m'envoie ce billet :

Chère madame. Vous m'enlevez le plaisir de vous surprendre. Je viendrai demain soir lundi avec Spuller.

La belle discussion ! Lorsque Spuller, qui aime, qui honore Gambetta, qui le sert, qui lui obéit, lui résiste, il est dominé par une conviction telle qu'il en est lui-même effaré. Gambetta sent à la fois une telle sincérité et une telle désolation dans la voix de Spuller, qu'il adoucit ses arguments. Et Spuller se révolte :

« Tu ne dis pas ceci, tu le penses et j'y réponds, » répète souvent Spuller.

Cette soirée nous a si fort amusés et interressés tous trois, qu'avant le retour d'Adam mes amis sont encore une fois venus demander à dîner à la pauvre veuve.

Adam est enchanté. Il peut, sans que je m'insurge, déclarer que Trochu n'est pas « si trahisseur » que je le soutiens, car à la commission présidée par M. Daru, dans l'enquête sur le 4 septembre, le siège et le 31 octobre, Trochu a défendu Adam.

On ne me fait pas aisément lâcher mes rancunes ; je réponds :

« C'est qu'il a trouvé un honneur et un profit personnel à le faire. »

Adam me parle d'une lettre de M. de Manteuffel, écrite à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de M. Thiers, et que celui-ci a envoyée à son vieux camarade le docteur Maure.

Au cours d'un déjeuner à Bruyères, le docteur a lu cette lettre, et Adam a demandé à la copier pour la communiquer à Gambetta.

M. de Manteuffel félicite M. Thiers et lui

rappelle que l'an passé, le 15 avril, il a réuni à sa table des Français qui ont bu à sa santé.

Quelques semaines plus tard, dit M. de Manteuffel, un vote privait la France de la main ferme et de l'esprit profond dont elle avait tant besoin.

M. de Manteuffel voyait par là que l'opinion de la nation est rarement représentée à la longue par une assemblée. « Et pourtant notre siècle, ajoute-t-il, ne jure que par le parlementarisme. »

Si vous célébrez cette année le jour de votre naissance, écrivait M. de Manteuffel, ayez la conscience d'avoir délivré votre pays de l'occupation étrangère, car d'après le traité nous y serions encore et l'on commencerait, dans le printemps seulement, le paiement des derniers trois milliards.

M. Thiers ajoutait que M. de Bismarck tient à ce que le gâchis parlementaire continue chez nous; que le prince de Hohenlohe n'a que des instructions fort simples : « Ne rien faire qui puisse améliorer l'état de choses actuel. »

Adam a parlé devant moi de cette lettre à Gambetta, qui a répondu avec un élan d'âme inoubliable :

« Thiers est vraiment le libérateur du territoire, et pour moi je ne l'oublierai jamais. »

Dès la rentrée des Chambres les réunions chez nous deviennent plus nombreuses. Les nouvelles que rapportent nos amis de province sont excellentes. L'impopularité de M. de Broglie va croissant.

L'un des membres du centre droit, recrue de M. Thiers, qui avait fait de lui l'un de ses ministres de l'Agriculture, se détache complètement de la majorité et vient chez nous, amené par Edmond de Lafayette et par Paul de Rémusat. Il brûle ses vaisseaux.

Parmi nos amis, le premier soir de l'entrée sensationnelle de Teisserenc de Bort dans notre salon, nous avions Schœlcher, qui, malgré ses opinions extrêmes, n'avait cessé de soutenir M. Thiers contre la coalition monarchique.

La conversation de Teisserenc de Bort et de Schœlcher devint si curieuse que nous fîmes cercle autour d'eux. Il nous sembla qu'un rapprochement d'idées entre ces deux hommes était une indication précise de ceux qui pouvaient être tentés dans l'avenir.

Teisserenc de Bort nous intéresse énormément, nous émeut même avec son enquête sur les souffrances des enfants employés dans les professions ambulantes.

« Ah! dit Schœlcher, je vois poindre l'ère où les républicains de toutes nuances, vieilles barbes et jeunes ralliés, s'entendront, se comprendront, s'épauleront pour le bien à faire aux abandonnés, aux éprouvés! »

Tirard, maire de notre « deuxième » durant la guerre, et qui se dit toujours à la recherche d'un enthousiasme, en trouve un dans les paroles de Teisserenc et l'acclame. Tirard, durant le siège, a été un administrateur modèle; seul

il a résisté à Ferry, lequel, maire de Paris, obligea les maires, sans qu'on pût s'expliquer pourquoi, à envoyer les femmes de leur arrondissement, déjà exténuées par les queues interminables, chercher leur ration de pain et de viande dans un autre arrondissement.

L'impétueux et prudent Tirard, comme l'appelle Adam, répète haut qu'avec des alliés comme Teisserenc de Bort on peut tout oser et tout espérer.

Le comte d'Osmoy, compatriote d'Adam, de l'Eure comme lui, héros de la guerre, franc-tireur, commandant les éclaireurs de la Seine, déclare qu'il va reprendre son métier des jours de guerre, attaquer son compatriote M. de Broglie, foncer sur lui.

M. Thiers est rentré à Paris très bien portant, très en train, nous dit Duclerc. Sachant que Duclerc venait terminer sa soirée chez nous, il lui a exprimé le désir d'avoir de nos nouvelles par nous-mêmes.

De Ronchaud et Burty parlent ce soir-là du Salon où je ne suis pas encore allée. « Mes critiques d'art ordinaires », comme ils s'intitulent, me le reprochent. Il y a un Henner dont je raffolerai, me disent-ils. Bonnat, Jean-Paul Laurens, Puvis de Chavannes, sont dignes d'eux-mêmes. Le *Portrait de mon grand-père,* par notre jeune ami Bastien Lepage, me ravira. L'exposition fait honneur à notre France.

Le lendemain, fatiguée des stations que m'ont

fait faire de Ronchaud et Burty à l'exposition, je n'accompagne pas Adam chez M. Thiers, qu'il trouve en belle vaillance et en santé parfaite.

*
* *

La destitution de notre ami Rameau, maire de Versailles, n'a pas porté bonheur à M. de Broglie.

« Il faut que le ministère de Broglie, le ministère du 24 mai démissionne en mai, » répète Rameau dans les couloirs.

La prédiction s'accomplit ; c'est un an après son élévation qu'est renversé le ministère du 24 mai.

J'assiste à la séance le jour ou l'extrême droite vote avec les gauches et où M. de Broglie, placé en face d'une coalition provoquée par l'illogisme de sa politique, est précipité du pouvoir.

Mais cette défaite de notre ennemi le plus redoutable ne m'apporte pas la joie sans mélange que j'en attendais.

Duclerc, qui rentre avec nous à Paris, me désole.

« La chute du duc Decazes, nous dit-il, est une victoire pour l'Allemagne. Non seulement il dénouait un à un les nœuds que Bismarck serrait autour de nous, mais, aidé par le prince Orloff, il renouait avec la Russie les liens de

la Restauration et reprenait la politique du duc de Richelieu. Le prince Orloff a raconté au duc Decazes ce propos de Bismarck : « La France « réorganise trop vite le personnel et le matériel « de son armée. Nous nous donnerons une ga- « rantie, une place de sûreté, nous occuperons « Nancy. »

Le duc Decazes, je le savais, souffrait mille morts dans sa dignité française que M. de Bismarck semblait se complaire à offenser. Presque chaque jour il recevait des communications de Berlin sous forme de note ayant parfois le ton d'un ordre; à force de finesse, d'habileté, de calme, le duc Decazes parvenait à atténuer l'effet de ces bourrasques du vainqueur resté agressif.

Duclerc me communique son angoisse, et nous n'avons plus qu'une pensée : « Fasse le ciel que le duc Decazes ne quitte pas les Affaires étrangères ! » Aussi, quand nous apprenons que le duc Decazes reste au quai d'Orsay, il nous importe à peine que Fourtou, « l'erreur de M. Thiers », comme nous l'appelons, remplace M. de Broglie à l'intérieur et le continue, que MM. Magne, de Montagnac, Tailhand, de Cumont et M. de Cissey soient ministres, qu'un général préside le ministère.

Nous savons, d'ailleurs, que le duc Decazes, non seulement s'appliquait à rendre inoffensif le venin de Bismarck, mais qu'il parvenait à réduire à l'intérieur l'influence bonapartiste.

Pour fêter la victoire remportée sur M. de Broglie, mes amis m'admettent un soir au fameux dîner où se discutent chaque semaine les grandes lignes de la politique à suivre, ce dîner chez Bignon, où sont réunis Gambetta, Duclerc, Scheurer-Kestner, Billot, Cochery, Jules de Lasteyrie, Adam, Bardoux, ce dernier qui est venu malgré l'héritier qu'il attend.

Le soir où je dîne, on parle surtout de M. Bocher qu'il faut s'adjoindre et détacher à tout prix de M. de Broglie, pour lequel il a de dangereuses faiblesses à cause de leurs campagnes communes sous le second Empire.

Lorsque la proposition est faite, par Jules de Lasteyrie, de l'admettre dans le groupe en l'attirant d'abord par une invitation, l'éloge que fit Gambetta de M. Bocher nous parut à tous la preuve d'une largeur d'esprit « opportuniste », pleine de promesses futures.

« Je n'estime et n'honore personne plus que M. Bocher, dit Gambetta. Sympathique, loyal, modéré, c'est, d'ailleurs, l'un des hommes les plus écoutés de la Chambre.

— Et des plus libéraux, » ajoutai-je, notre querelle sur le libéralisme s'ouvrant à tout propos entre Gambetta et moi.

Au cours du dîner, Cochery, qui me sait l'amie de Berardi, le directeur de l'*Indépendance belge,* me prie de lui écrire pour la rectification d'une erreur de Frédérix, le concernant, lui Cochery.

L'*Indépendance belge* est très lue à l'étranger et aussi à Paris.

Mme Claude Vignon y rend jour par jour compte des séances de la Chambre. Frédérix, Edmond Texier, Louis Ulbach, y écrivent des articles littéraires toujours remarqués. Jules Claretie y fait le mouvement parisien.

*
* *

Le dernier jour de mai nous partons pour Auxerre, Gambetta, Scheurer-Kestner, Spuller, Adam et moi.

Lepère, par son dévouement à notre groupe, par sa vaillance et sa valeur, mérite l'honneur que lui fait Gambetta de descendre chez lui et de prononcer dans sa maison l'un de ses grands discours.

Il y a lutte d'influences entre Paul Bert et Lepère, qui tous deux habitent Auxerre.

Paul Bert ne trouve pas dans la science un champ assez vaste pour son activité. Il écrit les feuilletons scientifiques à la *République Française,* et, depuis deux ans, il est député. Il eût aimé que Gambetta fût son hôte et nous ceux de Lepère. Aucun de nous n'est l'ami de Paul Bert, nous sommes tous ceux de Lepère. Gambetta nous a choisis pour l'accompagner. Donc Paul Bert ne sera pas demain le premier Auxerrois à Auxerre!

Le banquet a lieu chez Lepère, dans une longue salle. Gambetta est au bout de la table, Lepère est en face. Moi, seule femme admise, je suis en face d'inconnus qu'on me nomme, gens importants dont je ne me rappelle plus le nom. A gauche et à droite, j'ai Scheurer-Kestner et Spuller.

Le discours d'Auxerre me paraît l'un des plus beaux de Gambetta. Jamais sa pensée n'a été plus large, mieux enchaînée, plus accessible à ses auditeurs. Tout est clair, précis, fait pour être retenu en formules simples et faciles à répandre.

Gambetta parle surtout du bonapartisme. L'appel au peuple cache le plébiscite ; qui donc a amené l'envahisseur? n'est-ce pas l'Empire?

Quand la France est absente des assises de l'Europe, tout se trouble, tout est désordre, tout est inquiétude.

Gambetta ne croit pas, dit-il, « qu'aucun peuple puisse se réjouir quand la France est au désespoir ».

« Le plus grand danger que nous courions est le cléricalisme. » Gambetta accentue cette note à Auxerre. C'est le tremplin de Paul Bert, qui répète volontiers que le cléricalisme c'est « le phylloxera ». Pour en guérir la France, il faut de l'habileté, il faut affaiblir l'Église moralement et matériellement avant de séparer l'Église de l'État, sans quoi cette séparation serait un désastre pour l'État.

Paul Bert, le soir du discours, nous invite tous à déjeuner pour le lendemain. Gambetta accepte avec Scheurer-Kestner, mais nous décidons, Spuller, Adam et moi, que nous ne quitterons pas Lepère, qui n'est convié « qu'au café ».

Lepère trouve Paul Bert dangereux, il nous le répète plusieurs fois durant notre petit déjeuner à quatre.

« La science, nous dit-il, n'a jamais été pour lui qu'une étape. Depuis 1865, il a rêvé d'être un homme politique. Il s'est mêlé sous l'Empire à toutes les manifestations anti-impérialistes. Il a l'ambition de voir un jour toutes les questions d'enseignement entre ses mains, et il a persuadé à Gambetta qu'il a trouvé dans la matière toutes les solutions vraiment républicaines. »

Spuller accuse Paul Bert d'exciter Gambetta contre le cléricalisme.

« On va toujours trop loin, dit-il, quand on commence les persécutions religieuses. »

Il plaisante, avec l'esprit le plus mordant qui puisse se cacher sous une parole pleine de bonhomie, la théorie de Paul Bert, celle « des milieux qui sélectionnent la matière ».

« Le milieu et les forces, dit Spuller, tendent, au contraire, à décomposer la matière organique et à la ramener à l'état inférieur, à sa plus sèche et plus pesante matérialité. »

Une autre idée absurde de Paul Bert, selon

Spuller, est celle « d'égalité absolue », affirmation de Paul Bert qui veut l'appliquer à l'enseignement et faire de « l'unité de l'enseignement le principe de l'état démocratique ». Cela met Spuller hors de lui. Il serait, pour lui, navrant de voir une communauté d'idées complète entre un élève de lycée et un d'école primaire et même parmi les élèves d'un même lycée. En philosophie, en morale, en politique, des jeunes hommes qui ont fait leurs études avec les mêmes maîtres n'ont pas du tout les mêmes idées ; ils vivent dans un milieu différent, ils ont des goûts différents, des moralités différentes. Qu'une éducation physique, que des sentiments nationaux développés, créent des communautés de cœur et d'esprit dans la nation, bien ; mais ce n'est pas l'unité du programme d'instruction qui les créera.

Comme j'ajoute à l'opinion de Spuller quelques réflexions excessives, Adam me répond :

« Tu ne peux nier que Paul Bert ne soit un courageux. Comme préfet du Nord, il a contribué avec Faidherbe à mettre Lille en état de défense. »

Nous revenons à Paris, et Gambetta désole Spuller avec les développements d'idées que nous reconnaissons être celles de Paul Bert.

« La puissance d'assimilation de Gambetta, certes, est une puissance, nous dit Spuller en nous quittant, mais elle est aussi un danger

lorsque ceux qui l'entourent sont dans le faux. »

Louis Blanc me convie à aller entendre un discours de lui sur la loi électorale. Je viens à Versailles, et vraiment je puis féliciter notre *petit* ami avec sincérité de la hauteur de ses vues.

Girard qui se trouve en wagon, au retour, me promet aussi un régal si je veux l'entendre à la Chambre le lendemain.

Il lit à la tribune la circulaire bonapartiste suivante :

« Commandez bien à vos amis, surtout à ceux qui sont investis de fonctions municipales ou administratives, d'appliquer tous leurs soins à nous gagner le concours de tous les retraités fixés dans la Nièvre. Vous pouvez leur assurer que nous sommes en mesure de les pourvoir avantageusement quand on créera les cadres de l'armée territoriale.

« Ci-joint noms et adresses des officiers payés par la recette de la Nièvre, fournie par le ministère des finances. »

Gambetta, après cette lecture, interpelle le gouvernement :

« Ce qui fait la gravité du document, dit-il, c'est la complicité coupable qu'elle révèle de la part de certains agents de l'Etat pour la faction dont il s'agit. »

M. Rouher essaie de détourner l'orage sur le 4 septembre, qu'il attaque violemment.

Gambetta monte à la tribune et s'écrie :

« Il est des hommes à qui je ne reconnais ni titre ni qualité pour demander des comptes à la révolution du 4 septembre, ce sont les misérables qui ont perdu la France. »

Rappelé à l'ordre par M. Buffet, Gambetta, les bras croisés, répond au milieu du silence :

« Il est certain que l'expression que j'ai employée confère plus qu'un outrage, c'est une flétrissure, et je la maintiens. »

On ne peut se figurer à quels excès de violence se livra le groupe bonapartiste. Gambetta est entouré, malmené, frappé à la descente de la tribune. Ses amis, Adam en tête, ont grand peine à le dégager.

Nous rentrons ensemble. Adam trouve prudent, après les pugilats de la Chambre, d'attendre le train qui suit le départ de la foule des députés et de reconduire Gambetta chez lui.

Le lendemain Gambetta est assailli dans la gare Saint-Lazare par une bande de bonapartistes et frappé au visage par M. de Sainte-Croix.

On imagine, les soirs de ces jours, l'émotion qui régnait parmi nos amis dans notre salon. Tous y affluaient, indignés. Tous ceux qui n'étaient pas bonapartistes s'y rencontraient.

Ces attaques brutales contribuèrent à donner à nos amis, écrivains, littérateurs, peintres, que la guerre avait dispersés et que la politique éloignait de chez nous, l'occasion de revenir. Ils

trouvèrent en Gambetta un incomparable causeur à qui aucune des formes de l'art n'était étrangère.

Il avait lu tant de livres, vu tant de tableaux, discuté de lettres et de peinture avec tant de jeunes, qu'il charmait tous les artistes et vraiment promettait de réaliser cette république athénienne que seule la France pouvait comprendre.

Gambetta séduisait les modérés par son bon sens, par la logique de ses idées. Depuis la Commune les modérés acceptaient volontiers dans le système républicain un peu de cette autorité autrefois exécrée sous la forme impériale et dont il savait merveilleusement faire ressortir la valeur « toujours occasionnelle ».

La maison Sallandrouze, bombardée au 2 décembre, semblait prédestinée, marquée par son rôle protestateur contre le bonapartisme.

Quelques jours après les bagarres, le général Changarnier entre dans notre wagon au retour de Versailles et se fait présenter.

Il me dit qu'il a lu dans *le Rappel* mon *Siège de Paris* lorsqu'il a paru et qu'il me félicite d'avoir jugé comme je l'ai fait le général Trochu. Il ajoute que les belles dames de la République ne lui font pas peur et justifie de tous points le sobriquet de bergamote qu'on lui donne à l'Assemblée. Ses compliments ont une délicieuse saveur vieillotte.

La proposition Casimir-Périer, que les scan-

dales bonapartistes ont fait surgir, est admise comme urgente mais repoussée comme projet de loi.

C'était d'ailleurs une reprise. Elle avait été déposée le 19 mars 1873, ainsi conçue :

« Le gouvernement de la République française se compose de deux Chambres et d'un Président, chef du pouvoir exécutif. » Elle eût été une confirmation de la loi du 20 novembre confiant la présidence de la République au maréchal de Mac-Mahon jusqu'au 20 novembre 1880.

M. de la Rochefoucauld trouve assez naturellement que puisqu'on ne peut s'entendre sur la formule républicaine il serait logique de conclure au rétablissement de la monarchie.

Quelque chose de grotesque appelé le *Ventavonat* avec vacances de quatre mois s'étale à la tribune.

« Dissolution avec traitement, » s'écrie Gambetta.

Cette dissolution était réclamée de toutes parts, mais la Chambre s'entêtait à rester, portant un défi répété au pays.

Je désirais rendre à mes amis leur dîner chez Bignon. C'est Duclerc qui devait l'organiser. Je lui propose un jour, mais il m'écrit qu'il part le soir même pour Bayonne avec un livre dans sa malle qu'il me laisse le soin de deviner. C'est l'un des miens qui vient d'être mis en vente.

Duclerc termine ainsi son billet :

Vous avez un papier bien agaçant. Si vous ne possédiez cet art suprême de mettre dans un mot dix fois ce qu'il contient d'ordinaire, vos billets feraient penser aux rations du siège.

Mes amis m'ont toujours reproché d'écrire des billets courts, mais jamais de ne pas dire ce que j'avais à leur dire. C'est pourquoi je ne me suis pas corrigée.

Hier on m'annonçait la visite d'un jeune explorateur, M. de Brazza, dont on a déjà parlé plusieurs fois devant moi. Italien naturalisé, il a pris du service dans notre marine.

Venu seul, sans présentation, M. de Brazza me dit simplement être désireux que je m'intéresse à ses projets et que je le suive. Il a demandé au ministre de la Marine une mission pour aller aux sources de l'Ogoué.

Je parlerai des projets de M. de Brazza, je le suivrai dans leur exécution et je pourrai souvent lui être utile, surtout lorsque mes amis seront au pouvoir.

Une dépêche de Rochefort.

19 juin 1874.

Pas un mot de vrai dans tout ce qui s'écrit. Suis à Londres. J'attends Noémie avec impatience. Embrasse bien tendrement.

ROCHEFORT,

Panton street. Panton hôtel.

Adam part pour Londres conduisant Noémie folle de joie à son père.

Parmi les nombreuses lettres que nous rece-

vions journellement à l'adresse de Rochefort et que nous étions autorisés par lui à ouvrir pour ne lui envoyer que les utiles, il y avait un grand nombre de lettres de femmes qu'Adam et moi nous supprimions impitoyablement.

Cependant l'une de ces lettres, écrite par une jeune fille ayant un nom connu, était si naïve, si pure, lui disait de façon si touchante : « Je veux être la femme du déporté, » que je la gardai ainsi que les suivantes sans briser leur cachet armorié. Je fis un paquet de ces lettres et les remis à Adam à son départ pour Londres.

Adam, au retour, me raconta que le lendemain de l'arrivée de Rochefort à Londres, une jeune fille déjà entrevue à la descente du bateau, et l'ayant regardé avec des yeux significatifs, s'était installée à Panton hotel et plusieurs fois lui avait glissé ou fait porter des billets demandant à le voir en particulier, lui disant qu'elle était Mlle de B...

Rochefort, ennuyé de l'aventure, ne répondit pas, mais à la lecture du paquet de lettres apporté par Adam il comprit et, touché, donna un rendez-vous à Mlle de B...

Elle avait quelques années seulement de plus que Noémie, et, sur ses prières, Rochefort lui promit, s'il se remariait jamais, de n'épouser qu'elle.

M. de B..., colonel en retraite, se déclara fort opposé à un mariage de sa fille unique avec Rochefort, quoiqu'il le trouvât bien né. Elle

attendrait donc avec une vague espérance pour l'avenir.

Rochefort avait bien autre chose en tête qu'un mariage. Il lui fallait maintenant retrouver sa situation d'écrivain pour vivre. Mais la joie d'être libre, d'être aux portes de la France, lui fait voir en beau et en facile la lutte pour l'existence. Parmi ses projets, il a celui de reprendre la *Lanterne*.

Il garde Noémie, et, dès que cela sera possible, Adam lui amènera ses fils, tous deux occupés de leurs études.

* * *

Adam va avec Gambetta au banquet de Hoche, anniversaire que notre groupe compte fêter chaque année et qui se prête à l'un des grands discours de notre chef.

Ce discours de 1874 a une haute importance politique. Gambetta s'y élève avec énergie contre le projet de loi sur l'enseignement supérieur :

« Attentat contre l'esprit laïque, le code civil, contre l'ensemble de notre politique telle qu'elle est établie depuis quatre siècles. »

Du 1er au 14 juillet, grand assaut livré au septennat par cette même Assemblée qui l'a voté. Elle avait cru par là être la maîtresse, maintenir en équilibre le jeu des partis et rester, surtout rester.

La plupart des députés déjà tenaient plus à leurs appointements qu'à leur parti. Ils savaient ne pouvoir être réélus et ils s'accrochaient désespérément à leur prébende.

Mais voilà que M. de Fourtou, l'homme soliveau, à qui l'Assemblée a délégué ses pouvoirs, devient le maître.

M. de Fourtou fait du maréchal de Mac-Mahon civilement un foudre de guerre. Lui, ex-ministre de M. Thiers, qui n'a pu être ministre du septennat que parce qu'il a combattu en faveur de la monarchie, travaille à sa restauration; mais le même Fourtou suspend *l'Union* parce qu'elle a publié un manifeste du comte de Chambord!

C'est l'abomination des abominations. La dissolution devient de plus en plus une nécessité.

Duclerc est revenu. Très lié avec Janssen, il organise une visite à son observatoire pour le 13 juillet. Nous en parlons la veille à nos amis. Gambetta désire être des nôtres.

« Partons, le ciel est pur! » nous chante Duclerc en venant nous prendre après dîner. Nous passons une soirée extasiée et « divine » dans la contemplation de l'infini des mondes.

Je pense à *Terre et Ciel* de Jean Reynaud et au beau voyage qu'il me faisait faire dans les étoiles sur la terrasse de sa villa de la Bocca à Cannes, et ce souvenir me fait voir, non un seul Dieu comme il l'eût désiré, mais partout mes

Dieux grecs, et mon souvenir mêle Jean Reynaud et Platon, les saint-simoniens et les orphiques.

Mme Dorian m'écrit qu'elle part pour Unieux. Elle réunit là, comme chaque année à l'époque où Dorian y venait, ses enfants et ceux qu'il aimait. Mort, son influence est encore la même sur tous les siens, mais on peut prévoir qu'elle ne sera pas longtemps aussi puissante. La désagrégation serait même complète si Mme Dorian disparaissait. Et quel dommage, car je n'ai jamais vu comme autour de Dorian, et imposée par la noblesse de son caractère, une tenue morale aussi haute que celle de sa famille!

La dissolution! la dissolution! Ce mot revient sans cesse à l'esprit; il est le thème de tous les articles de journaux. Il semble que la dissolution doit dénouer toutes les situations, ouvrir tous les chemins de l'avenir, fermer les routes à tous les casse-cou.

Notre ami Léon de Maleville, qui lié au centre gauche a fait, depuis le renversement de M. Thiers, la campagne la plus courageuse pour la fondation de la République définitive, adjure la Chambre de voter la dissolution.

« Puisque la restaurаution monarchique a échoué de façon absolue, dit-il, il faut enfin organiser les pouvoirs publics et constituer le gouvernement. »

Mais la proposition Maleville est repoussée à trente-deux voix de majorité.

Cependant, malgré le rejet répété du projet de loi constitutionnelle de Casimir-Périer, on voit qu'une majorité s'ébauche pour échapper au provisoire.

Le 31 juillet, Gambetta prononce l'un de ses discours les plus éloquents. Il fait le procès de l'Assemblée nationale et déclare qu'elle n'échappera pas au dilemme posé par MM. Casimir-Périer et de Maleville. C'est au cours de ce discours qu'il appelle le septennat un barbarisme.

Nous recevons de Rochefort une lettre sur « la question ». Tout s'y rapporte, et cela devient une obsession.

Londres, 31 juillet.

Mon cher Adam,

Je vous ai écrit il y a longtemps que l'Assemblée durerait huit ans. J'étais dans le faux : elle en durera dix. Enfin, j'aime encore mieux ça que dix ans de déportation.

Les journaux anglais commencent à me dire des choses aimables. Je viens d'écrire un long article dans la plus importante revue d'Angleterre, revue républicaine dont tous les rédacteurs sont des hommes supérieurs, la *Fortnightly Review*. On devait donner, traduit, mon article écrit en français, mais, pour me faire honneur, on l'a publié tel quel; j'en suis très fâché, car, croyant à une traduction, je l'avais écrit sans relief aucun, l'anglais ne se prêtant pas à nos tournures parisiennes.

C'est sur le livre de Jules Simon : *Souvenirs du 4 Septembre,* livre que j'ai trouvé assez faible, que j'ai fait l'article. Il y raconte le coup d'État pendant les deux tiers du volume.

Dès que j'aurai trouvé la maison que je cherche

toujours près du parc, à cause de mes enfants, je m'y installerai. En tous cas, dès que les vacances d'Henri commenceront, vous seriez bien aimable de me l'envoyer, ainsi que Bibi. Je serai chez moi d'ici à très peu de jours. Je pense qu'ils sont assez grands pour venir tout seuls.

La *Lanterne* va très bien en Belgique, à Genève, à Strasbourg. A Londres, elle a eu un peu de tirage, mais les Anglais s'y mettent.

J'espère que l'intrépide Détroyat sera bientôt guéri. En attendant, je lui trempe, dans mon numéro d'aujourd'hui, une soupe affreuse que je lui enverrai soigneusement, afin qu'il n'en ignore.

Le 5 août, l'Assemblée entre en vacances jusqu'au 30 novembre. Les quatre mois d'appointements sont saufs.

Quand je fais mes adieux à Gambetta jusqu'au printemps, car rien ne prouve qu'il sera libre aux vacances de Noël et du jour de l'an pour venir à Bruyères, je les lui fais dans un dîner intime avec Challemel et Spuller.

Gambetta me recommande de veiller avec soin à ce que les rapports du « Talisman » sur l'Allemagne et l'Alsace-Lorraine ne lui manquent pas.

Comme « notre chef » veut bien regretter mon éloignement, et cela en termes flatteurs pour l'utilité de mon dévouement à notre cause, je lui réponds que je n'interromps nullement à distance mes conversations avec les hommes importants de notre groupe, et Adam ajoute que je « sers » nos idées de loin avec la même passion.

« Est-ce que cela, dis-je à Gambetta, ne mérite pas une récompense?

— Laquelle?

— Une continuation par-ci par-là, de temps à autre, de nos conversations par lettres.

— J'écris si peu!

— Hum! hum! » fait Spuller.

Nous sourions tous, sachant que de très nombreux billets prennent le chemin de la rue Bonaparte.

« Prenez garde, me dit Spuller, il n'y a que moi qui ai pu ambitionner jusqu'à ce jour de recevoir à distance de longues lettres, des « conversations » de Gambetta. C'est pour moi seul, quand je m'absente, qu'il consent à distraire...

— Tais-toi, bavard! s'écrie en riant Gambetta. Qui t'a donné le droit de friser les indiscrétions? Je sais mieux que personne, et je reconnais que, présent ou absent, tu m'es l'une des preuves des richesses qu'on trouve dans le commerce d'échange des idées.

— Alors, vous me promettez de converser quelquefois par lettre avec moi? dis-je.

— Je promets.

— Et je puis vous rappeler cette promesse?

— Vous le pouvez.

— Vous verrez que quand il s'y met, ajouta Challemel, c'est un « Sévigné ».

Le commencement d'août a pour nous des heures de franc rire. On ne peut s'imaginer ce

qu'on se raconte, ce qu'on s'écrit sur les aventures du maréchal, sur les mots qu'il prononce ou les réponses qu'il fait durant sa première tournée qui a lieu en Bretagne. Du Mans à Quiberon, il s'arrête dans toutes les villes, et il est accueilli aux cris de : « Vive la République! »

La nouvelle de l'évasion de Bazaine nous paraît à la fois scandaleuse et grotesque en ses détails.

Dès qu'il est libre, Bazaine va baiser la main de l'impératrice et embrasser le prince impérial.

On ne peut mieux s'accrocher à un système de défense : « Pour servir l'Empire, je trahissais la France. »

Eh! monsieur, vous trahissiez pour trahir. Vous aviez déjà, au Mexique, fait acte de trahison pure vis-à-vis de Maximilien.

Les gouvernants du 24 mai qui ont laissé se jouer la comédie de l'évasion pour complaire aux bonapartistes n'en tireront pas profit.

Pour moi, je souffrais de savoir le traître si près de Bruyères et enveloppé comme moi de la claire lumière du Midi.

Il y a une élection dans le Calvados qui nous préoccupe comme manifestation d'opinion. Nous sommes inquiets en même temps des nouvelles qui nous viennent d'Allemagne par le « Talisman », nouvelles que j'ai communiquées à Gambetta.

Il me répond :

Oui, les complications fomentées par l'Allemagne deviennent menaçantes. En revanche, — s'il peut y en avoir en ces matières, — bonnes nouvelles du Calvados. L'évasion de Bazaine ne nuira pas au résultat, tant s'en faut. A demain des détails.

Bien à vous,

LÉON GAMBETTA.

Les élections républicaines se succèdent. Le pays est avec nous.

Une nouvelle qui fait beaucoup converser, sinon jaser, c'est que Jules Favre épouse une Anglaise, Mlle Welten. L'époux sera mûr.

De Rochefort, le 15 août :

Chère et mille fois chère amie, vous êtes un ange ! J'ai revu mes deux garçons gras comme des moines et forts comme des Turcs.

Je les ai retrouvés meilleurs et mille fois mieux élevés que je ne vous les avais laissés. Henri, qui me semblait avoir une tendance à la sournoiserie, est gai et ouvert. Bibi continue à être inouï. Dans le cas où le pauvre petit vous préférerait à moi, je serais tellement de son avis qu'il me serait impossible de lui en vouloir. Il ne peut prononcer votre nom sans verser des larmes de reconnaissance. C'est un bon être. Moi aussi, je ne peux m'empêcher de m'attendrir en pensant à vous et à Adam. C'est non seulement vous qui avez sauvé les enfants, mais qui avez sauvé le père, car, si je n'avais pas été rassuré sur leur sort en les sachant entre vos mains, au lieu de combiner mon évasion avec le sang-froid indispensable, j'aurais risqué quelque imprudence qui m'aurait enfoncé plus que jamais.

Quand je les ai embrassés tous les deux à la gare, j'aurais voulu vous embrasser en même temps ; mais

nous nous verrons bientôt. J'emmènerai les trois enfants en Suisse, et je m'arrêterai là où Adam m'indiquera.

Nous sommes allés aujourd'hui au jardin zoologique. Bibi vous racontera sa promenade à éléphant. Il m'a fait un cours d'histoire naturelle à se tordre.

La Lanterne prend de grandes proportions. Il se fait en Belgique trois éditions spéciales. C'est l'une de celles-là que je vous ferai servir par un procédé sûr.

Le Gaulois prétend que je faisais en Calédonie des parties de pêche en canot... sous condition de ne pas m'échapper. C'est à mourir de rire. Jamais il n'y a eu le moindre canot à la presqu'île Ducos. Comme il a mêlé Adam à son article, je vais lui assaisonner une de ces pâtées !...

En Angleterre, tous les journaux croient à la complicité de Mac-Mahon dans l'évasion de Bazaine. On dit ce salaud à Londres depuis ce matin. En tous cas, on vend son portrait dans Regent street, en groupe avec sa femme et ses enfants. Le colonel Villette est dans le fond. La scène des adieux de Charles Ier.

Hetzel m'écrit que l'enterrement de la mère de Coppée a été l'occasion d'une manifestation très touchante. Tous ceux qui ont pu venir de Paris et d'Antony ont apporté à Coppée la preuve de l'universelle sympathie qu'il inspire.

Il y a eu au sortir du cimetière un incident qui a fait beaucoup causer. Flaubert et Barbey d'Aurevilly, qui « s'abominent », se sont rencontrés nez à nez. Le bon géant s'est redressé de toute sa taille et Barbey de toute sa hauteur. On s'est demandé si les deux coqs n'allaient pas se jeter l'un sur l'autre.

Hetzel me parle de conciliabules chez Flaubert, dans son pied-à-terre de la rue Murillo. Daudet, Zola, Goncourt, Tourgueneff, lui Hetzel, conspirent contre la république des lettres.

Dans « le petit et grand cénacle », comme l'appelle Tourgueneff, on se retrouve quatre ou cinq fois par semaine, quand Flaubert est à Paris.

Tourgueneff, grand admirateur de Zola, lui trouve l'âme inquiète, tourmentée et quelque peu jalouse.

M. Thiers a prononcé à Vizille un discours politique chez M. Casimir-Périer. S'adressant aux notables représentants de l'Isère, il leur a dit :

« On a renversé un gouvernement qui avait fait la paix, rétabli l'ordre, le crédit, les finances, l'armée, parce qu'il ne se prêtait pas à rétablir la monarchie. Eh bien! cette monarchie, l'a-t-on rétablie? On a usé le temps et les forces du pays en tiraillements qui, aux yeux de l'Europe, ne nous laissent ni la réalité ni l'apparence d'une politique ferme, arrêtée dans ses vues, faisant ce qu'elle veut. »

M. Thiers termine en disant :

« Puisqu'on ne peut avoir de monarchie, il faut avoir la République, l'avoir sage, bien ordonnée, mais franche, sincère, s'appelant de son nom, pour n'être pas d'avance déconsidérée comme un mensonge. »

M. Thiers, avec une grande habileté, satisfait par son discours tous les groupes de gauche et en particulier le centre gauche qui lui est particulièrement attaché. Son libéralisme l'unit à ce groupe comme sa foi dans le parlementarisme.

La gauche républicaine, dirigée par Jules Simon, dont les jeudis sont de plus en plus suivis, se rapproche du centre gauche, mais, comme il y a dans ses rangs d'anciens jacobins, il leur faut l'affirmation du principe républicain, et M. Thiers la leur donne.

Quelques jours après le discours de M. Thiers, je reçois la lettre-conversation que Gambetta m'a promise au départ. Adam et moi nous n'en pouvons croire nos yeux en dépliant le nombre de feuillets ; cette fois, comme le disait Challemel, il a fait son « Sévigné ».

4 septembre 1874.

Chère dame et amie,

Le souvenir de ce douloureux et tragique anniversaire me met toujours un crêpe noir sur l'esprit. En dépit des délivrances dont ce jour fut marqué, je ne puis chasser la cruelle pensée que nous n'avons pas renversé l'Empire de nos mains, que nous l'avons vu sombrer sous les coups de l'étranger, et je me reporte à cette marche de tout un peuple vers l'Hôtel de Ville, dont il avait pendant vingt ans oublié le chemin ; ce fut là le châtiment de notre servitude, et depuis, il y paraît bien, nous fûmes aussi impuissants à châtier l'Allemand que nous l'avons été à châtier l'usurpateur. La nation, gan-

grenée, abêtie, hébétée et ruinée par le césarisme de bas étage, ne sut pas ramasser un pouvoir vacant et ne put retrouver son antique vigueur devant l'ennemi. Elle avait perdu le ressort qui résiste aux grandes défaites successives, la passion du droit, la confiance et la ténacité sous les coups d'une fortune contraire. Elle prêta l'oreille aux organisateurs de la panique nationale. Elle se trahit elle-même, elle eut soif de retourner promptement à ses plaisirs, à ses affaires, à ses intérêts, à ses molles quiétudes; elle cria : « La paix! la paix! » et ce n'est guère que depuis cette paix fatale qu'elle songe qu'on lui a sauvé l'honneur, et qu'elle aurait peut-être mieux fait de dépenser cinq milliards à poursuivre la guerre que d'enrichir les hobereaux d'outre-Rhin.

C'est une loi inexorable de la politique que les peuples incapables de détruire les tyrannies intérieures sont impuissants à maintenir leur intégrité nationale. La force est un élément indivisible de la grandeur des races, et celles qui subissent le droit de conquête à l'intérieur sont mûres pour le joug de l'étranger.

J'ai souvenance, avec autant d'amertume qu'au premier jour, qu'en me rendant le 4 septembre à l'Hôtel de Ville, au milieu des acclamations du peuple de Paris, le long des quais de la Seine, je disais à mon compagnon de route : « Les cris, les joies de ce peuple me rendent triste jusqu'à la mort. Les malheureux n'entendent pas le bruit des légions germaniques dans le lointain. » J'en voulais à ce magnifique soleil qui jetait comme l'éclair d'une dernière fête sur la décadence d'un grand peuple. Comme je l'avais dit quelques semaines plus tôt à la tribune du Palais-Bourbon : « La France roule vers l'abîme sans s'en apercevoir. » Nous avons touché depuis lors le fond du gouffre, nous avons connu toutes les hontes, celle de Metz et celle de Paris; et celle de Versailles et celle de Francfort, et depuis quatre ans que faisons-nous dans ce trou obscur et empesté? Nous grimpons péniblement en nous appuyant aux parois de la

caverne. On voit bien tout là-haut luire un coin du ciel, mais sortirons-nous?

Affreuse angoisse que ce jour lugubre ramène plus poignante que jamais, car, depuis quatre ans, l'étranger atroce qui guette les derniers lambeaux de cette vieille Gaule n'a perdu ni un jour ni une heure. Il a méthodiquement, soigneusement examiné, réparé, perfectionné son admirable outillage militaire. Il a cherché et trouvé partout des points d'appui, des alliés, des complices : à Vienne, à Rome, à Berne, à Saint-Pétersbourg, à Washington, à Madrid, il resserre autour de nous le cercle de son investissement diplomatique. Il nous accule sur un terrain sans issue : le cléricalisme, et nous réduit à n'être que le dernier boulevard des jésuites; il sait, jour par jour, la marche de la maladie qui nous mine et nous épuise. Qui sait s'il ne l'entretient pas de ses subsides et de ses conseils perfides? Il attend le moment fixé par lui de nous porter le dernier coup. Et alors, alors, que deviendrons-nous? Faudra-t-il simplement ramener sur son front le pan de sa toge et se laisser frapper? La France finira-t-elle, comme la Pologne, victime de ses divisions, de son incurable légèreté, de ses vices et des désordres qu'ils engendrent? Tout cela fait frémir, car tout cela peut arriver.

Nos désordres ne seraient pas fatals si nous n'avions en face de nous le plus vigilant, le plus avide, le plus implacable des ennemis, mais la présence de ce redoutable antagoniste peut tout parce qu'il n'a qu'à vouloir pour nous accabler.

Pauvre et noble France! incapable de penser à elle-même, d'agir par elle-même. Elle a toujours eu l'insouciance de son gouvernement. Tous les vingt ans elle s'éveille brusquement sous l'imminence d'une catastrophe. Elle revise d'un coup d'œil les comptes du maître qu'elle s'est donné, elle le juge infidèle et incapable, elle le brise et court de nouveau se ruer aux pieds d'un autre. A ce jeu sanglant et misérable elle a usé sa

moralité, son honneur, et aujourd'hui elle assiste en sceptique à la concurrence que se font les quatre ou cinq partis qu'elle a successivement répudiés, flétris et chargés du pouvoir. Entre temps, nulle réforme, nul plan d'ensemble, les abus s'amoncellent, les vices se superposent, la lâcheté, l'hypocrisie, le culte des jouissances matérielles, le culte des hochets, le goût des scandales, de la fausse pompe, continuent leurs ravages dans les diverses couches de la société. Les Prussiens pourront revenir. Nous vaudrons moins qu'en 1870.

Depuis quatre ans on aurait dû organiser la défense de la société française par tous les bouts, dans toutes les directions. Le pays aurait dû se couvrir d'écoles. On a fermé les rares institutions d'où seraient sorties quelques générations viriles. On maintient l'ignorance dans la majorité du peuple, on voue le reste à la frivolité et à l'intrigue. Pour résister à cette invasion toujours consciente des races du nord qui ont conquis la science, la discipline, le courage, l'ordre, le sentiment de la primauté, on ne sait que faire des écoliers d'après le procédé des jésuites du XVII[e] siècle. On ne pourra opposer à cet art de la destruction que des enfants voués aux vers latins ou tenus volontairement dans les ténèbres de la misogynie la plus abjecte. Ce sont là des signes précurseurs de la décadence, et si la vieille France n'a pas bientôt une crise violente, la fin du siècle consacrera sa chute.

Serait-il vrai que pour les peuples, comme pour les races animales, la lutte pour l'existence et le commandement amenât périodiquement la disparition du plus faible, du plus ignorant, du plus étourdi, sous l'agression du plus fort, du plus savant, du plus sage. La politique ne serait-elle qu'un rameau de la physiologie humaine? Peut-être.

Et pourtant il y a bien des millions de Français qui n'ont pas mérité ce rude châtiment, qui ne demandaient qu'à relever la patrie, qu'à consacrer leur existence,

leurs facultés, leurs efforts, à la régénération du pays, et qui sont injustement menacés de périr ignominieusement pour le crime d'une minorité dorée qui les sacrifie à ses convoitises et à ses infâmes calculs. Ah! que tout aurait différemment tourné si Bonaparte avait été chassé par des Français et non pris par des Prussiens!

5 septembre 1874.

Je viens de relire ce que j'écrivais hier. Je suis bien triste et j'ai laissé ma plume trop libre. J'aurais bien des reprises à opérer dans toutes ces amertumes, je vous laisse ces lignes, elles vous donneront l'impression du deuil qui m'assaillait. Vous corrigerez ce qu'elles ont d'excessif, et vous pardonnerez à un ami de vous avoir attristée à son tour par la sincérité de sa douleur. Il est bon d'ailleurs de se donner quelquefois la discipline sur tous ces défauts que je reproche à mon bien-aimé pays; ils sont en nous et nous devons en rougir tous une fois ou l'autre, tant qu'ils seront l'obstacle placé sur la route qui conduit à la délivrance de la patrie.

Je note d'ailleurs dans mes correspondances de province que le parti républicain semble s'être très sérieusement recueilli, examiné depuis quelque temps. Il a conscience des périls qui menacent non seulement la République, mais l'existence même de la France, et de tous côtés on secoue la torpeur des derniers mois. On se réunit, on se concerte, on prépare les élections cantonales et municipales, on parle des candidats, on prépare des fonds pour subvenir à la campagne prochaine. Sans plus vous ennuyer de détails à cet égard, la situation paraît très bonne dans Seine-et-Oise, Oise, Nord, Meurthe-et-Moselle, Drôme. Que fait-on dans les Alpes-Maritimes? Dans Maine-et-Loire tout fait présager que nous aurons un beau scrutin de ballottage, Maillé en tête. Pour des patauds de Vendée c'est déjà très beau, et à la rescousse nous planterons le drapeau.

De Paris je ne vous dirai pas grand'chose. On n'y rencontre plus guère que des étrangers. Il est vrai que dans le nombre il se trouve quelque tête à diadème dont le prestige personnel n'est guère de nature à remettre en bon prédicament les princes et rois auprès du bon peuple de Paris. Outre le grand-duc de Russie et le prince de Serbie, nous avons eu la visite du roi de Bavière, le fils de ce roi Louis qui poussa l'imitation de Louis XIV, dont il raffolait, jusqu'à se donner Lola Montès pour gouvernante et pour femme, tout comme si elle fût née d'Aubigné.

Son fils a hérité de sa folie idolâtrige pour le Roi-Soleil, et il est venu visiter Versailles sous la surveillance fort étroite du prince de Hohenlohe, l'éminence grise de M. de Bismarck. On m'a narré ce matin chez une Anglaise, fort intime avec l'ambassadeur d'Allemagne, quelques pas de clerc de Sa Majesté bavaroise qu'il faut que je vous rapporte, histoire d'entretenir votre ferveur pour la majesté du trône.

Le roi visitait le théâtre de Versailles, rendu pendant les vacances à sa primitive décoration ; un petit homme, goutteux, malpropre, titubant, lui faisait office de cicérone et lui montrait les divers ustensiles de la cuisine parlementaire avec un fort accent languedocien. Quand le prince eut tout vu, il fit signe à un de ses suivants, le comte Tolstoï, de donner cinq louis à l'officieux Gascon. Vous voyez d'ici la mine de l'irascible questeur, qui n'était autre que *Moussu* Baze, d'Agen (Lot-et-Garonne).

Pareille équipée pourrait bien suffire à triompher des derniers scrupules de notre nazillant collègue... Quant au roi, il ne songea même pas à s'excuser, et demanda, de l'air le plus naturel du monde, des nouvelles du président Dupin, dont on lui avait, paraît-il, fortement recommandé les calembours.

Pour mettre le sceau à tant de grâce, notre roi mélomane est parti sans vouloir rendre ni recevoir visite

de Mac-Mahon, ayant eu pour toute excuse que Mac-Mahon n'était qu'un soldat, et qu'il aurait tout au plus consenti à voir M. Thiers, à cause du plaisir qu'il avait éprouvé autrefois à lire son histoire. Il me paraît que ce dernier incident porte un peu trop l'empreinte du solitaire de Varzin. C'est un moyen comme un autre de faire sa cour au signataire du traité de paix. M. de Bismarck n'oublie donc pas ses vrais amis, ce qui prouverait que M. Thiers a tous les droits à sa reconnaissance... Mais je m'arrête, j'allais rompre la trêve.

Un jour viendra où je pourrai vous dire toute la vérité sur ce grave sujet, et vous pourrez apprécier à quel point votre instinct de patriote française avait pénétré cette lamentable histoire. Pour le moment il importe à tout le monde que la paix règne entre nous, et ce n'est pas moi qui prendrai jamais la responsabilité d'une rupture prématurée.

Nous allons d'ailleurs avoir prochainement une occasion d'éprouver la sincérité et la solidité de notre alliance. L'élection de Seine-et-Oise avait donné lieu, entre nous, à de nombreuses et délicates négociations pour le choix du candidat républicain. Le vieux de la Montagne tenant pour Sénart, c'est du reste une tactique habilement suivie par lui à chaque élection de réclamer un candidat de son choix. Nous lui céderons le moins souvent possible, mais en ces circonstances, par suite de la faute précédemment commise lors de l'élection Calmon, il n'y avait pas moyen, sans courir risque de gravement compromettre le succès final, de refuser ce nouveau gage de désintéressement et de modération. Je pris donc largement et hardiment mon parti, et, malgré les résistances énergiques de mes amis de Seine-et-Oise et surtout de la fraction de l'ancien parti républicain qui depuis 1848 regarda Sénart comme un bourreau, je rédigeai au nom de Joly une belle lettre de désistement qui liait Sénart étroitement et affirmait plus nettement que jamais la sévère discipline républi-

caine. Là-dessus, extase de Thiers, congratulation de Barthélemy, hosanna de tous les modérés. Le *Temps*, les *Débats* célébrèrent à l'envi la magnanimité des radicaux, et on promit hautement à Joly que tant de vertu finirait bien par avoir sa récompense dans ce monde ou dans l'autre, c'est-à-dire aux prochaines élections. C'était à merveille, je consolais de mon mieux le pauvre Jules. J'apaisais nos amis de Paris et de Versailles et nous nous mîmes tous au travail de propagande, mais voici la fin.

M. de Pourtalès, député de Seine-et-Oise, ancien membre du centre gauche, est mort hier laissant une deuxième place à prendre dans la représentation du département.

Non, je renonce à vous peindre la figure de Barthélemy, de Calmon et aussi de l'honnête Rameau. Il faudrait messire Regnard ou Mathurin Régnier pour croquer dignement ces bonnes têtes.

Là-dessus, nous publions la lettre de remerciements adressée par Sénart à Joly (avant la mort, vous m'entendez bien) où, selon le rite habituel aux avocats (normands !), il couvre son jeune confrère de tous les lauriers du Pinde et de l'Hélicon.

Che comedia! signorita mia!

Nous tenons ces deux messieurs du centre gauche. Nous démontrons par l'épreuve l'admirable efficacité de la discipline et de l'union. Nous donnons à l'élection une réelle signification politique, et nous assurons pour les élections générales la certitude d'une liste très républicaine en Seine-et-Oise.

6 septembre 1874.

Vous le voyez, je viens causer avec vous aussi souvent que me le permettent les diverses et contradictoires besognes qui m'envahissent chaque jour davantage.

Je sens instinctivement que ma résolution est con-

traire à une diplomatie, car, par cette pratique, je vous apparaîtrai tel que je suis au vrai, mobile, variable, nerveux en toutes mes impressions. C'est une assez malhabile politique ; mais j'ai pris mon parti de mes défauts et même de mes vices. Je ne sais pourquoi je n'éprouve devant vous ni amour-propre ni fausse honte, et j'aurais un véritable remords de manquer de sincérité et de liberté dans le langage.

Convaincu de vous trouver toujours ferme, nette, résolue sur l'idée fondamentale de mes convictions, je n'ai cure de vous donner le spectacle des variations, des incertitudes, des ennuis ou des subites joies que me cause l'incessante diversité de la vie que m'ont faite les destins.

Je dépose à vos pieds mes hommages.

LÉON GAMBETTA.

7 septembre 1874.

Chère madame et amie,

Je continue, au risque de vous assourdir de mon bavardage, de vous tenir au courant non des événements, mais des impressions qu'ils me procurent. Vous l'avouerai-je? Je suis assez flatté de cette idée, que je peux de loin prendre une petite place dans les fantaisies et les loisirs de votre mignonne retraite. Ce n'est pas encore le *Journal d'un assiégé,* c'est le memento d'un fonctionnaire qui cherche à se distraire des ennuis de la garnison où on le retient au delà de toute justice.

Heureusement il y a encore dans notre parti de bonnes et joyeuses âmes que la pitié pousse à venir me visiter. Hier et aujourd'hui, le docteur Testelin est venu causer et rire un brin avec celui qu'il appelle si plaisamment « mon dictateur ». Quelle fine et vaillante nature que ce Flamand mâtiné d'Espagnol.

Je ne peux le voir ni l'entendre sans évoquer la figure de ces solides et nerveux argoulets que Charles-

Quint et le duc d'Albe promenèrent trois quarts de siècle du Danube à l'Escaut. Toujours vif, pétulant, la face rouge, les yeux luisants, les dents aiguës, à peine cachées par une moustache à la sévillane, la tête chenue, jouant les cheveux poudrés à blanc, le docteur irascible et généreux semble échappé du joli tableau de Vélasquez, si connu au Louvre sous le nom de *Rendez-vous de duel de quelques gentilshommes espagnols*. Quelque entreprenant condottiere espagnol oublié en Flandre par l'amour et la conquête, quelque grasse flamande s'est trouvée là, à point nommé, pour calmer et assagir toute cette ardeur. A chaque génération, la fureur castillane a baissé d'un degré. Le sang-froid, la raillerie, le bon sens flamand, ont fait le reste et permis l'éclosion et l'épanouissement de cette belle et bonne nature. Testelin est aussi brave, aussi téméraire que l'aïeul, aussi caustique aussi jovial que l'aïeule. Avouez qu'une telle origine l'avait marqué pour la chirurgie et pour la république, et, de fait, il les avait associées depuis longtemps dans sa vie, sans peut-être toujours suffisamment les distinguer l'une de l'autre. Il tranche toujours beaucoup et vite. J'ajoute qu'il a le cœur si droit, l'esprit si franc, le jugement si pénétrant qu'il tranche souvent juste; à preuve le coup qu'il vient de faire et qui nous promet un admirable succès dans les prochaines élections du département du Nord : le choix d'un candidat.

Au fond c'était le véritable but de sa visite. Il venait m'entretenir du candidat républicain de ce grand et difficile département, et aussi arrêter les diverses cérémonies de la réception de Mac-Mahon à Lille.

Nous avons rapidement réglé ces deux questions. Le candidat est parfait, très riche, républicain de la veille, jeune encore, suffisamment instruit et doué d'une véritable facilité d'élocution. J'ai pu constater toutes ces qualités, car il est venu après le départ retrouver Testelin chez moi, et je me suis assuré que c'est la *perle* des

candidats, qu'on peut montrer avec orgueil à ses amis, à ses adversaires, en attendant de la faire monter par le suffrage universel. Ainsi soit-il!

8 septembre.

Revu M. Parsy : c'est le nom de ce prince des candidats. Dîné avec lui et le docteur à un cabaret que vous connaissez à peine et que je connais trop. Les Flamands sont gens tout à fait recommandables; ils connaissent aussi bien que feu monsieur le prince de Bénévent l'influence d'une bonne cuisine sur les relations sociales et ne traitent guère d'affaires sans l'intervention prolongée de Bacchus, de Cérès et de tous vos autres dieux et déesses, protecteurs et protectrices des ripailles. On s'est séparé vrais amis et persuadés du succès écrasant qu'on allait remporter.

9 septembre.

Hier soir, je l'avoue, il m'eût été difficile de pousser bien loin l'analyse de mes impressions. N'allez pas croire que j'étais tombé sous l'application de la loi que nous devons à Schœlcher sur la tempérance, mais je me trouvais après cette terrible rencontre dans l'état d'esprit où on pense avec bonheur à tous les devoirs à remplir, mais dont on se contente d'énumérer la liste en renvoyant au lendemain l'accomplissement des affaires sérieuses. Je vais essayer de vous tenir les belles promesses que je me suis faites à moi-même. Nous sommes arrivés à une situation politique extérieure très tendue, même grave. La présence à Paris, l'apparition successive de personnalités distinguées du monde européen est un des nombreux symptômes de la crise que prépare autour de nous et peut-être contre nous la faiblesse misérable de notre gouvernement, l'ignorance, la nullité, l'incohérence de notre diplomatie. L'inquiétude que jette dans tous les cabinets le désarroi de la lutte anarchique de tous les partis en France

permet au terrible adversaire de Berlin de nous presser de plus près en attendant qu'il fasse un suprême effort pour arracher encore un lambeau de la patrie. Vous ne pouvez vous imaginer à quel degré d'insolence et d'exigence arrive cet homme. Je puis vous affirmer, parce que *je l'ai vu* sur pièces, qu'il a osé réclamer de notre pauvre gouvernement le passage à travers le territoire français d'un corps d'observation de cinquante mille Allemands, le cas échéant, pour entrer en Espagne!

Oui, nous en sommes venus à ce degré d'abaissement, nous avons su jusqu'ici si peu refaire le crédit moral de la France, nous avons donné une telle opinion de notre faiblesse et de notre espoir de résistance que l'étranger peut pousser l'outrecuidance jusqu'à nous faire *directement*, comme s'il s'agissait d'une simple mesure d'ordre, d'aussi humiliantes propositions.

Vous pouvez vous figurer la mine de nos ministres en recevant pareille communication et la belle attitude que devait présenter ce conseil de gouvernement à la réception d'un pareil télégramme signé : Bismarck.

C'est dans de telles circonstances qu'on peut juger à l'épreuve la criminelle politique de ces anciens libéraux qui n'ont pas craint, dans la terrible situation où se trouve la France, de placer à la tête de l'état le plus imbécile des Français. C'est quand il aurait fallu l'âme d'un Richelieu, le cœur d'un Villars, la souplesse d'un Mazarin, le patriotisme d'un Danton ou au moins l'expérience d'un Talleyrand pour faire face aux immenses nécessités du moment qu'on a été chercher le plus insignifiant des reîtres de l'Empire et lui confier les dernières destinées de la nation. C'est à n'y pas croire, et il faut que ces doctrinaires aient l'âme bien basse, l'esprit bien pervers, pour s'être jeté dans les bras de ce caporal pour mater le pays et refouler la démocratie. Ils nous ont, pour calmer les terreurs de leurs médiocrités aux abois, jeté sur la route des dictatures à l'espa-

gnole, ils ont pour toujours peut-être inoculé à ce malheureux pays ce vice dont meurent les races hispano-américaines : le régime des parvenus de la caserne. L'Europe voit le résultat de cette politique, et elle se détourne avec mépris de nous. Elle sent bien confusément qu'un tel avortement de la France peut amener son bouleversement et sa servitude sous l'épée des Hohenzollern, mais la terreur la rend muette. Quant à M. de Bismarck, il triomphe et nous propose cyniquement de faire de la France une route pour conduire les légions du Rhin aux Pyrénées; oh! honte!

Je ne pense pas, toutefois, que M. de Bismarck ait pu croire qu'on accéderait jamais à une telle énormité. Il a voulu nous outrager, créer un précédent, préparer un grief, se réserver une occasion de querelle. Il n'est pas homme à avoir engagé une pareille affaire sans avoir le sentiment de l'injure et le projet d'en faire le point de départ d'une nouvelle.

Et pendant ce temps il envoie son ambassadeur en Espagne et lui rédige, de ce style hautain et habile où il excelle, une allocution à Serrano, dans laquelle il reprend à son compte la politique de Charles-Quint et parle au chef de l'Espagne sur le ton dont se servirait un empereur du Saint-Empire pour haranguer un gouverneur de ses nombreuses provinces.

Je sais bien que certaines gens, toujours féconds en bonnes raisons, disent que cette ambition est le signe certain d'une politique qui ne se possède plus et qui court à sa perte par l'exagération de ses attentats. Oui, mais quels délais assignez-vous à une pareille fortune? On ne vous répond pas, et cette force, en dépit de ses excès, peut durer assez longtemps pour dévorer notre génération et celle qui nous suit, si la France ne se réveille pas enfin, ne reconstitue pas un gouvernement décidé à se faire respecter, à tout sacrifier aux soins de réorganisation militaire et diplomatique.

Et cependant je m'épuiserai à le dire, à le redire :

Si la France voulait! Elle aurait vite fait de réparer le temps perdu, de retrouver des amis et des alliés, de se donner des armées et de redonner au monde européen la confiance et l'espoir. Quelques années de discipline gouvernementale, de sacrifices pécuniaires, une politique libérale sans défaillance et sans bravades, un recueillement diplomatique qui n'exclurait ni l'énergie ni la prudence, ramèneraient promptement les sympathies des neutres, le respect des indifférents, et, qui sait, plus de circonspection, d'estime, précurseurs d'autres façons d'être chez nos ennemis?

Le besoin de nous voir entrer le plus tôt possible dans cette voie plus nationale se manifeste sans ambages dans les conceptions des hommes publics de l'étranger que la saison des vacances a amenés à Paris.

J'ai eu la visite d'un Viennois, M. Kurando, dont la parole m'a vivement ému. Je vous le présenterai demain.

Vous lirez ces notes d'une seule haleine; il faut excuser les négligences, les redites et les longues interruptions. Vous avez voulu une image à peu près fidèle de cette vie agitée, entrecoupée de toutes sortes de besognes. Ne vous plaignez pas; plaignez-moi plutôt de rester livré à toutes ces fièvres et ces amertumes. C'est le cas de répéter souvent, quand j'évoque vos lumineux paysages, cette grande parole d'un grand désabusé : « Eh! quel terrible métier de s'être fait conducteur d'hommes, mieux vaudrait n'être qu'un simple pêcheur. »

Mais je reprends le dessus et je m'assure que Danton pouvait bien penser ce qu'il disait au moment même, mais qu'il préférait mourir que changer de destinée, et il avait raison.

10 septembre 1874.

J'ai remarqué combien j'étais naturellement joyeux quand je reprenais la série de ces petites notes, et comment, en écrivant, j'aboutissais toujours à une certaine

tristesse, à l'expression presque inconsciente de mes alarmes sur le sort de la patrie. Je ne me rends pas bien compte encore de cet entraînement psychologique; en relisant, il me paraît que je pousse au noir à l'excès; néanmoins je n'ai fait qu'obéir au mouvement intime de mon cœur; il faudra que je débrouille ce phénomène. Pour aujourd'hui j'y renonce, je ne vous enverrais là-dessus que de la bouillie allemande, et je connais votre horreur à cet endroit.

En revanche, sans sortir de la Germanie, je vais vous présenter un sujet infiniment plus clair, plus précis, plus agréable. Je reviens à M. Kurando, qui n'est presque pas Allemand, étant de Vienne, la plus française des villes d'Europe après Paris. Explique qui pourra comment ce siège du Saint-Empire romain, cette ville posée au cœur du plus germanique des fleuves, est la moins infectée du virus allemand qui se puisse voir. Vous ne me citeriez pas un psychologue, un métaphysicien ennuyeux né à Vienne, ni l'un de ces historiens méchants et jaloux qui ne cherchent dans les annales du passé que des textes et des grimoires pour les appétits borusses. Non, tout au contraire, on a horreur à Vienne de la métaphysique et de la docte procédure des droits historiques, on ne se sert de l'allemand que pour le nécessaire de la vie. Le français le plus frétillant y a toujours été de mode et de mise. Les femmes viennoises ont l'air d'une colonie échappée du boulevard des Capucines. On joue, on rit, on cause, on balle, on promène, on dîne, on soupe, on dort, et, n'étaient les brumes du Danube et les uniformes militaires, on se croirait dans une Lutèce orientale posée là-haut exprès, à la porte du monde asiatique, pour servir d'amorce aux Slaves et aux Orientaux et les attirer, à force de séductions, dans le giron de la civilisation européenne. C'est du moins l'impression que m'a toujours causée la vue de cette belle ville bruyante, vivante, folâtre, où tout, depuis le gouvernement jusqu'à la

famille, semble uniquement disposé pour le plaisir.

Il a suffi de l'entrée de M. Kurando dans mon cabinet pour me reporter à ces belles heures de ma jeunesse où je pouvais errer librement sur les quais de Vienne, sans autre souci que de m'emplir les yeux de sensations et d'images.

M. Kurando est un homme de soixante ans, docteur ès art diplomatique, doyen des journalistes de Vienne, mêlé depuis sa jeunesse à toutes les affaires de son pays, député au Reichsrath et aux Diètes depuis vingt ans. C'est à lui que M. Thiers m'avait adressé lors de mon voyage d'exploration en Europe, vers le déclin de l'Empire. C'est vous faire présager que mon Viennois est un aimable sceptique que la curiosité de l'esprit a seule le don d'émouvoir, de passionner. Grand voyageur, il connaît l'Europe en ses menus détails, comme un paysan picard peut connaître son lopin de terre. Homme d'esprit, d'érudition, de très bonne compagnie, il a vu, approché, sondé les grands, les petits et les moyens hommes d'état de notre planète. Il n'a rapporté, comme vous pensez, de cette circumnavigation autour des personnes et des choses, qu'une médiocre opinion de la moralité des premières et de l'importance des secondes; mais il est de bon conseil, sûr en ses renseignements, et il a, pour moi, une qualité dont je raffole : il n'est pas Allemand, et, après avoir, comme le vieil Ulysse, vu bien des peuples, il adore la France.

Pour le moment, il la plaint, et, bien qu'incapable d'aucun accès d'héroïsme ni d'immolation, je crois que si les conseils d'un sage de son encolure pouvaient suffire à la servir, il les donnerait avec sincérité et même avec une véritable joie. Je n'en demande pas davantage et je l'écoute.

Pour abréger, je vous donne, en forme de conclusion, le résumé de son entretien. Il croit à un ébranlement grave dans la monarchie autrichienne au moment de la convention du gouvernement austro-hongrois. Ce pour-

rait bien être le *moment* choisi par Bismarck, sûr de ne pas être troublé du côté de l'est, pour se jeter sur l'ouest de l'Europe (ce qui va depuis la Hollande jusqu'à l'Espagne). Le monde slave est en très grand frémissement, et on peut s'attendre constamment à ce que le *moindre pois chiche,* en Serbie, en Bosnie, en Valachie, fasse sauter l'Europe.

Donc, il faudrait se hâter et être en mesure de compter, de se garder, de passer même à un rôle plus actif. Être fort pour durer; durer pour reprendre. Telle me paraît être la consultation de cet esprit brillant, éclairé, sceptique, avec une pointe de sympathie pour la *France de Paris,* car je crains bien qu'il ignore absolument l'*autre France,* celle avec laquelle on peut suffire aux plus sublimes tâches et pour laquelle il faut les exécuter et les réussir.

Je ne peux pas dire tout ce qu'il m'a donné de paroles consolantes et fortifiantes sur le rôle de notre parti pendant la guerre et l'invasion, mais pour qu'un tel homme si peu enthousiaste parlât ainsi, il faut que l'héroïsme de la France ait profondément remué le monde. Tout ce qu'il m'a répété à cet égard n'est pas fait pour m'éloigner de ce voyage à Vienne que je caresse depuis quelque temps; mais quand serai-je libre? *Chi lo sa?* Le diable seul! Qu'il garde son secret. A demain.

11 septembre.

C'est décidément un défilé. Je pourrai, si cela dure, ouvrir un cours d'ethnographie. Aujourd'hui, c'est le tour des Slaves du sud. J'ai reçu la jeune Serbie et tout le cortège de ses jeunes ambitieux, dans la personne du plus éminent de ses représentants, M. Ristich, troisième ministre et ancien régent de la principauté de Serbie.

C'est un homme d'une quarantaine d'années, d'un extérieur noble et séduisant, parlant notre langue avec une perfection vraiment attachante. Il s'est présenté

lui-même avec un tact bien rare chez les Orientaux, a su garder une mesure parfaite dans les compliments préalables à toute conversation, sans exagération et sans sécheresse. J'ai été séduit; je connaissais sa carrière, je savais que c'était à lui, à sa persévérance diplomatique, que la Serbie devait l'intégrité de son sol, l'élimination des garnisons turques, la constitution d'un grand parti national serbe, l'organisation d'une administration intérieure et l'établissement d'un régime militaire admirable qui fait que tout Serbe est soldat, *sans exception aucune,* depuis dix-sept ans jusqu'à cinquante-huit ans. J'étais heureux de me trouver en face d'un homme qui avait pu discipliner tout un peuple, lui donner un but unique à poursuivre, à atteindre, et quand j'entendis de sa bouche l'énumération des ressources et des forces que ce petit peuple, sur un sol enfermé entre trois grandes puissances hostiles ou avides, avait pu amasser et préparer, je me demandais avec impatience quand notre France songerait à agir à son tour avec les admirables ressources que la nature, son histoire, son génie, lui ont préparées sur le plus magnifique territoire qu'ait encore occupé l'homme. Je pressentais en cet homme un secret et fier allié pour le jour où il faudra prendre et étreindre le monstre germanique entre les Latins à l'ouest et les Slaves à l'est, et l'étouffer dans cette double étreinte. C'est de ce côté qu'il faut jeter les yeux; c'est sur ces confins, entre l'Europe et l'Asie, qu'il faut aller chercher des compagnons de guerre et de délivrance.

Ces races jeunes, fières, amoureuses de la France, qui leur a appris à balbutier les premiers mots de justice et de liberté, nous cherchent à travers l'Europe et sont toutes surprises de ne pas nous retrouver, nous entendre. Elles ne comprennent rien à cette éclipse de la nation-soleil. Elles envoient leurs guides en reconnaissance s'enquérir de ce qui est arrivé à la grande nation et si cette absence de la France durera encore

bien longtemps. Rien de plus touchant, de plus encourageant que ces sympathiques missions. Elles nous doivent indiquer la route à suivre. Sans doute il faudra aller lentement, sagement, ne rien livrer au hasard, mais il faut savoir résolument où on veut aller. Eh bien! je le déclare, c'est en mettant notre main dans la main slave du Bas-Danube que nous préparerons la victoire sur la Babel germanique. En somme, bonne et excellente visite. J'ai pris de bonnes et utiles indications sur ce brave petit peuple destiné à rayonner dans tout ce grand bassin du Danube, de la Save jusqu'à la mer Noire et au Bosphore..

Ils se préparent, ces vigoureux Serbes, à jouer le rôle des Piémontais d'Orient, et il faut leur livrer le Bas-Danube. Eux aussi ils mangeront l'artichaut feuille à feuille. Quand ils auront fait la Slavie du sud, les Prussiens, ces Macédoniens du nord, auront vécu comme dictateurs de l'Europe.

Quelle fin aura le XIXe siècle? L'ambition de Napoléon Ier et la stupidité de Napoléon III nous ont ramenés à la politique du XVIe siècle, et il faut encore une fois que l'épée refasse un équilibre au monde. Puissent les hommes de la démocratie moderne se trouver les égaux des grands politiques des vieilles monarchies épuisées pour toujours! ou la barbarie la plus horrible se déchaînera sur notre vieil hémisphère.

Voilà que je vais retomber dans mes jérémiades. Je m'arrête. Je termine par un mot de projet, comme hier. Est-ce que si j'étais libre d'aller à Vienne je ne ferais pas bien d'aller à Belgrade?

Voilà une question sur laquelle j'aurais plaisir à vous consulter si je n'étais pas à trois cents lieues de vous, et que je pose sans toutefois espérer de réponse, car il paraît qu'il n'y a pas de poste de retour du golfe Juan à Paris.

Votre dévoué,

LÉON GAMBETTA.

*
* *

Une réponse à de telles lettres ne pouvait se faire du tac au tac. Gambetta choisissait son sujet, le traitait au hasard des rencontres. Je n'étais pas toujours renseignée à point, ou si je l'étais cette réponse valait la peine que je pèse longuement un avis parfois restrictif, même contradictoire.

Nous n'étions pas d'accord sur le 4 septembre, duquel, sans la veulerie de Trochu, on pouvait tirer un élan national irrésistible.

Et déjà pointait un de nos dissentiments. Il me semblait que Gambetta accordait trop d'importance aux peuples des Balkans en eux-mêmes. Anti-allemande passionnée et violente, j'étais logiquement slavophile. J'osais même à cette époque me dire panslaviste. Ma conviction, aussi celle de Gambetta, était qu'on ne pouvait avoir raison du colosse germanique que par et avec les Slaves. Mais il ne songeait pas assez à la Russie qu'il n'aimait pas, voyant toujours la Pologne entre elle et nous. Or pour moi l'impuissance des peuples du bas Danube sans le secours, sans la protection, sans l'intervention de la Russie, était complète.

Nouvelle lettre de Gambetta :

12 septembre 1874.

Rien de tel que de se plaindre pour être exaucé. C'est

le secret divin. Je me plaignais de n'avoir rien reçu, et voici vos lettres, la vôtre et celle d'Adam. Tout est bien qui finit bien.

Réglons nos comptes. J'accepte vos critiques. J'ai peut-être montré trop de sévérité pour la journée du 4 septembre. Je veux bien accorder que l'élan, l'enthousiasme, la naïveté d'âme du peuple de Paris, son incomparable clémence pour les criminels qui l'avaient livré sont autant de gages d'un meilleur avenir et qu'à tout prendre on ne doit pas demander à un peuple pourquoi il s'est débarrassé un jour plus tôt ou plus tard, mais s'il avait le droit de secouer le joug. Or, le droit y était, je le salue, mais s'il y avait eu la force, le succès, la victoire, c'est l'univers entier qui saluerait l'anniversaire.

Je m'applaudis d'avoir sincèrement donné mon opinion. Cette franchise m'a valu cette belle et frémissante lettre où j'ai clairement aperçu tout ce que votre âme française recèle de dévouement, de passion pour la France. Décidément, il n'y a que les femmes pour aimer la patrie de cette sorte, en ses vertus comme en ses travers. Elles opèrent toujours le miracle d'amour : exalter, ennoblir jusqu'aux faiblesses et aux défaillances de l'objet de leur passion. Qui leur en voudrait? C'est cette passion et cette puissance de transfiguration qu'elles tiennent de la France, qu'elles lui rendent, qui la rend si aimable, si enviée, si jalousée par tous les peuples.

C'est en l'aimant ainsi d'ailleurs qu'on peut gagner et garder son cœur. Elle est de nouveau exposée aux pièges et aux convoitises de ses immondes usurpateurs. Les Bonaparte la sollicitent à nouveau. Nous sommes dans l'angoisse du succès ou de l'insuccès de leurs néfastes entreprises. C'est demain qu'aura lieu le scrutin dans le Maine-et-Loire. J'espère, et votre lettre ne contribue pas peu à me donner confiance dans le bon sens et la moralité de cette malheureuse nation. Mais je dois confesser que je n'ai jamais attendu avec plus d'anxiété des

résultats électoraux. C'est une grave partie. Si nous échouons après nos revers de la Nièvre, du Calvados, je redoute la gangrène plébiscitaire. Si au contraire la fortune nous revient, la victoire elle aussi sera contagieuse, et d'ici la rentrée de l'Assemblée nous ne compterons que des triomphes. Notre-Dame-des-Bruyères, priez pour nous!

Mais je vais essayer de dormir et de rêver que nous l'emportons. Les rêves, seuls, ne mentent pas. — A demain.

A vous,

LÉON GAMBETTA.

Dimanche, 13 septembre 1874.

Hurrah pour la bonne déesse! nous tenons l'ennemi. Il est minuit, les résultats connus sont décisifs. Nous l'emportons sur toute la ligne. Les bonapartistes sont honteusement refoulés au troisième plan. Les villes les ont vomis. Ils ne figurent que par quelques unités à Angers, à Baugé, à Cholet, à Saumur. Le septennat hypocrite, à l'aide d'une pression officielle qui rappelle les temps héroïques des préfets à poigne, n'arrive pas à obtenir la moitié autant de voix que nous. Vive la République! Nous allons répercuter les échos de cette victoire dans tous les départements et leur faire engendrer de nouveaux succès. Allons, l'étoile de la France reparaît. Cherchez-la dans votre beau ciel et fixez-la pour toujours. Demain matin je vous enverrai une dépêche qui vous fera connaître les premiers résultats. Je ne veux pas que vous puissiez douter que nous ayons de véritables joies qu'on ne vous ferait point partager.

Bonne nuit et vive la France!

14 septembre.

Notre succès dépasse nos espérances, 45,000 voix au premier tour. C'est la certitude de la victoire pour dimanche 27 septembre. Nous allons redoubler de zèle et d'activité, secouer les indifférents, les abstention-

nistes et rallier les bleus égarés à la queue de Berger.

Impossible de vous dépeindre la fureur des réactionnaires; les bonapartistes écument, ils livrent par là le secret de leurs succès récents. Ils les devaient tout entiers à l'impunité scandaleuse qui les protège, à la complicité des agents du pouvoir. Leur jactance était leur meilleur instrument de propagande. La voilà rabattue. Le gouvernement ne peut guère mieux se réjouir. Après avoir épuisé toutes les ressources de la pression administrative dans un pays livré jusqu'ici à l'influence cléricale et réactionnaire, il compte à peine 26,000 voix sur 100,000 votants. C'est une débâcle! Le septennat pur et simple comparaissait pour la première fois devant le suffrage universel. Il a été jugé et exécuté. L'assemblée lui réserve le même sort à la rentrée. Nous aurons d'ici là recruté nombre de nouveaux députés. D'autres se laisseront peut-être pénétrer, ébranler par ces verdicts successifs de l'opinion. Il ne faut que quelques voix pour déplacer la majorité. Qui sait ce que sera la première réunion de la Chambre? On peut beaucoup espérer à la condition de persévérer dans la politique ferme, prudente, conciliatrice, qui rallie tous les jours autour du drapeau de la République la majorité grandissante de la nation.

C'est dans ces graves et périlleuses batailles électorales qu'on juge sans nuage l'excellence de la politique que nous suivons. Que pèserait, je vous le demande, dans ces redoutables scrutins une politique républicaine exclusive, ardente à l'excès, tranchante dans ses programmes, alarmante dans ses doctrines, compromettante dans ses représentants? Elle serait balayée comme la paille devant le souffle du vent, et on n'aurait que de stériles déclamations à servir pour se consoler de l'aveuglement des multitudes. Non, non, nous sommes dans la vraie voie; encore quelques mois de patience, de concorde, de cohésion, et nous plantons le drapeau sur le sommet même du pouvoir.

Le pouvoir lui-même paraît ému, et les nouvelles que je reçois de la tournée de Mac-Mahon dans le nord sont des plus significatives dans le sens de la République.

L'homme est nul, il produit le plus misérable effet sur tous ceux qui l'approchent, mais encore il a des oreilles, et à force de crier on finira ou par briser sa pauvre tête ou par le convertir à cette nécessité : la République.

15 septembre.

Les réactionnaires ont décidément la déveine. Voici le vieux Nestor, conseiller des rois, qui vient de s'éteindre. M. Guizot est mort, on l'enterre aujourd'hui. Je ne vous dirai rien de ce prétendu génie, c'est un lieu commun. Notre monde moderne est sollicité par deux forces qui se le disputent avec un degré d'intensité et de chances alternées et contraires ; je veux parler des nouvelles couches sociales, des débris de l'oligarchie et de la démocratie.

M. Guizot s'est épuisé au service des premiers. Il a contribué inconsciemment à précipiter la ruine des classes dites dirigeantes, il a été dévoré par la fatalité qui se préoccupe peu des talents et génies qui l'entravent. Nous verrons le monde nouveau, celui du travail et de la justice. Avec des facultés moindres, nous assurerons le triomphe des nouvelles forces de la démocratie. Je ne forme qu'un vœu, c'est que la victoire de ces nouveaux venus de la civilisation puisse rendre à la patrie son vieux lustre militaire, et alors la tâche sera accomplie à l'honneur de tous !

16 septembre.

Chère madame et amie,

Je ne vous ai pas expédié ce courrier, parce que j'attendais de pouvoir vous donner le résultat définitif de nos opérations électorales.

Aujourd'hui la commission de la rue de la Sourdière s'est réunie et m'a forcé de remettre à ce soir. Nous

avons taillé de la bonne besogne pour demain. Nos amis sont visiblement ragaillardis par notre dernier succès, ils vont travailler à outrance et tout permet une belle moisson.

Veuillez agréer les hommages de votre ministre résident dans votre bonne ville de Paris.

Salve, gratia plena.

LÉON GAMBETTA.

La physionomie de ce mois de septembre est si complète sous la plume de Gambetta qu'il est inutile d'y rien ajouter. A ce moment les esprits républicains gravitent autour du sien. Notre groupe suit scrupuleusement sa direction. Tous et chacun le consultent sur leurs actes futurs et lui rendent compte de ceux accomplis. Il y a une vraie discipline parce qu'il y a un vrai chef.

Mon devoir envers ce chef, que moi aussi comme nos amis, comme Adam, je reconnais, est d'être sincère vis-à-vis de lui, d'être libre de toute préoccupation personnelle, de lui dire, de façon excessive parfois pour qu'elle le frappe davantage, ce que je crois la vérité.

Mêlée par nos amis aux âpres soucis de la politique journalière, la confidente de beaucoup d'entre eux, j'avais en même temps le loisir de regarder, de juger, de prendre un recul des choses, ce que les plus dévoués lieutenants de Gambetta, entraînés par lui à l'action, ne pouvaient faire.

De Rochefort, le 24 septembre :

Chère amie,

J'ai reçu vos deux adorables lettres et je suis tellement rasé par des centaines de visites journalières que je n'ai pas un quart d'heure pour vous répondre. Il s'en est fallu de rien que je ne fasse pas paraître ma *Lanterne* cette semaine.

Nous sommes allés à Vevey avec Noémie. Le lac de Genève est étonnant, c'est tout à fait la mer de Calédonie comme transparence et comme couleur. Il n'y manque que des garde-chiourme pour que l'illusion soit complète.

La *Lanterne* continue à marcher, très brillante. Je suis obligé de rester quelques jours à Genève. Le sort en est jeté. J'ai fait demander raison à Detroyat, Dugué de la Fauconnerie, de Pène et Cassagnac. C'est un de mes amis de Paris qui se charge de régler tout et je vous jure que ce sera roide. Enfin nous allons donc rire un peu.

Cette année il est trop tard, mais l'année prochaine je n'admets aucune excuse, et nous passerons tout ce mois en famille sur le haut des pics.

J'ai pensé un moment à aller me livrer aux autorités françaises pour avoir ensuite un peu de répit. Je n'ai renoncé que difficilement à ce projet.

Notre pauvre ami Peyrat vient de perdre l'un de ses fils, celui qui lui ressemblait le plus par l'esprit. Il m'écrit de l'une des plus belles villas du lac de Côme, de Balbianello, qui appartient à son gendre, le marquis Arconati Visconti. Sa joie du mariage de sa fille, mariage qui ressemble à un conte des *Mille et une Nuits,* traversée tout à coup par la mort de son fils, lui fait me répondre une lettre émouvante où l'action de grâce alterne avec la douleur.

Je suis à la fois le père le plus heureux et le plus malheureux qui puisse être, me dit-il en terminant.

Louis Blanc et Mme Louis Blanc, à leur retour d'un voyage à Venise, viennent passer quelques jours à Bruyères.

La conversation de Louis Blanc, demi-naïve et demi-profonde, est comme son style, un peu froide, un peu cherchée, mais de grande élégance. Il parle volontiers des choses qu'ont écrites les autres si lui-même a écrit sur le même sujet. Ainsi de Quinet, de Michelet. Il est simple et facile à vivre dans l'intimité.

Nous avons essayé, Adam et moi, de lui faire admirer la belle nature; c'est en vain : il ne la regarde pas.

Mme Louis Blanc tenait à finir un manteau soutaché qu'elle avait emporté à Venise et qui y a été sa seule préoccupation.

Ni Louis Blanc ni sa femme ne sont allés une seule fois en gondole que pour venir de la gare à l'hôtel.

J'ai failli éclater d'un fou rire quand j'ai entendu Louis Blanc me dire :

« Il y a des fous qui sont tout le temps en gondole à Venise. »

J'ai écrit à plusieurs de mes amis les impressions du voyage de Louis Blanc et de sa femme; et ç'a été parmi nous longtemps un mot répété à propos des bévues d'un homme politique : « Il ne va pas en gondole à Venise! »

1er octobre, une lettre de Gambetta :

Vous ne pouvez vous former une opinion sur les effroyables besognes dont je suis accablé par les 7,200 élections cantonales auxquelles on se livre actuellement dans toute la France. Notre pays, en dépit de son inclination chaque jour plus marquée pour la République, est bien loin de pouvoir agir et se conduire par lui-même. Dans la moindre commune il faut intervenir pour concilier les amours-propres, trancher des questions personnelles, indiquer les règles d'une action uniforme ; et la nécessité de répondre sur l'heure et à tous, vu la rapidité des délais, m'a privé de tout loisir.

Au dedans, le parti républicain paraît réveillé de sa torpeur ou paraît s'organiser ou agir plus sérieusement qu'il y a quelques mois, mais nous sommes encore bien loin d'avoir réalisé la puissance du mécanisme que je rêve pour le parti républicain. Les vantards et les oisifs qui préfèrent discourir que de se sacrifier sont encore trop nombreux.

L'argent partout fait défaut, et c'est à grand'peine que l'on peut réaliser d'avance la moitié des fonds nécessaires aux frais de la campagne électorale.

Et cependant il y a longtemps que Tacite l'a dit : L'argent est encore plus le nerf des luttes civiles et politiques que de la guerre ordinaire. En outre, à la moindre difficulté, nos candidats se retirent en déclinant la candidature, invoquant leurs affaires privées, leurs intérêts, davantage les résistances de leurs familles. Ainsi, par exemple, voilà le grand département du Pas-de-Calais qu'il serait si important d'arracher à la faction bonapartiste. M. Brasme est désigné de tous côtés pour tenir notre drapeau. Sa femme s'y oppose. On a beau faire jouer toutes les influences, répondre du succès, ce brave homme passe son temps à promettre et à ne pas tenir. Le temps nous presse et nous n'avons encore rien de positif. J'ai épuisé ma prose. Je vais dès ce soir aller de

ma personne, car enfin il serait bien cruel après l'immense succès du Maine-et-Loire de déserter la lutte et de nous avouer vaincus sans combat. Je vais partir dans une heure et vous promets que je ne reviendrai pas sans avoir trouvé un candidat, mais lequel? Je suis très irrité et très anxieux. Les populations vont très bien, elles ne demandent qu'à marcher. Encore leur faut-il un chef. C'est d'autant plus urgent que nos adversaires sont plus abattus par ce qui vient de se passer. Le ministère est frappé à mort; le bonapartisme, refoulé; le septennat, fort malade; mais il faut veiller au grain, il faut maintenir toujours très étroite l'union des trois groupes républicains, sans toutefois nous laisser débusquer de nos positions prépondérantes par l'avidité de M. Thiers et de ses amis. Vous pouvez imaginer à l'ardeur que déploie le vieux président renversé au 24 mai la tablature qu'il nous donne dans les départements où il y a des élections à faire. Le côté délicat de la politique que j'ai adoptée, c'est de lutter constamment avec le centre gauche contre nos adversaires communs, sans perdre une occasion d'affermir la République sans épithète. Jusqu'ici, j'ai assez bien préparé le terrain, mais c'est une œuvre de vigilance qui demande une intervention de tous les instants.

J'ai foi entière dans de beaux résultats d'ici la rentrée. Au surplus, je suis de plus en plus rassuré sur la marche de l'opinion, sur la fermeté croissante des partisans de la République, et je considère l'avenir de la démocratie comme très assuré.

C'est le dehors qui continue à m'alarmer de plus en plus. On se remue beaucoup en Europe et avec des vues différentes : c'est toujours contre la France. Notre gouvernement n'a que le châtiment de sa faiblesse et de son insuffisance. Il ne sait jamais que faire. Il n'a pu ni prévoir, ni répondre, ni parler, ni se taire, ni agir, ni se recueillir. Il oublie que lorsqu'on parle au nom de la France, même mutilée, on doit garder une cer-

taine fierté. Il n'a pas su s'assurer de sympathie; il n'a pas su se faire une force disponible de 300.000 hommes, qui lui permettrait en tout état de cause de protéger sa dignité. Il est livré, exposé à toutes les aventures. On sent que Bismarck tâte de tous les côtés pour trouver une cause de conflit. Il remue la Serbie et les principautés, et la question d'Orient pourrait bien surgir avant peu. Il négocie avec le Danemark et il menace la Hollande. Il nous attend et nous surveille dans les Pyrénées, il nous joue en Italie, il nous humilie en Suisse; il nous subalternise en Égypte. Les dernières manœuvres de l'armée allemande en Alsace-Lorraine ont eu un caractère d'entrée en campagne, et les troupes qui ont figuré sont échelonnées avec tout leur matériel de guerre offensive de Trèves à Mulhouse. Les Germains ont déjà dévoré les cinq milliards, ils convoitent de nouvelles et plus grasses dépouilles au delà des Vosges. La situation est très menaçante et on ne fait rien, ni pour y parer, ni pour l'ajourner.

Je suis incomplètement renseigné *; aussi j'ai formé le dessein de passer la frontière et d'aller jusqu'en Hollande chercher des nouvelles. C'est un couloir où viennent aboutir tous les bruits de l'Europe. J'y passerai quelques jours. Je vous écrirai de là.

Donc à quelques jours et recevez les hommages empressés du plus dévoué et du plus sincère de vos amis.

LÉON GAMBETTA.

Amsterdam, 7 octobre 1874, à minuit.

Chère madame et amie,

Voilà huit grands jours que j'ai quitté Paris et la politique. J'ai à la hâte traversé le Pas-de-Calais et décidé un candidat à relever le gant des septennistes et des bonapartistes réunis. M. François Brasmes a enfin cédé

* Une maladie grave d'un fils du « Talisman » interrompait ses rapports.

aux pressantes sollicitations de ses amis politiques, vaincu les résistances de sa femme, et rien ne dit que, la fortune continuant à nous sourire, nous ne puissions arracher d'ici dix jours ce magnifique département aux étreintes de la réaction. Le voisinage de la frontière belge m'a immédiatement tenté. Je l'ai franchie et suis allé chercher à Bruxelles notre brave exilé Arthur Ranc pour l'emmener avec nous courir les grands chemins et les grands fleuves de la Hollande à la mer du Nord. Je dis nous, car j'ai jugé le moment venu de donner à mon bon et fidèle Achate, Spuller, quelques jours de repos et de plaisir. Je ne puis vous décrire la joie d'enfant qui s'est emparée de ce gros garçon mélancolique et doux, à la pensée de faire visite aux grands et petits maîtres de la peinture flamande. Cela tient du délire et son ivresse fait du bien. Il s'extasie et s'enthousiasme, il déraisonne à bouche que veux-tu et il n'en est que plus charmant. C'est surtout dans les brusques et soudaines sensations qu'on peut juger à nu le fond de l'âme des hommes, et la sienne est des plus délicates et des plus poétiques. Il se trompe souvent, mais a un tel accent, une telle énergie de franchise, que je ne sais pas bien si je ne le préfère point tout échauffé de paradoxes artistiques que simplement naturel et banal. Quant à M. Ranc, je suis émerveillé de ses progrès. Le malheur trempe et fortifie les belles natures au lieu de les énerver et de les abattre. Celle-ci est digne d'être comparée aux plus nobles et aux plus fières. Cet homme un peu silencieux, un peu dédaigneux, un peu bourru, n'est au fond qu'un timide qui couvre la finesse de ses sentiments d'un léger vernis de hauteur, pour n'être ni embarrassé ni deviné. Je me félicite de l'avoir, un jour de clairvoyance, rencontré sur ma route. J'ai le sentiment de l'avoir arraché à un milieu inférieur et funeste, de l'avoir remis dans la vraie voie aujourd'hui. C'est et ce sera de plus en plus une grande force au service de la cause que nous aimons et que nous servons ensemble. Je ne l'ai

trouvé ni aigri ni désœuvré, loin de là. Il est ferme, éclairé, laborieux, pénétrant, plein de bon sens et de modération. Sa vie privée est de la plus haute moralité, sa tenue extérieure irréprochable, ses relations honorables. Il inspire l'estime, le respect, et il a acquis beaucoup d'autorité. Il s'est voué, sans précipitation d'aucune sorte, à l'étude et à l'histoire des événements de 1870-1871 qui se sont passés sous ses yeux en province. Nous avons besoin de cette plume sévère et mordante pour dresser un témoignage irrécusable de nos efforts et de leurs résultats. Il y mettra le temps nécessaire et nous pourrons, grâce à lui, attendre, sans trop de crainte, le jugement de nos neveux sur l'effroyable mission que nous imposa le malheur de la patrie pour défendre son sol et son honneur. Ce que vous avez fait pour Paris il le fera pour la province, avec la différence de coloris que comporte et commande la différence des situations. Vous avez décrit avec votre âme de femme et de Française le déchirant tableau des angoisses, des héroïsmes et des défaillances criminelles dont Paris fut le théâtre. Il pourra mettre en lumière, avec la précision d'un rapporteur, les faits et gestes d'une administration républicaine que la passion animait sans l'aveugler, et faire ressortir les mille détails de gestion déjà dévorés par la légende ou la diatribe; attendons.

Je vous ramène à nos impressions de voyage au pays de Rembrandt, de Marnix, de Guillaume le Taciturne.

Comme vous imaginez bien, nous avons en toute hâte quitté Bruxelles, peu désireux les uns et les autres d'être assaillis de visites, de demandes, et peut-être de subir une surveillance de police. Nous avons couru tout d'une traite à Rotterdam. J'avais d'ailleurs une assez vive impatience de jouir de mes yeux des premières impressions de mes compagnons de route qui allaient voir pour la première fois ce curieux pays à peine échappé des eaux. Les surprises ne leur ont pas manqué, et j'ai pris grand plaisir à les entendre causer et discuter comme il con-

vient à des Français qui, au dire de Montaigne, ne pourraient se trouver trois au désert de Lybie pendant trois jours sans s'égratigner.

Rotterdam est la véritable porte d'entrée de la Hollande. Le principal attribut du caractère national frappe le voyageur le plus inexpérimenté. La ville est une conquête des naturels sur les marais et les eaux de la Meuse. Elle est bâtie sur pilotis comme une ville lacustre. Mille canaux la sillonnent en tous sens et lui donnent une vague ressemblance avec Venise, mais, dissemblance notable, on ne se sert pas des canaux pour circuler dans la ville; les chevaux et les promeneurs ont leurs quais, leurs trottoirs; les marchandises seules suivent la voie fluviale, tandis qu'à Venise le canal est la rue elle-même, et, à part Byron, nul n'a monté un cheval dans Venise. Je crois même que les seuls chevaux qu'on puisse y voir sont ceux de Lysippe qui ornent le dôme de Saint-Marc. Rotterdam, qui donna naissance à Érasme et asile à Bayle, qui imprima clandestinement tous les pamphlets du XVIIe et du XVIIIe siècle, ne compte plus aujourd'hui comme centre intellectuel. Il n'y a même pas de musée de peinture. C'est le comptoir des Hollandais. Tout y est trafic, négoce, transit. Les arts sont plus loin, à la Haye, à Amsterdam. Là sont les affaires. A la Haye réside la cour et la politique. A Amsterdam, les arts, la civilisation et la fortune.

Après avoir pénétré dans les coins et recoins de la cité et observé sur place les mœurs assez grossières dans la licence de ces braves gens, nous avons gagné la Haye en traversant les plus belles prairies du monde, sans en excepter les orgueilleuses vallées de notre Normandie. A la Haye un tout autre spectacle nous attendait. Au lieu de cette activité bruyante, débordante de ce peuple de marchands, nous avons trouvé une ville froide, cérémonieuse, triste, avec son monde d'employés, de bureaucrates, de courtisans, compassés, enfin la caricature de Versailles moins Louis XIV et les magnificences de son

palais. La capitale de la Hollande est assez bien bâtie, un peu tirée au cordeau avec de grandes et belles habitations entourées d'arbres qui dérobent la vue de l'intérieur, hérissées de grilles qui en défendent l'abord. C'est un peuple qui ne communique guère avec le dehors que le peuple hollandais; les petits sont à la mer, les grands se claquemurent chez eux, et, si l'on n'avait la ressource d'admirer leurs prés, leurs fleurs, leurs incomparables peintres, on les donnerait au diable et on rentrerait en express rue Montaigne.

Heureusement il y a la mer : à vingt-cinq minutes de la Haye, il y a la plus belle plage de l'Europe, Scheveningue. Nous y avons passé tout un jour, un grand jour de grand soleil, et sur une étendue de vingt kilomètres nous avons pu assister à toutes les coquetteries de l'Océan.

La vue de cette admirable mer nous a reportés au souvenir de notre voyage au golfe Juan : nous avons revu ce beau lac bleu, cette coupe de lapis de la Méditerranée, mais, Spuller et moi, nous avons conclu qu'il ne faudrait plus admettre même la rivalité entre votre charmante petite fille de Méditerranée et le noble et fier Océan. Voilà qui est dit. J'espère que vous vous préparerez dignement à soutenir cet assaut à notre première rencontre.

Mais où j'attendais nos hôtes, c'était au Musée. Je les avais à plusieurs reprises aiguillonnés du désir de connaître le chef-d'œuvre du musée de la Haye connu sous le nom de *Taureau* de Paul Potter. Je savais qu'on ne pouvait trop monter les imaginations sur ce sujet; il n'y avait pas de déception possible à redouter; toutefois ils s'étaient montrés défiants, réservés. Je les conduis sans coup férir devant la toile du maître. Ah! que n'étiez vous là? Jamais je n'entendis pousser pareils cris d'admiration et de bonheur.

Ils fouillaient dans leur cœur et dans leur mémoire pour raffiner l'un sur l'autre l'expression de leur ravissement, et de guerre lasse tombèrent dans une sorte de

mutisme adorateur dont je n'avais garde de les secouer.

Nous sommes à Amsterdam. Ici tout se trouve réuni pour la curiosité et l'instruction des hommes : les arts, la science, l'industrie, la marine. Les institutions elles-mêmes sont dignes du plus sérieux examen. Les mœurs offrent un mélange de liberté et de décence qu'on ne rencontre en aucun pays de l'Europe. A voir ce petit peuple qui a su tirer de son propre génie, de ses seules ressources, son territoire, ses richesses, ses colonies, ses arts, et qui tous les jours s'agrandit par la science, on se demande par quelle singulière déviation il a abandonné la République qui lui a donné toutes ces merveilles pour une royauté sans prestige, sans honneur et sans fierté. Ce serait là aussi une bien grave question à agiter, bien supérieure aux proportions d'une lettre, ce que j'ajourne également.

Nous resterons encore ici quelques jours, puis je regagnerai Paris tout d'une traite avant la fin de la période électorale.

Je reçois ici, par l'intermédiaire de Péphau, les nouvelles électorales; elles me paraissent bonnes, mais on ne voit bien, on ne juge bien que de près, et je suis toujours inquiet quand je suis loin du cœur de la France.

Ce que j'apprends d'ailleurs ici des desseins de l'étranger n'est pas fait pour dissiper les alarmes dont je vous ai déjà fait part; mais nous n'avons pas perdu toute sympathie au dehors et il est encore temps de renouer avec l'Europe moderne.

Croyez-moi toujours votre inaltérable ami,

LÉON GAMBETTA.

Quoique longues, je donne ces lettres tout entières. Elles peignent, avec une sincérité absolue, le Gambetta de cette heure, l'ami incomparable, le chef dirigeant toutes les luttes, le

patriote rapportant tout à notre France, n'ayant de joie ou de tristesse que par elle, la dressant de toute sa hauteur au-dessus de ses propres opinions comme il dressait son parti au-dessus de lui-même, tout entier possédé par l'idéal de ses idées, absolument désintéressé quant aux bénéfices personnels à tirer de son autorité, de sa popularité croissantes.

Souffrant les douleurs de son pays vaincu, hanté par l'ambition de ses revanches, il grandissait en raison de la grandeur de sa cause. Sa politique n'était faite que pour servir la France, et il trouvait alors sacrilèges ceux qui tentaient de faire servir la France à leur politique.

Paris, 24 octobre 1874.

Chère madame et amie,

La courte absence que j'ai faite hors de France m'a imposé au débotté un surcroît de besogne, et j'ai même éprouvé un véritable remords de m'être absenté quelques jours, car, hélas! j'ai pu constater que, si j'étais resté présent, quelques échecs regrettables eussent pu être évités. Leçon cruelle dont je profiterai. Je ne pouvais cependant refuser ce tribut à l'amitié proscrite. J'ai d'ailleurs tiré quelque profit de mon excursion septentrionale : j'ai vu des choses et des hommes qui m'ont fait plaisir sans me rassurer entièrement sur le sort de la paix. La Hollande sent vivement qu'elle est trop voisine de l'avide Allemagne. Elle se prépare prudemment à la lutte suprême qui marquera peut-être la fin de son indépendance. Le puissant empire germanique étouffe au centre de l'Europe; il tend de toute l'énergie de ses nerfs à gagner les bords de la mer du Nord; il lui faut ses rivages, ses canaux, ses détroits, ses flottes,

ses populations aquatiques. Les ports de la Baltique sont trop loin du grand Océan ; ils sont menacés d'ensablement chronique, les passes qui y mènent sont étroites et périlleuses; il faut renoncer à créer une grande marine sur ces côtes désolées et sablonneuses. Bismarck songe avec raison qu'il n'aura fondé une puissance de premier ordre qu'en dotant l'Allemagne d'une flotte aussi redoutable que son armée. Ce dessein est l'arrêt de mort de la Hollande. On le sait aux Pays-Bas; mais plus avisés, plus patriotes que nous, les Hollandais fortifient leurs côtes, augmentent leurs cuirassés. J'ai visité leurs arsenaux; ils sont admirablement garnis d'un matériel tout neuf; leurs places fortes sont parées et n'attendent qu'un signe pour garnir leurs embrasures. Les cadres sont augmentés et de longue main préparés à la lutte. L'Allemand peut venir, il pourra vaincre, mais la victoire lui coûtera cher. Et si à cette heure décisive nous étions nous-mêmes en mesure d'agir et de frapper, quels utiles auxiliaires ne trouverions-nous pas chez tous les petits vaillants peuples disséminés de l'Escaut au cap Nord; mais, chut! je ne veux pas en dire plus long. J'ai quitté avec émotion ce pays de Hollande dont l'activité et la précision contrastaient si péniblement avec notre inertie et notre désordre. Loin de dire comme Voltaire : « Adieu canaux, canes, canailles! » ce qui n'était qu'une boutade dirigée contre les éditeurs et contrefacteurs d'Amsterdam, j'ai dit : « Au revoir! »

Sans aucune transition je suis passé de la vue du Helder, à Versailles, en face des mêmes ministres et des mêmes députés. J'ai retrouvé la même furieuse monotonie de la politique septennaliste.

On se demande quand finira ce cauchemar. Les partis les plus divers, les plus opposés, semblent excédés. Les vacances paraissent interminables à tout le monde, et ce qui le prouve, c'est la rentrée prématurée à Paris d'un grand nombre d'hommes politiques de toutes cou-

leurs. Naturellement les esprits sont plus aigris, plus divisés que jamais. Chaque faction sent que le moment solennel se rapproche et qu'on va jouer la dernière partie. On veut bien faire échec au voisin, et, pour atteindre ce but, chaque parti est prêt à bien des concessions, mais ce qu'ils n'admettent pas, c'est d'aboutir à une combinaison qui ne leur profiterait pas exclusivement. C'est vous dire que l'anarchie est au comble ; les idées, les projets les plus chimériques se font jour dans la presse et dans les conversations. Je me garderai bien de vous rompre la tête du détail de ces créations de la folie politique. Nous sommes destinés à en voir bien d'autres d'ici au 29 novembre, et à quoi bon tenir état des hallucinations du jour ? Tenez toutefois pour certain que le septennat touche à sa période aiguë et qu'il ne survivra pas aux discussions parlementaires de 1875. Pour le moment, il est une honte pour la France, mais le pays ne tardera pas à s'apercevoir qu'il est aussi un péril extérieur, et alors ses jours seront comptés. Les élections déplorables du comté de Nice lui ont porté un terrible coup. Nous avons ici été tous atterrés de la majorité obtenue dans la partie annexée des Alpes-Maritimes par les candidats dits de l'étranger.

Je ne peux pas surmonter le chagrin que me causent de semblables élections. J'y vois clairement la main de notre éternel ennemi. M. de Bismarck a bien choisi son terrain. C'est bien autrement grave que les querelles espagnoles ou cléricales. Il veut nous attirer un jour sur un sol dont il ne nous soit pas possible de sortir sans nous perdre comme nation. Quand une nation comme la France est vaincue, malheureuse, occupée à refaire ses forces, elle peut sans déshonneur subir les tracasseries, les exigences diplomatiques de puissances momentanément plus fortes, mais il y a une limite à toutes ces concessions, et M. de Bismarck la connaît bien ; il la prépare d'avance, la limite : c'est la rétrocession, l'abandon volontaire, pacifique, d'une portion du

territoire national. Je redoute sincèrement que telle ne soit la combinaison de l'homme de Varzin, et je vois dans les progrès de l'agitation séparatiste plusieurs Schleswigs à la dévotion de l'entreprenant homme d'état. Ces inquiétudes m'oppressent au point que je ne prends plus aucun plaisir aux succès électoraux que notre parti remporte à l'intérieur de la France presque sur tous les points. Que m'importe en effet de charger les épaules des républicains des effroyables responsabilités qui se préparent. Les succès électoraux engendrent les succès dans ce beau pays de France, où moins qu'ailleurs on aime à se trouver dans les rangs des vaincus. Aussi, après les triomphes de Seine-et-Oise, j'ai bon, très bon espoir pour le Pas-de-Calais et les trois collèges convoqués pour le 8 novembre.

Les élections municipales sont fixées pour toute la France à la date du 29 novembre, la veille du retour de l'Assemblée. Ce sont 38.000 communes qui vont se mettre en mouvement. C'est une immense expérience tentée sur le suffrage universel et qui sera l'exorde des élections générales. Je me livre à un travail de récapitulation énorme qui comprend tous les conseils municipaux de France. Je vous ferai voir, à votre retour, ces magnifiques tableaux qui comprennent tout le parti républicain, depuis la moindre commune jusqu'à Paris, et vous pourrez voir ainsi d'un coup d'œil toute la démocratie républicaine avec le nom et la profession de tous ses membres. Je suis assez fier de mon invention, et je ne pense pas qu'aucun gouvernement l'ait encore réalisée ni appliquée. Et songez que j'ai fait ceci dans l'étreinte de la peur qu'on me prenne ce mécanisme que je crois d'un haut intérêt pour les élections futures.

Aussi je n'entrevois guère la possibilité de voyager d'ici la fin des vacances. Le plus que je pourrai faire sera d'aller prêcher mes chères ouailles démocratiques, à toute fin de bien préciser la situation respective des

partis et de dessiner la future campagne parlementaire; mais quand? Je ne peux me donner à moi-même un jour fixe, et voilà la liberté dont jouit votre misérable ami à qui il serait si doux, par nature et par passion, d'errer au bord de la Méditerranée en buvant les rayons de votre Phœbus.

A défaut de soleil, j'ai reçu hier la visite d'un météore castillan. Castelar est venu à Paris, et je me suis donné la fête de le faire déjeuner pantagruéliquement entre Challemel, Spuller, Allain-Targé et votre serviteur. C'est toujours le même poète, le même orateur entraînant, passionné, plein d'esprit et de grâce. Mais quelle déception nous avons tous éprouvée quand nous l'avons interrogé sur la politique extérieure de son pays, quand il a fallu s'expliquer sur son passage au pouvoir, sa conduite envers Serrano et envers ses amis, sur le coup d'état de Pavie. Il a essayé de rompre, de se dérober, de noyer la vérité sous un déluge de phrases. Mais, ramené à la question par ses vigoureux interlocuteurs, il a balbutié, il s'est contredit, et la fin de l'entretien s'est terminée par une froideur significative. Je n'avais pas besoin de cet exemple pour savoir en quel médiocre prix il faut tenir l'éloquence seule dans l'homme politique. Le caractère, l'énergie, la confiance en son parti, l'absence absolue d'amour-propre et d'envie sont des qualités autrement précieuses que ce génie oratoire qui sert autant à vous égarer vous-même que les auditoires. J'ai été cruellement déçu au spectacle de cette admirable organisation d'artiste blessé, irrité contre les autres, mécontent au fond de lui-même, avide de ressaisir le pouvoir, non point pour les grands coups qu'il permet de porter à l'ennemi, mais pour les fumées de la vanité. Invariablement je pensais en l'écoutant à notre Lamartine, à Ollivier, et je me surprenais à le haïr au fond de moi-même. Nous nous sommes séparés presque muets l'un et l'autre, et nous avons eu conscience qu'un mur d'airain venait de s'in-

terposer entre nos deux cœurs. Je l'ai vu partir avec soulagement, et je n'ai pu trouver une bonne parole à lui dire en manière d'adieu. Plus que jamais il y a entre nous les Pyrénées. Heureux tous deux si jamais la destinée ne nous met aux prises.

Cette impression a persisté après les réflexions où m'a plongé cette séparation. J'y pensais tout tristement quand un joyeux facteur entre m'apportant une énorme gerbe de fleurs. Vous savez avec quelle passion je les aime et quelle influence elles exercent sur tout mon être. J'ai été embaumé, parfumé et consolé. Il m'a semblé les revoir sur pied au lieu où elles furent cueillies. N'oubliez pas qu'elles finiront par se faner et que j'attends leurs sœurs restées là-bas.

Votre tout dévoué ami,

Léon Gambetta.

Le jugement de Gambetta sur Castelar me parut une sorte d'examen de conscience de soi-même et l'admirable réponse d'une âme dans laquelle la grandeur de la patrie a son culte le plus élevé.

C'est ce Gambetta rêvant sans cesse à la France relevée, travaillant de toutes ses énergies à ce relèvement, l'adorant avec fanatisme, aimant avec dévouement l'amitié, avec ferveur l'art, avec gaieté la nature, les fleurs, tout ce qui sourit aux pensées douloureuses et graves, c'est ce Gambetta que nous aimions, à qui nous obéissions, que nous servions, Challemel-Lacour, Spuller, Laurent Pichat, Allain Targé, Lepère, Scheurer-Kestner, Billot, Freycinet, Magnin, Testelin, Duclerc, etc., etc. Adam et moi, l'entourions de nos amis que nous

ajoutions à son cortège, ne nous reprenant un peu à lui que lorsqu'il subissait des influences qui le prenaient à lui-même.

Les uns ou les autres nous nous déléguons tour à tour pour l'avertir que notre milieu lui est plus dévoué que tout autre et meilleur. Il n'a jamais à subir de nous une curiosité, une indiscrétion, une exigence, une gêne, une angoisse. Nous lui demandons de ne s'inspirer que de lui-même, de ne pas nous obliger au travers de lui, nous, ses amis et ses soldats, à subir les théories scientifico-politiques et politico-scientifiques d'un Paul Bert, par exemple.

Les lignes qui précèdent rendront plus compréhensible la lettre que je vais donner de Spuller. C'est à moi que revient le plus souvent la difficile mission de dire à Gambetta :

« Mon cher ami, vous avez été dur pour Spuller, pointu pour Challemel, bousculant pour Lepère, sec pour Pichat. » Je le disais moitié en riant, et sa bonté grande, le sentiment de mon dévouement absolu, faisaient qu'il m'écoutait et guérissait d'un mot les petites blessures qu'il avait faites. Parfois, dans un court instant d'impatience, il disait que l'ambition la plus affreuse hantait mon âme, que je voulais être reconnue pour la personnification de la justice, de la mesure absolue, de la vérité.

Puis aussi, parfois lui-même me demandait de jouer le rôle orgueilleux de le prévenir, de l'avertir, de le prémunir en certains cas contre

ses violences lorsqu'il se croyait incompris ou désobéi.

J'aimais beaucoup Spuller, qui aimait lui-même Gambetta avec une ferveur touchante et dont la personnalité ne se montrait jamais quand celle du chef était en cause. Adam, Spuller et moi étions les seuls autour de Gambetta qui, voyant en lui et par lui le salut de nos idées, de notre cause, de notre patrie, ne mêlions jamais à notre amitié un complément de préoccupation ou d'ambition personnelles.

Sachant le vague projet de Gambetta d'aller en Hollande, j'avais insisté pour qu'il emmenât Spuller s'il faisait ce voyage. Ce devait être là une preuve d'amitié de laquelle le « fidèle Achate » serait profondément touché, j'en étais certaine.

En voici d'ailleurs la confirmation dans cette lettre que m'écrit Spuller :

Paris, 23 octobre.

Je suis bien en retard avec vous, mais je compte encore une fois sur votre bienveillance qui m'a toujours été si précieuse. Et d'abord votre lettre ne m'a pas trouvé à son arrivée à Paris. J'étais en Hollande. Vous connaissiez à ce qu'il paraît ce projet de voyage. Vous saviez aussi dans quelle intention il avait été entrepris. Moi j'étais ignorant de tout cela; je n'ai pas eu besoin d'avertissement pour deviner ce qu'il y avait de délicat et même de tendre dans les attentions dont j'ai été l'objet. Ah! mon Dieu! vous savez bien que je n'ai jamais songé à me plaindre pour moi de bien des petites contrariétés qui ont pu me faire souffrir sans influer sur le

fond même de mes sentiments. Je ne serais pas un véritable ami comme je crois l'être si les légers nuages, même en s'amoncelant, dégéneraient en orageuses tempêtes. Je vois, je regarde, j'observe. J'aurais eu souvent à reprendre, j'aime mieux ne rien dire; songez donc à toute la responsabilité qui pèserait sur moi si j'avais à me reprocher d'ajouter quoi que ce fût de personnel et d'excitant à des soucis, des inquiétudes, des devoirs et des anxiétés dont mieux que personne je connais toute l'étendue.

Au reste, depuis le commencement des vacances, j'avais eu déjà l'occasion de remarquer une sorte de changement. Bien des nuages avaient disparu, le voyage a dissipé les autres. Ne reste-t-il plus rien? Je le crois et je le désire en toute sincérité. Ce qui reste, ce sont les difficultés où je me débats souvent, et il n'est au pouvoir de personne, au moins quant à présent, de les aplanir à ma satisfaction. Il faut tout attendre du temps, des événements, de mes services et des témoignages sans cesse renouvelés d'une amitié qui n'a jamais été plus qu'aujourd'hui prompte au dévouement le plus complet.

Vous me pardonnerez, chère madame, ces trop longs développements sur un sujet qui me tient le plus à cœur. Je crois, en m'ouvrant ainsi à vous, reconnaître de la seule façon digne de votre cœur, si naturellement porté vers ceux qui éprouvent de vives souffrances morales, tout ce qu'il y a de bon et de vraiment exquis dans l'accueil que vous faites à mes confidences ordinaires; à vous si douce dans votre aimable enjouement, si tendre dans vos pitiés, si sympathique, il est naturel que l'on dise tout avec la satisfaction que l'on éprouve à parler des émotions les plus intimes du cœur.

Je n'ai pas grand'chose à vous mander de la Hollande et je sais mal rédiger ce qu'on appelle des impressions de voyage. Nous avions avec nous notre ami Ranc, qui paie d'un exil d'ailleurs bien supporté le

triomphe de la belle coalition du 24 mai. En douze jours on se raconte bien des choses. Je crois que nous avons repassé ensemble tout ce qui est arrivé depuis son départ. Politique, beaux-arts, théâtres et salons, vie publique et vie privée, tout a été mis à contribution aussi bien que les personnes.

Nous n'étions pas réunis pour pleurer; nous avons donc ri de notre mieux, tout joyeux nous-mêmes de notre propre gaîté; il y a bien eu quelques épigrammes, mais à fleur de peau, car nous n'avions mauvaise langue qu'avec discrétion et juste ce qu'il en faut pour ne pas s'ennuyer dans cette vallée de larmes et de misères.

Nous avons vu de fort belles choses dont la plus belle est sans contredit la Hollande elle-même. Il faut connaître ce pays-là. Les vaines descriptions n'en donnent aucune idée.

Figurez-vous que nous avons fait six heures de bateau à vapeur sur l'eau des canaux intérieurs, d'Amsterdam à la pointe du Helder. C'est là ce qui s'appelle voir la Hollande. On en a les yeux remplis, saturés.

Parmi les grands peintres de la Hollande, Rembrandt nous est devenu très familier, sans parler de ses rivaux, s'il en a; nous croyons avoir trouvé l'explication de la célèbre *Ronde de nuit,* et nous n'y avons guère mis que quatre heures en deux séances séparées. Enfin, pour vous dire notre grande impression, c'est le *Taureau,* de Paul Potter, qui a enlevé nos suffrages. Irai-je jusqu'au bout? Oui. Je vous dirai donc que c'est en Hollande que je me suis convaincu que Courbet, ce lourd et rusé paysan de Bourgogne, mérite d'être placé au milieu des plus grands maîtres de son art. Je suis rentré à Paris fort satisfait d'avoir affermi dans ma tête une conviction qui ne peut être ébranlée.

Et maintenant je suis tout à la politique. Vos élections dans les Alpes ne laissent pas de nous inquiéter. C'est un gros point noir. Tâchez donc de savoir d'où cela vient et s'il n'y a pas un grand et redoutable quel-

qu'un, derrière ces mannequins de séparatistes, qui tirerait la ficelle. Les autres élections sont assez bien, mais j'aurai sans doute l'occasion de vous le récrire.

A bientôt, nous avons tous tant besoin de votre esprit et de votre affection. Amitiés à Adam, à vous tous mes hommages.

L. Spuller.

Nous avons échangé, Mme Sand et moi, des lettres à propos de *Ma sœur Jeanne*.

Mes admirations et mes critiques, lorsque je les formule avec fougue, amusent également ma grande amie. Elle répète volontiers que le courage littéraire est plus difficile que le courage militaire dans l'attaque.

Quoique je sois grand'mère et que les événements m'aient mûrie, je suis toujours pour Mme Sand « petite Juliette », et elle s'étonne encore du côté résolu et réfléchi de mes jugements. Elle les plaisante volontiers comme on plaisante un blanc-bec, mais avec quelle bonne grâce maternelle!

Mme de Pierreclos m'écrit qu'Eugène Pelletan est désolé. Il n'est pas encore, à son âge, aguerri aux calomnies.

Le Journal de Paris l'accuse d'avoir été heureux, sous l'Empire, de faire face à ses dettes, grâce à l'aide de Chantilly.

Or, tout le monde sait qu'Eugène Pelletan, pour faire face à l'amende qu'il a eue à payer pour son article : *La Liberté comme en Autriche,* a vendu sa bibliothèque et n'a jamais ni cherché ni reçu « l'aide de Chantilly ».

· Mme de Pierreclos me conte que Girardin achète la *France* après y avoir publié quelques articles pour tâter ses lecteurs. Il en prend la direction le 15 novembre.

Le journal végète, mais dans les mains de Girardin, un jour ou l'autre, dit-elle, il trouvera une occasion de se galvaniser.

Mme de Pierreclos, qui reste dix-huitième siècle, me raconte toujours quelques histoires difficiles à redire. D'ailleurs, pour trouver leur vraie saveur aux récits de Mme de Pierreclos, il faut se la figurer les faisant. Le ton qu'elle y met, sa manière de les graduer, sa physionomie, son grand air, sont le complément nécessaire desdites histoires.

J'ai remarqué que lorsqu'on répète une histoire de « la gaie comtesse », comme nous l'appelons, à des gens qui ne la connaissent pas, elle a peu de succès. Je me demande si Ronchaud n'a pas raison quand il me dit, qu'elle morte, ses lettres, qui nous amusent tant, auront perdu la moitié de leur valeur.

Adam est enchanté d'un discours de Jules Simon sur le maréchal de Mac-Mahon, qu'il a fort spirituellement jugé, établissant par A + B sa complète incapacité.

Nous attendons Paul Ménard-Dorian et sa femme. Il est retenu par son apprentissage politique comme secrétaire du conseil général et très occupé aussi de la grande usine d'Unieux que les fils de Dorian sont incapables de diriger.

Adam et moi nous nous demandons souvent si les « nouvelles couches sociales », dont Gambetta a une si haute idée, produiront des hommes de valeur. Nous avons des exemples du contraire qui nous troublent beaucoup. Jusqu'ici la descendance immédiate d'hommes remarquables ayant surgi du peuple est déconcertante de médiocrité.

C'est le gendre de Dorian, un bourgeois, qui continuera Dorian; c'est le gendre d'Arlès-Dufour, un bourgeois, qui le continue.

Les hommes qui se font seuls veulent jouir dans leurs enfants de la situation acquise, leur épargner les luttes dont eux-mêmes ont eu à souffrir; ils les gâtent plus qu'ils ne les éduquent; ils les transplantent dans un milieu acclimaté à la jouissance par atavisme et en font rarement quelqu'un ou quelque chose.

Adam a invité notre ami Lepère à venir à Bruyères. Il répond qu'hélas ! c'est impossible, qu'il prépare, depuis trois mois, des élections municipales à Auxerre. L'Yonne est un pays difficile. Lepère nous parle des réunions privées qu'il préside et s'étonne de voir surgir, non l'amour et la défense des principes républicains, mais des vilenies, de féroces haines de clocher, aboutissant à des luttes écœurantes.

M. Thiers est à Nice. Il appelle Adam qui court le voir et revient avec une double invitation à déjeuner pour la semaine prochaine.

Challemel-Lacour nous arrive; il s'annonce par la lettre suivante :

Chère madame, puisque vous commandez aux dieux antiques, il faut bien que les hommes modernes vous obéissent. Vos menaces m'ont fait trembler, et je ne suis pas réchauffé depuis que vous avez fait souffler le mistral à mon imagination. Le plus humble des adorateurs du soleil ira vous voir le samedi 14 et se rendra de Cannes, en voiture, à une heure quarante, au palais de la reine des Bruyères. Il lui fait, en attendant, toutes ses dévotions.

CHALLEMEL-LACOUR.

12 septembre 1874.

Challemel, aussitôt arrivé, déclare qu'il ne dira ni n'écoutera un mot de politique. Il en est saturé, n'ayant fait que cela avec ses électeurs.

Nous parlons littérature. C'est un fonds inépuisable. *Les Diaboliques,* de Barbey d'Aurevilly, passionnent tous ceux qui s'occupent de lettres. Saint-Victor m'en a écrit : il juge ces *Diaboliques* « fanatisantes et révoltantes ». Barbey d'Aurevilly est pour lui un homme d'un autre âge. Il trouve l'allure de son style dantesque.

Les costumes de Barbey d'Aurevilly sont inénarrables, à la fois carnavalesques et de fine élégance. Il est d'une insolence rare avec les femmes qui écrivent. Je le sais, car il a maltraité *Mes Idées anti-proudhoniennes* et leur auteur de la plus belle façon.

« Et, dit Challemel, il vous baiserait la main,

s'il vous rencontrait, en affirmant de plus belle son mépris pour les bas-bleus. C'est l'homme terrible entre tous. Son orgueil est celui d'un archange précipité. Vous verrez qu'épuisé par sa violence il aura un choc en retour. Le diabolisme outrancier le ramènera au Christ. C'est un être fantastique, sublime, extravagant, jamais grotesque. Le seigneur se retrouve jusque dans la mascarade du costume. Gambetta, qui a autrefois défendu comme avocat Barbey d'Aurevilly et l'a d'ailleurs fait condamner, s'interpose en ce moment pour que *les Diaboliques* ne soient pas saisies. Théophile Gautier, Armand Silvestre, Arsène Houssaye, s'efforcent de le garer des poursuites. Le sieur ministre Tailhand capitulera. Certes, je n'aime pas d'Aurevilly, mais je l'admire comme écrivain. C'est l'homme qui trompette ce qu'il ressent ou souffre ou scrute. Eh! monsieur, de grâce, si chacun vous ressemblait, quel tintamarre! Gardez devers vous quelque chose. Assourdir n'est pas démontrer. »

La conversation de Challemel est la plus exquise qui se puisse entendre. C'est le lettré dont le savoir, manié avec un art parfait, exempt de tout pédantisme, perce dans le moindre mot. La vigueur de la pensée se renforce ou s'assouplit à sa guise, car il en est toujours le maître absolu. Il écrit et il parle la même langue brève, féconde en ripostes, nourrie d'images claires.

Challemel est encore à Bruyères quand je reçois la lettre suivante de Gambetta :

Paris, ce 15 novembre 1874.

Ma chère madame,

La Fontaine est bien le plus cruel, le plus véridique et le plus tristement éternel des moralistes : « L'absence est le plus grand des maux. » Il vous lance dès l'enfance cette flèche cruelle, et la vie se passe à sentir tous les jours le trait pénétrer plus avant dans le cœur sans espoir de pouvoir fermer la blessure. Ce n'est pas que l'absence ait pour effet l'oubli, l'indifférence, la négligence et même l'aversion. Mais elle entraîne trop souvent tous ces maux et bien d'autres encore. Dans la foule je veux en marquer, plus spécialement, un plus amer que tous les autres, le dégoût de soi-même. On se manque si souvent de parole, on se trouve si souvent au-dessous de ses meilleures et plus fréquentes résolutions qu'on finit par se mépriser, par s'habituer même au mépris qu'on éprouve, et on croupit avec horreur, mais avec une insurmontable paresse, dans cette dégradation. Cette mercuriale vous donnera une assez faible idée du découragement intellectuel et moral dans lequel je suis tombé. J'ai beau me prêcher, m'exhorter, je ne peux retrouver l'énergie pour m'arracher à ma déplorable inertie, et je suis assez insensible à ma propre dignité pour subir tous les reproches, toutes les indignations sans rien essayer pour m'y soustraire.

Je pense que la femme de Loth en voyant brûler sa ville et sentant les premières atteintes de la pétrification devait éprouver quelque chose de pareil à ce que je sens actuellement moi-même ; une nuance entre la stupidité résignée et l'étonnement de la nouveauté terrible du spectacle.

J'avais oublié de noter qu'entre les diverses conséquences de l'absence, la plus visible est de nous faire ai-

sément déraisonner, et que je viens, pour ma part, en ce long sermon d'en fournir une assez probante démonstration.

Ce premier accès passé, je vais m'efforcer de renouer avec vous la conversation depuis si longtemps interrompue.

Nous en étions restés, si vous vous souvenez de si loin, aux élections des Alpes-Maritimes. Je vous avais consultée sur les manœuvres de l'étranger dans cette manifestation électorale, sur la conduite de nos amis et l'éat vrai des esprits dans cette partie de la France. Je veux vous exprimer mes remerciements pour les diverses réponses que vous avez faites à mes questions. C'est un vrai rapport de ministre plénipotentiaire. Je l'ai bien médité et suis tout disposé à croire que nos amis français ont imprudemment agi en ne sachant pas attirer à eux la partie de la population italienne annexée qu'on pouvait de plus en plus rattacher à la France en lui faisant sa part et lui empruntant des représentants démocrates et libéraux. Il y a là une faute qu'il faudra réparer si possible et sur laquelle je verrai, lors de votre retour à Paris, à me concerter avec Adam. Après vous avoir donné plusieurs raisons sur ce point, je n'en persiste pas moins à croire que la main de M. de Bismarck s'est entremise dans nos affaires. Le secret de ses pratiques n'est pas une de ses moindres forces, et il sait l'obtenir et le garder. Comment pouvez-vous croire qu'il peut rester inactif en d'aussi graves et intéressantes entreprises? Croyez-vous que lorsque l'Alsace et la Lorraine procèdent à des opérations électorales je m'abstienne d'y intervenir pour aider et servir le sentiment national et préparer à l'avance des titres ultérieurs contre la domination allemande? L'intérêt du pays que l'on sert est ici la raison suffisante, impérieuse de l'intervention. Et puis qui ignore que le groupe séparatiste de Nice, le journal italien, sont en relation d'argent et d'ordres avec le *Movimento* de Gênes, le *Diretto* de Rome,

la faction de Crispi et de *tutti i sinistri* de là-bas, tous à la solde de Son Excellence le prince-chancelier. Je persiste donc dans mes soupçons et vous prie d'y regarder encore et de plus près. Ce sont d'ailleurs des problèmes sur lesquels nous aurons à revenir, car dans ce bienheureux temps on n'est enveloppé que de difficultés, d'inquiétudes et d'angoisses. On ne détourne les yeux des périls extérieurs que pour les porter sur les effroyables embarras du dedans. En dépit des bonnes dispositions du pays, des succès électoraux de jour en jour plus significatifs, malgré quelques échecs réparables, la situation politique intérieure est loin de s'éclairer et de s'apaiser. Les partis sont au plus haut degré d'exaspération les uns contre les autres. La rentrée de la Chambre se fera sous les plus mauvaises, les plus détestables impressions; on sent que ni les uns ni les autres ne cherchent pas tant à installer un gouvernement légal et réparateur qu'à s'emparer de la force exécutive pour frapper les adversaires et fonder leur domination exclusive sur les proscriptions et le silence des meilleurs. Le choc sera rude, nous n'aurons pas trop de la plus parfaite union, de la plus attentive prudence, pour déjouer les combinaisons réactionnaires et sauver la liberté du pays, lui réserver le dernier mot. Je ne suis pas sans inquiétude sur les dispositions de certains hommes du centre gauche. Je puis vous citer des noms puisque mes lettres sont pour vous *seuls*. *On dit* (et des personnes graves) que MM. Germain, Léon Say, Dufaure, Christophle (!), Waddington, etc., auraient presque pris des engagements pour organiser le septennat. M. Thiers me fait l'effet de Cicéron allant jouir de la gloire dans le sud de l'Italie pendant que César s'apprête à lui enlever Rome et la liberté. Jusqu'ici il n'y a que le centre gauche qui menace de l'abandonner, mais il est temps qu'il revienne réchauffer les tièdes et user du nouvel ascendant que lui a conquis sa triomphale expédition d'Italie; il n'est que temps! Quinze jours nous séparent

de l'entrée en campagne, et ce sera à peine suffisant pour repasser tout son monde en revue.

Ces quinze jours sont d'ailleurs pour votre misérable ami une véritable expiation pour toutes les fautes qu'il aurait pu commettre. Nous avons les élections municipales pour la fin du mois; je ne parlerai pas de celles des grandes villes de France : tout paraît présager qu'elles se passeront facilement, paisiblement et heureusement. C'est la tour de Babel, les candidats sont aussi nombreux et aussi intolérables que les mouches en été. Je ne sais à qui entendre. Je ne veux être ni trop modéré ni trop accentué. Il nous faut dans la crise présente un conseil municipal républicain, composé d'hommes résolus, mais sages et avisés, comprenant des noms aimés et respectés de l'opinion, qui puissent, en un mot, s'imposer au respect de nos adversaires et à l'estime de notre propre parti. Il faut empêcher qu'on puisse crier à la Commune et tenter de créer une commission municipale comme sous l'Empire. Il faut aussi ne pas tomber aux mains des intrigants qui veulent prendre une revanche de l'élection Barodet et se faire grands électeurs pour les élections futures, ni donner aux fous, aux politiciens sans moralité, une situation, une influence qu'ils n'exerceront qu'au détriment de la République. Vous voyez les données du problème : il est compliqué, difficile; eh bien! je vous l'annonce avec quelque orgueil, nous l'avons à moitié résolu, et j'ose croire que comme Parisienne, artiste, républicaine (et un peu aristocratique quoi que vous en disiez) vous serez satisfaite de nos choix et de l'issue finale de notre colossale entreprise. D'ici à quelques jours le journal vous apportera la liste complète de nos édiles.

Permettez-moi d'espérer que ce croquis des diverses besognes auxquelles je donne tout mon temps ne sera pas sans quelque influence sur la clémence que je sollicite de vous pour mes involontaires retards.

Je suis d'ailleurs plus d'à moitié rassuré sur la géné-

rosité de mon juge; les fleurs qui pavoisent et parfument mon cabinet me disent en leur subtil et pénétrant langage que je ne suis pas tout à fait et irrémédiablement condamné.

Vous ne sauriez croire à quel point ces fleurs ont le génie de l'amitié. Elles s'avisent de pousser, de florir, de se multiplier dans les vases où je les dispose moi-même. Les trois bouquets rivalisent de fraîcheur et de vigueur, et je ne désespère pas de les avoir toutes plus belles qu'au départ quand vous serez de retour dans nos murs.

Car enfin il faudra bien penser au retour, Monsieur et Madame! Quitter ce beau soleil et venir braver la pluie, et même la neige qui s'est mise de la partie. Il fait ici un temps affreux depuis une semaine, mais la fièvre politique a cet excellent effet de vous rendre insensible aux variations de la température, et, depuis que les Chambres ont fermé, il fait pour moi le même temps, il fait ennuyeux. Pour un partisan de la dissolution c'est peut-être illogique, mais je ne me charge pas de m'expliquer aux autres, ne pouvant, comme je le disais plus haut, m'expliquer décemment avec moi-même.

Nous avons eu aujourd'hui une cérémonie funèbre à laquelle je n'assistais pas, mais dont le compte rendu est fort émouvant. C'est l'enterrement de Mme Paul Meurice. Victor Hugo a prononcé sur sa tombe d'admirables paroles. Il a glorifié en termes profonds et larges les femmes de Paris, les femmes du siège. Vous lirez dans le journal ces puissantes phrases dont la moitié au moins va directement à votre adresse, et vous ne manquerez pas de l'en féliciter.

Je regrette seulement qu'il ait mêlé le nom de Meurice à cette allocution. C'est une faute de tact et de goût, mais qui donc n'a pas sa tache?

Pour finir je vous annonce (j'ignore si je vous préviens) que le sieur Challemel, en déplacement près des électeurs des Bouches-du-Rhône, doit aller vous pré-

senter ses hommages. Est-ce fait? Et revient-il bientôt? Et Adam? et vous-même?

In fine voi baccio le mani.

LÉON GAMBETTA.

« Le *P.-S.* étant le passage le plus intéressant d'une lettre, dis-je à Challemel, je consens à vous lire celui-ci qui vous concerne. »

Le lendemain du départ de Challemel, nous déjeunons à Nice chez M. Thiers. Challemel craint que le centre gauche ne nous lâche. Il nous en a parlé, malgré son serment de ne pas prononcer un mot de politique, et il ne m'a pas recommandé, comme Gambetta, le secret sur les noms, au contraire...

« Vous qui vous êtes octroyé le droit de tout dire, ajoute Challemel, exagérez nos craintes et faites-en de quasi-certitudes. Nommez-moi, au besoin, et surtout conseillez le retour en hâte. »

Au déjeuner, M. Thiers, qu'il s'adresse à Adam ou à moi, ne parle de Gambetta qu'en ajoutant à son nom : « Votre ami. » Il m'interroge sur son esprit, sur sa culture.

« Sait-il écrire et parler aux femmes? dit M. Thiers de sa petite voix malicieuse. En France tout est là. »

Je le peins tel qu'il est : nourri jusqu'aux moelles de la vieille littérature française, n'ignorant rien du plus minuscule fait de notre histoire, critique d'art. J'ajoute : « Etc., etc.

— Quoi, il plaît aux dames? je dis aux dames.

— Si je suis dame, il me plaît à moi. Il est

ami délicat, conteur et causeur charmant; ses lettres ont du mouvement, de l'intérêt, souvent de la hauteur de pensée.

— Je serais curieux d'en voir une à vous, la dernière.

— Il y est parlé de vous.

— En mal?

— Au contraire. Nos amis vous restent fidèles, plus peut-être que les vôtres. »

Et je glisse ce que Challemel m'a conseillé de dire.

« C'est Gambetta qui vous conte de pareilles balivernes?

— Non, c'est Challemel et d'autres amis très sûrs qui me l'écrivent. Votre présence à Paris est nécessaire. Je vous jure que c'est l'avis des plus prévoyants, des plus sensés.

— Je vous en veux de ce conseil, me dit Mme Thiers, si M. Thiers le suit. L'Italie m'a fatiguée. Je me repose à Nice.

— Mais, madame, est-ce que vous pouvez admettre que M. Thiers néglige une arme qui l'aide à vaincre ses ennemis?

— Ah! non. »

M. Thiers fait ses adieux aux visiteurs niçois qui viennent après le déjeuner. Il rentre à Paris, on l'y appelle, dit-il :

« Pour travailler au succès de l'élection de son cher ami Tenaille-Saligny. Les septennaires l'ont brisé, ajoute M. Thiers, à cause de la peine que je devais en éprouver. »

J'écris en rentrant à Gambetta. J'ai reçu un rapport du « Talisman » que je joins à ma lettre. Il m'envoie la preuve que l'un des séparatistes niçois est un agent de Bismarck. J'entends d'ici Gambetta me crier :

« Avais-je raison? »

Et je réponds à distance :

« Je ne demande qu'à vous admirer quand vous accusez par intuition notre ennemi le plus infernal de quelque diablerie. »

C'est le 29 qu'ont lieu les élections municipales.

*
* *

A Paris, les élections sont triomphantes. Gambetta nous télégraphie le 2 décembre :

Les élections de Paris font en province un effet extraordinaire.

Avec quelle joie nous apprenons le succès de Challemel dans son combat contre la loi de l'enseignement supérieur! C'est une belle joute oratoire. L'évêque d'Orléans est un adversaire de choix. Mgr Dupanloup avec son éloquence abondante et élevée, Challemel avec sa dialectique serrée et sa phrase précise dont chaque membre étaye un argument, sont les deux orateurs les mieux faits pour donner à une discussion parlementaire toute sa valeur.

Allain Targé, qui ne peut pardonner *Rabagas* à Sardou, m'écrit :

Sa *Haine,* que je lui rends, est du pur Ambigu sans valeur. Cordelia, l'héroïne, aime qui la viole, la déshonore, et se tue... Musiqué par Offenbach, il s'est fait à peine écouter. Les amis du « grand » tiennent leur meilleure vengeance de M. Sardou — un insuccès tragique.

Mme Charles Hugo, Jeanne et Georges, Mme Ménard-Dorian, Ménard et leur fille Pauline, arrivent à Bruyères.

Victor Hugo m'envoie, par ses petits-enfants, *Mes fils* avec une adorable dédicace.

Le temps est splendide. Nos amis ont quitté Paris un jour froid et boueux. Bruyères apparaît dans toute sa gloire fleurie, et nous passons des journées entières dehors en promenades, en stations flâneuses sur la terrasse, dans le jardin, au bord de la mer où les enfants ramassent de jolis et minuscules coquillages.

Mme de Pierreclos, qui me souhaite toujours une bonne année prochaine dans le courant du mois de décembre, m'écrit qu'elle ne voit, ces derniers temps, que des gens heureux.

Notre ami Louis Davyl, si maltraité par le sort, a un incontestable succès avec sa *Maîtresse légitime*. Il était temps ! Nous le savions à bout de courage, rien ne lui ayant réussi jusque-là.

Encore un ami, Louis Ratisbonne, de plus en plus enchanté de sa situation de bibliothécaire au Sénat; mais qui est moins ravi ? C'est Le-

conte de Lisle, ayant comme supérieur l'auteur de la *Comédie enfantine,* lui l'auteur de tant de chefs-d'œuvre. Je vois d'ici le pli de ses lèvres.

Ma chère amie, m'écrit Hetzel en m'envoyant pour mes étrennes *Histoire d'un âne et de deux jeunes filles,* il faut avoir lu : *Fromont jeune et Risler aîné.* C'est un pur chef-d'œuvre. Il n'y a pas une œuvre d'Alphonse Daudet, décidément, dont on ne puisse dire : Elle est supérieure à la dernière!

Hetzel, dans ses contes et dans ses nouvelles, vaut Diderot, Alfred de Vigny, et côtoie Mérimée. Je trouve qu'il n'a pas la réputation qu'il mérite. Il a trop d'esprit comme homme pour qu'on lui en trouve encore comme écrivain, et trop de volumes aux autres comme éditeur pour être classé à sa place.

Notre ami d'Oustinoff, toujours si au courant des choses de la politique extérieure, est bien curieux à interroger sur Bismarck dont il connaît toutes les intrigues.

Il nous raconte les colères de notre ennemi, qui trouve que la France se refait trop vite et qu'il faut au plus tôt lui reprendre un gage. Il est surtout inquiet des sympathies qui naissent en Russie pour la France et qu'un incident vient de servir.

L'empereur François-Joseph, en froid avec la Russie depuis la guerre de Crimée, désirant un rapprochement entre les deux empires, va à Saint-Pétersbourg, mais il a le tort grave de se faire accompagner par le comte Andrassy, dont

la mère est l'une des grandes dames hongroises fouettées par les Russes à Budapest, et qui, comme tout bon Hongrois, a plus de haine pour le Russe que pour l'Autrichien auquel il a pardonné.

Dans les cercles de la cour on s'est écarté du comte Andrassy, et celui-ci a persuadé à son souverain de quitter Saint-Pétersbourg, de rejeter toute idée d'alliance avec la Russie et de poser les jalons d'une entente avec Bismarck.

Mais Bismarck ne fait aucun accueil à ces avances, et avec sa rudesse habituelle laisse entendre qu'il attache plus d'importance à ses bons accords avec la Russie qu'à ceux avec l'Autriche.

D'Oustinoff rêve-t-il, comme moi, une alliance de la France et de la Russie? Il gémit trop sans doute sur notre inconstance. Je lui prédis que cette alliance deviendra nécessaire : l'Autriche, un jour ou l'autre, étant condamnée de par les influences hongroises et antirusses à une alliance avec l'Allemagne, malgré Sadowa.

J'apprends par Duclerc, qui le tient du duc Decazes avec lequel il reste lié malgré le septennat, que le tsar, blessé des manières d'Andrassy et de l'importance que François-Joseph donnait aux façons d'être de son ministre, sachant d'autre part les avances faites par le même Andrassy à Bismarck, parle de la France en d'autres termes.

Le duc Decazes, très habile, très Français il faut le reconnaître, ne perd pas une occasion d'entretenir l'antagonisme des cercles de la cour russe contre Andrassy et saisit toutes celles qu'il peut trouver d'être agréable à la Russie.

*
* *

Gambetta nous arrive avec Spuller le 20 décembre, Gambetta en pauvre santé, Spuller toujours heureux, au delà de toute expression, de suivre en « fidèle Achate ».

Le temps est superbe, et, dès le lendemain, après une promenade en barque sur la *Fadette* et une flânerie d'après-midi sous les pins de Saint-Honorat, Gambetta se déclare « ravitaillé ».

Le soir, les dominos et les disputes. Spuller et moi, qui sommes les partenaires de Gambetta et d'Adam, nous sommes houspillés de la belle façon pour la moindre faute commise.

Je me venge aux jonchets sur Gambetta, quoiqu'il soit, de ses grosses mains, d'une adresse surprenante.

Le surlendemain de l'arrivée de nos amis, première représentation.

L'auteur : moi; le metteur en scène : moi; la mère noble : moi; acteurs : mon gendre et ma fille, Jules Rosati et Marie Plauchut, sœur d'un blessé soigné chez moi durant le siège.

Le titre de la pièce : *Matanzas, roi de Cuba, ou l'Escalier des amours d'une reine.*

L'explication du titre est que, n'ayant pas de théâtre, c'est sur l'escalier que s'assoient les spectateurs et sur l'un des paliers que se joue la pièce.

Jules Rosati, que M[me] Rosati sa mère, la célèbre danseuse, a superbement costumé, joue le rôle d'Isabelle la Catholique.

Parmi les spectateurs, j'ai d'Ennery qui me fait trembler jusqu'à ce que je l'entende rire de tout son cœur.

Succès incontesté pour les interprètes et pour l'auteur. L'amusant, c'est la gaîté de Gambetta, ses exclamations, ses encouragements aux acteurs et ses applaudissements.

Nous lui votons après la pièce, à lui et à d'Ennery, comme « public », des remerciements.

On soupe joyeux, moi surtout d'avoir pu un moment faire oublier « le joug de la politique » à nos amis.

Gambetta nous parle de cette politique durant nos excursions, car, rentrés à Bruyères, elle est interdite.

Il trouve des difficultés parfois insurmontables et décourageantes dans les négociations qu'il conduit entre les gauches et une partie du centre droit, pour amener une transaction sur le vote des lois constitutionnelles.

Nous parlons des succès oratoires de Challe-

mel, et Gambetta me redit superbement l'un des mots d'un discours de notre ami qui, se défendant contre les attaques violentes de la droite, s'est écrié :

« Ma politique ne consistait pas à rompre avec les passions, mais à les maîtriser et à les calmer ! »

Un ami de M. de Chaudordy vient de Nice voir Gambetta en son nom. Gambetta fait grand cas de M. de Chaudordy, qu'il gratifie toujours de son titre de comte. Moi qui sais l'influence sur l'esprit de notre chef de M. de Chaudordy, partisan de l'alliance anglaise, je ne manque pas une occasion de l'amoindrir.

Je réplique, à ce titre répété :

« Comte, comte... si l'on veut, comte du pape « confirmé » seulement cette année. J'aime mieux ma roture, dont ma grand'mère, de très vieille souche bourgeoise, disait : « Une branche de ma famille s'est laissé anoblir au XVIIe siècle. »

Et Gambetta rit de son bon rire amusé. Il aime tout en même temps : la fierté de la race, la dignité bourgeoise, la franchise populaire.

Je lui dis bien souvent : « Éclectisme, opportunisme, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. »

Gambetta va voir sa famille à Nice; mais, comme il a un besoin extrême de repos, il reviendra le jour même.

Nous passons cette journée seuls avec Spuller.

Il est difficile d'imaginer à quel point est noble

la nature de Spuller. On peut trouver dans son cœur des blessures nombreuses, car il est délicat et susceptible, mais jamais de rancune, car c'est toujours lui qu'il accuse de ses souffrances. Il n'ambitionne rien au monde que de servir les idées, d'aider au labeur de ses amis, d'endosser une part de leur responsabilité. Il n'a besoin d'aucun luxe, même d'aucune aisance. C'est le démocrate pur.

Il a une telle crainte d'être mêlé à une « affaire », que souvent, sans prétexte, apeuré de ce qu'il voit et entend, il demande toujours moitié riant, moitié inquiet, lorsque surgit un événement :

« Est-ce qu'il y a une affaire là-dedans? »

C'est surtout Adam qu'il interroge et en qui il a une absolue confiance. L'honneur, l'honnêteté, ont une telle importance dans sa vie qu'il « tressaute à l'idée qu'ils pourraient être entamés par imprévoyance et inadvertance ». C'est l'un de ses mots.

« Oh! les affaires, dit-il, ça se glisse partout comme les serpents, et j'ai peur de ce qui rampe. »

Écrivain, il a les mêmes scrupules d'honnêteté. Il passe des heures, des jours, des nuits, à s'entourer de documents pour le moindre article. C'est la conscience faite homme, mais il n'a pas, il le répète lui-même, l'énergie première ni le sens de tactique; son âme est celle d'un discipliné, non d'un chef.

*
* *

Gambetta revient de Nice, fatigué d'une seule journée. Il n'y retournera pas. Les siens viendront quand nous ne serons pas en excursion : son père, sa mère, sa sœur et le petit Léon, son neveu.

Nous défendons Gambetta avec une énergie farouche contre le flot de ses partisans, de ses admirateurs, de ses curieux, mais ils auront leur jour et il leur parlera de l'un des balcons de Bruyères.

Ce jour est venu. La maison est tout entière tapissée, de bas en haut, de bougainvillées en fleurs roses et rouges; des balcons pendent les guirlandes bleues de fleurs de la passion.

Le soleil luit sur les aiguilles des pins, les bruyères arborescentes paraissent d'un blanc bleuté sous le ciel d'azur; la mer presque immobile, azurée elle aussi, se gonfle au loin pour se fondre dans l'infini.

Un murmure très doux de la vague prélude aux sonorités de la voix de Gambetta.

Il parle du relèvement de la France abaissée, de la revanche, des Alsaciens-Lorrains qui, l'oreille aux écoutes, entendent les paroles fortifiantes et espèrent en nos espoirs. 1875 va naître, ayons foi dans ce qu'il apportera de réalisation à nos vœux.

Déjà l'Assemblée nationale a voté le principe de la liberté d'enseignement. 1875 verra le vote des lois constitutionnelles et la dissolution.

L'enthousiasme que ces paroles provoquent ne peut se décrire. On crie : « Vive Gambetta ! Vive la République ! » On a le sourire aux lèvres, des larmes dans les yeux.

Le soir du 31 décembre, une discussion passionnée s'engage entre Gambetta et Spuller, à laquelle Adam et moi nous prenons part. Pour Spuller l'esprit germain a sa valeur.

Pour Gambetta, l'idée latine est la seule généreuse, gonflée de vitalités progressistes. Les conquêtes latines ont partout apporté la vie, le sens de l'autorité par le droit, l'ordre dans l'esprit ; l'idée germaine c'est la perpétuelle thèse, l'ergotage, la suprématie de la raison, le doute par la pesanteur de l'argument.

« L'Allemagne se personnifie aujourd'hui en Bismarck, dit Gambetta ; l'esprit latin-français en moi. Que préfères-tu ?

— Toi, » répond Spuller agacé.

La discussion se termine par une analyse de nos caractères qui nous catégorise chacun : Spuller est un Franc, Gambetta un Latin, Adam un Gaulois, moi une Grecque, mais gallo-grecque.

Il faut quitter Bruyères ; la politique rappelle Gambetta, Spuller, Adam. Les monarchistes n'ont-ils pas inventé d'organiser le Sénat avant le vote des lois constitutionnelles ? Le 6 janvier,

dans son message, le maréchal reprenant à son compte le programme monarchiste a déclaré qu'en 1880 les assemblées auront « la liberté pleine et entière de déterminer la forme du gouvernement de la France ».

Cinq ans dans le provisoire encore! C'est affolant.

Gambetta m'écrit le 7 :

Ma chère amie,

Hé bien! nous voilà en pleine crise, le ministère parti, le maréchal blessé plus sérieusement qu'à Sedan au visage, les partis affolés, l'Assemblée effarée, les candidats ministres en rut, et moi calme et tranquille aux premières loges. J'écarquille mes yeux, j'ouvre toutes grandes mes oreilles, j'entends, je vois bien des choses, je ne m'arrête à rien. Il faut regarder au loin, car les misères du jour sont indignes de nous occuper. De quelque façon que se termine la crise, tenez pour certain qu'un grand, qu'un immense pas a été fait hier pour la dissolution. L'année ne s'écoulera pas sans que le pays soit consulté et ne reprenne sa souveraineté indignement usurpée par ces faquins ivres de leur importance improvisée. Nous ferons les élections générales sous la main de la dictature impuissante à faire sérieusement peur, et dès lors le résultat apparaît. La prochaine assemblée sera vraiment républicaine, et, si elle est à la hauteur des circonstances, nous serons libres et à la veille de redevenir forts. Vous jugez donc par ces quelques lignes qu'en dehors des compromis et des replâtrages qui se préparent, je trouve le train des affaires en bonne voie et bien aiguillé. Je n'ai pas à m'applaudir outre mesure de la fermeté d'esprit de nos amis ; ils sont déplorablement enclins à toujours voir l'horizon en noir et ne savent jamais que passer de la plus naïve confiance en eux-mêmes aux plus sombres appréhensions.

Je suis déjà depuis longtemps familiarisé avec cette fatale disposition de leurs esprits, et je l'ai toujours supportée avec philosophie, mais je ne veux pas vous quitter sans vous apprendre que les quelques jours passés auprès de vous, à Bruyères, ont singulièrement fortifié en moi cette égalité d'âme et cette sérénité d'esprit qui font que je ne me suis jamais senti plus propre à faire tête aux intrigues comme aux défaillances.

Je vais dîner ce soir avec Adam; je vous prie d'embrasser tous vos enfants pour moi et de recevoir les sentiments d'inaltérable affection de votre tout dévoué.

LÉON GAMBETTA.

On a inauguré l'Opéra le 5 janvier. J'avais vu terminer avant mon départ les vingt-cinq compositions de Baudry. Les portraits des grands compositeurs m'avaient surtout intéressée : celui de Mozart, ma passion posthume; celui de Meyerbeer, mon souvenir. Je le revoyais chez Alexandre Weill, je me rappelais ses petits bouquets de violettes. Homère, Orphée, mes aïeux grecs, m'apparaissaient comme je les évoquais moi-même, et je le disais à Paul Baudry auquel je désirais que mon enthousiasme donnât un avant-goût d'un grand succès certain.

Garnier était là, répétant mes louanges et ajoutant :

« Je suis sûr que vous êtes comme les autres, que vous hurlez contre le « style criard » de ma construction. Je m'en bats l'œil. Le temps et sa patine me vengeront. »

Je lis tous les journaux pour bien connaître

l'opinion qui se dégage sur l'œuvre de Garnier, sur celle de Baudry. On « hurle sur le style criard de la construction ». L'escalier cependant trouve grâce, mais c'est en somme un monument de l'Empire, et alors on plaint le pauvre contribuable qui a donné son argent, etc., etc. L'œuvre de Baudry est contestée, Carpeaux est attaqué par quelques-uns avec violence.

« Le temps, le temps patinera tout cela ! »

De Spuller, une longue lettre qui le fait connaître dans la sollicitude tendre de son amitié :

Paris, 15 janvier 1875.

Je sais que vous êtes seule dans Bruyères, ce lieu charmant et gai, devenu tout à coup désert, triste, et dont il paraît qu'il vous faut éloigner tout le monde*. Vous voilà dans une grande épreuve ; vous qui savez si bien supporter, avec tant de réserve même exagérée, la douleur quand elle vous saisit, comment supporterez-vous la douleur, le mal, qui accablent un des êtres que vous aimez ? Comme vous devez être inquiète et comme je voudrais être auprès de vous. Je vous aiderais d'abord dans vos soins, et puis j'en serais témoin. Je crois vous voir, vous entendre. Vous ne devez plus penser à vous et donner tout votre temps, toutes vos anxiétés à cette pauvre jeune malade. Je voudrais être là quand vous la soutenez, quand vous la consolez. Il me semble que vous, qui à de certains moments rejetez bien loin tous les soins qui vous sont dus, devez être un excellent médecin tout attentif, tout empressé, avec autant de cou-

* Il s'agissait d'une fièvre typhoïde d'une jeune femme de chambre, fille de mon concierge de Paris, que j'avais connue enfant et que je disputais à la mort.

rage que de patience, le sourire dans les yeux et les bonnes et douces paroles sur les lèvres, vous aimez vraiment en esprit tous ceux qui vous entourent. Il y a tout pour eux à attendre de votre présence. Le contact des personnes exquises est un puissant remède ; un généreux cordial est au fond de l'air qu'elles respirent et qu'elles apportent, et c'est d'air bon et pur que la souffrance a le plus besoin. Et puis soigner un être faible et tout désemparé dans la vie, c'est une si belle et noble tâche. Le grand artiste de la Renaissance, Michel-Ange, eut un jour à l'accomplir. Son vieux et fidèle serviteur Urbain qui ne l'avait pas quitté depuis plus de trente ans tomba malade. Michel-Ange voulut le guérir. Je ne sais plus s'il y réussit, mais ce que n'ai pas oublié, ce sont les belles et hautes paroles que le grand homme a déposées dans une lettre admirable qu'il écrivit à ce sujet :

« La douleur est une source d'émotions qui ne sont pas toutes dangereuses ; souvent il arrive qu'on se sent plus fort, moins débile, moins attaqué soi-même, à comparer ses propres maux avec ceux que l'on voudrait à tout prix enlever aux autres. »

Je suis convaincu de votre énergie et de votre courage. Je souhaite même que vous ne vous laissiez pas trop entraîner au delà de ce que vos forces vous permettent. Veillez, mais de loin. On doit bien savoir autour de vous que vous compatissez et que jour et nuit vous pensez à tout ce qu'il faut pour amener une guérison désirée. Ne compromettez en rien une action si bienfaisante, plus nécessaire même que celle d'un homme de l'art.

Cette maladie inopinée vous prive de vos enfants qu'il a fallu éloigner : Mme Alice et sa jeune Pauline. Je sais que vos douleurs de tête continuent. Portez votre attention de ce côté, sans toutefois vous abandonner. Mais quelles recommandations est-ce que je risque là ? Est-ce que vous n'avez pas en ma présence donné mille

exemples de votre force morale employée quelquefois trop durement à vous contenir?

Ainsi vous considérez votre saison de Bruyères à peu près comme finie. Ne regrettez pas cependant de n'être pas à Paris. Il fait un temps des plus mauvais, gris, humide, sans ciel bleu, et, quoiqu'il fasse assez doux, nulle saison ne serait pour vous plus désagréable. On nous annonce d'ailleurs une recrudescence de froid pour le 22 janvier. Ne vous hâtez pas de revenir. Et d'ailleurs le pouvez-vous? non pour vous, mais pour autrui, d'ici longtemps. Nous suppléerons, nous vos amis d'ici, du mieux que nous pourrons à cet éloignement qui chaque année vous est imposé et qui va vous écraser vraiment de tout son poids jusqu'à vers la fin de janvier. Vous aimez à ce que l'on vous écrive, nous vous écrirons. Je suis déjà en retard, mais ce n'est pas faute d'avoir souvent pensé à vous dire de quel bien m'a été mon dernier séjour auprès de vous. Quand je vous dis que vous excellez à toucher d'une main légère et compatissante aux pires souffrances, celles de l'âme, c'est par expérience que je parle. Vous ferez aussi bien, car mieux est impossible, pour d'autres douleurs plus immédiates et, je l'avoue, d'une tout autre conséquence.

Vous devez être au courant de la situation politique. Je ne sais ce qu'on vous en écrit. Quant à moi, je la trouve contradictoire, gênante et obscure. Je sais qu'il y a du bon et du mauvais, du pour et du contre, et c'est ce qui me fait dire qu'elle est contradictoire.

Le bon, c'est que finalement nous aboutirons à la dissolution si rien ne survient, mais le mauvais, c'est qu'avant d'aboutir à la dissolution il peut survenir un incident d'une gravité telle que tout peut culbuter. Vous apercevez bien, comme tout le pays, que M. de Mac-Mahon est forcé, acculé. Il est échec et mat. Impossible à lui de faire un pas, un mouvement, sans tomber dans le précipice ouvert de tous côtés autour de lui. Voilà donc un homme qui peut perdre la tête faci-

lement, et c'est toujours une affaire inquiétante et grave que de se trouver en face d'un homme qui se trouve pris entre son devoir et son intérêt. Son devoir consisterait pour lui à se retirer, ayant échoué avec ses amis dans la tâche qu'ils avaient entreprise de ramener la France à la monarchie. Son intérêt lui conseille au contraire de rester là où il est, et ce serait à merveille, si, pour y rester, il consentait à mettre sa main dans celle des hommes qui sont assurés d'avoir la majorité dans le pays. Mais ce n'est pas là ce que l'on dit. Il résulte de toutes les conversations qu'on publie, que M. de Mac-Mahon témoigne plus d'éloignement que jamais pour les républicains. S'il tient à rester pour défendre les intérêts conservateurs, tels que les entendent les monarchistes, et s'il ne veut pas entendre parler d'un gouvernement de concert avec les républicains, il y aura tôt ou tard conflit. C'est ce jour là qu'il sera pris entre son devoir et son intérêt. Et qui pourra répondre qu'il ne succombera pas à la détestable intention de sauver, lui aussi, la société à son tour?

Pour ce qui est de la dissolution il est de plus en plus évident que c'est la seule issue finale de cette crise chronique. La France le sent bien. Aussi ne pense-t-elle pas à autre chose, mais ce qui est gênant, c'est que les manœuvres parlementaires exigent, à ce qu'il paraît, que les républicains semblent n'être pas trop pressés de l'obtenir. Aussi les voit-on, avec un vif déplaisir qui se traduit par des paroles ironiques, s'abstenir de la réclamer.

Il y a là un vrai danger auquel on ne songe pas assez. Il ne faudrait pas que le pays crût, même à tort, que les républicains de l'Assemblée ne tiennent pas plus que les monarchistes à quitter la place et à rendre la parole à la France. On serait fort embarrassé pour expliquer plus longuement ces choses à la face du pays. Voilà la gêne. Elle m'étreint parfois au point de me pousser au doute sur le succès final. Enfin tout est

obscur. Nous ne savons pas où nous allons. Nous donnerions un beau jour dans le panneau de la République aumalienne par l'effet de la conjonction des centres qu'il ne faudrait pas trop crier au miracle. Songez bien que tout ce qui se fait, tout ce que l'on médite de faire a pour but d'opposer une barrière à ce que l'on appelle le radicalisme légal, et vous savez bien que même et surtout parmi les républicains, les radicaux sont représentés volontiers comme des trouble-fête dangereux qu'il importe de contenir. Vous devez me trouver bien pessimiste. Hélas! non, je ne le suis pas. Vous avez entendu dire que j'ai l'imagination craintive et poltronne, c'est un jugement dont j'appelle. Est-ce que vous ne devinez pas en moi, avec ce délicat instinct des femmes qui saisit jusqu'aux nuances, un désir sans cesse en éveil de rencontrer la note vraie et juste, sans emphase et sans faiblesse, sans exaltation comme sans désespoir? Vous direz que je me flatte. Mon excuse : je me livre et me découvre. J'ai si grand'peur de ne pas saisir, de ne pas tenir la vérité pour la faire tourner au profit *de quoi et de qui vous savez,* que parfois j'hésite, je me trouble et je m'égare aux yeux de ceux qui devraient toujours respecter en moi mes scrupules, mes doutes et jusqu'à ma pusillanimité. Je me dis souvent que lorsque je me trompe c'est non pour moi seul mais pour d'autres, et c'est ce qui me fait tâtonner, aller et venir, tourner autour des idées, des hommes, des faits et des situations. Je m'imagine que vous ne trouverez pas cette destinée bien attrayante; mais que voulez-vous, c'est la mienne : A chacun son lot.

Je vous dirai cependant que nous autres, patriotes avant tout, nous avons sujet de nous grandement réjouir même au milieu des incertitudes de l'heure présente. L'esprit d'innovation et de réforme l'a emporté hier sur l'esprit de routine et de vétusté dans les affaires militaires. C'est un fait considérable. Je désire qu'il réjouisse votre cœur autant qu'il a réjoui le mien. Notre

ami disait que c'était le vrai commencement de la revanche. C'est une parole qui est faite pour nous rendre un peu de courage. Il faut souhaiter que cette réforme militaire sorte enfin de l'ornière où l'on s'obstine à la maintenir. La jeune armée l'emporte sur l'ancienne. Tout ce qu'il y a d'actif, de résolu et de propre au travail dans les rangs de nos officiers applaudit à ces décisions. Les vieux états-majors de l'Empire sont confondus. Il faut, dit-on, un commencement à toutes choses. Je ne sais d'ailleurs comment on pourrait s'en passer. Si c'est le commencement, tant mieux, mais les bureaux sont là! Voyez-vous, il n'y aura de vraie réorganisation de l'armée qu'avec un nouveau gouvernement qui ne peut-être que celui de la République des républicains. Nulle réforme ne montre mieux l'étendue et la portée d'un changement politique et social vraiment considérable qu'une réforme qui touche aux institutions militaires d'un grand peuple, mais il faut que le changement politique et social précède; sans cela, rien.

Mais voilà bien de la politique. Je ne sais pourquoi je ne puis me résoudre, quand je vous parle ou quand je vous écris, à entrer avec vous en conversation sur les sujets qui me sont les plus habituellement étrangers; avec vous il semble que je ne puisse faire autrement que de parler toujours sévèrement, toujours à fond, non sans quelque raideur. D'où vient cela? Il y a de ma part, croyez-le, une certaine timidité, quelque libre d'esprit qu'il me plaise de me supposer, je sens bien que je ne me possède pas à ce point d'éviter toute gaucherie. Excusez-moi avec votre bienveillance accoutumée. Le cœur est droit, bien droit, et l'esprit ne demanderait pas mieux que de se détendre. Cela viendra, peut-être, non pas avec le temps qui ne peut plus m'apporter de grâces, mais cela viendra si je parviens à me retrouver moi-même dans une situation où je n'aurai plus mes soucis, mes inquiétudes à tous propos et même hors de propos. Je le confesse, moi aussi je traverse une période de crise

chronique. J'espère qu'elle se dénouera avec la grande.

Je ne vous donnerai pas de nouvelles du monde. Je n'ai vu personne depuis mon retour. Mardi il y avait sauterie au piano (suis-je assez bon reporter?) chez Mme Joseph Magnin. On m'a dit merveille de la fraîche et piquante beauté de Mlle Scheurer-Kestner proclamée reine de la soirée. Pour toute distraction, je suis allé dimanche entendre un peu de musique aux concerts populaires. On y rêve de la façon la plus adorable. Au dernier morceau, j'ai dû me lever pour livrer passage à Mme Charles Hugo qui sortait avant la fin. Elle était suivie de Mme Ménard-Dorian que je n'avais pas aperçue durant tout le concert quoique je fusse à quatre places au plus de son fauteuil. Vous voyez que j'avais rêvé tout mon content pendant le quintette en *la* du divin Mozart.

A bientôt, chère madame, je vous envoie les affectueux respects d'un ami tout dévoué.

E. SPULLER.

Spuller est tout entier dans cette lettre, et il n'est nul besoin de le chercher ailleurs. Le voilà dans les moindres replis de son âme un peu inquiète, surtout appliquée, parfois naïvement, à faire bien, le mieux possible; sensible, bon, mais embarrassé par l'atavisme germain au milieu d'amis gallo-latins à qui leur race a donné des souplesses.

Son ambition est de nous ressembler; il vaut par le cœur et par l'esprit autant que nous, mais sa lenteur l'empêche de prendre les mêmes chemins. Il se sent gauche, lourd, sans grâce, sans aisance, sans promptitude.

Gambetta, latin jusqu'aux moelles, lui échappe sans cesse. Il n'arrive jamais à temps

pour le saisir, son dévouement est en retard, ses avis trop longuement réfléchis. Un esprit prompt est souvent mieux en cour que lui auprès de l'ami qu'il adore, qu'il voudrait servir, garer, appuyer, seconder à chaque heure.

Et Spuller souffre tout ce qu'on peut souffrir, n'arrive à rien de ce qu'il faudrait faire, se désole de n'entrer jamais à temps en action visible et de se perdre inutilement en des projets irréalisables dont je suis la confidente.

C'est en moi qu'il trouve le plus de compréhension de sa nature, car j'ai mes réserves sur la doctrine parfois trop absolue de l'opportunisme, plus préoccupé du fait qui surgit que des prévisions à échéances lointaines. Le saint-simonisme, qui enseignait de dégager chaque jour l'élément progressif, domine parfois exagérément l'esprit de nos amis. Je l'ai dit un jour à Gambetta. Merveilleuse tactique d'opposition, mais il faudra en changer dans la victoire, et je répète à Spuller que, n'ayant pas sa place à l'avant-garde, à l'attaque, dans la cavalerie légère, il l'aura le jour où la masse de l'armée républicaine sera maîtresse des positions, où il faudra du poids dans les résolutions.

Gambetta, non sans peine, réussit enfin à mettre d'accord les gauches sur la nécessité d'en finir avec le vote des lois constitutionnelles.

Le centre gauche est plein d'ardeur. Tous ses membres sont convaincus que les possibilités de fonder la République se précisent.

Le centre gauche, trouvant confus le projet du rapporteur de la commission des Trente, M. de Ventavon, propose un amendement ainsi conçu :

« Le gouvernement de la République française se compose de deux assemblées et d'un président, chef du pouvoir exécutif. »

Malgré le talent que M. Laboulaye dépense dans la défense de cet amendement, il est repoussé. Un membre influent de l'assemblée, M. Wallon, propose une modification à l'amendement du centre gauche.

Chose curieuse et un peu stupéfiante, M. Buffet laisse se rouvrir la discussion, de laquelle ressort un texte modifié une fois de plus et voté à une seule voix de majorité.

La République entre par une porte entrebâillée; mais si la forme de la victoire est plus que médiocre, la victoire elle-même n'en devient pas moins réelle.

Louis Blanc avait refusé de voter la constitution, et Rochefort écrivait à Adam :

30 janvier.

Mon cher Adam,

Je vous écris deux mots sous le coup d'une indignation qui touche au désespoir. La conduite de Louis Blanc est sans nom. Quand on est aussi rigide dans son armure, on se fait tuer sur les barricades et on ne reste pas à Versailles pour défendre la République modérée qu'il vient de perdre en même temps que l'autre du reste. Son discours et son vote sont ardemment dirigés

contre Gambetta. C'est une honte! Oh! les hommes petits!

S'il croit avoir gagné du terrain dans la République avancée par cette attitude, il se trompe singulièrement. Pas plus que lui nous ne voulons de président, mais ce détail eût été réglé plus tard. Je ne connais la séance que par les dépêches, sans aucun détail, mais j'en ai assez pour avoir l'estomac serré et la bouche sèche.

Je vous embrasse cordialement,

HENRI ROCHEFORT.

Par une traîtrise de M. de Broglie une disposition additionnelle fut votée à la loi sur l'organisation des pouvoirs publics.

Cette organisation ne pouvait avoir lieu qu'après le vote du projet sur le Sénat, et la droite espérait que l'extrême gauche ne le voterait pas puisqu'il créait des sénateurs inamovibles au lieu de soumettre les élections à un vote semblable à celui des députés.

La République faillit être compromise par là, et Gambetta prononça le 12 février l'un de ses plus éloquents discours. Il adjura la droite de voter cette loi du Sénat faite pour elle. Il montra à quel point les gauches s'étaient sacrifiées, quels prodiges de modération elles avaient faits.

Gambetta terminait ainsi :

« Jusqu'à présent nous vous avons donné des gages, je l'ai dit et je le maintiens. Plus tard on nous jugera et on nous jugera moins sévèrement, malgré les fautes que nous avons pu commettre, que vous ne serez jugés vous-mêmes. Plus tard on dira que vous avez man-

qué la seule occasion, peut-être, de faire une République ferme, légale et modérée. »

*
* *

Ma jeune malade est en convalescence. Je rentre à Paris. Tout le monde me raconte que Gambetta a mis une telle passion, une telle émotion dans ses discours, dans ses efforts de persuasion, qu'il a ému jusqu'à certains ministres du septennat. On espère donc un vote favorable à la constitution des pouvoirs publics.

Le 24 février la loi sur le Sénat est adoptée. On imagine notre joie, ce que deviennent les réunions chez nous, comme allégrement les plus épaissis par les années montent nos étages. Sans doute elle est bien malingre encore, notre République, mais la robustesse lui viendra, et nous voilà certains qu'avant peu de jours la loi sur l'ensemble des pouvoirs publics sera votée.

Les gratitudes des vieux républicains vont toutes à Gambetta, qui a conduit les négociations avec une diplomatie « opportune » merveilleuse, à l'affût de toutes les maladresses de l'ennemi, de toutes les mésintelligences de l'adversaire. Adam et Duclerc ont été ses principaux lieutenants, allant de M. Thiers à lui. Le duc d'Audiffret-Pasquier, M. Bocher, le groupe Lavergne, se sont montrés d'une solidité à toute épreuve.

Adam me dit que l'un de ces derniers jours, à une réunion de l'Union républicaine, et aux délégués des autres groupes, Gambetta a arraché des larmes.

On a repris la *Jeanne d'Arc* de Gounod et de Jules Barbier. On y court, on applaudit avec enthousiasme. On s'exalte sur les beaux sentiments, sur les grandes figures. L'amour de l'héroïsme ne s'éteint pas, quoi qu'en disent nos ennemis, au contact des idées républicaines.

Je vais presque chaque jour à Versailles, mon impatience du résultat des séances ne pouvant attendre les nouvelles incomplètes des journaux et le retour d'Adam.

L'un de ces soirs nous revenons avec notre ami Boysset qui vient à Paris pour banqueter radicalement, avec Pierre Lafitte, le continuateur orthodoxe d'Auguste Comte, et Gambetta.

Boysset proteste contre le mode différent d'élection pour le Sénat, il ne voudrait qu'un collège électoral pour les deux Chambres ou, plutôt, qu'une seule Chambre. Il cite l'admirable discours de Gambetta, en 1870, s'élevant contre le régime des deux Chambres, disant qu'il est inconciliable avec le principe de la souveraineté nationale.

Aujourd'hui c'est Gambetta lui-même qui devient le fondateur du Sénat. Boysset n'est pas opportuniste, oh! non, et il ne le sera jamais!

« Alors, Boysset, réplique Gambetta, vous ne pouvez admettre qu'une opinion ancienne soit modifiée par un fait nouveau?

— Il y a des principes d'ensemble qui, une fois reconnus justes après des expériences répétées, s'imposent; et c'est recommencer inutilement les expériences que de ne pas les respecter.

— Dans les siècles des siècles, ainsi soit-il! ajoute Gambetta. C'est le dogme infaillible, intangible.

— Oui, le dogme du suffrage universel est intangible, » répète Boysset.

Lafitte, à son tour, prend part à la conversation.

« La formule du suffrage universel plaît aux esprits naïfs...

— Merci, dit Boysset.

— Mais, continue Lafitte, elle est incomplète et paradoxale. La Chambre et le Sénat représentent deux aspects différents de la vie sociale : le point de vue individuel et le point de vue collectif. Le système des deux Chambres, l'une avec le suffrage universel et l'autre avec des collèges spéciaux, l'une étant la représentation du nombre, l'autre celle des forces sociales, est un système d'équilibre nécessaire. »

Gambetta est enchanté de la formule de Lafitte, Boysset s'entête et continue la discussion.

« Croyez-moi, mon cher Boysset, dit Adam,

nous étions, en 1848, les plus braves gens du monde, mais de fichues bêtes.

— Parlez pour vous, Adam.

— Je parle pour nous deux.

— Une offense, un duel à mort, quoi, dit Boysset en riant, car je vous réponds par une injure : Gambetta fait de vous un traître à nos vieilles idées. »

Gambetta vient dîner avec nous. Nous avons à nous entretenir d'un projet qui lui est cher, d'une affaire de famille qu'il m'a priée de conduire quand j'étais à Bruyères.

La sœur de Gambetta, Mme Benedetta, est veuve. Son mari a été l'un des premiers tués au siège de Paris, laissant un fils né trois ou quatre mois après sa mort. Ce fils, le petit Léon, est très aimé de Gambetta; il voudrait le prendre, l'élever, en faire son héritier politique, mais il sent la cruauté de l'enlever à sa sœur et la voudrait remariée, ayant d'autres enfants.

Il a songé à l'un de ses camarades de Cahors, Léris, qui a autrefois été très épris de Benedetta.

Léris habite Nice comme la famille de Gambetta, et il occupe un poste dans l'administration des Domaines.

Gambetta m'avait chargée d'une mission assez délicate auprès de ce célibataire qui se disait endurci : celle de pénétrer ses intentions à propos de la reprise possible des vieux projets

de mariage avec sa sœur. Je devais, bien entendu, parler à Léris en mon nom seul, autorisée seulement à dire que Gambetta répétait volontiers qu'il l'eût aimé pour beau-frère, car il le tenait pour le plus parfait galant homme de la terre.

J'abordai donc le sujet un jour que Léris, appelé pour affaires à Cannes, était venu me demander à déjeuner à Bruyères.

Il me parut, tout d'abord, un peu troublé à l'idée que je croyais le mariage encore possible, et je le vis touché aux larmes lorsque je lui répétai le mot de Gambetta sur lui. Je ne doutai pas un instant que son affection pour Benedetta fût restée très tendre, mais il se raidit et me pria de ne pas insister.

« Un tel mariage est impossible, impossible, répéta-t-il résolument.

— Pourquoi ?

— Vous tenez à le savoir de moi, vous ne le devinez pas ?

— Oh ! pas du tout.

— J'aime énormément Benedetta, il me serait très facile d'adopter son fils qui est très attachant, je chéris presque comme des parents le père et la mère de Benedetta et de Léon. Quant à Léon je suis l'un de ses plus passionnés admirateurs.

— Alors ?

— Mais ma situation qui réalise toutes mes ambitions, pour laquelle je n'aurai jamais une

faveur à demander à l'influence de Gambetta, car la seule chose que je puisse désirer c'est qu'on m'oublie à Nice, cette situation serait plus qu'insuffisante pour l'entretien d'une famille. Or, Gambetta ne peut doter sa sœur puisqu'il ne possède rien, et ses parents ont à peine ce dont ils ont besoin. Et quant à obtenir pour moi une place qui devrait être une faveur exceptionnelle due à ma parenté avec le chef de l'opposition, j'imagine que celui-ci ne la demanderait pas à ceux qui nous gouvernent. »

J'avais écrit à Gambetta le résultat de ma conversation avec Léris ; il me la faisait répéter avec plus de détails, m'interrogeait sur mes impressions et les possibilités d'une nouvelle reprise de pourparlers.

Mes impressions se résumaient en une seule : mon estime plus grande encore pour le caractère de Léris, qui n'admettait pas l'idée d'un trafic d'influence dont il eût pu cependant être le bénéficiaire. Quant aux possibilités d'une reprise des pourparlers, mon avis était qu'avec un caractère comme celui de Léris, si aisément cabré, si fier, il fallait ne rien brusquer, laisser le temps faire son œuvre de réflexion.

« A l'automne, dis-je à Gambetta, je puis reprendre les choses en l'état où je les ai laissées, au cas où vous auriez une solution dans l'esprit. »

*
* *

Enfin, le 25 février, brusquement, comme si elle discutait une question de mince importance, précipitamment, l'Assemblée vote, par 425 voix contre 254, la loi sur l'ensemble des pouvoirs publics.

Cette Assemblée, à laquelle on avait tant nié le pouvoir constituant, s'en est emparé sans le prendre au sérieux et l'exerce un beau jour à la diable par lassitude. Ah! que les grands mots ont peu de valeur et les grandes indignations peu de durée!

Certains de nos amis disent que Gambetta n'a pris la défense du Sénat que parce qu'il a vu dans sa recréation un affaiblissement du pouvoir exécutif et surtout la possibilité d'annihiler ce même Sénat à l'aide de la manipulation plus aisée du suffrage restreint.

Le fait est que Gambetta est passé maître dans l'art du groupement des influences républicaines dans les provinces, dans les communes. Comme il me l'a écrit lui-même, il connaît en détail les forces dont il dispose. C'est un chef qui sait le nombre et la valeur de ses soldats.

M. Rouher est dans une irritation violente; il déclare qu'il combattra la constitution à ou-

trance et luttera de toutes ses forces dans les élections qui vont certainement suivre.

M. de Broglie, lui aussi, a voté la constitution. Grévy s'est abstenu, ne reconnaissant pas à l'assemblée le pouvoir constituant. L'intègre Grévy est intégral.

Nous faisons une scie à Victor Lefranc après chacun de ses votes, et l'on continue pour celui de la constitution. Dès qu'on l'aperçoit, on se dit haut les uns aux autres :

« Lefranc a bien voté, quoique centre gauche. »

Et lui de répondre gravement avec un accent inimitable :

« Les centres sont à l'abri des tiraillements de droite et de gauche et, par là même, indépendants ! »

* * *

Nous avons assisté à la première représentation de *Carmen,* dans une baignoire si étroite que mon gros ami Spuller n'a pu se mettre à côté de moi, et nous avons beaucoup ri d'être l'un derrière l'autre, Adam, Spuller et moi. Cette « première » m'intéressait plus que tout autre parce que l'opéra est tiré d'une nouvelle de Mérimée et que ses deux héroïnes favorites étaient Carmen et Colomba.

Spuller a trouvé le public froid et stupide, et, les jours suivants, la critique idiote.

« Galli-Marié, répète-t-il, est admirable, et Bizet a fait un chef-d'œuvre. C'est du talent français sans alliage. »

Un soir, chez nous, Burty prend plaisir à taquiner Spuller, qu'il rend furieux parce qu'il prétend qu'un rédacteur de la *République française* ne peut pas avoir une opinion raisonnée en musique.

« C'est un chef-d'œuvre, » répète à satiété Spuller.

Ah! cela nous manquait! Nous avons une crise ministérielle. Le général Ducrot dit tout haut que c'est la faute des républicains et des orléanistes, qu'il faut en finir et faire un coup d'état. Adam est de plus en plus mordu par le désir d'avoir une affaire avec Ducrot.

Un ministère Buffet est enfin constitué. Nous en sommes toujours à la politique du 24 mai, avec une sorte de retour lent mais sûr au programme de M. Thiers.

Les déclarations du président du Conseil, malgré celles plus nettes de M. Dufaure, du général de Cissey et de M. de Meaux en faveur de la République, entament nos joies, réduisent quelque peu nos espérances. Seule, la nomination des sous-secrétaires d'état, celle surtout de notre ami Bardoux et le maintien de notre ami Louis Passy nous rassérènent.

Le soir de sa nomination, Bardoux vient un

instant chez nous recueillir les félicitations des uns, la critique des autres.

Testelin appelle Bardoux de son petit nom, qu'il trouve délicieux :

« Agénor, lui dit-il, méfiez-vous de ce vieux renard de Dufaure, il vous mènera pendre.

— Quand on est de la basoche, on en peut remontrer, même aux plus retors. Ah! je le confesse, M. Dufaure est rusé. Il aime à être obéi. Voyez, il choisit Ribot comme secrétaire général à la Justice, parce qu'il ne lui résistera pas.

— Avec ça que vous résistez, vous Bardoux comme le miel. »

C'est Gambetta qui, le premier, a baptisé ainsi Bardoux.

Duclerc prétend que tout est sauvé puisque Decazes reste et que la politique extérieure de la France est aussi clairvoyante, aussi fière qu'elle peut l'être.

Le duc d'Audiffret-Pasquier, qui dans toutes les négociations à propos de la constitution s'est déclaré partisan d'une solution républicaine, est nommé président de la Chambre ; Duclerc devient, à notre grande joie, vice-président. La République, lentement mais sûrement, gagne du terrain.

Nous voyageons à un retour de Versailles avec le général Le Flô. Il est revenu pour voter les lois constitutionnelles.

Nous parlons Russie. Je lui dis à quel point

je souhaiterais une alliance russe. C'est aussi son souhait le plus ardent, mais bien chimérique, le tsar ayant pour Guillaume Ier autant de respect que d'affection. Bismarck cependant commence à l'inquiéter et à l'irriter. Il le trouve dominateur avec fracas.

Le Flô a la fierté d'être persona grata près d'Alexandre II, le tsar préférant comme ambassadeurs les militaires aux diplomates.

Un diplomate est forcé de demander audience pour la plus petite communication, et il ne peut abuser des audiences. Un militaire voit l'empereur au manège, et il peut lui parler « comme par hasard » des petites questions.

« Alexandre II est un charmeur, nous dit Le Flô. Peu à peu ses rancunes s'apaisent contre la France « trop polonaise mais qui s'amende, » répète souvent le tsar. Pourquoi donc êtes-vous russophile? me demande Le Flô.

— Je n'ai pas oublié qu'Alexandre Ier a sauvé notre France du démembrement, et que le tsarewitch a refusé de boire à la défaite de Sedan. Quoique « polonaise » dans ma jeunesse, je ne puis cesser de tourner mes regards vers la Russie, que je crois aussi menacée par Bismarck que nous.

— C'est ce que je ne cesse de dire aux Russes, qu'ils seront, de façon ou d'autre, les premiers visés par le potentat de Berlin, et j'en trouve plus d'un de mon avis. »

Nous sommes en vacances pour deux mois.

La Chambre se sent condamnée, et elle ne songe qu'à reculer le moment fatal du congé définitif d'un grand nombre de ses membres.

* * *

Quinet meurt le 27 mars à Versailles. C'est n chagrin pour Adam. Sa mort frappe douureusement la démocratie, car c'est l'une de s grandes figures et de ses âmes les plus utes qui disparaît.

L'œuvre de Quinet est un peu pompeuse, et défaut était propre à son temps plus encore à lui-même, car à ses débuts tous pontient, comme seuls possesseurs depuis les cles des siècles des grandes vérités sociales politiques, des suprêmes révélations, des rands principes de justice, de liberté, d'humanité. Ceux qui ne trouvent pas à Quinet une haute valeur comme écrivain, comme poète, et surtout comme incomparable éducateur, comme moralisateur, n'ont fait aucun effort pour le replacer dans son temps et l'ont seulement parcouru. Il est l'égal des plus grands de notre littérature. L'homme était droit, généreux, n'ayant jamais eu d'autre but que celui de contribuer à la vulgarisation des plus nobles idées.

Gambetta me montre le plan du discours qu'il

a fait sur Quinet. Le voici; il m'a paru curieux de le copier.

« La mort frappe à coups redoublés.
« Invitation de la famille.
« Vu au 4 septembre.
« Sa vie de travail et de dévouement.
« Puissance, philosophie, poète, historien, moraliste, patriote, prophète.
« Hautes spéculations de l'esprit.
« Vues profondes sur la démocratie-peuple et bourgeoisie.
« Enseignement.
« Esprit sérieux et sûr.
« Homme au-dessus des détails; malgré dissidences accord profond sur les choses à réaliser.
« Ascendant.
« Descendant.
« La tradition se transmet, les méthodes se changent.
« C'est donc avec une piété filiale que nous garderons son esprit, nous évoquerons ses leçons, nous tiendrons de plus en plus à modeler nos actes sur les siens, sans répondre de toujours y atteindre.
« Deux choses : la République et la justice.
« Nous avons l'instrument légal de notre affranchissement.
« Apprenons à en user. »

Adam revient enthousiasmé du discours sur la tombe de Quinet, et, comme il essayait de m'en donner l'impression, je lui dis :

« C'est bien simple; à la place de Gambetta, voilà les idées que j'aurais développées. »

Et je lui citai le plan du discours que Gambetta m'avait donné et dont je ne lui avais pas parlé.

Adam, stupéfait, conçut pour moi ce jour-là une admiration sans bornes. Il me crut sorcière et alla le soir même raconter ma « divination » à Gambetta, qui raffolait des quiproquos.

Ce ne fut que quelques jours plus tard que je désillusionnai Adam.

Le bureau de l'Assemblée avait fait à Edgar Quinet l'outrage de ne pas envoyer une délégation à son enterrement, mais Victor Hugo, Brisson, Laboulaye, Gambetta, y parlèrent et par là firent à sa famille plus d'honneur que quelques délégués tirés au sort.

Je n'avais parlé que rarement à Edgar Quinet, mais la noblesse de ses traits, la limpidité de son regard, la dignité de ses gestes, et surtout sa préoccupation de n'être jamais solennel tout en étant très élevé dans l'expression de sa pensée, avaient une séduction irrésistible.

La conscience de Quinet était d'un scrupule qui se trahissait par des hésitations que son courage lui reprochait; ce scrupule se manifestait en efforts pour assouplir son esprit à la plus large compréhension des idées nouvelles. Il a passionnément aimé la jeunesse et s'est presque entièrement consacré à elle, désirant la servir et l'éclairer.

Le jour de l'enterrement de Quinet, nous passons la soirée chez Victor Hugo. Il parle de l'auteur d'*Ahasverus*, de *Merlin l'Enchanteur*, de la *Fondation de la République des Provinces-*

Unies, etc., avec moins d'éloquence sans doute que dans son discours sur la tombe de son vieil ami, mais de façon plus touchante.

*
* *

Adam a vu Le Flô qui repart subitement pour Saint-Pétersbourg. L'Allemagne est menaçante.

Nos amis du *Temps,* du *XIX*e *Siècle,* contestent la gravité des événements parce qu'ils ne veulent pas reconnaître au duc Decazes l'habileté avec laquelle il s'efforce de nous sauvegarder contre la violence de Bismarck, qui enrage de voir notre France se relever. Gambetta est plus politique, ou l'est moins, au choix. La France, pour lui comme pour nous, est au-dessus des intérêts de parti.

Nous sommes renseignés au jour le jour par Duclerc.

Le vote du quatrième bataillon par régiment a outré le parti militaire allemand.

De Moltke et Bismarck, depuis ce vote, laissent dire devant eux qu'une nouvelle invasion de la France est nécessaire, qu'il faut reprendre Belfort et nous imposer dix milliards de contribution de guerre.

L'augmentation de l'effectif est pour toute la presse allemande la preuve que la France veut la guerre.

Le 9 avril, la *Post*, de Berlin, pose ce point d'interrogation :

« La guerre est-elle en perspective? »

La *Gazette nationale* affirme que la France veut la guerre. Elle ajoute :

« La constitution nationale étant votée, c'est la fin de la lutte des partis, et la France ne va plus songer qu'à la guerre. »

M. de Bismarck n'a d'autre but que d'attirer la France dans un guet-apens. La diplomatie de notre implacable ennemi harcelle les gouvernements étrangers par des rapports prouvant que la France n'a qu'une pensée, celle de troubler la paix.

On nous assure que M. de Radowitz, l'âme damnée de M. de Bismarck, rencontrant M. de Gontaut-Biron, lui a dit :

« Pouvez-vous nous affirmer que la France n'espère pas contracter des alliances, qu'elle ne songe pas à une revanche, et que, si nous la laissons faire, nous n'avons pas tout à craindre d'elle? Si cela est vrai, notre intérêt comme le repos de l'Europe exige que nous n'attendions pas qu'elle ait réparé ses forces pour la ruiner. »

Le prince Orloff, avec lequel le duc Decazes est dans les meilleurs termes, répète qu'on s'alarme à tort, qu'il n'y a aucun danger si on reste calme.

Le 15 avril, le général Le Flô ayant eu l'occasion de parler au tsar des menaces de l'Allemagne, Alexandre II a répondu :

quelques bains de soleil, que je feins de croire le cas urgent, et il part.

Le 23, Gambetta vient me voir dans l'après-midi. Il me paraît plus que préoccupé, presque inquiet de son discours du soir. Il le croit nécessaire dès maintenant; il ne veut plus attendre, sachant que ses ennemis d'en haut et d'en bas intriguent avec acharnement contre lui.

Il projette ce discours très osé et me confie la formule, que nous avons cherchée, Adam, Lepère, Perin et moi, comme un rébus.

« Le Sénat, me dit Gambetta, va devenir « le grand conseil des communes de France. »

Je trouve la formule triomphante.

« Si je réussis, ajoute-t-il, j'imprimerai une poussée irrésistible à la marche en avant, et cela vaut la peine de courir un risque, dans un moment où l'autorité vient pour ainsi dire se poser d'elle-même dans ma main. »

Brisson et Clavel sont dans la désolation. Massol est mort. Pauvre Massol! Brave homme s'il en fut, mais quel sectaire! A la fin, on ne pouvait vraiment plus discuter avec lui.

Massol n'avait cessé de vendre ses fontaines en grès pour filtrer l'eau. Je ne traverserai plus le boulevard pour aller causer de philosophie sociale avec lui. Le peu de succès de la *Morale indépendante,* la grande rénovation devenant une petite faillite, c'était à n'y rien comprendre. Du haut de sa demeure dernière, si tant est que ceux qui la détruisent peuvent l'habiter.

Massol doit être content. La *Morale indépendante* est devenue fontaine à filtrer; elle filtre, filtre.

Le discours de Gambetta, à Belleville, est superbe. Il a eu le plus grand succès auprès de ses électeurs.

Il a parlé de l'admirable instrument d'ordre, de paix, de progrès démocratique qu'apportera à la France l'intervention de l'esprit communal dans le règlement des affaires politiques.

Il a dit qu'il avait longtemps hésité à croire que l'Assemblée la plus monarchique qui fût en arriverait à donner comme point de départ à une seconde Chambre, quoi? ce qu'il y a de plus démocratique en France, ce qui constitue les entrailles mêmes de la démocratie, l'esprit communal des 36,000 communes de France.

L'habileté est prodigieuse lorsque Gambetta peint les communes de France en tutelle, surveillées, enserrées dans des entraves qui ne leur permettent pas la moindre ingérence dans la politique. Voilà que ce sont ces mêmes communes qui vont dicter leurs volontés.

La vie politique va régner dans le moindre hameau.

« Vous saisissez bien quels sont les avantages de ces nouvelles attributions concédées aux nouvelles communes françaises, a dit Gambetta : augmentation de pouvoirs, création de relations jusqu'ici impossibles, émancipation de la commune, émancipation du citoyen, la

vie politique descendant jusqu'au bas de l'échelle sociale.

« Voulez-vous me dire, ajoute en terminant Gambetta, dans quel état de la vieille Europe on a fait, à l'usage d'une démocratie, un instrument meilleur et plus avantageux? »

C'est ainsi qu'il termine vis-à-vis d'électeurs peu faits pour le comprendre, mais qui cependant l'ont applaudi.

Le lendemain de ce discours, Gambetta, Spuller, Challemel-Lacour, sont venus dîner avec moi. Spuller déclare le discours héroïque et victorieux, mais il a peur de la logique à l'envers des gens de Belleville pour l'avenir.

« Eh bien, on verra, dit Gambetta; on se mesurera avec cette logique à l'envers, après lui avoir passé la main sur le dos. On caressera le monstre à rebrousse-poil. »

Challemel ne dit qu'un mot du discours : « Il est magistral! »

Gambetta est fatigué; il a besoin de repos. Il craint le froid en Suisse et va partir pour Pau. Nous envions tous quatre Adam d'être au soleil, à Bruyères.

Spuller nous raconte l'incident de la première et unique représentation de *Cromwell*, hier, au Châtelet.

Cromwell, au quatrième acte, a la preuve d'une conspiration monarchique. Taillade, alors, s'écrie :

« Les misérables monarchistes! »

Tempête de sifflets et d'applaudissements.

La pièce est interdite par le général Ladmirault, gouverneur de Paris.

« Lequel s'est si jésuitiquement arrangé pour laisser jouer *Rabagas*, » disons-nous.

Je lis à mes amis un passage d'une lettre d'Adam où il me parle de la popularité croissante de Gambetta dans le Midi.

Nous causons, et l'intimité avec mes trois amis apporte toujours à mon esprit des surélévations de jugement sur la politique. Ce sont d'admirables tacticiens.

Adam m'écrit :

Je viens de lire le discours de Gambetta. Il est très osé comme tu me l'avais dit. L'exorde est d'une éloquence superbe et la péroraison d'une hauteur de sentiment que j'admire beaucoup, mais cela fera-t-il passer le reste. Je le souhaite ardemment. Je comprends sa pensée. Elle est d'un grand homme d'état. Il faut faire contre fortune bon cœur. La loi du Sénat existe. Pour s'en servir comme il le dit, pour en tirer tout le parti possible, il faut l'aimer ou feindre de l'aimer. Mais les raisons qu'il en donne, si prodigieusement habiles qu'elles soient, sont plus spécieuses que probantes. Je suis inquiet. J'irai ce soir au cercle, à Cannes, pour lire les journaux et me rendre compte de l'effet produit.

Je désire qu'Adam passe au retour par l'Italie pour venir à Genève où j'irai le rejoindre et où nous verrons Rochefort.

Nous arrivons ensemble à Genève quelques jours plus tard, et je revois Rochefort pour la première fois depuis son embarquement sur *la Vir-*

ginie. Il est bien toujours le même avec son esprit de mots si imprévu, si personnel.

Le discours de Gambetta lui paraît d'un fort! mais d'un fort! Il ne croit pas, dit-il, « que les Bellevillois avalent longtemps des pilules comme celle du grand conseil des communes de France.

Adam donne à Rochefort des nouvelles fraîches de son fils Bibi qu'il a vu à Nice à son collège, et à Bruyères. Il travaille, ce à quoi Rochefort a toutes les peines du monde à croire.

Nous sommes rappelés à Paris, au grand chagrin de Rochefort, par la naissance de l'une de mes petites-filles.

A peine arrivés à Paris nous apprenons coup sur coup, jour par jour, à quel point nous sommes menacés. Bismarck, nous ne pouvons plus en douter, veut la guerre.

Le prince Orloff, qui n'avait cessé d'être optimiste, s'inquiète à son tour. Je le sais par Saint-Hilaire qui le tient de M. Thiers.

M. de Radowitz, arrivé à Pétersbourg, s'efforce « d'ouvrir les yeux à la Russie sur les projets de la France. Elle veut la guerre, répète-t-il, et l'Allemagne par elle est en danger. »

Le duc Decazes, averti, refuse de recevoir une déclaration officielle du prince de Hohenlohe. De la façon la plus courtoise il parvient à retarder cette déclaration.

Il provoque, en revanche, un entretien immédiat avec le prince Orloff; il lui dit qu'il vient d'échapper à une déclaration de M. de Hohen-

lohe, et que d'un moment à l'autre la France peut être attaquée par l'Allemagne.

« Vous vous défendrez héroïquement, je n'en doute pas, dit le prince Orloff très ému.

— Non, réplique le duc Decazes, nous nous retirerons derrière la Loire, nous laisserons ravager, piller, dévaster la France; ainsi nous donnerons la preuve que nous n'avons pas voulu être les agresseurs. L'Europe appréciera si son intérêt est de voir l'Allemagne détruire la France. »

Gaiffe, qui est l'ami intime du duc Decazes, est envoyé par lui à la *République française*, au *Temps*, au *XIXe Siècle*, chez nous, pour qu'à la fois nous soyons avertis et calmes, sous le feu des journaux berlinois.

Le soir Adam va chez M. Thiers. Il y voit le prince Orloff qui cause à part avec l'ex-président.

Après le départ du prince M. Thiers dit à Adam :

« Êtes-vous au courant de ce qui se passe?

— Oui, par Gaiffe.

— Orloff est inquiet, mais il croit que le tsar, auquel il a télégraphié son entretien avec Decazes, ne laisserait pas achever la France. »

Duclerc revient. Par Gaiffe, par lui, par de Reims, nous savons beaucoup de choses et, entre autres, qu'une lettre de Decazes à Le Flô a été communiquée à Gortschakoff et à l'empereur.

« Je vais à Berlin, a dit l'empereur, je ferai tout ce qui sera humainement possible pour empêcher une guerre que rien ne justifie. En tous cas vous ne serez pas attaqués sans être avertis. »

L'intervention de l'empereur Alexandre II auprès du vieil empereur, qui ne savait rien des projets du parti militaire, fut décisive. Bientôt la situation se détendit. M. de Bismarck accusa le parti militaire d'avoir nourri des projets pour lui inexécutables.

De même que nous avions dû, en 1815, à l'empereur Alexandre Ier de n'avoir pas permis le démembrement de la France, de même nous devions à l'empereur Alexandre II de n'avoir pas la guerre dans un moment où nous travaillions à la reconstitution de notre armée, et où une brusque attaque nous eût trouvés impuissants à nous défendre.

Nous ne parlons que du duc Decazes, de son sang-froid; c'est un véritable homme d'état. Très lié avec le duc d'Aumale, il a cependant plus d'une fois conseillé M. Thiers.

A l'époque des mariages espagnols, M. Guizot, alors président du conseil, avait rendu justice à la grande habileté du duc Decazes qui, chargé d'affaires à Madrid, s'était montré à la hauteur de la mission très difficile à lui confiée. Aucun de nous ne pourra oublier à quels dangers sa diplomatie, son sang-froid, nous ont arrachés.

*
* *

Avant la rentrée, qui a lieu le 12 et qui m'attirera plus d'une fois à Versailles, je vais avec mes amis de Ronchaud, Burty, au Salon.

L'un des grands succès est le portrait de Mme Pasca, par Bonnat. Comme on a fait à Bonnat le reproche d'avoir donné à la toilette de son modèle trop d'importance, Saint-Victor a répondu à cette critique qu'il s'agit d'une femme de théâtre devant toujours être plus habillée qu'une autre.

La tête, dans ce portrait, est de face, le corps presque de profil; de Ronchaud trouve la physionomie trop froide, le modèle étant si passionné dans ses rôles.

Ce qui m'émeut, moi qui deviens chaque jour plus cocardière, c'est *Le Régiment qui passe*, de Detaille. Comme on sent qu'il l'aime, notre armée française!

Nous rencontrons André Gill, qui a exposé *la Chanson du fou;* c'est d'une gaîté étrange, comme Gill lui-même, qui est plein d'esprit, mais est brusquement assailli par de subites tristesses.

J'ai beaucoup d'amitié pour Gill. Comme moi il songe souvent aux tortures du siège.

La veille de la rentrée nous sommes nombreux. Il ne manque personne parmi les plus

intimes. On raconte ses pérégrinations ou ses impressions électorales.

Boysset, qui adore discuter et qui le fait avec une tolérance bien inexplicable chez un sectaire, discute ce soir-là sur l'égalité. Boysset se dit radical-libéral, mais il veut l'égalité absolue sans que ce mot comporte une réticence.

Nous tombons tous sur Boysset, moi la première. Comment l'égalité peut-elle être absolue? Mais il n'y rien d'égal en rien : dans la nature, dans la famille, dans la société. Je comprends qu'on se soit servi de ce mot autrefois en face d'intolérables privilèges, mais aujourd'hui...

« Il s'impose plus que jamais, réplique Boysset.

— Mais c'est tout remettre en cause, s'écrie Saint-Victor, c'est faire graviter la société vers le troupeau. Sans son effort pour s'élever audessus de ses semblables, que serait l'homme? L'idéal de tout homme qui n'est pas une brute est d'atteindre la supériorité. L'idéal de l'égalitaire c'est de faire descendre l'homme vers l'infériorité, le nivellement.

— Après le nivelage des situations et des esprits, ajoute Duclerc, il vous en faudra d'autres, de ceux qui mènent à la folie.

— L'égalité des droits pour chaque homme, en tant qu'homme, l'égalité des devoirs du citoyen envers son milieu social, je le comprends, dit Lepère, mais l'égalité des fortunes, des in-

telligences, des activités, etc., etc., c'est la fin de toute société.

— Moi, dit Allain-Targé, je rêve du jour où l'on trouvera une forme mixte égalitaire entre Adam et Naquet.

— Si vous plaisantez, je ne discute plus, reprend Boysset.

— La force, les goûts, le caractère, l'intellect, la fonction sociale, rien ne peut être égal, continue plus sérieusement Allain-Targé.

— Voulez-vous que nous parlions d'équivalence? Alors j'en suis, mon cher Boysset, ajoute Duclerc. Adam est... mieux que M. Naquet, mais M. Naquet trouverait peut-être dans une combinaison à dépenser plus de malice; des équivalences tant que vous voudrez, les sociétés en doivent créer tant qu'elles peuvent, elles en ont de plus en plus besoin, car c'est avec des équivalences qu'on obtient des équilibres. Pour l'égalité je trouve que le moment est venu, sans tarder, de faire machine en arrière, sinon, avec l'aide du suffrage universel, songez-y, car il n'est que temps, c'est l'abatage systématique de toute supériorité. »

Nous allons à Versailles, et nous avons le sentiment que beaucoup de nos adversaires sont désemparés. Le pays se prononce nettement contre eux; la plupart savent aujourd'hui qu'ils ne seront à aucun prix réélus.

Et encore, et toujours, amis et ennemis parlent des menaces de Bismarck, de l'inter-

vention de l'empereur Alexandre II, vers lequel montent les gratitudes de tous les patriotes. Ceux-là sont tristement impressionnés en de telles circonstances de la nomination de Floquet à la présidence du conseil municipal de Paris. On s'en émeut.

L'empereur de Russie se rappellera sûrement le : Vive la Pologne, monsieur! et trouvera la gratitude parisienne bien légère. Un mouvement d'opinion se produit à cet égard, et dans une longue lettre au *Rappel* signée Floquet et datée du 14 mai, on trouve ceci, qui apaise toutes les inquiétudes :

Ceux qui n'hésitent jamais devant aucun excès de parti pouvaient seuls entreprendre cette perfidie de travestir le vote du conseil municipal, de le transformer en manifestation hostile à un souverain étranger, d'y dénoncer une pensée injurieuse qui n'a pas un instant effleuré l'esprit, ni de ceux qui ont voté, ni de celui qui a été élu.

Quand il s'agit de questions où le patriotisme est en jeu, tous les membres du conseil municipal de Paris sont d'accord avec tous leurs concitoyens pour apporter le concours le plus décidé au gouvernement de la République et promettre la reconnaissance la plus sincère à tous ceux qui prêteront un appui sympathique à la France.

Adam, en mon nom et au sien, écrit à Floquet et lui crie : « Bravo pour votre lettre au *Rappel;* elle est d'un Français. »

C'est à mon tour bientôt d'écrire à Challemel, au nom d'Adam et au mien, pour l'un de

ses articles de la *République*. Cet article est si achevé de style, si parfait de pensée, que je lui envoie le tribut d'admiration du « ménage ».

Il me répond l'une de ses lettres d'une galanterie si parfaite.

Vous êtes une divine charmeuse, mais ne me parlez jamais ainsi, ces douceurs me troublent. Je suis fait pour entendre des vérités dures, où je me reconnais, et non ces gracieusetés qui avivent jusqu'à la douleur le sentiment de mes imperfections. Votre bienveillance naturelle vous fait illusion. Vous ne vous guérirez jamais pas plus que d'être belle. Il faut donc s'y habituer.

Je baise à genoux vos jolies mains.

P. CHALLEMEL-LACOUR.

Mon père me stupéfie. Il me supplie de lui faire connaître Gambetta. J'ai souvent parlé à notre grand chef de l'affreux et adoré communard que j'ai pour père. L'exaltation faite homme, sincère, Français jusqu'aux moelles, quoique « les peuples soient pour lui des frères », patriote de 92, sans-culotte, comment peut-il désirer voir Gambetta qu'il accusait hier encore d'avoir « embourgeoisé Ranc » ?

« Vous allez voir, me dit Gambetta lorsque nous allons tous deux rue des Écoles. C'est un Bellevillois du quartier Latin. Je le dompterai. »

Oh ! l'habileté, la souplesse d'esprit, les ressources de séduction de Gambetta ! Mon père est charmé, conquis. Il admet la conquête de la République par degrés. Il convient que la

révolution suscite les chocs en retour, qu'il faut manœuvrer plutôt que cogner pour vaincre en politique. C'est une conversion en une heure.

Durera-t-elle?

*

Fin mai, la commission des Trente est nommée. Nous sommes pleins de confiance dans l'esprit qui dirigera ses travaux. Les lois seront étudiées par cette commission dans un sens vraiment constitutionnel.

Duclerc, Le Royer, de Marcère, Christophle, Laboulaye, Cazot, etc., en font partie. Léonce de Lavergne en est le président.

Nous allons chez M. Thiers. Notre satisfaction l'irrite. Le Sénat, tel qu'il a été voté, est pour lui un non-sens. Il peut devenir un danger public. Il n'acceptera ni de faire partie du Sénat ni d'être député.

Nous revoyons M. Thiers quelques jours après, car, nous le savons, il est très affligé de la mort de M. de Rémusat et nous en fait un bel et grand éloge comme écrivain, comme ministre des Affaires étrangères.

« Il avait en quelques mois, nous dit-il, conquis une connaissance parfaite des questions étrangères. Esprit très personnel, il avait en même temps une faculté d'assimilation excep-

tionnelle. Homme du monde parfait, il put aisément s'improviser diplomate. L'affaire Barodet l'a humilié plus qu'un autre.

— Le grand succès de son *Histoire de la philosophie en Angleterre* l'avait consolé de l'ingratitude parisienne, répondis-je à M. Thiers, et il a été fort sensible, un jour qu'Adam et moi l'avons rencontré, à nos chaleureuses félicitations. »

Nous sommes forcés de reconnaître que le discours de Jules Ferry, au sujet de la collation des grades universitaires et des jésuites, est un discours substantiel, bien ordonné, qui est d'ailleurs fort remarqué.

Gambetta nous fait enrager en nous répétant que le succès de Ferry est un os dans la gorge de chacun de nous.

« Pas du tout, répond Adam, et la preuve, c'est que si nous n'étions pas préoccupés d'être justes, nul au monde ne pourrait nous obliger à louer Ferry. »

Notre pauvre ami le général Cambriels est très malade. Sa blessure au crâne s'est rouverte. Gambetta s'en attriste avec nous. Il l'avait appelé, en 1871, au commandement du camp de Bordeaux, malgré les virulentes attaques de la presse radicale. Cambriels commande le 10e corps, et il est le chef de Galliffet, nommé ces derniers temps général de division.

Nous dînons chez Victor Hugo avec Gambetta, Schœlcher, Perin, les Menard-Dorian.

Mme Drouet et Mme Charles Hugo font les honneurs.

Victor Hugo aime la flatterie, mais il est flatteur lui-même. Il dit de belles paroles faciles et solennelles en même temps. Rien ne l'intéresse comme une discussion. Il la dirige, la *préside* et la ramène avec une grande habileté au point où il a placé l'argument le meilleur de sa thèse. On est toujours en sous-ordre lorsqu'on discute avec lui. Ce jour-là, il parle de l'immortalité de l'âme, de Dieu. Il en parle superbement, en poète. Adam, qui est déiste, est ravi. C'est à Gambetta matérialiste, à moi païenne, qu'il s'adresse. Nous nous taisons.

Il continue après le dîner, et les visiteurs arrivent. L'un d'eux, versificateur inconnu, dit à Victor Hugo :

« Je ne m'étonne pas, maître, que vous puissiez affirmer Dieu avec autorité, étant un dieu vous-même.

— Du moment qu'on pluralise les dieux, Mme Edmond Adam va les admettre, ajoute en riant Victor Hugo, elle qui est une Grecque ressuscitée.

— Les gens d'outre-tombe, prenez garde, cher grand maître, sont tenus à la vérité. Je ne vous crois pas un dieu... »

Stupéfaction générale, silence embarrassé, gêne de Victor Hugo lui-même, sourire de Gambetta, effarement d'Adam.

J'ajoute :

« Mais vous êtes parmi les grands surhumains dont nous faisons, nous Grecs, des demi-dieux. »

Et Victor Hugo de répondre galamment au versificateur :

« Permettez, monsieur, que je préfère être un demi-dieu pour Mme Edmond Adam qu'un dieu pour vous. »

Victor Hugo me paraissait être l'un de ces hommes titanesques dont l'antiquité peuplait l'Olympe, et j'en faisais de son vivant, avec sincérité, un demi-dieu.

« Quand il te plaît d'improviser des suspensions de flatterie de cette force, me dit Adam comme nous sortions avec Gambetta, que ce ne soit pas moi présent. Tu m'as donné un trac...

— Comment, reprit Gambetta, vous n'aviez pas deviné? C'était cependant bien indiqué alors que Hugo rappelait à Mme Adam qu'elle était païenne. Ne manquez pas, me dit-il, d'écrire à Challemel, qui n'a pas terminé sa cure à la Bourboule, l'histoire du demi-dieu. »

En rentrant, je trouve une lettre de Challemel, dont les premières lignes me remercient d'un service rendu à l'une de ses protégées.

La Bourboule, 8 juin 1875.

Chère Madame,

Voilà ce qui me parvient jusque dans cette localité sauvage où l'arsenic jaillit de toutes les roches et parfume tous les ruisseaux. J'en bois à pleins godets. L'arsenic est mon lait et mon miel. J'occupe ma retraite à me

remplir de ce poison fortifiant, je m'en imprègne. Avertissez ceux qui pourraient être désormais tentés de me mordre.

Il me serait doux de vous voir, mais vous allez me prendre en grand dédain. Je ne regrette ni Paris, ni Versailles, ni la politique, ni la controverse, et je me console de n'avoir pas entendu le rapport de Laboulaye.

Ma seule envie serait d'administrer à l'évêque une volée de sa propre crosse. Tant de joie ne me sera pas donnée.

Saluez pour moi Adam et Gambetta, à qui je n'écris pas, bien sûr qu'il me pardonne ma faute.

Je vous envoie mes actions de grâces et mon adoration.

P. Challemel-Lacour.

Versailles m'intéresse beaucoup moins, et j'y vais rarement. L'Assemblée agonise. « Elle a vécu son dernier printemps, » répète-t-on parmi nous.

Je dîne seule. Adam est allé chercher Gambetta pour banqueter à l'occasion de l'entrée de Littré dans la franc-maçonnerie. Jules Ferry entre avec lui, ce qui fait qu'Adam ne sera pas de la fournée. Il se fera franc-maçon plus tard avec Gambetta.

« Le père semblait renier ses fils jusqu'ici, » a dit à Littré le frère Cousin, vénérable de la loge la *Clémente Amitié*.

Au retour, Adam me raconte les choses en détail. Le banquet était superbe : cent cinquante couverts, tous nos amis. Littré a fait un discours qui résume la philosophie positiviste. Ni Adam ni moi nous n'admettons cette

philosophie qui ne nie rien, n'affirme rien.

Nous ne tenons nullement à avoir la « pensée libre ». Adam est déiste résolu; moi, j'ai une religion, la seule qui m'ait été permise dans mon enfance, mais c'est une religion. Je prie mes dieux. Sans doute, nous pensons tous deux, comme Littré, que « la règle morale découle de cela même qui constitue notre vie individuelle et collective, que l'homme a un juge : la conscience », mais ceci ne nous suffit pas; il nous faut pour le coupable une justice à laquelle il est impossible de dissimuler le crime, qui tient état des vertus cachées et les récompense; un paradis ou des champs élyséens, la grande poésie des au-delà. Notre bon, grand, noble Littré, que j'aime fort comme ami, que j'admire comme savant, n'ouvre ni ne ferme la porte des rêves, et ses partisans la verrouillent.

Gambetta vient dîner, quelques jours après la réception franc-maçonne de Littré, avec Challemel et Spuller.

Gambetta et Challemel sont en joie. La franc-maçonnerie se développe pour combattre l'obscurantisme.

« Pour en créer un autre sous une autre forme, dis-je. Qu'est-ce que ces loges fermées, maçonnées, aux épreuves secrètes, d'où les femmes sont exclues? en voilà de l'obscur! Des caves qui doivent faire trouver plus belles les églises.

— Je crois bien ! » ajoute Spuller.

Challemel nous traite de cléricaux et nous ramène à la politique.

« Il ne s'agit pas de jugement personnel. Nos ennemis sont cléricaux, il faut combattre le cléricalisme, aller jusqu'au bout de ce combat ou être jeté hors des rangs du parti. »

Adam et Spuller ne disent plus mot.

Moi, j'entends raisonner dans le rang, et je continue ; mais lutter contre Challemel est dur. Avec Gambetta, on peut parler d'Athènes, de la Renaissance, de l'art dans le christianisme, embellir la discussion, l'agrémenter. Avec Challemel, c'est l'implacable logique du parti. Je reprends :

« L'importance que vous donnez à l'entrée de Littré et de Ferry dans la franc-maçonnerie cache-t-elle un plan ? Est-ce avec eux et la franc-maçonnerie que vous allez combattre le grand combat contre le cléricalisme ?

— Oui, répond Challemel.

— Oui, répond Gambetta.

— Ce n'est pas le bon vieux Littré qui peut être l'exécuteur de la haute œuvre, ce sera Ferry ; oh ! alors, non seulement je raisonne dans le rang, mais je me défile, car ce sera antilibéral, malencontreux comme les actes de la mairie de Paris, et manigancé de façon à faire détester la République.

— Voilà une mauvaise tête, réplique Chal-

lemel avec un peu de colère, qui, en d'autres temps, eût demandé à être coupée.

— Challemel, ne faites ni votre Saint-Just ni votre Paul Bert, dit Spuller. Puisque l'anticléricalisme a pour vous toutes les vertus, admettez que pas trop n'en faut.

— Je sais, Spuller! Vous êtes chrétien. Dans nos luttes oratoires, c'est surtout Mgr Dupanloup que vous admirez.

— Il y a du beau dans ses discours.

— Et pas de bon dans les miens?

— Oh! non, pas du bon, ni du beau, mais du fort, du puissant, de l'implacable. Vous êtes de ceux qui ne forcent pas à l'admiration, mais à la soumission.

— C'est tout ce que nous demandons. Ainsi soit-il, » ajoute Gambetta, qu'impatientaient de tels débats entre ses lieutenants.

*
* *

Mon bon grand cher ami Flaubert est triste, triste. Sa verve est fiévreuse; on le sent inquiet. Nous sommes tous désolés. Mme Sand m'en écrit. Il a des embarras d'affaires. Sa confiance dans le mari d'une nièce qu'il adore comme sa fille menace de lui enlever les ressources d'une aisance qui était pour lui une fortune.

« Il faut le dépêtrer, » nous dit Mme Sand.

Mais en qui aura-t-il assez de confiance pour lui parler de sa situation et lui demander conseil. Nous ne savons que décider, et pourtant nous l'aimons bien.

Adam est homme à donner plusieurs mois de sa vie pour sortir notre pauvre grand d'embarras.

Hélas! les sujets de tristesse ne nous manquent pas, ni les sujets d'indignation.

Buffet devient de plus en plus cynique dans son bonapartisme. Un discours de Rouher à propos de l'élection Bourgoing souligne audacieusement l'appui de M. Buffet.

En Corse, M. Rouher a déclaré une vendetta implacable à la constitution et à Mac-Mahon, qu'il dénonce, qu'il accuse de n'avoir pas fait son devoir à Sedan.

L'appui de M. Buffet au bonapartisme est si manifeste qu'il irrite tous les partis. On se concerte, on se groupe comme au moment où l'on craignait l'avènement de la monarchie légitimiste.

M. Buffet, sommé de faire connaître ses projets sur la levée de l'état de siège, déclare, avec sa façon bourrue qui accentue sa malveillance, que l'état de siège est absolument nécessaire tant que ne sera pas votée la loi sur la presse.

C'est sous la forme d'un défi haineux qu'il répond à Christophle. Il n'a que faire des avances du centre gauche, il les repousse!

On raconte qu'il a osé dire, en conseil des

ministres, que les bonapartistes étaient la seule avant-garde solide du conservatisme.

Nous avons fait une philippine avec Gambetta.

Adam reçoit, le lundi soir 9 août, le billet suivant :

Mon cher Adam,

La philippine! Demain à onze heures et demie je serai devant votre porte prêt à partir pour Fontainebleau. Nous rentrerons le soir, à Paris, pour souper.

Que vos majestés soient ponctuelles.

A vous de cœur,

LÉON GAMBETTA.

On ne peut imaginer la belle humeur de Gambetta dans une partie de campagne. Je le connaissais méridional à Bruyères; mais le voilà en forêt celtique, parlant de notre race avec enthousiasme.

Je décide qu'Adam est Vercingétorix à la longue moustache, brave entre les braves.

Gambetta est Marius, l'ennemi des Cimbres et des Teutons. Je suis la Velléda qui prédit l'avenir. Nous vaincrons qui nous a vaincus.

Rien n'est oublié!

L'Alsace-Lorraine sera reprise. Ces deux mots magiques contiennent toujours nos douleurs et nos espérances.

J'ai vu Brazza hier, et j'en parle à Gambetta. Il a pour le jeune Italien, qui se passionne pour la gloire et l'influence françaises, une grande

sympathie. Brazza part le 1er septembre pour un voyage aux sources de l'Ogoué.

Pour la première fois, j'entends Gambetta affirmer la nécessité pour la France, dès qu'elle sera rentrée en possession d'elle-même, de songer à reprendre ses traditions coloniales. Et il évoque la vieille France et nos facultés colonisatrices méconnues par nous-mêmes.

Je ne sais pourquoi cette conversation m'attriste. Je le dis. Adam partage mon impression. Nous avons la vision étrange et commune qu'une influence nouvelle s'interpose entre l'Alsace-Lorraine et Gambetta.

« Rentrés en possession de nous-mêmes veut bien dire, n'est-ce pas, de l'Alsace-Lorraine, des membres sans lesquels notre organisme national est incomplet? Pour l'amour de notre France, ne songez donc pas à des diversions.

— Est-ce une leçon, madame?

— C'est un rappel.

— Croyez-vous que j'aie pu, ces derniers jours, avoir une autre pensée que l'angoisse d'une brusque attaque de l'Allemagne? J'ai passé des jours cruels. Heureusement, mes craintes étaient excessives. Decazes a fait un peu de fla-fla, Le Flô et Gortschakoff du zèle, mais Bismarck, je le sais de source sûre, n'a jamais eu l'intention d'attaquer la France.

— Il vous l'a fait dire et il a menti.

— Quel intérêt y aurait-il eu?

— Vous valez la peine d'un mensonge!

— Bismarck a toujours un intérêt à dire ce qu'il dit, à faire ce qu'il fait; c'est Vercingétorix qui vous le jure, s'écria Adam, moitié sérieux.

— Eh! mes amis, il me semble que tous deux vous sermonnez celui que pourtant vous déclarez haut reconnaître pour chef. Rêvez-vous ce chef à la Ledru-Rollin admettant qu'il faille obéir à ceux qu'on commande?

— Non, dis-je; nous sommes bien les soldats soumis à celui qui représente pour nous ce qui nous passionne le plus : la défense nationale. Si nous nous cabrons, c'est par peur que notre chef ne nous commande plus de nous battre à mort pour son drapeau. Bismarck a un intérêt colossal à ce que nous ne croyions pas avoir une gratitude envers la Russie. C'est le pivot de toute sa politique. Il faut, pour Bismarck, que nous détestions la Russie, c'est pourquoi je l'aime!

— Vous oubliez qu'Alexandre II a bu à la victoire de Sedan.

— Il vient de prouver qu'il le regrette et que, comme Alexandre Ier, il ne croit rien avoir à gagner à l'écrasement de la France.

— Je ne vous savais pas si cosaque, » me dit Gambetta, moitié rieur et moitié fâché.

Notre philippine commencée si joliment menaçait de finir par la première petite divergence patriotique que nous ayons eue avec Gambetta.

Mais notre retour nous rendit, au moins en apparence, notre belle humeur, et Gambetta soupa chez nous avec toute sa gaîté avant de se rendre, à son heure habituelle, à la *République française*.

Dès qu'il fut parti :

« Pourvu, me dit Adam, que sa belle bravoure à la Marius ne devienne jamais *combinazione* italienne. »

La pensée que Gambetta ne pouvait pas être convaincu de la fourberie de Bismarck me préoccupa plus que je ne saurais dire.

Mais les mille preuves de son patriotisme et de sa haine germanique nous étaient données par lui si souvent que très vite notre impression de Fontainebleau s'effaça.

L'une de ces preuves fut provoquée par René Goblet, qui chez nous, un soir, parla devant nos amis et devant Gambetta du danger couru. Il fut étonnant de verve et d'énergie à ce propos.

Bismarck lui apparaît tel qu'il est dans la puissance de son machiavélisme cynique, qui tantôt avoue pour mieux égarer, tantôt renie pour mieux tromper.

« Je l'ai toujours au bout de ma pensée, dit Goblet, et je regarde le colosse sous le nez à cause de ma taille qui a de la valeur dans la circonstance. »

Goblet porte sa très petite taille aussi allègrement que M. Thiers, dont il rappelle le bon sens, l'énergie et le patriotisme.

Mais en politique il est aussi radical que M. Thiers est conservateur.

Après la sortie spirituelle de Goblet, Gambetta me dit :

« Il a haussé d'un bon cran dans mes mesures, ce petit-là. »

De Reims, que nous appelons toujours le chargé d'affaires des princes, très dévoué au duc d'Aumale, ami de longue date de Decazes, plaisante Goblet sur sa façon de juger Bismarck et dit, moitié sérieux, moitié plaisant :

« Moi qui suis un ami des princes, je hais Bismarck parce qu'il a trop de goût pour la République en France. »

C'est un tollé général.

Duclerc me prend dans un coin et me dit :

« A mon grand chagrin je dois vous prévenir que notre vieil ami de Reims continue à jouer — pour les princes sans doute — le plus singulier des jeux. Il voit Henckel de Donnersmarck et essaie d'attirer chez lui Gambetta. »

Cette révélation me pousse vers Gambetta et je lui dis brusquement :

« Prenez garde que de Reims ne vous attire dans les filets de Bismarck par le Môsieur de la Païva ! En vous compromettant, Henckel servirait sa haine de la France, et de Reims débarrasserait d'un rival son tant admiré duc d'Aumale. »

Gambetta ne me répondit pas, mais il quitta notre salon plus tôt que de coutume.

Louis Blanc aimait à me faire des visites particulières, disant que le soir la proportion des membres de l'Union républicaine chez nous le mettait en trop grande infériorité dans la discussion, « la majorité de nos invités lui tombant dessus ».

Au moment où j'étais troublée sans en avoir jamais dit un mot à personne, sauf à Duclerc et à Adam, des avances que M. de Bismarck faisait faire à Gambetta par l'entremise de l'odieux Henckel et de de Reims, Louis Blanc me dit, un jour que nous étions seuls :

« L'opportunisme m'inquiète, quoi que vous en pensiez, non seulement en politique mais en patriotisme. Je ne sais pourquoi, j'ai l'idée que l'infernal Bismarck trouvera, par un homme ou par une femme, une issue vers Gambetta. Or j'estime qu'il est des choses qui, par leur nature, excluent toute idée de conciliation. »

Je suis dans l'enthousiasme d'une très belle lettre de Victor Hugo, qui écrit aux membres du congrès de la paix sous d'admirables métaphores : « On ne décrète pas plus la paix qu'on ne décrète l'aurore, elle est une résultante et on y songera quand l'Europe aura repris son équilibre. »

Adam et moi nous allons un soir féliciter Victor Hugo. Il s'amuse de notre enthousiasme.

« J'ai touché la corde sensible de mes passionnés de la revanche, dit-il en riant. Louis Blanc avait affirmé à peu près les mêmes choses

que moi ces derniers jours, ajoute Victor Hugo. Dieu merci, il n'y a pas un Français à cette heure qui ne pense comme nous. »

A propos de Louis Blanc qui est venu à Bruyères « tandis que Victor Hugo promet toujours et ne vient jamais », je raconte ma conversation avec Mme Louis Blanc, qui m'a dit que son mari n'aimait pas plus qu'elle les gondoles, et qu'à Venise ils n'y étaient allés que de la gare à l'hôtel, à l'arrivée, et de l'hôtel à la gare, au départ.

« Je tiens un argument terrible, s'écrie Victor Hugo, quand je discuterai avec Louis Blanc : « Je ne m'étonne pas que vous pensiez ainsi, lui dirai-je, vous qui n'allez pas en gondole à Venise ! »

Jeanne et Georges, qui sont là, demandent à leur grand-père de leur dessiner une gondole.

Et le prestigieux crayon dessine des canaux, des palais, des gondoles, des gondoliers, une admirable vue de Venise.

Gambetta me demande, quand je vais ces prochains jours retourner à Bruyères, de reprendre ma conversation avec Léris et de hâter le mariage de sa sœur. Il lui donnera en dot quatre mille francs de rente.

Un soir Adam rentre tard, affairé, et me dit :

« Je pars demain pour la Suisse, pour Lausanne, avec Gambetta. Nous sortons tous deux d'un long entretien après une lettre reçue par lui de la princesse Lise Troubeztkoï. Tu seras

contente lorsque tu sauras de quoi il s'agit, cosaque! Peux-tu nous accompagner? Ta présence, si nous sommes filés, fera croire à un simple voyage de tourisme, et il s'agit d'une rencontre de la plus haute importance.

— Quand partez-vous?

— Demain soir.

— Je pars avec vous, mais j'y mets pour condition de savoir le pourquoi.

— Peut-être est-il possible d'aiguiller la politique de la France dans le sens de *ta* Russie. La princesse Lise Troubetzkoï a ménagé une entrevue chez elle, à Lausanne, où elle est installée, entre le prince Gortschakoff qui est à Vevey, et Gambetta. »

J'accueille cette nouvelle avec une joie folle. J'entrevois la grande alliance rêvée à la fin du siège, lorsque à l'ouverture des portes nous apprenions que le tsarewitch avait brisé son verre, refusant de boire à la victoire de Sedan.

Cette alliance, nouée par celui qui saurait y introduire l'espoir, si lointain qu'il fût, de la revision du traité de Francfort, ce serait la joie suprême du relèvement.

Nous partons le lendemain soir. Il a fait une admirable journée. Que va-t-elle engendrer? Le 3 septembre 1875 sera-t-il une grande date de notre histoire?

Nous sommes seuls dans notre voyage. La nuit se passe en causeries. Gambetta ne cesse

de parler de l'Alsace-Lorraine et toujours avec un chut! qui a la gaîté des mots répétés. Il nous confie ce qu'il dira au prince Gortschakoff à propos des Balkans, de la Turquie, de l'Allemagne, de l'Angleterre. La Russie n'a que des ennemis. Si elle ne sait pas se faire à temps des amis, elle est en danger.

Nous arrivons à Lausanne. Adam et moi restons à la gare pour dépister les soupçons, tandis que Gambetta se glisse dans une salle de bagages, sort et va chez la princesse.

Deux beaux messieurs, qu'Adam, ex-préfet de police, reconnaît et auxquels il fait, en riant, un signe de la main, nous filent.

Mais Gambetta revient très vite, trop vite; nous le comprenons à son impatience. Il nous oblige de reprendre le premier train.

« Je vous expliquerai en route ce qui s'est passé. »

Nous achetons à la hâte quelques provisions et nous repartons.

« Le prince n'est pas venu. Il demande à ce que j'aille à Vevey le voir, moi, ou que j'attende à Lausanne que son souverain l'ait autorisé à venir à moi. Il a télégraphié hier... mais je doute de ce que me dit Lise Troubetzkoï. D'ailleurs je ne veux pas être sous le coup d'un refus, ni d'une entrevue autorisée ayant un caractère officiel dont chacun des mots aura une importance. Je voulais une entrevue secrète, fortuite ou soi-disant telle, où l'on peut tout se

dire, tout échanger, sans engagement de part ni d'autre.

La princesse Lise arrive au moment où nous partons. Le prince Gortschakoff est autorisé ! Hélas, Gambetta refuse une entrevue *officielle*. La princesse me prie d'insister. Je le fais avec des larmes dans les yeux... Je murmure :

« Pour notre France !

— Non, le prince Gortschakoff rate les occasions, tant pis pour lui. Princesse, nous allons à Venise par le Simplon, par les lacs italiens. Venez avec nous. Je rentrerai en France par Vienne et Berlin. »

La princesse s'éloigna navrée ; le train partit. J'étais désolée, je sentais tous mes espoirs effondrés, Gambetta me regardait avec un sourire plein de défis.

S'adressant à Adam :

« Mon petit, décidément, dit-il en me désignant, *ses* cosaques ne valent pas les diplomates de Bismarck. »

Gambetta fait l'itinéraire du voyage que nous allons poursuivre. Nous irons à Brigue. Là nous fréterons un carrosse ; nous traverserons le Simplon, tandis que nos mouchards attendront l'heure de la diligence.

Nous passerons plusieurs jours au lac Majeur, nous verrons le lac de Garde, le lac de Côme que nous traverserons à la lune ; nous irons à Vérone, à Venise. Je ne dis pas un mot. Je saisis à la première station mon sac de voyage et

je vais descendre, mais tous deux, furieux, me retiennent et je ne puis leur échapper.

Nous parlementons. Je veux rentrer à Paris, seule. A force de prières ils obtiennent que je reste.

La beauté du voyage endort mon chagrin*, mais lorsque à Venise Gambetta nous quitte pour aller se réconcilier avec son ex-ami, le directeur de la *Nouvelle Presse libre de Vienne*, avec lequel il est brouillé depuis la guerre, parce que, l'un des servants de Bismarck, il a été odieux pour la France en 1870, alors je dis à Gambetta :

« Si vous oubliez Tours et Bordeaux à Vienne et à Berlin, d'amie je deviens ennemie.

— Je garderai Adam, dit Gambetta en riant, c'est le plus solide du ménage.

— La solidité s'entame comme la bonté par la mauvaiseté. »

*
* *

Réinstallée à Bruyères depuis la fin de septembre, j'y étais arrivée très souffrante. Étaient-ce mes inquiétudes sur l'état d'esprit de Gambetta, le chagrin d'avoir vu manquer le rapprochement de notre grand chef et de Gorts-

* Toutes mes impressions de ce voyage sont décrites dans l'un de mes romans, *Jean et Pascal*.

chakoff, la peur que l'irrémédiable le saisisse à Vienne et à Berlin? Était-ce seulement un affreux empoisonnement par les huîtres qui avait mis à Venise ma vie en danger? Je rentrai malade dans notre coin ensoleillé.

Mais le ciel d'azur, la mer, les fleurs, des nouvelles de la princesse Lise me disant que rien n'était perdu, et que, Gambetta promettant de revenir par la Suisse, bien des chances restent d'amener de bons rapports entre nos deux pays, avaient remis un peu de sérénité dans mes esprits.

Notre chère grande amie, Mme Sand, me promet elle aussi une consolation. Elle m'écrit qu'elle passera un mois d'hiver à Bruyères en février*.

J'accepte avec joie cette date, Challemel, Spuller, Gambetta venant plus volontiers fin décembre et commencement de janvier.

Gambetta est rentré de son voyage. Je reçois de lui, datée de Paris, la lettre suivante :

Paris, 5 octobre 1875.

Chère madame et amie,

J'ai tant de choses à vous dire que j'éprouve un véritable embarras à les classer dans un ordre régulier. Je

* Mme Sand n'a pas cessé de m'écrire ses belles et bonnes lettres, mais, sa famille me les ayant demandées pour les publier dans sa correspondance, elles n'ont pu trouver place ici, n'étant plus inédites; je le regrette, parce qu'il a pu sembler que mon intimité avec ma grande amie s'est refroidie.

me résigne à aller à l'aventure. Tout d'abord et sans revenir sur les délicieuses impressions de ce beau voyaye, j'ai hâte de vous exprimer les sentiments de confiance, de sécurité, que j'ai rapportés de l'étranger. Partout au dehors, dans des conversations officielles ou intimes, j'ai recueilli le même jugement sur l'avenir : une grande espérance et un grand besoin de voir la France reprendre son rang dans le monde.

Tous, Allemands d'Autriche, Hongrois, Slaves, Italiens, Suisses, semblent éblouis de la merveilleuse vitalité, de la prospérité, de la richesse croissante de la France; mais fait nouveau, décisif, ils en font tous hommage au progrès de la raison politique parmi nous, ils ne tarissent pas d'éloges sur la fermeté, le bon sens, l'habileté, le sang-froid, les qualités de discipline et de sagesse, dont la nation qu'ils ne séparent pas du parti républicain vient de donner des preuves multipliées depuis cinq ans. C'est une conversion radicale, leurs préjugés sont dissipés. Ils ne nous prennent plus pour d'incorrigibles révolutionnaires toujours en quête de changements prématurés et chimériques. Ils notent même l'effacement de notre vanité traditionnelle. Ils se demandent d'où est venue cette subite transformation, ils comprennent à peine que nos cruelles épreuves ont pu suffire à nous amender à ce point. Ils s'informent avec la dernière minutie de nos divers hommes publics, de leurs tendances, de leurs aptitudes, de leur âge, de leurs relations, de leurs origines. Je me suis épuisé à les satisfaire de mon mieux sur ces diverses matières. J'ai vu les hommes les plus considérables, fermement attachés à la monarchie dans leur pays, habitués à regarder leurs souverains comme les représentants nécessaires de l'existence nationale, se prononcer avec vigueur contre toute restauration bourbonnienne, avec dégoût contre tout retour bonapartiste, me conjurer de défendre, de garder avec un soin jaloux notre jeune République. Ils se plaisaient à énumérer les appuis qu'elle

devait rencontrer dans l'Europe actuelle. Ils anticipaient sur l'avenir et esquissaient le grand rôle pacificateur, civilisateur, libérateur, qui lui était réservé si elle savait se maintenir dans la voie où nous l'avons engagée. Ne se lier avec personne, rester courtois avec tous, continuer à développer et fonder notre légalité constitutionnelle, nous refaire lentement une puissance militaire et attendre avec patience et vigilance l'heure, qui ne pouvait manquer de sonner, du grand réveil européen.

Je vous laisse à penser mon ravissement, les satisfactions d'orgueil national que je savourais au fond du cœur sans oser les exprimer tout haut mais dont je veux que vous ayez à votre tour la jouissance et le bienfait.

Je vous l'ai dit souvent depuis la constitution, j'estime la République sauvée à l'intérieur, sauvée des attentats et des coups de main des réactions. Pour moi, l'ère des périls tragiques est passée. Le temps des difficultés, des expériences laborieuses, est ouvert, mais j'y entre sans inquiétude, sans angoisse, avec la virile confiance que le pays est désormais gagné à une politique d'apaisement et de progrès démocratique sagement conduite. Le choix de la nation est fait, et il y paraîtra bientôt aux futures élections.

Elle s'est prononcée pour la politique des résultats, contre la politique d'aventures et de théories.

Mais, si j'étais désormais rassuré sur les directions de la politique intérieure, je ne vous avais pas dissimulé mes craintes, mes frayeurs même sur les dangers qui pouvaient nous venir du dehors. *On* ne nous menace plus, *on* nous observe encore, *on* ne tardera pas à nous faire des coquetteries; quand? Juste au moment où nous aurons brisé le dernier obstacle qui nous sépare des sympathies de l'Europe, quand nous aurons réduit la faction cléricale au silence d'abord, à l'impuissance ensuite. Ce sera l'œuvre du suffrage universel qui se prépare de tous côtés. Ce jour-là, on cessera de nous

représenter comme l'épée du Vatican. Nous retrouverons l'amitié de l'Italie, les sympathies des peuples que l'arrogance et l'avidité prussiennes commencent à fatiguer. Nous reprendrons notre véritable rôle, dont Bismarck nous a en quelque façon détournés, et nous pourrons compter même avec Berlin.

J'en ai reçu la conviction dans mes divers entretiens, surtout de ceux que j'ai eus en Suisse, *grâce à l'intervention de la personne que vous savez, et dont je dois reconnaître toute la bonne volonté.*

Le secret pèsera longtemps sur ces discrètes conversations, mais j'en suis sorti satisfait, et, ce que je crois pouvoir dire sans immodestie, mieux connu.

Je me résume : l'Europe nous est revenue, et l'Europe chemine enfin en voie de se retrouver.

Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de la question d'Orient. Je réserve une si importante matière pour une lettre spéciale. Je me borne à vous dire que je n'ai jamais été mieux servi par ma bonne étoile qu'en cette circonstance. J'avais deviné et servi par avance les secrets desseins de la puissance qu'il fallait gagner, mais, à plus tard...

En rentrant ici le cœur et la tête affermis, j'ai trouvé la situation en bon point, le cabinet divisé, les libéraux républicains faisant très bonne figure et le maréchal inclinant visiblement vers eux. Les intransigeants, malgré leur fiasco étonnant, n'auront pas nui à cette dernière évolution. Ils auront servi à mettre en lumière la fermeté et la modération de l'immense majorité des républicains, et offert par là la meilleure démonstration de notre sincérité et de notre force; ils auront jeté à temps leur inoffensif venin, qui aurait pu nous troubler s'il s'était produit inopinément plus tard, dans le feu des élections générales. Tout est donc bien de ce côté. Buffet me paraît très malade, et vous pensez bien que je vais mettre à profit les quelques semaines qui nous séparent de l'ouverture de la session pour nouer

quelque bonne partie, d'Audiffret et Bocher étant exaspérés contre lui, et M. Dufaure marquant chaque jour ses progrès dans la sympathie du maréchal, qui en fait comme l'arbitre des querelles ministérielles; je ne vous laisserai pas manquer de nouvelles à cet égard, mais répondez-moi, j'ai soif de vous lire, de savoir ce que vous pensez, d'être surtout rassuré sur votre chère santé, que tant de fatigues et d'émotions diverses n'ont pu qu'ébranler.

J'ai encore bien des choses à voir, à régler autour de moi, avant de pouvoir vous dire à quoi j'en suis personnellement avec les divers groupes parlementaires, mais je me suis mis à l'œuvre, et j'ai pris de telles forces dans ces différents voyages, que je ne trouve plus rien de difficile ni même d'impossible.

Vous ne saurez jamais l'un et l'autre tout le bien que vous m'avez fait et combien je suis un pur égoïste en vous aimant à la folie.

Tous mes hommages avec toute mon amitié.

Léon Gambetta.

Et, presque en même temps, une lettre d'un autre ami fort aimé de nous, de Duclerc.

8 octobre 1875.

Très chère amie,

Si je ne vous disais pas, et vivement, que la vue de votre écriture m'a été une douce joie, vous diriez certainement qu'on vous a changé votre meilleur ami. C'est du fond de mon cœur que je vous remercie de votre souvenir amical, et de la même source toutes mes tendresses.

La semaine passée, justement, j'avais vu Gambetta, et j'avais su par lui des nouvelles de vous, que je m'étais empressé de lui demander.

Que faites-vous? Vous ne le dites pas. Quel livre allez-vous nous rapporter cette année, qui nous rappel-

lera ce que vous auront dit les plantes, les fleurs, la mer et surtout les voix intérieures. J'attends quelque chose, je vous en avertis.

Moi, j'essaie ici de fourrer mon nez dans le trou du ministère de la guerre; mais, soit qu'il ait trop grossi l'an passé, soit que les serrures soient trop serrées, ça ne pénètre pas; mais cet appendice, comme l'animal auquel il appartient, sont tenaces. Et nous verrons quelle terrible puissance est l'inertie au service de l'esprit de corps.

Êtes-vous contente de ce que vous voyez autour de vous? Moi, il me semble que si notre bateau est assez baroque, il a du moins le vent en poupe.

Si tel est aussi l'avis d'Adam, tant mieux: dites-lui mes amitiés.

Pour vous, ce que vous savez : un grand et profond sentiment d'affection spontanée et raisonnée.

E. DUCLERC.

Il paraît qu'on s'amuse fort à Paris, au *Panache de Gondinet*.

J'attends la lettre de Mme de Pierreclos, qui ne manquera pas, en rentrant à Paris, de me conter cette drôlerie de façon à la rendre plus drôle encore.

Paul Bert a le prix biennal de l'Académie : 20.000 francs.

Beaucoup de savants se demandent quelle est l'importante découverte de Paul Bert qui mérite ce prix, et plus d'un répond en souriant : « C'est à l'homme politique qu'on l'a décerné, au futur ministre de l'Instruction publique. Il saura être reconnaissant. »

Rochefort m'écrit le 14 octobre :

Bien chère amie,

Tel que vous me voyez, je suis à Stuttgard. Je suis allé avec Olivier Pain m'entendre avec une grande maison qui dessine et grave les illustrations du *Tour du monde,* de Charton. Il s'agit du voyage aux Antipodes que nous allons publier, et qui sera traduit dans toutes les langues. Je crois que ce sera une grosse affaire, même si la France nous est interdite.

Voilà pourquoi j'ai tant tardé à vous répondre. Depuis votre départ de Genève, vous ne vous imaginez pas le nombre de visites électorales que j'ai reçues. Favier, de Lyon, est venu passer deux jours avec moi. Nous avons beaucoup causé. J'ai vu aussi un conseiller général du Rhône, où l'on prépare de fortes batteries. Enfin, Naquet m'a écrit plusieurs lettres pour me demander des documents que j'ai reçus de Nouvelle-Calédonie et qui sont épouvantablement compromettants pour le gouvernement. Il en parlera à la Chambre. Ça va tomber comme une bombe.

Je dois vous avouer que l'intransigeance paraît prendre de fortes proportions dans les grands centres. Ce qu'on admet de Thiers, et dont on lui est même reconnaissant parce qu'il a soixante-dix-huit ans, inquiète chez Gambetta qui en a trente-huit. Thiers est une pièce qui finit. Gambetta est encore au premier acte, et on semble craindre pour le dénouement.

J'ai vu Georges Perin, qui me plaît extrêmement comme homme et comme esprit. Il est très important qu'il soit encore à la prochaine Chambre. Je crois qu'il faudrait le porter à Paris.

On prétend que la loi sur la presse va enfin passer. J'ai déjà signé un traité avec un journal qui doit paraître le lendemain de cette omelette fantastique.

Serrez vous-même Adam sur mon cœur. Croit-il au fond à la dissolution? Moi je crois pas avant un an au plus tôt.

HENRI ROCHEFORT.

Adam me demande de répondre à Rochefort lui-même. Je crois sa lettre intéressante. La voici :

Golfe Juan, 17 octobre.

Mon cher ami,

Si c'est pour être agréable à Naquet, dans son intérêt, que vous lui confiez la cause des malheureux qu'on torture là-bas, je comprends, mais si c'est pour être utile à ceux-ci, je ne comprends pas. Vous savez qu'en des occasions pareilles le choix de l'orateur est très important. Des faits abominables peuvent laisser inattentive une assemblée qui le surlendemain s'indignera pour des faits d'une gravité moindre. C'est que, dans ce premier cas, ou le moment avait été mal choisi, ou c'était l'homme. Le public, à cet égard, montre les mêmes exigences que les assemblées. Rappelez-vous le livre de Gladstone sur les prisons de Roi-Bomba. Les cruautés qu'il dénonçait étaient connues depuis longtemps, et, malgré la courageuse insistance des journaux, ces cruautés avaient laissé l'opinion publique à peu près indifférente. Gladstone parle, et l'indignation éclate. Ce fut comme un coup de foudre qui éclaira les plus endurcis. Gladstone, on peut le dire, avait désarmé les Bourbons de Naples avant que Garibaldi les renverse.

Il nous est facile à tous les deux de prévoir que Naquet ne jouera jamais les Gladstone.

Mieux eût valu, mon ami, remettre l'affaire à Perin, qui est sympathique, qui parle assez bien, et qui plusieurs fois déjà a traité les questions relatives à la Nouvelle-Calédonie, mieux eût valu encore réunir les documents, n'en rien communiquer à la presse pour ne pas les défraîchir, et les adresser au président de l'union républicaine en nous laissant libres de désigner l'orateur même dans la gauche, même dans le centre gauche, en vue seulement de l'effet à produire.

Vous avez été mal renseigné au sujet des intransi-

geants et de leur succès. Depuis mon retour à Bruyères, j'ai suivi leur dernière campagne avec beaucoup d'attention et non sans inquiétude d'abord. L'éloquence de Naquet me rassurait un peu; mais enfin, après notre départ, Naquet était parmi ceux qui cherchaient le vent. Avait-il bon flair? Parmi les remarques que j'ai faites aussi certainement, il en est une plus importante que les autres. Au moment même où Naquet déployait ses voiles, Louis Blanc a cargué les siennes. Il a parlé deux fois et parlé à côté. J'ai voulu voir les choses de plus près. Je suis allé à Nice, où Naquet avait séjourné, dans le Var où il avait parlé. J'ai interrogé des républicains de toute nuance et principalement les plus avancés. J'ai reçu la visite d'un homme considérable d'Aix, fort éclairé et fort impartial. Il m'a assuré que dans les Bouches-du-Rhône le succès avait été pour Tolain, sans conteste.

Mais c'est à Paris, où l'intransigeance a commencé et où elle semblait devoir florir, que la réprobation est énergique. Je ne peux pas douter de mes renseignements tant ils sont nombreux. Leur exactitude m'a été confirmée par un jeune garibaldien fort ardent qui arrive de Paris. Il m'a cité quelques-uns des mots qui ont cours parmi les ouvriers, et l'un de ces mots m'a rappelé *la Lanterne*.

« Nous avons, disent-ils, fourni assez de colons à la Nouvelle-Calédonie. Il nous plaît maintenant d'être habiles. Une fois n'est pas coutume; nous verrons si ça réussit. En attendant, pas de bêtises. »

Je me garderais bien, mon cher ami, d'engager une discussion avec vous sur l'intransigeance. Les patients ont-ils raison? Sont-ce les impatients? Nous n'avons pas besoin de nous rejeter l'un à l'autre les nombreux raisonnements qui ont été échangés depuis un an. Toute la question est de savoir si le mouvement commencé par Louis Blanc et repris en sous-œuvre par Naquet est sérieux, considérable et en voie de progrès ou de faillite.

Ne me croyez pas, mais prenez de nouvelles informations, c'est surtout ce que je veux obtenir de vous. Jetez plusieurs fois votre sonde dans ce Paris où tous les courants existent, mais où ils n'ont pas tous la même valeur. Les esprits légers s'y trompent aisément. Vous ne vous y tromperez pas. Je serais bien étonné si, vos expériences terminées, vous ne conveniez pas avec moi que la *République française* a plus de chances encore que Naquet à la direction des prochaines élections dans trois mois probablement.

Ce qui ne vous empêchera pas, mon cher Rochefort, d'avoir sur le scrutin votre part d'influence, une grosse part, parce que, j'en suis sûr, les entraînements du pamphlétaire, si légitimes d'ailleurs, ne vous troubleront pas, et que vous serez clairvoyant et politique, et mesuré comme vous l'avez été d'une façon si remarquable dans trois circonstances, entre autres à la mort de Victor Noir, lors des élections de Paris en 1871 et sous la Commune, car vous n'êtes pas communard, mon cher ami, il faut en prendre votre parti, et l'histoire impartiale le dira.

Toute mon amitié,

EDMOND ADAM.

Le docteur Maure vient me voir. Il a naturellement sa lettre de Thiers, fort goguenarde, ma foi, sur la *fusion* de tous les groupes réactionnaires qui veulent d'un commun accord servir de cariatides au maréchal. La lettre est datée du 10 novembre.

Le pauvre homme, écrit M. Thiers, les a vus s'entre-dévorer, effroyables d'âpreté, se disputant la proie, s'exécrant, le rendant témoin de leurs appétits et de leurs haines, comment pourrait-il, si peu prévoyant qu'il soit, s'appuyer sur eux?

M. Thiers termine en disant : « Il faut serrer le jeu contre tous ces factieux. »

J'écris à Adam au sujet de cette lettre de M. Thiers. Il me répond :

Versailles, 10 novembre.

Nous serrons le jeu, en effet. Tu n'as pas idée du travail auquel on se livre dans les couloirs de l'Assemblée. Notre groupe du mardi est plein d'activité. Nous étions encore réunis hier soir, à minuit, et nous nous retrouvons ce matin à Versailles, Gambetta, Jules Simon et Jules de Lasteyrie. Il s'agit de savoir si enfin on peut compter sur les orléanistes pour si peu que ce soit. Ces bougres-là sont fuyants comme des anguilles. Depuis le commencement de la session, dans tous les votes par assis et levés, ils ont voté contre nous, mais nous avons triomphé sans eux, ce qui est remarquable. Notre majorité s'est faite avec quelques isolés du centre, l'abstention de quelques bonapartistes et de quelques légitimistes. La vérité est que les questions étaient toutes d'ordre secondaire et que nous ne pouvons pas fermer les yeux sur le hasard de notre majorité. C'est pourquoi, avant d'aller plus loin, nous voulons mettre les orléanistes au pied du mur aujourd'hui même. Demain, s'il y a lieu, on déboutonnera les légitimistes. Ces négociations sont bien tardives pour ce qui concerne le scrutin de liste. Le vote aura lieu ce soir ou demain ; sur ce point nous savons, à n'en pas douter, que nous ne pouvons plus compter sur le groupe Lavergne et sur le groupe Bocher, mais les bonapartistes et les légitimistes nous promettent un certain nombre de voix si nous obtenons que le vote ait lieu au bulletin secret. Est-ce un piège?

Je ne crois pas t'avoir reparlé de Naquet. Il a terminé sa campagne plus mal encore qu'il ne l'avait commencée. Aussi est-il blâmé par tout le monde même par les siens. Scheurer-Kestner l'a exécuté.

Bardoux a été forcé de donner sa démission. On l'a attaqué à nouveau et à fond à propos de son discours d'août au collège Henri IV.

11 novembre.

Nous voici arrivés à Versailles pour le grand combat qui se livre aujourd'hui. Quoique souffrant, Gambetta doit parler. Je ne l'ai pourtant pas vu dans le train. Il est peut-être venu en voiture. Dufaure et Buffet parleront aussi. Toujours même doute sur le résultat. Il semble cependant que nous ayons gagné du terrain depuis deux ou trois jours. Le scrutin secret semble décidément nous favoriser.

Adam, sa lettre terminée, ajoute en *P.-S.* :

Ricard, rapporteur de la commission, qui a pris le premier la parole, occupe encore la tribune.

Son discours est remarquable et produit grand effet. Je ne crois pas que nous puissions finir aujourd'hui, même avec une séance de nuit.

Le 13 novembre.

Donc, ma Juliette, c'est un succès inouï. Je parle du discours de Gambetta. Le reste ne nous importe guère. Il nous faudra redoubler d'activité, et voilà tout. L'événement est le triomphe de notre ami. Je n'en ai jamais connu de plus général. Il a bien été tel que tu le désirais, calme, aisé, maître de lui, de sa parole, de sa voix de son éloquence, absolument maître de la tribune. Pas une détonation. Aussi que de bon sens, de raison, de patriotisme, de force, que d'esprit surtout ! Il en a eu plus que je ne lui en connaissais encore, et je sais combien c'est dire. Tout cela improvisé. Tu dois avoir maintenant lu son discours, mais si tu l'avais entendu ! si tu avais vu le monstre !

Hier il m'a dit qu'il avait eu l'intention de t'écrire le soir même. Il veut que tu le saches, mais il aura sans

doute projeté une lettre trop longue et la fatigue l'a arrêté.

Il est revenu hier à l'Assemblée guéri de son mal, plein d'espérances nouvelles et de plans nouveaux. Ce n'est pas lui qui désespère jamais, tu le sais. La vérité est qu'en général le parti républicain supporte vaillamment sa défaite. Nous restons confiants malgré tout. Nous devons cela à Gambetta, nous aurons autant d'ardeur, de zèle, d'acharnement à la lutte, qu'il a eu d'éloquence.

Des gens qui avaient bien mérité la volée de bois vert qu'ils ont reçue, ce sont les orléanistes. Tu devines ce que je pourrais t'en dire. Je pense qu'à présent personne ne soupçonnera plus Gambetta d'être orléaniste. C'est toujours cela de gagné.

Gambetta m'avait écrit le soir même de son discours. Son affection avait toutes les grâces poussées jusqu'à une sorte de dévouement à l'amitié.

Il me disait :

13 novembre.

Ma chère dame et amie,

J'ai livré bataille, j'ai fait les plus grands efforts. Un moment j'ai cru voir la victoire planer sur nos rangs. Mais j'avais, dès l'origine de la campagne, redouté l'intervention à la dernière heure du Vatican.

J'espérais enlever le succès grâce au scrutin secret qui favorisait toutes les lâchetés des amis du second degré du ministère, mais le jésuite à parlé, Rome a parlé, et j'ai perdu la partie contre toute raison et toute sagesse.

Ce n'est d'ailleurs qu'une défaite apparente, le pays en sera affecté pendant quelques jours, le parti sera obligé de modifier ses plans de campagne électorale,

mais la réalité triomphera de ces premiers embarras. La nation est avec la République, elle saura bien le montrer dans l'arrondissement comme elle l'eût fait dans le département. J'ai déjà fait ma statistique, et je puis affirmer, sans présomption, que nous ne perdrons ni en nombre ni en qualité. Loin de là, la région de l'ouest de la France nous réserve des compensations éclatantes que le scrutin de liste ne nous eût pas assurées. Le choix même des élus n'en sera que plus ferme et plus accentué. Or ce qui pouvait être craint sur la composition de la prochaine Chambre, c'était le caractère général de mollesse chez les élus. Ils seront robustes et courront moins le risque de s'énerver dans l'atmosphère parlementaire de la prochaine législature.

L'élection coûtera plus d'argent et plus de peine, mais il faut bien se persuader que le suffrage universel, qui attend depuis cinq ans le moment de se délivrer des inquiétudes horribles qui le travaillent, sera puissamment surexcité et qu'il déjouera rien que par sa propre passion les mesquines combinaisons arrangées en dehors de *lui*. Je le répète, je suis plein d'espérance et de calme à l'endroit de cette consultation.

Nous ne resterons d'ailleurs pas longtemps pour entrer dans l'action électorale. J'estime que la Chambre finira de légiférer vers la Noël. On procédera à l'élection du Sénat en janvier; en février les élections législatives, et en mars les Chambres seront réunies. Nous en aurons fini avec la période de gestation de la République. Il s'agit d'élever l'enfant, de le nourrir, de le fortifier. Ce ne sera ni la tâche la moins fatigante ni la moins rude, car il faudra se montrer également préparé contre les anciens adversaires, les ennemis invétérés et contre les impatients, les fous, les vaniteux et les méchants.

Malgré bien des dégoûts, je me sens encore bien disposé pour cette troisième phase de notre existence politique. Il faudra aussi penser au dehors, garder la France contre les embûches de ceux qui la menacent en Eu-

rope autant dans ce qui lui reste d'influence et de sympathie européenne que dans la protection de son territoire si cruellement démembré. C'est même là que se trouvera la plus périlleuse comme la plus difficile de nos besognes. Le monde diplomatique est toujours très inquiet et très troublé, non pas que le danger soit imminent, mais les appétits des puissances du nord paraissent s'aiguiser de jour en jour, et le premier qui se jettera sur la proie marquée donnera le signal d'une effroyable collision.

Le suprême de l'art sera de conserver la France libre de ses mouvements, recueillie au milieu de l'agitation générale, en état de défendre son propre domaine, ne se livrant ni à une alliance suspecte ni à des illusions sans fondement.

Heureusement le bon sens et la bonne volonté grandissent tous les jours, et, avec un tel peuple, il ne faut jamais désespérer.

En résumé, nous touchons au terme de nos plus difficiles besognes, et, en dépit des mécontents et des chercheurs de candidature, nous nous représenterons avec une grande force devant le pays, en lui apportant les deux choses que nous lui avons promises : la dissolution et la République. Nous le mettrons à même de nous envoyer une nouvelle génération politique digne d'achever l'œuvre et capable de mener à bien la régénération de la patrie.

Je sais mieux que personne tous les obstacles qu'il nous restera à surmonter, mais avec de la patience, du travail et de la concorde, nous réussirons; j'en ai pour garant cette force des choses, qui depuis quarante ans, en dépit des crimes, des fautes de nos hommes d'État, des défaillances des caractères, entraîne notre démocratie vers un ordre régulier et définitif.

Nous sommes pour le moment occupés à dresser nos listes de sénateurs. Inutile de vous dire qu'Adam figure en tête, et que grâce à son caractère élevé et respecté, à

sa position dans le monde parisien, à l'estime que ses adversaires de tout rang lui accordent à l'envi, il me paraît désigné pour vaincre.

Pour aujourd'hui, je n'ajoute rien à cette lettre toute politique. Je veux qu'elle parte ce soir, et le temps presse. Envoyez-moi, si vous le pouvez, de vos nouvelles, de vos bonnes nouvelles, et croyez-moi le plus dévoué de vos amis.

LÉON GAMBETTA.

Jamais je n'ai eu tant de preuves de l'affection de nos amis que pour cette candidature d'Adam comme sénateur inamovible. Ils m'écrivaient lettres sur lettres. Tout le monde y travaillait, et Adam était le seul qui doutât de son succès.

A la commission du budget, ses collègues étaient unanimes à déclarer que son labeur, le dévouement qu'il montre sans une lassitude pour les intérêts publics, le désignent au choix de l'Assemblée. Bardoux, Lepère, Duclerc, Challemel, Jules de Lasteyrie, M. de Marcère, se passionnent dans leur propagande pour cette candidature. M. Martel lui-même, en m'envoyant l'annonce de la mise en liberté et la future grâce de deux de mes protégés communards, Michel et Lecoq, m'écrit un mot sympathique sur la candidature sénatoriale d'Adam. Le duc Decazes, M. Bocher, se disent favorables. Raoul Duval me fait écrire par Hetzel qu'il serait heureux de rendre hommage à l'honneur, à la bravoure, à la gentilhommerie d'un compatriote normand en votant pour

plus sage, sur le scrutin de liste. Ce discours précède la discussion sur la loi électorale, et l'on y trouve une formule qui lui vaut les applaudissements de ses pires ennemis.

« La modération, c'est la raison politique. »

Victor Hugo a demandé à Adam mon dernier volume : les *Récits du golfe Juan*, publiés il y a deux ans, Gambetta lui ayant parlé avec un enthousiasme exagéré d'une nouvelle : *Patrie*, dont il raffole, dit-il volontiers.

Le grand poète m'envoie l'un de ses chefs-d'œuvre en échange, qu'il a remis pour moi à Adam avec la plus flatteuse des dédicaces. Il y joint le billet suivant, qu'il m'envoie sous une enveloppe portant mon adresse aux *Hautes-Bruyères*, golfe Juan.

Madame,

Un seul homme, aussi a-t-il le nom du premier des hommes, a votre cœur, et tous sont à vos pieds.

J'y suis et je vous admire, madame.

V. H.

Décembre, mon mois de lecture. Je me hâte de lire, souvent de parcourir seulement ce que je n'ai pas eu un moment, même pour feuilleter, dans l'année. La liste en serait longue. Je ne m'arrête qu'à ce qui me retient. Je viens d'achever le dernier livre de Sully Prudhomme.

Ah ! qu'elles sont décevantes, ses *Tendresses* ! Il les nomme *vaines*, mais le mot néant leur irait mieux s'il pouvait s'utiliser.

Jamais habileté et science de facture n'ont été plus grandes sous la plume d'un poète, mais quelles désespérances ! L'amour n'a que des amertumes, que des épreuves, que des douleurs; les lois de l'univers sont cruelles, et les hommes ne les subissent qu'avec révolte. Qu'un peu de compréhension bienveillante de la vie ferait conclure avec plus de justice et de vérité !

Mme Sand m'écrit que ses *Deux frères* ne valent pas grand'chose, et qu'il est inutile que je les lise. C'est toujours une joie pour moi de lire du George Sand, de baguenauder avec elle dans ses paysages que j'ai connus ou que je connais par elle.

Adam voit presque journellement M. Thiers durant les négociations pour les candidatures des sénateurs inamovibles. Il oblige M. Thiers à admirer l'habileté de Gambetta; il apprivoise l'ex-président. Il obtient son appui pour les combinaisons de Gambetta. La glace est enfin rompue par Adam entre les seuls hommes qu'il ait jamais acceptés ou reconnus pour chefs.

Grévy refuse de se laisser porter comme sénateur inamovible, parce qu'il a toujours été l'ennemi de deux Chambres. Au fond, il craint l'enterrement comme président du Sénat; il veut redevenir le président de l'Assemblée à la prochaine Chambre, et peut-être... Mais chut ! il n'admet pas qu'on lui en parle. En revanche, M. de Broglie tient à être sénateur inamovible. Le sera-t-il ?

Edmond Texier et Louis Jourdan m'écrivent chacun de leur côté une lettre sur la candidature de Broglie au Sénat, lettres très spirituelles. Ce que c'est que d'écrire depuis tant d'années dans le même journal! On en arrive à penser dans les mêmes formes et au même moment. Je leur envoie à chacun la lettre de l'autre. Cela les amusera comme moi.

Le Siècle, qui avait perdu beaucoup d'abonnés, commence à reprendre son influence. Cernuschi, depuis la mort de Chaudey, dont il s'accuse d'être un peu responsable, ne s'en occupe plus. Cernuschi était trop original, trop paradoxal pour les lecteurs tranquilles du *Siècle,* et il le défaisait plus que les autres rédacteurs ne le faisaient.

J'ai lu en dix jours trois ouvrages qui m'ont passionnée :

Histoire des institutions politiques de l'ancienne France, de Fustel de Coulanges;

Le premier volume de *l'Ancien Régime,* de Taine;

L'*Histoire du Treizième siècle,* de Michelet.

Combien de choses contradictoires éveillées et mises en présence dans mon esprit. Jamais livres ne m'ont plus obligée à dégager mes opinions personnelles des leurs.

J'avais besoin de ces lectures pour attendre avec moins de fièvre l'heure des élections des sénateurs inamovibles. Que de projets, que de débats! Les groupes de la droite et du centre

semblent les maîtres de la situation. Le centre gauche voudrait des répartitions proportionnelles entre les groupes qui ont voté la constitution.

On dit l'entente faite entre les légitimistes et Gambetta. L'habileté de cette manœuvre parlementaire est stupéfiante. On a vu M. le marquis de Franclieu, qui avait en d'autres jours montré le poing à Gambetta avec des injures grossières, se promener bras dessus bras dessous avec lui dans les couloirs de l'Assemblée.

L'exclusion des orléanistes sera complète, m'écrit-on.

Le 9, les nominations commencent. A la grande inquiétude des conjurés, deux noms seulement sortent de l'urne : celui de M. le duc d'Audiffret-Pasquier et celui de M. Martel. Mais, après quelques défections, quelques reprises, une déclaration énergique de M. de la Rochette dans le journal *l'Union*, le pacte se maintient.

Adam m'écrit le 10 décembre.

Tu ne saurais te représenter l'état de l'Assemblée : c'est hideux. Je serais bien surpris si la séance finissait sans qu'on se fiche des coups. Des querelles éclatent dans tous les coins. La scène commence toujours entre orléanistes et légitimistes, au secours desquels arrivent les républicains.

Une vingtaine de légitimistes s'étaient en effet mis à voter pour notre liste, sur laquelle une douzaine d'entre eux sont portés. Si l'alliance avait tenu, notre succès

était à peu près certain. Mais tient-elle? Quelques-uns des légitimistes ont reculé au dernier moment, mais combien? Quoi qu'il arrive, il est certain que Jules de Lasteyrie et Duclerc passeront aujourd'hui.

Je ne fermerai cette lettre qu'à cinq heures et je te dirai si à cette heure-là on peut prévoir quelque chose.

Hier, le dépouillement n'a fini qu'à neuf heures et demie.

Cinq heures. On ne sait encore rien de définitif, mais le dépouillement avance. Duclerc et Jules de Lasteyrie vont être certainement élus.

Je ne reçois plus que des dépêches qui me donnent les noms des nouveaux élus.

J'ai chez moi le père, la mère, la sœur de Gambetta, ma chère Benedetta et le petit Léon. Ah! les braves cœurs! Ils participent à toutes mes émotions. Adam serait leur parent qu'ils ne se passionneraient pas plus pour son élection.

« Il est plus que notre parent, me dit le père de Gambetta; il est l'âme, le défenseur, le pilier de Léon. Nous ne craignons rien pour lui tant qu'Edmond Adam est à ses côtés. Il nous semble que tous deux vous le sauvegardez. »

Je parle à Benedetta, à Mme Gambetta, du mariage Léris. Elles sont avec moi et approuvent mes négociations. Benedetta a pour Léris des sentiments d'estime, d'affection, de compatriotisme, de camaraderie, qui en feraient une épouse heureuse et accomplie.

« Je l'ai toujours considéré comme mon fils, » me dit Mme Gambetta.

Sans interrompre les dépêches, Adam m'écrit le 16, de Versailles :

Eh bien ! il s'en est fallu de peu hier. Ce résultat ne m'a pas surpris, mais il a surpris tous nos amis. Tout le monde me croyait élu, tant l'effort avait été considérable en ma faveur. Notre ami, surtout, m'annonçait ce succès comme certain, et il avait ses raisons, car il avait travaillé pour moi. Tu penses bien qu'il a fait l'impossible. Duclerc aussi a été on ne peut plus dévoué à ma candidature. Encore aujourd'hui il a vu les légitimistes qui n'ont pas voté pour moi hier et qui lui ont promis de voter aujourd'hui ; c'est toujours le groupe Lavergne qui s'acharne contre moi. Je connais aujourd'hui son grief : Rochefort. Ni les légitimistes ni les bonapartistes ne me reprochent mon amitié pour lui, mais les pleutres du marais ne me le pardonnent pas. Un autre inconvénient que je subis, c'est que je suis le premier sur nos listes. Ceux qui veulent effacer un ou deux, ou trois noms de l'Union républicaine, commencent toujours par moi.

On dit que la droite vote aujourd'hui à bulletins blancs. Dans ce cas, la majorité sera diminuée, et toute notre liste passera.

Si je suis élu, je partirai bientôt pour Bruyères.

P.-S. — Le dépouillement est commencé. On ne sait encore qu'une chose, c'est que si nous passons, Pichat, moi et quelques-uns de l'Union républicaine, nous passerons les derniers. La manœuvre s'est faite en ce sens aujourd'hui entre les membres du groupe Lavergne et les membres du centre droit qui votent.

Cinq heures moins dix. Les nouvelles qui viennent de la salle où l'on dépouille sont mauvaises. Notre majorité s'est détraquée. Les uns disent qu'il ne passe personne. D'autres que Jules Simon et le général de Cissey passent seuls.

Cinq heures et quart. Le bruit des couloirs, c'est que

Jules Simon, Magnin et moi, nous passons seuls, mais rien n'est certain.

Jules de Lasteyrie m'écrit que :

Si Adam est nommé, je dois surtout être reconnaissante à Gambetta, qui est le père du Sénat, comme Wallon est le père de la Constitution.

Une dépêche d'Adam ; il est nommé !

Je reçois de lui une lettre datée du 16 décembre :

Heureusement, me dit-il, j'ai été nommé hier ! aujourd'hui, désarroi. Le centre gauche a sa liste distincte de la nôtre ; de Cissey et Wallon vont probablement passer seuls. Nous avons quelque espoir que Peyrat sera nommé demain ; du reste, ce craquement de la fin qu'il était possible de prévoir n'a plus guère d'importance, le résultat est acquis et l'effet produit.

Que de choses curieuses j'aurai à te raconter ; ce que je ne veux pas tarder à te dire, c'est que Gambetta a fait pour moi l'impossible.

Tes lettres à Duclerc, à Jules de Lasteyrie, à Léon de Maleville, étaient très bien adressées. Arrivées après l'événement, elles ont été accueillies comme des lettres de remerciements. Raoul Duval ne nous a pas lâchés un instant, notamment Testelin et moi. Ce n'est pas la seule singularité de ce genre. Cette affaire a été l'occasion d'une réconciliation générale.

J'ai déjà reçu une dépêche du docteur Maure. Les félicitations de tous genres, dépêches, lettres, cartes de visite, abondent. Toutes sont accompagnées de félicitations pour toi.

Le meilleur de mon succès est que je vais pouvoir aller passer près d'un mois auprès de toi, d'où, j'espère, nous reviendrons ensemble.

Parmi les sénateurs inamovibles nommés, Duclerc, Jules de Lasteyrie, amiral Pothuau, Léon de Maleville, Barthélemy Saint-Hilaire, le général Chanzy, Le Royer, Oscar de Lafayette, Hippolyte Carnot, Littré, Scheurer-Kestner, Jules Simon, Testelin, Magnin, Laurent Pichat, Schœlcher, Cazot, général Billot, sont nos amis intimes, nous sommes en bonne relation avec une moitié des autres, et Adam, personnellement, en sympathie avec tous.

Il me semble que notre République et notre France ne peuvent avoir qu'à bénéficier de tels choix.

Je lis au père, à la mère de Gambetta, à sa sœur, toutes mes lettres, mes dépêches, et ils en sont aussi heureux que moi.

Nos joies complémentaires sont l'échec de Batbie, qui, violent républicain en 1848, violent monarchiste en 1871, violent ennemi de M. Thiers, triomphateur au 24 mai, reste sur le carreau avec MM. le duc de Broglie et Buffet.

Vacherot n'est pas nommé. Les républicains qui ont pu voter pour des membres de la droite ont refusé de voter pour un des leurs qui a donné trop de gages à la droite.

Edmond de Lafayette m'écrit que Changarnier a voté pour Adam et qu'il tient à ce que sa femme le sache. Je le remercie en termes surannés qui doivent lui plaire.

Sur 75 sénateurs inamovibles, 56 républi-

cains sont nommés. C'est une grande victoire. M. Thiers a, lui aussi, puissamment contribué au succès. Il a refusé d'être sénateur inamovible, voulant être sénateur de Belfort, qu'il a conservé à la France.

Garnier-Pagès arrive du Cannet et m'ouvre tout grands ses bras, déclarant qu'il veut m'embrasser, que ce jour est l'un des plus beaux de sa vie républicaine.

*
* *

Paul Arène, qui est à Antibes, que je vois beaucoup et avec lequel j'ai tant de plaisir à parler littérature, m'aperçoit sur la terrasse de Bruyères et me crie de loin, en provençal, toutes les félicitations qu'il vient m'apporter. Mme Sand, Maurice, Lina, m'envoient lettres et dépêches enthousiastes.

Adam m'écrit le 24 décembre :

J'ai reçu ta lettre du 21 pendant que je dînais avec Gambetta. Nous avons immédiatement arrêté nos projets. Gambetta consentait à partir avec moi samedi soir, mais Spuller va en Bourgogne; il doit nous rejoindre à Dijon. Nous avons donc résolu de ne partir que dimanche matin, et nous arriverons à Cannes lundi à une heure et demie.

Cette combinaison me fait perdre deux jours au moins, mais elle assure le départ de mes deux compagnons.

Je raisonne dans l'hypothèse que les vacances vont

être votées tout à l'heure. Courtes ou longues, nous partirons.

Mais M. Buffet, plus rancunier que jamais, ne veut pas laisser l'Assemblée partir en vacances sans avoir obtenu d'elle une loi sur la presse et sur l'état de siège. Tous les candidats en profitent pour faire leur profession de foi politico-électorale. L'état de siège sera maintenu à Paris, à Lyon, à Marseille, malgré un discours admirable d'emportement de Challemel-Lacour.

Comme Adam félicite Challemel, qui sait que Gambetta et Spuller viennent à Bruyères, il demande une invitation immédiate. On imagine le plaisir d'Adam à le « convoquer », en son nom et au mien, pour un séjour le plus long possible.

D'Adam, le 27 :

Voici enfin ce qui est convenu. Gambetta et moi nous partons tous deux jeudi soir. Mais nous ne prendrons pas le même train ni la même direction. Moi, je prendrai le grand express pour Marseille, Cannes, et je dînerai avec toi vendredi. Lui se rendra à Turin puis à Savone, et sera à Bruyères samedi vers dix heures et demie pour souper. Il espère ainsi pouvoir dépister tout le monde à Paris, à Lyon et à Marseille. Il te demande le plus profond mystère. Il est excédé de fatigue et désire garder l'incognito le plus absolu durant quelques jours.

L'Assemblée nationale se sépare le 31 décembre. La dissolution de l'Assemblée élue

« dans un jour de malheur », selon M. Beulé, le 8 février 1871, est enfin réalisée. Les élections sénatoriales sont fixées au 30 janvier 1876, les élections législatives au 20 février. La nouvelle Chambre et le Sénat se réuniront à Versailles le 4 mars.

Je vais apprendre à Gambetta une nouvelle qui lui causera la plus grande joie. Pendant qu'il aidait de tout son pouvoir à l'élection d'Adam, j'aidais de tout le mien au mariage de sa sœur. Léris étant venu rejoindre à Bruyères le père, la mère et la sœur de Gambetta, tout a été décidé dans nos promenades sous les étoiles et sous le ciel bleu du poétique Bruyères.

Adam m'apporte le volume que lui a donné pour moi Victor Hugo : *Avant l'exil, pendant l'exil, depuis l'exil,* avec une invraisemblable dédicace. Le maître y confesse qu'il a été tout ce qu'a été le siècle. Napoléonien en 1813, légitimiste à la Restauration, voltairien, chrétien, littéraire, bonapartiste libéral, socialiste à tâtons sous le roi, bourgeois avant 1848, etc., etc.; de bonne foi toujours.

J'ai demandé à Adam de m'apporter *Paris,* de Maxime de Camp. Je suis, en le lisant, désillusionnée. Comme il comprend et juge à côté notre Paris!

A. Vacquerie a remis à Adam, pour moi, son théâtre complet. J'y retrouve *les Funérailles de l'honneur,* dont M[me] de Pierreclos, qui avait assisté à la première représentation, m'avait

fait tant rire. Ces *Funérailles* restent bien excentriques.

Adam est arrivé, heureux de sa nomination, trouvant large la récompense de sa vie politique, et me répétant que, quoi qu'il arrive, il n'acceptera rien autre.

Ainsi soit-il!

*
* *

J'ai écrit un roman, *Jean et Pascal,* dont les scènes se passent aux lieux parcourus par nous avec Gambetta dans notre voyage à travers la Suisse, le Simplon, les lacs italiens et Venise. C'est le premier de mes volumes, depuis mon mariage, dont je n'ai pas raconté le plan à Adam et que je ne lui ai pas lu à lui le premier. Gambetta, on se le rappelle, a obtenu d'Adam, lors d'un séjour à Bruyères, qu'il « n'opprimerait plus mon inspiration, et que lui, Gambetta, serait tout d'abord seul juge de mes écrits ».

Adam sait quel critique sûr, éclairé, impartial, est Gambetta lorsqu'il s'agit d'art ou de lettres.

A peine arrivé, notre grand ami décide que la lecture de *Jean et Pascal,* dont il a demandé le titre, commencera le lendemain soir. Adam est exclu de cette lecture.

« J'écouterai aux portes, dit le maître du logis en riant.

— Ce serait votre première traîtrise, Adam. »

Le lendemain, Gambetta, protégé de tout bruit, même des aboiements de notre chien « Modeste », qu'on a enfermé chez le jardinier, sur la route, dort jusqu'à une heure de l'après-midi.

Le temps est superbe. Le feu pétille dans la cheminée et les fenêtres sont ouvertes. Le ciel a son bleu d'azur, il se confond au loin avec la mer, elle aussi, azurée, et dont on entend la voix chantante. Les bruyères arborescentes répandent leur odeur exquise d'amande qui se mêle à celle des mimosas fleuris.

Un déjeuner soigné — Gambetta y est sensible, car il est fin gourmet — calme à deux heures seulement notre vigoureux appétit ; nous allons ensuite nous étendre sur les aiguilles de pins chauffées par le soleil, au pied des hautes bruyères fleuries de blanc. La mer est à nos pieds. Aucune possibilité de visites ; le jardinier surveille et dit que nous sommes à Nice pour plusieurs jours.

« Nulle part je ne goûte le repos comme à Bruyères, » dit Gambetta.

L'après-midi nous montons dans la colline, marchant sur les touffes de lavande et de thym. Les lentisques, les myrtes, les arbousiers avec leurs fruits déjà mûrs, semblables à des fraises, nous obligent à les contourner. Un jardin d'orangers attire Gambetta.

« Je voudrais l'une de ces oranges, me dit-il, et la manger fraîche et sûre. »

Je vais en demander quelques-unes au propriétaire, mon voisin, et Gambetta les dévore, ravi. Il vient d'en manger d'excellentes à table, mais il préfère celles-là, cueillies « à l'arbre ». Il les mangerait toutes si je n'y mettais le holà dans la crainte qu'elles lui fassent mal.

Nous montons toujours, jusqu'au point d'où nous apercevons les Alpes neigeuses, le golfe de Nice, Antibes, puis, à droite, les îles Sainte-Marguerite et l'Estérel.

Gambetta nous dit ses projets. Il posera sa candidature à Paris, à Lille, à Marseille, à Bordeaux, peut-être ailleurs encore, s'il en est certain comme de ces villes-là.

« Mais c'est Buffet qui va diriger les élections, dis-je ; il emploiera tous les moyens pour vous faire échouer, car il ne vous pardonne pas son insuccès comme sénateur inamovible.

— Basta ! Il n'a pas le vent en poupe et nous l'avons. »

Le soir, la partie de dominos, le jeu habile, serré, des deux champions.

Il faut entendre avec quel mépris Adam juge un coup réussi par Gambetta, qui n'est pas dans les règles du « National ».

Le « National », c'est Thiers jeune, c'est Armand Carrel, c'est Adam.

Et Gambetta s'amuse; il se moque pas mal des vieilles règles du « National », encore plus vieilles barbes que les « 1848 ». Et ce sont des injures, des disputes, des « mon petit » pour

Adam, des « mon gros » pour Gambetta, des querelles passionnées pour cinq francs perdus.

C'est à payer sa place, et je rirais de grand cœur si je n'avais le trac, si je ne lisais ce soir *Jean et Pascal* à mon juge.

Gambetta s'aperçoit de ma préoccupation, il s'en moque avec sa verve endiablée.

« Seul juge, grand juge, gare! répète-t-il. Responsabilité colossale vis-à-vis du maître de la maison auquel il doit une hospitalité généreuse. Insensibilité totale pour le charme de la voix de l'auteur. Sévérité absolue, justice intégrale, seule digne des moralités littéraires d'un triumvirat comme le nôtre. »

Enfin l'heure, que je retarde autant que je puis, arrive. Je vais chercher mon manuscrit. Gambetta est allongé sur un canapé auprès d'un grand feu. Par la vitre d'une porte de balcon, entre le ciel étoilé. Je m'installe auprès d'une table; je lis, je lis... A un moment je m'arrête. Il m'est impossible de deviner quelle impression cette lecture cause à Gambetta.

« Continuez, j'écoute, me dit-il brusquement.

— Si je sautais quelques pages, c'est bien long.

— Essayez de passer une ligne, je vous prie de croire que je verrai la coupure. »

Je poursuis. Le Simplon, le lac Majeur, le lac de Côme, celui de Lugano, le lac de Garde, Padoue, Vérone, ont défilé. Mon récit m'amène

en Alsace. J'arrive à une scène dans laquelle un vieux colonel alsacien, mourant, prie son neveu, officier francais, de le faire enterrer à fleur du sol, pour qu'il entende plutôt la marche des pantalons rouges quand ils viendront reprendre la terre d'Alsace. Les enfants du village défilent devant ce mort, sur le lit duquel sont des fleurs aux trois couleurs.

J'entends un sanglot et le mot : « Assez! »

L'émotion de Gambetta me touche moi-même aux larmes. Ah! il l'aime, notre Alsace, comme je l'aime. Toutes les sensibilités de son cœur sont à elle, comme les miennes. Et j'ai pu croire à Venise qu'une politique de rancune ou d'opportunisme extérieur lui ferait oublier l'amputation de nos provinces!

Je cours à la chambre d'Adam.

« Viens vite, il pleure, tu entends, il pleure. »

Adam est d'un bond au salon, m'écartant pour passer.

« Eh bien? demande-t-il.

— Eh bien, mon petit, vous savez, les tracasseries que vous lui avez fait subir sont brossées à plate couture, interdites à tout jamais. Elle n'a rien écrit de pareil. Le Simplon est dramatique. Les lacs ont leurs couleurs ondoyantes et diverses, Venise est Venise, et ses Français des Français. Bonsoir, mes amis, je veux me lever de bonne heure pour entendre la fin, car mon impatience ne me laisserait pas attendre à demain soir pour la connaître. D'ail-

leurs Challemel et Spuller arrivent, et je ne veux entendre cette fin avec personne. »

J'achève le lendemain, joyeuse, délivrée de toute tutelle, mon *Jean et Pascal.* J'ai l'approbation de Gambetta sans réserve. Adam peut lire. Il dévore, il est ravi, et avec sa belle loyauté coutumière il déclare qu'il ne me rognera plus les ailes et me demande pardon de l'avoir fait jusque-là.

On imagine ma joie. Que de bavardages à l'arrivée de Challemel et de Spuller! Quelles flâneries, quelle admiration du ciel, de la mer!

Le lendemain nous allons tous cinq à l'île Sainte-Marguerite dans *la Fadette.* Gambetta se fait expliquer l'évasion de Bazaine, et il en rit comme tous ceux à qui on la « représente » sur place.

Le soir on parle de la *Petite République française* que Gambetta veut fonder. Adam est enthousiaste de l'idée. Il se charge de réunir les fonds, aidé par Scheurer-Kestner. Il en prendra même une part sérieuse, et déclare que par cette *Petite République* il pourra enfin, avant une année ou deux, réaliser son vœu de constituer une fortune à Gambetta. Il ne faut pas que « le gros » ait le souci de l'avenir.

« Vous avez raison, Adam, dit Spuller, car jamais notre ami ne fera un mariage riche, ajoute-t-il en riant. Sa vie de sentiment, sinon de fidélité, est fixée. »

Nos trois célibataires ont des liaisons que

nous n'ignorons pas, et que d'ailleurs ils ne cachent point. Nous parlons sans mystère de la « bourguignonne » de Spuller, de Mme F... de Challemel, de Mlle L... de Gambetta.

« La République manque de femmes légitimes, proclame avec son air demi-sérieux Challemel. Elle a trop d'unions libres, et si Adam n'avait pas une femme qui en vaut quinze, où en serions-nous ?

— Pourquoi quinze, Challemel ?

— Parce que cela fait trois fois cinq !

— Cet homme sérieux dit des choses absurdes, réplique Spuller. Challemel et moi nous sommes dans le faux, oui, avec nos collages ; mais Gambetta tout comme Adam est dans le vrai. Adam avec sa femme, et Gambetta avec son papillonage. Il faut qu'un homme politique ait une femme qu'on admire, ou que lui-même ait la réputation de les admirer toutes, comme fait notre chef. »

Spuller nous parle de Chenavard, son vieil ami, presque aphone, qu'il a vu en passant à Lyon. Chenavard a donné à sa ville natale son portrait, par Meissonier, et la suite des cartons destinés au Panthéon, représentant, comme on sait, la vaste synthèse de l'épopée humaine.

Spuller ajoute :

« Si jamais je deviens ministre de l'Instruction publique et que Chenavard vive, je le ferai officier de la Légion d'honneur.

— Prépare sa candidature auprès de Ferry

et de Paul Bert qui passeront avant toi, dit Gambetta en riant.

— Toujours sacrifié indéfiniment, le pauvre second, gémit Spuller.

— Oui, parce que le premier ne peut se passer de toi. »

Gambetta, qui sait ma grande affection pour Mme Sand, se plaît à me parler souvent d'elle ou de ses livres qu'il connaît tous et dont il aime passionnément quelques-uns. Il sait ce qu'elle pense de lui, mais il ne lui en veut pas. D'ailleurs en a-t-il jamais voulu à quelqu'un ? Il ignore totalement la rancune.

Je dis en déjeunant le lendemain à Adam :

« J'ai reçu un billet de Mme Sand.

— Et moi un de M. Thiers, répond Adam.

— Je désire les lire tous les deux, demande Gambetta.

— Et nous aussi, » ajoutent Challemel et Spuller.

Il faut s'embrasser encore au commencement de l'année, ma Juliette, m'écrit ma grande amie tant aimée. Je suis contente que ce dernier portrait que je vous ai envoyé vous plaise. On le trouve bien, cependant très rajeuni ; mais il a mon air bête, c'est une compensation. Adam doit être auprès de vous, dites-lui toutes nos tendresses et celles d'Aurore, pour laquelle il a été si bon. Nous vous embrassons tous deux bien tendrement.

De M. Thiers :

Mon cher Adam,

Je suis allé vous faire hier une visite de bonne année

et j'ai appris que vous aviez déjà pris le chemin de Cannes. Je vous envie, car il fait ici un temps odieux, supportable toutefois en tenant compte de la saison. Les nouvelles électorales sont excellentes partout. J'ai refusé la candidature de Valenciennes, quoique certaine, uniquement pour simplifier ma position et n'être candidat qu'à Belfort pour le Sénat, et à Paris pour la Chambre des députés. A Belfort toutes les candidatures se sont retirées devant la mienne. Je voudrais savoir par vous des nouvelles de l'Eure*. Ce qui intéresse tout le monde, c'est l'échec de M. de Broglie, annoncé comme certain. Savez-vous ce que font vos amis? L'essentiel, c'est qu'on fasse ce qu'il faut faire pour écarter le duc de Broglie et son suivant Passy. L'un ne vaut pas mieux que l'autre. Il n'y a de différence que l'importance entre les deux : celle du duc étant grande et celle de Passy nulle. Qu'est-ce que le journal de l'*Union républicaine de l'Eure?* Donnez-moi quelques détails à cet égard et ne dites pas que je vous les ai demandés.

Tout à vous de cœur,

THIERS.

P.-S. — Mes respectueux hommages à Mme Adam. A quelle époque reviendrez-vous? Votre présence ici pour plusieurs départements serait bien utile. Que se passe-t-il à Nice et aux environs?

« M. Thiers a raison, dit Gambetta; moi aussi j'aurais besoin de vous, Adam. Vous n'allez pas, j'imagine, devenir trop tôt inamovible. D'ailleurs *Jean et Pascal* demandent à être imprimés dare dare, et vous rentrerez tous deux. Au besoin je ferai acte d'autorité. »

J'avais conté par le menu à Gambetta nos

* Adam, avant son arrivée à Bruyères, avait passé quelques jours dans l'Eure pour faire de la propagande contre M. de Broglie, son compatriote.

négociations et leur succès pour le mariage de sa sœur. Après quelques jours de repos qui lui étaient si nécessaires, j'appelai à Bruyères sa famille avec Léris, et les fiançailles de Benedetta furent fêtées avec toute la gaieté possible. Le mariage est fixé à la fin de février.

Challemel, qui se moque toujours de ma passion pour la Russie, me parle d'une pièce dont la répétition générale a eu lieu à l'Odéon et que Dumas fils, à ce qu'on raconte, a retouchée. Challemel en connaît la donnée, quand moi, cosaque, je ne sais pas le premier mot de cette pièce qui va cosaquéfier tous les gogos parisiens.

« Le dernier des Danicheff, nous dit Challemel, aime une jeune serve. La mère exige une année de Pétersbourg avant le mariage. Le fils parti, elle marie la jeune fille à un serf qui l'aime, mais qui, sachant que la jeune femme n'a pas renoncé à son amour, la respecte. Quand le jeune Danicheff revient, il veut tuer le serf; alors celui-ci lui dit son action héroïque et entre dans les ordres.

« Est-ce touchant? ajoute Challemel, et ce n'est pas tout! Un mot de la pièce a déjà fait le tour de Paris. Un jeune Français raconte que Vladimir lui a sauvé la vie dans une chasse. Vladimir dit alors : « Un ours attaque un Fran-
« çais, un Russe le sauve; tant qu'il y aura des
« Français, des Russes et des bêtes fauves, ce
« sera comme cela! »

J'applaudis de toutes mes forces, et j'ajoute :

« Qui est-ce qui, en 1814, a empêché la France d'être mangée par les bêtes fauves? Alexandre Ier, un Russe; qui est-ce qui, il y a quelques mois, a empêché l'ours de Berlin de nous dévorer un nouveau morceau de chair? Un Russe, Alexandre II.

« Être l'ennemi de l'Allemagne, c'est être l'ami de la Russie. »

On m'appelle Mme Danicheff, et je me venge en appelant Challemel « Monsieur l'ours », nom qu'il conserve entre nous.

On sait maintenant Gambetta chez nous, et il ne nous interdit plus de lui présenter ses admirateurs. Nous trouvons amusant de le faire déjeuner avec l'un de mes amis russes, le prince G...

Challemel est allé déjeuner à Cannes, prétendant qu'il est chassé de chez nous par les cosaques.

Gambetta parle de politique européenne avec le prince G... J'applaudis de grand cœur à l'une des phrases de Gambetta :

« Les Slaves seront toujours moins dangereux que les Germains, parce qu'ils ne cherchent à slaviser que des Slaves, tandis que les Germains ne songent qu'à détruire tout ce qui s'oppose à l'absolue germanisation. »

« Connaissez-vous l'Autriche? demande Gambetta au prince.

— Oui, beaucoup, et il s'y passe en ce mo-

ment une chose curieuse. Les Juifs, qui n'ont pu mordre sur la mentalité catholique, se tournent vers les protestants; or, comme tout Juif est germanisant, les protestants le deviennent. Un catholique, un orthodoxe, sont d'abord patriotes, un Juif est juif, un protestant devient facilement humanitaire et internationaliste. Je crois donc à la ligue future des juifs et des protestants contre le catholicisme et l'orthodoxie. »

Gambetta a trouvé intéressant le prince G...

Nous allons au cap d'Antibes, et Gambetta s'amuse comme un enfant au milieu des rochers.

On reparle, au retour, de la future *Petite République*. Louis Buette y contribuera pour une bonne part. Il est l'un des premiers partisans dévoués de Gambetta. C'est un ancien ouvrier mécanicien de chez Cail qui a fait une fortune. Il a mis de l'argent dans la grande *République*: il en mettra dans la *Petite*.

« On ne dépensera presque rien, dit Adam. On a trop dépensé dans la grande. L'hôtel de la Chaussée-d'Antin suffira pour les deux journaux; il y aura peu de chose à ajouter aux machines. On donnera au directeur politique, Léon Gambetta, des actions d'apport, et le capital sera remboursé sans bénéfices. Si les choses vont comme elles doivent aller, on vendra l'affaire en pleine prospérité et le gros aura un ou deux millions.

— Qu'il mangera en dix ans, ajoute Spuller.

— Je serai là pour administrer ce que je lui aurai acquis, répond Adam.

— Il vous enverra... au Sénat!

— Veux-tu te taire, s'écrie Gambetta, et ne pas détromper mon futur ministre des finances. »

Nous croisons d'Ennery qui est allé à Bruyères pour nous inviter tous à déjeuner le jour qui nous plaira le mieux. Nous remettons le déjeuner à notre retour à Paris, et je demande une avant-scène pour *Les Deux Orphelines*.

Nos amis partent le lendemain. Gambetta et Challemel s'arrêtent à Marseille. Spuller rentre à Paris.

Je reçois de Marseille, à son arrivée, la lettre suivante de Gambetta :

Lundi soir, 17 janvier.

Ma chère amie,

Il est écrit que je ne parlerai pas à Marseille avant la disparition de Buffet du pouvoir.

Hier tout semblait marcher sur des roulettes, l'absence d'Espivent de la Villeboisnet, retenu à Paris pour raisons de service, la période électorale ouverte, tout semblait favoriser nos projets de réunion et de banquet, mais au dernier moment, aujourd'hui, à l'heure où nous nous disposions à nous asseoir autour du veau traditionnel, l'état de siège est entré et force nous a été de laisser la police nous remplacer dans la salle du festin. Nous avons obéi comme il convenait aux fantaisies de l'état de siège. Comme toujours je prie mes amis de se disperser sagement, et j'ai été obligé de les recevoir par petits paquets et de les entretenir jusqu'à une heure du matin. Ils viennent de partir, satisfaits de mes conver-

sations multipliées, et je vous griffonne à la hâte ces quelques lignes.

J'ai trouvé ici une situation affreusement compliquée, non par les intransigeants qui ne comptent plus, mais par les prétentions et les divisions personnelles.

Je crois avoir ramené un peu de discipline dans le désordre, et je crois qu'avec quelques bonnes visites à Aix et à Arles, tout rentrera dans l'ordre. Je sais d'ailleurs répondre à vos préoccupations en vous disant que votre ami Paul * est parfaitement mis en dehors de toutes ces compétitions. L'unanimité est faite sur son nom, et les renseignements que nous avons sur les délégués choisis hier semblent assurer un succès de premier choix.

Je suis réclamé avec la dernière insistance par mes amis de Paris. Je vais partir demain matin à onze heures pour Aix, j'irai mercredi à Arles, je serai jeudi à Paris et je reviendrai pour les 26-27 et 28 à Lyon. Je dépense rapidement les épargnes de repos que j'ai faites à Bruyères.

Chemin faisant j'ai aligné les choses pour l'élection des députés, et, de ce côté-là, les affaires se présentent merveilleusement, en dépit d'une horrible lettre de Rochefort dont Challemel m'a donné communication.

Je recule devant le dessein que j'avais, au début de cette lettre, de vous initier aux querelles marseillaises. Tout cela est fort mesquin et quelque peu ridicule. Vous n'imaginez pas la quantité d'apothicaires qui sont mordus de la tarentule électorale. A chaque coin de rue, il y a un ou deux Purgons lancés à fond de train sur le turf électoral. Grâce à ce déchaînement de la pharmacie nous les éviterons tous. Le suffrage universel refuse nettement d'être clystérisé, et je l'approuve.

Tout cela m'oblige à repasser par Marseille, dans quelques semaines, quand j'irai assister aux secondes noces de ma chère sœur. Je prévois que je vais être en

* Challemel-Lacour.

l'air pendant tout le mois de février et peut-être jusqu'au 1er mars. Joli mois de mai, quand reviendras-tu?

Enfin, j'ai force, courage, espérance, grâce à votre magique influence, à la cordialité touchante d'Adam et, permettez-moi d'ajouter, grâce à ma bonne humeur.

Je vous dis : à souvent et à toujours.

LÉON GAMBETTA.

M. Thiers écrit à Adam le 19 janvier :

Mon cher collègue et ami,

Je vous remercie de votre lettre dont les vues sont justes comme l'esprit de celui qui l'a écrite, mais il faut que vous soyez informé de ce qui se passe. Les efforts du gouvernement pour M. de Broglie dépassent tout ce que vous pouvez imaginer. On frappe à toutes les portes sans s'inquiéter de ceux à qui l'on s'adresse. Nos amis sont fort déconcertés et leurs mouvements tout à fait décousus en présence de l'action énergique, passionnée et dirigée vers un seul but, de nos adversaires qui ne veulent que M. de Broglie et sacrifient tout pour son intérêt. Je vous engage donc, mon cher ami, à sacrifier le beau temps pour la bonne politique et pour vous rendre à temps sur le terrain. Je crois que votre présence seule peut éviter un échec. M. Buffet dans les Vosges, M. de Broglie dans l'Eure, sont le point décisif de cette campagne.

Mes hommages à Mme Adam et vos adieux à Nice.

Tout à vous, THIERS.

P.-S. — Je suis du reste, vous le savez, fort désintéressé dans tout cela, n'ayant aucune candidature à débattre, soit pour moi, soit pour des amis, mais craignant, si tout cela continue, que nous soyons ramenés au bonapartisme par la *voie du gâchis*.

Spuller m'écrit qu'il est nommé, par le con-

seil municipal de Paris, suppléant de Victor Hugo, délégué de Paris pour les élections sénatoriales de la Seine. Il est heureux d'être *utilisé*.

Adam se rend à l'appel de M. Thiers et rentre à Paris.

Voici quelques extraits de la lettre de Rochefort qui a tant révolté Challemel et attristé Gambetta.

Après avoir énuméré en détail les persécutions de tout genre auxquelles sont livrés les adversaires du gouvernement, et fait voir à quel point le vote est peu respecté, faussé même, Rochefort cite Victor Hugo qui prêche l'émeute et ajoute :

En attendant qu'on prenne à ce gouvernement de prêtres et de sectaires les canons, il faut leur arracher les poignards qui sont l'asservissement de la pensée, les perquisitions policières, la centralisation à outrance et le fonctionnarisme effréné.

Rochefort félicite les Lyonnais d'avoir pour candidat son ami Ordinaire, dont l'attitude nette et ferme n'a laissé aucune porte ouverte à ces compromis par où les monarchistes se faufilent adroitement dans le camp républicain.

Il a su se cuirasser contre les sollicitations et se défendre des tergiversations centre gauchères qui aboutissent aujourd'hui à la canditature de l'orléaniste Decazes ouvertement patronné par le républicain Casimir-Périer, etc., etc.

J'en voulais à Rochefort d'entrer ainsi en

ligne contre Gambetta, contre sa manœuvre si admirée de tous, qui arrachait le pouvoir à nos seuls ennemis, Buffet, le duc de Broglie, et je ne pouvais comprendre que notre ami, si passionnément patriote, n'ait pas compris qu'il était digne de nous de récompenser un homme qui avait garanti notre pays du plus grand péril couru par lui depuis 1870.

Cette lettre de Rochefort était aussi un blâme pour Adam, car il y flétrissait « tous ceux qui s'étaient laissé capter et détourner de leur but par de prétendus motifs d'opportunité ». Ma première impulsion était d'écrire à Rochefort, mais je voulais consulter Adam, lorsque je reçois de Rochefort la lettre suivante :

Genève, 21 janvier.

Excellente amie,

Je sors d'une demi-fluxion de poitrine. Pendant quinze jours j'ai parlé par gestes. Je suis encore à cette heure en proie à une extinction de voix qui rendrait inutile pour moi l'interdiction des réunions privées. A peine hors de mon lit, j'ai dû aller à Strasbourg, où le directeur du théâtre, pour me faire honneur, joue une pièce de moi que j'ai donnée autrefois aux Variétés avec Alphonsine et Dupuis. On m'a traîné de force au théâtre dans une loge. Je ne savais où me fourrer, moi à qui les journaux réactionnaires ont tant reproché les vaudevilles. Je ne savais où vous écrire, Adam étant on ne peut plus nomade pour un inamovible.

Je ne connais pas les résultats des délégations, mais j'ai une peur atroce du centre gauche. Quand je vois opposer Dufaure à Buffet, je me tords de rire et de douleur, et quand je vois Casimir-Périer patronner Decazes mes contorsions deviennent de l'épilepsie.

cope! Cette bonne aventure si amusante, si spirituelle, je l'ai conservée*.

Vous me tiendrez compte de ne pas charger ma lettre de cancans politiques. Il n'y a rien : de l'espérance dans le brouillard, de la confiance dans les ténèbres.

Adam a été encore plus affectueux au retour. J'ai bien compris qu'il y avait des commissions d'amitié de votre part, il me disait : « J'ai un tas de choses à vous transmettre, » et, sans qu'il ait pu rien exprimer, j'ai tout reçu, tout goûté, tout savouré.

Pourvu qu'il vous soit resté assez de santé pour travailler, sinon de la plume, mais de l'imagination. C'est le don du soleil et de l'air pur de donner de la clarté aux idées. Votre talent est attaché à votre villa, à votre contrée, votre conception est claire, votre forme nette. Les lignes sont souples et harmonieuses, pas une brume, pas un excès. C'est la simplicité d'un beau climat. Adam, je le suppose, va publier ce qu'il a rapporté. Et quand l'amphore sera vidée, vous l'aurez déjà remplie. Vous n'avez plus qu'à travailler, travaillez donc. Faites-nous des histoires, faites-nous des contes.

Votre ami bien fidèle,

LAURENT PICHAT.

Pichat aimait sa fille avec adoration; il en parlait à la fois en père et en mère. Je n'ai connu personne qui comprît la paternité avec un don de soi plus absolu.

Je lui réponds une courte lettre, mais où toute mon âme maternelle, encore attendrie par le mariage de ma fille, lui porte des vœux ardents pour le bonheur de la sienne.

* Je dis volontiers la bonne aventure à mes amis. Je lui avais prédit qu'il marierait sa fille dans l'année et je lui avais prédit son gendre.

Pichat a dit à Adam son émotion en lisant ma lettre le matin du mariage.

Il m'écrit à nouveau :

Je souhaite que cette lettre soit la dernière de cette absence. Il y a quelques rayons de soleil qui me parlent de vous. A bientôt donc.

Ce que vous me dites de vos populations du Midi me cause une grande joie. Vu par vos yeux, c'est la vérité, et une vérité rassurante.

On dit que Chambord est à Versailles. Qu'y vient-il faire? Va-t-il monter à cheval? Mac-Mahon fait concurrence à Cumont. Pendant ce temps, on cite quelques mots de l'illustre épée :

« Ils veulent faire de moi un Washington, mais je saurai bien me mettre en travers. »

On lui avait appris qu'Alicot avait été battu dans les Hautes-Pyrénées.

« Eh bien! dit-il le soir, voilà ce pauvre Alicot qui vient d'être battu par les carlistes. »

Chez nous, pour revenir aux choses sérieuses, tout est terminé. Adam a été très gentil et fort aimable. Les nouveaux mariés sont installés à deux pas d'ici.

Votre livre marche, et vous le trouverez prêt. Pour le publier, attendez la fin de mars, au plus tôt. Avril est un mois excellent pour les choses de l'imagination. Hugo vous dirait cela en latin.

Croyez à ma bien fidèle et très vive amitié.

LAURENT PICHAT.

De Duclerc :

Très chère et belle amie,

J'ai reçu votre lettre jeudi soir à Paris. Vendredi, j'ai fait mes paquets. Samedi, je suis parti pour Bayonne. Dimanche, je me suis immédiatement occupé de remplir vos ordres. Lundi, je continue vos diligences pour l'amiral Jauréguiberry. Réussirons-nous à faire

sa brochure au retour de captivité, Edmond de Lafayette, sont élus.

Tolain, le brave Tolain, pour lequel nous avons une si grande estime, M. de Freycinet, malgré toutes les intrigues ourdies contre lui, deviennent sénateurs dans le Var. Notre ami Ferrouillat passe, lui aussi.

Victor Hugo, combattu avec acharnement au premier, passe au second tour.

Thiers est sénateur de Belfort. Notre ami Robin est nommé dans l'Ain. On avait accusé cet athée, qui a fondé avec Littré la Société de sociologie, de vouloir la destruction de la religion.

« Le droit de prier, a-t-il répondu, me paraît aussi incontestable que le droit pour le savant de faire des investigations. Toutes les libertés sont sœurs ; qui attaque l'une attaque l'autre. »

On pourra parler à nos dîners de printemps avec autant de gaîté qu'à l'automne du développement embryogénique des hirudinées, auxquelles Robin tient spécialement à m'intéresser.

Peyrat devient sénateur de la Seine. Gilbert Boucher a reconquis, par sa profession de foi, notre estime, car nous lui gardions rancune d'avoir voté contre la dissolution.

Adam me télégraphie que M. de Broglie est brossé dans l'Eure. Je sais comment mon cher époux s'est démené pour obtenir ce résultat. Buffet a échoué dans les Vosges. M. Thiers doit

être content, sa victoire peut lui sembler d'autant plus belle que ses ennemis jonchent le sol.

Hélas! Louis Blanc malade n'a pu faire campagne; il n'est pas nommé, à la stupéfaction générale.

*
* *

Je rentre à Paris dans les premiers jours de janvier, avec le seul regret de ne pas assister, en février, au mariage de la sœur de Gambetta; mais, loin d'Adam, de mes enfants, de mes petites-filles, de tous mes amis, je n'y pouvais plus tenir. Le froid au visage est bien moins redoutable que le froid au cœur. Mon père oublie de me parler de la prochaine Commune pour me raconter les « traits de génie » de ses arrière-petites-filles.

Presque tous mes amis sont sénateurs. Je les convoque bien vite, heureuse de les revoir, de les féliciter de vive voix.

Edmond de Lafayette me répond le premier. Il est encore en province pour l'élection des députés, il m'écrit :

Nous allons enfin nous retrouver. Vous serez entourée d'amis sénateurs, et nous pourrons causer et nous quereller à notre aise. Je serai heureux de pouvoir politiquer avec vous et avec tous ceux qui vous entourent. Au revoir! Je reste ici jusqu'au 20 février pour

appuyer vigoureusement mes amis candidats députés. Sitôt arrivé à Paris, je vous arrive.

Amitiés vives à Adam et respectueuses à vous.

E. DE LAFAYETTE.

2 février 1876, à Chavannes.

Gambetta est à Lille. Je l'ai vu à peine une heure avant son départ; il m'a promis de m'écrire ses impressions, il tient parole :

Lille, 6 février.

Chère madame et amie,

Je sors du Grand-Théâtre. 4.000 personnes. Enthousiasme indescriptible. Je leur ai fait un discours dont je suis bien plus content que de celui d'Aix. Je leur ai expliqué ce que doit être la prochaine majorité de la nation : républicaine, démocratique, libérale, pacifique. Voilà mon sermon en quatre points. Je crois avoir touché les cœurs et converti bien des incrédules et des indifférents. La ville est pavoisée, les rues sont pleines de citoyens, malgré le froid rigoureux. Je suis ravi. J'ai mis un peu d'ordre dans les rangs. Tous nos amis sont réconciliés, et je compte que nous aurons quatorze députés sur dix-huit.

Je vais partir après le banquet, qui aura lieu à trois heures et demie. Je serai à onze heures à Paris. Je ne pourrai venir dîner lundi, mais je viendrai vous faire visite mardi avant de me disposer à gagner le Midi.

Mes amitiés éternelles.

LÉON GAMBETTA.

*
* *

« Les frontières naturelles », ce mot m'accompagne, me suit, chante, claironne la grande

épopée en mon esprit, en mon cœur, en mon âme. Vivre pour voir la revanche et mourir!

Adam et moi, nous nous répétons :

« Chaque fois que notre chef a un succès, c'est à Elles, c'est à l'Alsace-Lorraine, qu'il pense, c'est Elles qu'il évoque. Que pouvons-nous faire pour ajouter à la puissance de ce grand entraîneur des masses, qui nous rapproche heure par heure du jour où nous irons là-bas, à sa suite, délivrer ceux qui sont enchaînés par la conquête, relever ceux qui sont courbés par elle : nos frères annexés. »

De Lille, Gambetta retourne dans le Midi et reviendra le 11 à Bordeaux. Il m'écrit qu'il est épuisé, que la lutte dans le Midi a été féroce. Il va livrer l'avant-dernière bataille. Il croit avoir dompté tout le monde dans le Midi et ajoute que j'en aurai la preuve le 20.

Le nouveau journal, *les Droits de l'Homme*, paraît le 9 févier. Rochefort y signe X... Yves Guyot, Sigismond Lacroix, Henry Maret, Bienvenu, Jules Guesde, E. Lepelletier, y collaborent.

Voilà un journal qui sera sûrement bien écrit, curieux à lire, mais où l'on ne donnera certes pas aux abonnés pour prime une République en sucre.

Le 13, Gambetta, qui revient de Bordeaux, nous arrive à 5 heures. Il dîne avec nous. Le dimanche, il aime le repos et l'intimité au boulevard Poissonnière; demain 14, il parlera à

Belleville. Il nous entretient du discours qu'il y prononcera : « La politique des résultats, politique d'accord avec sa philosophie qui a préparé les résultats déjà obtenus, la seule qui puisse récolter des fruits, écarter les pièges d'adversaires qui n'ont plus qu'une ressource : nos fautes ; qu'un espoir : nos défaillances.

« La politique des résultats est conforme aux vrais intérêts de la démocratie, on ne le répétera jamais trop, elle n'a rien de négatif, d'idéologue, elle est l'action, le fait...

« Je leur servirai un peu de philosophie, à mes amis de Belleville, ajoute en riant Gambetta, je leur dirai que je ne crois qu'au relatif, et pas du tout à l'absolu. »

Le lendemain, tandis que Gambetta parle à Belleville et qu'Adam l'accompagne, je vais, dans la baignoire d'une amie, à la première de l'*Étrangère*. La représentation est admirable. Madeleine Brohan, Croisette, Sarah Bernhardt, Coquelin, y ont un énorme succès. La pièce est déclarée l'une des meilleures de Dumas fils.

Adam, le 17 février, rentre de très bonne heure avec Gambetta qui vient dîner et nous faire ses adieux avant de repartir pour le Midi, pour une tournée électorale durant laquelle il parlera à Orange, à Avignon, à Cavaillon, à Marseille.

A table je demande à Gambetta.

« Qui vous accompagne?

— Personne.

— Comment! personne! On vous laisse aller seul dans un pays comme Avignon, Cavaillon, où les réactionnaires ont des procédés de lutte plus qu'inquiétants. A quoi pensent vos accompagnateurs habituels?

— Tous sont occupés de leurs propres affaires, et je les approuve.

— Vous savez bien qu'on ne me fait pas taire avec un mot comme celui-là. Je veux en parler, au contraire. Je sais quelle surexcitation il y a à cette heure dans le Midi. Le souvenir du maréchal Brune n'y est pas perdu.

— Juliette a raison, dit Adam. Vous pouvez courir un danger.

— Je ne puis courir que celui de l'indifférence. Mon heure n'est pas encore venue, mes amis, et je sais quand elle sonnera.

— Quand donc?

— C'est mon secret. »

Le dîner fini, tandis que je sers le café, Adam va dans sa chambre chercher ses meilleurs cigares. Il est sept heures et demie. Gambetta prend le train de neuf heures quinze. Dans une heure sa voiture vient le chercher. Je laisse un instant Gambetta et je dis à Adam :

« Ton devoir est de partir avec lui. Nous serions responsables tous deux s'il lui arrivait malheur.

— Mais il n'a pas prononcé une parole qui m'encourage à l'accompagner! Sans cela, tu penses bien que je n'hésiterais pas.

— Eh bien ! fais ta valise. »

Je retourne vers Gambetta, et sans m'excuser de l'avoir quitté :

« J'ai prié, lui dis-je, Adam de vous accompagner. Il fait sa valise.

— Mais...

— Oh ! pas de mais, sinon en ajoutant : j'accepte.

— Avec bonheur, répond Gambetta. Je vous confesse que j'avais en partant seul une vague angoisse. Et puis je pensais qu'Adam près de moi, au mariage de ma sœur, votre représentant, ce serait la famille complète... Merci. »

Ils partent, et je reçois d'Adam, le 18 février, la lettre suivante :

Je viens de t'envoyer une dépêche pour t'annoncer notre arrivée à Marseille. Nous sommes bien portants, et le temps est superbe. Gambetta est partout entouré et acclamé. D'Orange à Cavaillon, nous avons fait douze lieues au milieu des populations accourues sur son passage. Tu liras tout cela dans le *Journal du Midi,* que je t'envoie. Tu verras aussi qu'à Cavaillon les légitimistes ont voulu protester. On avait envoyé de Marseille et d'Avignon une quarantaine de souteneurs, de filles et de portefaix sous les ordres de chefs connus qui voulaient nous écharper ni plus ni moins. En somme, il n'y a pas eu une chiquenaude d'échangée, et tout le monde semble fort attristé de cet épisode qui aurait pu être tragique, qui ne l'a pas été du tout.

La candidature de Gambetta va bien ici. Rouvier, qui est resté sur la brèche, assure qu'il sera élu. Il doit prononcer un grand discours ce soir dans une réunion qui est projetée, mais qui n'aura peut-être pas lieu.

Nous avons reçu tes lettres. L'intention de Gambetta est de te répondre après la réunion.

D'Adam, Marseille, 19 février :

Il n'y a pas eu de réunion hier, l'autorité s'y est opposée. Il n'y en aura pas non plus aujourd'hui. On l'empêche de parler, mais c'est égal, je crois que sa présence seule suffit pour assurer la victoire. Tu n'imagines pas l'enthousiasme public.

Notre rue est pleine du matin jusqu'après la nuit. Hier soir, ne pouvant se rendre à la réunion interdite, notre ami est allé au théâtre. Le difficile a été de pénétrer. La place était comble. A l'entrée de Gambetta dans la salle, tout le monde s'est levé et les applaudissements ont éclaté. Le spectacle a été interrompu.

Tout ceci est pour le rassurer sur le vote de demain à Marseille. Je serais bien surpris s'il n'était pas favorable à Gambetta, malgré les manœuvres d'une administration sans scrupules; autrement, c'est la première fois que j'aurai vu un écart pareil entre l'opinion exprimée au dehors et celle exprimée dans l'urne.

Nous partons demain matin pour Nice par l'express de midi.

Je t'adore.

ED. ADAM.

Le 20 février, à Paris, toute la soirée, mes amis vont et viennent, apportant des nouvelles.

Notre ami de Marcère est élu. Le duc Decazes est en ballottage avec Raoul Duval, mais sûrement le troisième candidat, Chauffour, qui est Alsacien, se désistera en faveur de Decazes, à qui nous devons le sauvetage de la France en juin dernier.

A Lyon, un héros républicain est nommé : M. Andrieux. Tandis que Challemel était prisonnier à la préfecture, M. Andrieux, procureur de la république, allait droit aux barricades et arrêtait les assassins du commandant Arnaud.

Démissionnaire au 24 mai, peu tendre pour la réaction, pas tendre pour les communards, on dépeint M. Andrieux comme un homme courageux, frondeur, emportant le morceau.

« Gambetta lui-même, nous dit Le Royer, ne le disciplinera pas. C'est un monsieur qui ne se laisse pas traiter en membre d'un groupe. »

Notre ami Paul de Rémusat est élu au siège de son père dans la Haute-Garonne. Sa profession de foi n'est pas longue :

« La République grande et forte. »

« Brisson est nommé ! crie Clavel en entrant. Ah ! notre X^e, quel quartier ! »

Clémenceau passe brillamment à Montmartre. Il n'a derrière lui qu'une petite troupe, mais disciplinée et résolue. Son programme est : instruction primaire gratuite et obligatoire, revision de l'assiette de l'impôt, service militaire obligatoire, élection des maires par les conseils municipaux, séparation de l'Église et de l'État, amnistie absolue, abolition de la peine de mort, suppression de l'état de siège, intégrité du suffrage universel, rentrée des pouvoirs publics à Paris, liberté de réunion et d'association.

Le vieux Madier de Montjau, malgré nos craintes, fera encore partie de la nouvelle Chambre ; notre ami Boysset aussi.

Gambetta est quatre fois député : dans le XXe, à Lille, à Marseille, à Bordeaux. Notre pauvre Spuller est en ballottage dans le IIIe ; mais on est plein d'espoir pour le résultat final.

Le 21, la victoire se complète. Mêmes allées et venues, le soir, chez moi. Buffet, qui avait été refusé comme sénateur inamovible, battu comme sénateur élu, est brossé dans les quatre départements où il a essayé de se faire nommer député.

Grévy s'est porté à Dôle : « C'est au gouvernement républicain vers lequel gravitent les peuples modernes, a-t-il dit à ses électeurs, que je suis resté fidèle. » Il a été nommé à une forte majorité.

Louis Blanc a sa revanche. Il est député de trois arrondissements, et vient me faire part de sa joie. Méline est réélu député des Vosges. Malgré ses campagnes ardentes de la rive gauche sous l'Empire, c'est un pondéré. Adam, qui l'estime fort, sera heureux de son succès.

On calcule que la majorité républicaine à la Chambre sera à peu près des deux tiers. C'est celle de 1871 retournée.

Gambetta vient d'arriver à Bruyères avec Adam. Il m'envoie le récit des événements de Cavaillon et de sa brillante campagne dans le Midi.

Bruyères, golfe Juan, mardi 22 février 1876.

Ma chère amie,

Il a fallu se retrouver, se ressaisir, après cette prodigieuse débauche de bruit, de discours, de voyages. Après m'être donné sans réserve, répondant par la prodigalité la plus passionnée à cette insatiable avidité méridionale, je me suis senti écrasé, vieilli de dix ans, aphone et atone. La nature seule pouvait me rendre l'équilibre rompu.

Je suis venu à Bruyères comme chez ma nourrice, et, grâce au soleil, au sommeil, au silence, je viens, après trois jours, de m'éveiller et de me reprendre.

Bonjour, mon frère!

N'allez pas croire qu'à travers les diversions de la politique, et même les acclamations de la foule, j'aie perdu une seule fois de vue la noble absente qui m'avait donné le meilleur des guides et des protecteurs pour ce laborieux voyage.

Je vais du reste vous narrer point par point notre odyssée. Vous vous ferez ainsi une idée juste de nos tribulations, de nos luttes et de nos triomphes.

Mercredi 16 février 1876.

Nous quittons Paris avec Adam. Je suis ravi d'emmener avec moi un sénateur de si haute mine. C'est une des plus significatives figures de notre Sénat républicain. Il est, par lui-même, une preuve nouvelle de l'excellence de l'institution nouvelle, et sa présence en dit plus que de longs discours.

Nous dînons — mal — à la gare de Lyon.

Nous cherchons une compensation et nous la trouvons dans une délicieuse fumerie. La myrte est toujours là*. Nous cueillons des fleurs jusqu'à onze heures du

* Gambetta ne quittait jamais une boîte à cigares dans ses excursions; souvent il la portait sous son bras. Pendant l'un de ses séjours à Bruyères, me rappelant le *Chapeau de paille d'Italie*, j'avais nommé cette boîte : la myrte.

soir, et vers Auxerre nous faisons nos préparatifs nocturnes. Le froid devient piquant. Je me roule dans les fourrures en peau de lapin tant et si justement dénoncées à l'indignation de l'Europe, et je m'endors.

J'ignore ce qu'a fait durant cette nuit mon compagnon de voyage. Pour moi, j'ai passé une nuit parfaite, beaux rêves, doux sommeil, douce chaleur; je me suis réveillé dix minutes avant Orange, frais comme un poisson.

Sa Seigneurie Edmond Adam m'apprend que la nuit a été pleine de péripéties et d'accidents. Le train est en retard d'une heure, ce qui est grave pour un train dit rapide. Nous avons, paraît-il, été en détresse. Je n'en ai eu aucun soupçon. Quelle belle conscience que la mienne! Avouez que je serais un grand saint si je n'étais si païen.

Je fais un brin de toilette dans le wagon. Pensez! je vais trouver la gare d'Orange pleine de peuple; Gent est un maître homme; il aura tout préparé comme pour une bataille. Elle s'annonce bien; c'est un 17*, et il fait une matinée divine. Le soleil est déjà chaud, la terre luit et s'ouvre, on sent déjà les effluves du printemps. Allons, allons, je vais très bien, et je suis prêt. Le peuple peut venir.

Orange, 3 heures 1/2, 17 février 1876.

Nous sommes en gare. Je débrouille mes pauvres yeux et j'aperçois la haute stature d'Alphonse Gent, qui parcourt les divers wagons pour constater ma présence.

Il tombe d'abord dans les bras du sérénissime Adam. Je me déballe peu à peu, me voilà sur le quai, la foule attendant dehors. Nous franchissons la barrière, aux cris mille fois répétés de : « Vive la République! » Une calèche découverte est préparée. Nous y montons avec

* Allusion à l'une de mes superstitions pour ce nombre heureux.

les divers chefs de la démocratie locale, et alors commence, à travers la plus jolie petite ville du monde, une interminable ovation à laquelle les femmes prennent la plus grande part.

Naturellement, on a choisi le chemin le plus long, et un jour de marché; notre marche triomphale s'effectue au pas. Il faut une heure avant d'arriver, comme une procession, au reposoir, je veux dire à la demeure de M. Monnier, le fils de notre ancien collègue. L'habitation est belle, spacieuse, entourée d'un parc délicieux qu'envahit la population.

Il faut répondre à ces vivats enthousiastes. Je m'exécute, et je gagne le droit de me reposer une demi-heure dans une chambre Louis XV, préparée pour recevoir un roi. Rien n'y manque, ni le feu, ni la toilette, ni un charmant impromptu du matin. Je fais honneur à tout.

Mais le temps s'écoule, et on vient me quérir pour me conduire au cœur de la ville, au banquet qui réunit les républicains de la circonscription.

Nouvelle procession. J'arrive. Repas cordial. Toast enthousiaste. Mais la population veut avoir son tour. On a disposé une immense remise en réunion publique. Tout le monde entre à sa guise. Voilà plus de 3.000 personnes, et je suis forcé de monter à une tribune improvisée.

Ce sont bien là les auditoires que j'aime : des travailleurs, des paysans, des humbles, chez lesquels le contact de la civilisation n'a en rien altéré la générosité native, la virginité de la raison. C'est pour eux que je combats, que je vais devant moi; c'est pour eux que je parle avec toute mon âme, sans souci du dehors, de la presse, de la sténographie, du beau monde. Et quel choc, quelle solidarité, quel amour mutuel! Nous nous sommes bien souvent compris, pénétrés, traversés l'un l'autre, cet auditoire et moi. Je l'ai entretenu de nos espérances, de nos devoirs, de nos gloires, de nos hontes passées;

j'ai fait justice de la prétention de la réaction et du césarisme.

J'ai rendu à Gent, devant ses compatriotes, un public hommage. J'ai passé, et il a été élu. Je suis fier de mon œuvre et content de moi.

Ceci fait, il a fallu partir et allonger sa route. Une délégation était venue de Carpentras me supplier de passer sur le territoire de cette jolie ville, trop raillée et trop peu connue. J'ai cédé. Nous sommes montés en voiture et avons entrepris un long voyage de soixante kilomètres à travers champs pour nous rendre à Cavaillon, en passant par Carpentras.

Mais il a fallu sortir d'Orange, et j'ai un moment cru que nous ne trouverions pas d'issue, tant la foule se pressait dense, profonde, amoureuse, autour de nous. Il a fallu presser toutes ces mains, et ce n'est qu'après mille discours qu'on nous a laissé la voie libre, non sans nous avoir chargés de bénédictions et de fleurs.

Enfin, nous voilà loin d'Orange, sur la grande route bordée d'oliviers, en plaine, roulant au pied du mont Ventoux couronné de neiges éternelles, sous un ciel de lapis que rayait de ses flèches d'or un soleil digne de l'Attique.

Nous disons tous deux : « Est-ce assez grec? » Nous allumons un myrte. Je bois les rayons de Nithra * et je m'absorbe dans mes pensées. Je songe au discours de Cavaillon.

Nous traversons au galop les plus beaux villages; partout les populations accourent; les enfants, les femmes savent mon nom et l'associent à celui de la République. Les paysans quittent le sillon et viennent arrêter la voiture; ils demandent des nouvelles du reste de la France et repartent l'air joyeux, les yeux humides;

---

* Allusion à mes *Récits du golfe Juan*, que Gambetta préférait aux volumes que j'avais publiés jusqu'à cette époque, à cause d'un récit : *Patrie*.

ils ont appris que dans trois jours la France, la vraie France, sera délivrée.

Après deux heures et demie d'une course folle à travers la plaine la plus riche du monde, nous avons tourné la base du mont Ventoux, et nous apercevons, comme une couronne blanche sur une colline verte, Carpentras; ce vieux nid celtique *carpenteracte* a encore un bon air gaulois, presque sacré, entouré qu'il est de platanes, d'yeuses vertes, de longs et noirs cyprès.

Aux abords de la ville, notre ancien préfet, le candidat du jour, M. Poujade, nous attend avec la plus grande partie de la population. Il faut se mettre au pas, recevoir les poignées de mains de tous ces braves gens. On nous amène les fillettes du pays en habits de fête, les mains pleines de fleurs. Le cortège se met en marche, et nous gravissons lentement, degré à degré, l'escalier monumental qui mène à la haute et vieille ville, une acropole dorée par le soleil du Midi.

La foule s'épaissit à vue d'œil, et il devient impossible d'avancer ou de reculer. Nous essayons des supplications. Rien n'y fait. On nous tient, on veut nous garder. Je prends mon parti en brave, et je laisse ces braves gens satisfaire leur envie.

Enfin, la passion publique se calme, et nous reprenons notre ascension. Nous voici au point culminant, sur un immense forum, environné de hautes murailles. La foule est énorme; tous les rangs, toutes les classes sont confondus. J'avise une porte colossale, sous laquelle je fais placer la voiture, et là, debout, devant cette mer humaine, je me laisse aller à toute ma passion politique.

Qu'Apollon me pardonne, c'est le climat seul qui en est responsable, mais je ne peux me contenir dans cette admirable nature. Il me semble que tout ce pays n'est qu'une énorme tribune aux harangues, et, pour la première fois, je me sens assez d'orgues pour oser haranguer l'immensité. Ils ont compris ce qui se passait dans

mon âme; ils ont répondu aux cris que je poussais; ils ont complété en eux-mêmes ce que je n'ai fait qu'esquisser.

Nous nous sommes quittés à regret, eux me gardant, moi les emportant en mon cœur. Ah! quelle vie! et comment la prolonger?

Nous sortons de ces magnifiques étreintes de tout un peuple, brisés, altérés, nous craignons de nous arrêter dans les villages environnants de peur de manquer notre voyage. Nous nous désaltérons à la hâte dans une chaumière perdue dont les misérables habitants ne m'oublieront plus, je l'espère.

Enfin, et j'abrège, nous arrivons à Cavaillon vers cinq heures du soir, par le plus magnifique couchant qu'on puisse donner pour cadre à une fête populaire.

Cavaillon, 17 février au soir.

Je ne dis rien de l'Isle, que nous avons traversé en courant, où je n'ai pu rien dire à toute la population foncièrement républicaine, l'autorité m'ayant interdit de lui parler*.

J'entre dans Cavaillon.

Je suis ici dans ma circonscription de Vaucluse où j'ai accepté de venir combattre corps à corps la fraude et le vol organisés. La ville entière est sur pied; le long des boulevards toutes les têtes se découvrent et s'inclinent, toutes les mains applaudissent. La République plane au-dessus de nous et emplit l'air. Un immense cortège nous environne et nous conduit jusqu'à l'hôtel préparé pour nous recevoir et dans lequel doit se tenir la réunion politique annoncée par nos amis.

Avant de monter dans les pièces préparées pour nous, je me crois obligé d'adresser à cette population enthousiaste quelques paroles de gratitude et quelques conseils

* Gambetta dit seulement ces mots qui auront un grand succès : « Au revoir, *à des temps meilleurs.* »

de prudence. Enfin nous nous séparons. Ici commence la contre-manifestation légitimiste, dont le récit défiguré a dû venir jusqu'à vous et dont je vais vous faire le récit impartial.

Aussitôt retirés dans nos appartements, nous entendons sous nos fenêtres un véritable vacarme, cris, sifflets, apostrophes injurieuses. Je m'informe, et on m'apprend que plusieurs voitures et omnibus viennent d'arriver d'Avignon et ont débarqué sous nos fenêtres une bande de 130 à 200 individus ramassés dans les plus mauvais lieux, proxénètes, lutteurs de foire, repris de justice, voleurs et assassins de profession que les beaux messieurs de l'ordre moral ont pris à leurs gages pour nous faire charivari.

Ils sont malheureusement arrivés en retard, mais ils s'y prennent de leur mieux pour rattraper le temps perdu, et ils y réussissent, ma foi, fort bien. On a vu au milieu d'eux le maire de Cavaillon en personne, les chefs du parti légitimiste, dirigeant leurs manœuvres et excitant leurs passions. Tout va bien. J'invite nos amis à se séparer, afin de dégager la population cavaillonnaise de tout ce qui va se passer. « Qu'on laisse les siffleurs siffler, nous compterons ces beaux merles ! » Ainsi fut fait.

A partir de cette résolution, aussitôt accomplie, les perturbateurs se retirent à leur tour et vont, sous la conduite des patriciens du crû, se livrer à la boisson et aux orgies dans les tavernes du lieu.

Nos amis se calment ou du moins font semblant de se calmer, et nous allons prendre place au banquet qui avait été préparé pour nous. A ce moment nous recevons d'Avignon des renseignements qui nous avertissent qu'on a, du côté de mes adversaires, organisé un véritable guet-apens et qui nous invitent à prendre les dernières précautions si nous ne voulons pas être victimes des plus odieux attentats.

L'émotion la plus tragique se répand parmi les con-

vives. Naturellement je cherche à écarter toutes ces appréhensions, mais je dois avouer que mes paroles ne produisent aucun effet. Nos amis connaissent mieux le pays que nous, ils sont très inquiets, ils évoquent les plus sinistres souvenirs, on me présage le sort du maréchal Brune assassiné par la crapule en 1815. On cite les noms et les hauts faits des bandits dont on a vu la figure dans la manifestation de cinq heures. Bref, l'angoisse est générale, et mes tentatives d'ironie restent impuissantes. L'ombre sanglante de Brune plane sur le banquet.

C'est ici que Sa Sénatorerie Adam prend toute sa valeur et agit en véritable général de combat. Il calme et ordonne tout ce monde, il fait remettre des armes, met tout son monde sur pied et se tient prêt à recevoir les assaillants, quels qu'ils soient, l'épée à la main. C'est une inspiration de génie de me l'avoir donné pour mentor. Sans lui, je ne serais peut-être pas là. Son sang-froid et son énergie ont tout sauvé sans éclat et sans faiblesse.

Inutile de raconter le reste, si ce n'est à grands traits. Vous en avez le récit dans les journaux. Je résume. Il est clair pour moi que les organisateurs de tout ce désordre ont pris peur de leur œuvre et ont reculé devant la responsabilité assurée. Quand leurs bouledogues ont été ivres ils n'en ont plus été les maîtres, ils ont entrevu l'effroyable conflit qui allait être déchaîné et ils *sont venus me supplier* d'intervenir pour maintenir l'ordre dont ils ne pouvaient plus répondre.

Je me suis empressé d'agir, j'ai réussi pleinement, j'ai fait sentir pleinement à tous ces misérables ce qui était la vraie force morale, et j'ai pu désarmer une horrible situation sans effusion de sang.

Toutefois, à la nuit, vers onze heures, quand il a fallu se rendre à la campagne d'un de nos amis chez lequel je devais coucher * notre voiture a été assaillie par quel-

* Au château de Saint-Estève.

ques brigands. Adam a joué de la canne, je l'ai même vu chercher de la main son revolver; heureusement les chevaux brûlaient le pavé, et nous en avons été quittes pour une vaine démonstration.

Tout est bien. Me voici dans une délicieuse villa. Je dors comme un chantre et je me réveille le lendemain frais comme une rose de Provins et aussi rouge qu'elle.

Nous allons à travers champs vers Orgon (où Bonaparte faillit être étranglé en 1815, sur les bords de la Durance). Le village entier est venu à la gare pour nous acclamer et protester contre les hideuses scènes de la veille. Braves gens, je les rassure d'un mot et leur annonce la bonne nouvelle. Puis nous filons sur Marseille par Salon, le pays des roses, en côtoyant le cours indéterminé de la Durance.

Quelle rivière que cette Durance! La naïade qui préside à son cours doit être la plus effrontée coureuse des filles de Pélée. On ne sait plus où est son lit, elle en change tous les jours, elle grossit sans propos et hors de propos et couvre la campagne de ses débordements.

Le long du chemin de fer, les populations viennent nous saluer et nous acclament; nous arrivons enfin à Marseille où la foule nous attend. Nous sommes salués aux cris de : Vive la République.

En bon Latin, je me dis : c'est de bon augure.

Marseille, 18 février 1876.

Ici, c'est le vrai champ de bataille; ici, il faut vaincre ou mourir. Vainqueur partout ailleurs, la victoire serait nulle et fausse. Les modérés, les trembleurs, les lâches se croiraient perdus dans ma défaite. Donc il faut vaincre. Je vais m'y préparer.

Je débarque, je réunis mes troupes, je les enflamme. On m'interdit mes réunions; j'en fais cent, je m'assure du nombre, je les tiens. Je veux tâter le pouls à l'opinion et je vais au grand théâtre lyrique. Je ne sais comment le bruit s'était répandu en ville que j'avais de-

mandé ma loge; la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre, et Marseille est venue. La foule a empli la place, la voiture a été arrêtée, il a fallu descendre, monter lentement, à travers une muraille humaine, les degrés de l'escalier qui conduit au théâtre. Le peuple nous a acclamés; au dedans la salle était comble.

Quand je suis entré, on jouait *Moïse* de Méhul; le Pharaon (chose étrange) chantait :

Voilà le soleil, il paraît, et tout s'incline dans la nature.

Les spectateurs se sont levés aux cris de : « Vive Gambetta, vive la République. » La représentation a été suspendue. Le public et les acteurs ne pouvaient se lasser d'applaudir. Enfin j'ai pu ramener le silence, et la représentation a continué. L'épreuve était faite, la victoire assurée pour le lendemain.

Je n'ai plus pensé qu'à combiner ma sortie pour n'être pas écrasé. J'ai laissé Adam et quelques amis sur le bord de la loge; je me suis dérobé derrière ce rideau, mais j'avais compté sans la vigilance du public, et, à la sortie, la même ovation a recommencé. On m'a reconduit à l'hôtel. J'ai réuni le plus grand nombre d'amis et je les ai entretenus jusqu'à une heure du matin.

J'ai mis sur les murs une dernière proclamation au peuple de Marseille, où, sans ambages, je lui ai donné à choisir entre les deux politiques.

Cette proclamation est devenue le bulletin même de la victoire.

C'est fait, et bien fait.

Samedi, 19 février 1876.

Encore une réunion, encore un discours.

Le soir, une autre réunion de tous les comités. J'ai de nouveau précisé et caractérisé le scrutin du lendemain. La soirée a été magnifique. Adam y a été acclamé... Le voilà Marseillais sans retour, et pour le plus grand bien de la République rationnelle. Quant à moi, épuisé,

je vais dormir, tranquille sur le succès, mais résolu à quitter Marseille pour Nice, afin de ne pas mourir de fatigue au sein du triomphe.

Dimanche, 20 février 1876.

Nous voici en route pour Nice.

Je dors, je ne me sens plus vivre, je suis anéanti.

J'ai assisté à tout ce qui s'est passé comme un automate faisant des actes extérieurs, sans en avoir concience.

J'aspire à partir, à gagner Bruyères, la mer, et le silence et le sommeil.

Lundi, 21 février 1876.

Grande joie, mais je peux à peine la supporter tant je suis faible.

Quand partirai-je?

Mardi, 22 février 1876.

Enfin, nous quittons Nice et les humains.

Nous voici à Bruyères.

Je vais dormir.

Je dors.

J'ai dormi.

Je vous dirai demain tout le bien que m'a fait ce pays, la guérison que m'a procurée cette retraite, mais je ne dirai bien ces choses qu'après les avoir savourées.

A bientôt et tout à vous,

LÉON GAMBETTA.

D'Adam, 23 février :

Juliette adorée,

« Le gros » ne demande qu'à rester à Bruyères pendant quelques jours, si le temps est beau, mais il se gâte. Nous sommes arrivés hier à trois heures, nous avons flâné, dîné. A neuf heures, nous nous sommes quittés pour dormir, et ce matin à neuf heures il n'est pas encore levé. Il se proposait de t'envoyer un long récit de sa dernière campagne, mais je crains bien que

le sommeil n'ait triomphé de lui. Il est d'ailleurs exténué.

Je n'ai pas besoin de te dire s'il est heureux du succès électoral.

Buffet à terre entre les quatre selles qu'il a essayées, voilà qui comble notre bonheur.

La noce s'est très bien passée au milieu d'une grande affluence de monde qui, pour la première fois à Nice, criait : « Vive Gambetta. »

Les mariés, l'enfant, le père, la mère, la tante de Gambetta, tous étaient fort heureux et se plaisaient à me parler de toi pour te remercier : « La fée, » disait Léris. Ton bouquet a eu les honneurs de la journée, bien entendu, mais aussi il était très joli.

Je crois que tu as travaillé au bonheur de deux braves cœurs.

Les mimosas sont fleuris, que c'est une merveille.

Et « le gros » dort toujours.

Je réponds à Adam qu'il retienne Gambetta le plus possible à Bruyères, dans ce Bruyères qu'il aime parce qu'il y a toujours trouvé une provision de santé.

Je raconte à mon seigneur et maître que M. Thiers est venu pour le voir. Me sachant à la maison, M. Thiers a monté nos étages. Il voulait parler à Adam de la Bourse où l'on s'est démené jusqu'à l'émeute. Les élections inquiètent la Bourse. Elle a baissé.

J'ai dit à M. Thiers :

« La Bourse remontera vite, j'en suis sûre, je m'y engage ! »

Cela l'a beaucoup amusé. La défaite de Buffet l'enchante, mais il croit que de Broglie sera nommé sénateur au second tour.

Le « petit bourgeois », malgré cette dernière perspective qui l'ennuyait visiblement, était de fort belle humeur. Il m'a dit des gauloiseries à propos de l'abandon de mon époux pour suivre Gambetta.

« Adam aime la politique plus que sa femme, a-t-il ajouté.

— Et moi la République autant que mon mari ! » ai-je répondu.

M. Thiers a levé ses petits bras au ciel, en s'écriant avec indignation :

« De mon temps, les femmes n'appréciaient « les résultats » que dans les sentiments. »

Petit coup de patte à Gambetta. Mais après m'avoir interrogée à propos de l'affaire de Cavaillon sur laquelle j'étais si parfaitement renseignée par Gambetta lui-même, M. Thiers m'a remerciée de mes explications si claires et si complètes, en disant :

« Tout de même, il a bravement mené sa campagne électorale. Pourvu qu'il reste sage après une telle victoire ! »

M. Thiers m'a conté que les ministres étaient affolés, que le maréchal disait : « M.... » toute la journée.

« Que la vilenie de ses paroles retombe sur lui ! » ai-je répondu avec solennité, ce qui a fait éclater M. Thiers de son meilleur petit rire.

Le duc Decazes, ajoutai-je en écrivant à Adam, m'envoie tout le monde. Je travaille à son élection ardemment. J'ai beaucoup de sympathie et d'estime pour

Raoul Duval, ton ami, qui a été plus que parfait dans ton élection au Sénat. Mais il ne faut pas oublier la dette contractée en juin dernier vis-à-vis du duc Decazes.

Duclerc et moi, nous remuons ciel et terre. Tu sais ce qu'il peut faire d'après ce qu'il a fait pour Jauréguiberry « par grande amour de mon amitié ».

J'ai appris le 25 que notre chère Mme de Pierreclos est morte. Ah ! les amis qui s'en vont ! J'en ai déjà tant perdu ! J'aimerais vieillir en voyant grandir mes petites-filles, si je ne semais les meilleurs parmi mes amis trop souvent sur ma route.

Gambetta et Adam quittent Bruyères : Adam revient seul de Lyon à Paris, notre ami devant faire un discours à Lyon qui sera une charge à fond contre le cléricalisme.

Dès le lendemain de son retour, Adam va voir M. Thiers, qui lui dit s'étonner qu'un homme de gouvernement comme Gambetta s'attaque aux croyances religieuses ; c'est la plus grave des fautes.

« Trop anticlérical, votre ami, vous verrez, Adam. Lorsqu'on songe trop à détruire, on songe moins à construire. Croyez-moi, si la République touche à la liberté de conscience, *les mites s'y mettront.* »

Gambetta me rapporte le plan de son discours de Lyon :

LYON-SITUATION

« Manifestation solennelle du pays.

« Ce qu'il a fait du même coup au dedans et au dehors.

« Cris de la presse immonde.

« Regarder et passer, c'est fini.

« En regard l'opinion de l'Europe. Elle a bien vu parce que libérale.

« Date nouvelle de la saine démocratie.

« Plus révolutionnaire au dehors qu'au dedans.

« Plus de propagande, plus de cosmopolitisme.

« Répudier cette rumeur politique, celle du deuxième Empire, Russie, Autriche, Danemark.

« Politique de recueillement et de réparation extérieure.

« L'Europe aussi bien que la France s'est alarmée de ce réveil de l'esprit ultramontain.

LA PÉTITION DES ÉVÊQUES

« Les attaques contre l'Italie.

« Les missions, les pérégrinations, Rome.

« La faveur et le prosélytisme menaçants des corporations religieuses.

« Les lois proposées à l'Assemblée.

« Le syllabus devenu la règle des hommes publics.

« Leur audace les a perdus.

« La France a vu clair.

« Elle a pour droit l'autorité.

« Tout cela ne pouvait que préparer une diplomatie ultramontaine.

« L'Europe applaudit et l'Italie nous revient.

« Il faut être modéré.

« Il faut appliquer les lois.

« Quant à la politique intérieure, conduite à suivre toute tracée.

« Il ne faut ni énerver ni diviser les forces, ni exalter les républicains.

« Il faut d'abord veiller sur la Constitution.

« Respecter l'exécutif absolument, Mac-Mahon.

« Satisfaire l'opinion publique en desserrant les liens qui emprisonnent la France.

« Rassurer tout le monde.

« Passer ces quatres années dans le calme le plus parfait. Savoir bien montrer au pays ce qu'on peut faire et surtout ce qu'on ne peut pas faire.

« Pour un tel but, il faut accroître la majorité.

« Elle ne sera jamais assez grande ni assez forte.

« Je veux l'unanimité.

« Et pour le ballottage je dirai :

« Républicains, pacte d'alliance, libéraux.

« Vous avez laissé sous la conduite d'hommes assagis passer trop d'occasions.

« Profitez des leçons reçues et agissez en vrais conservateurs, en bons Français.

« Aidez-nous tous et ressaisissons la France.

« Fermez l'ère des changements violents et des secousses périodiques.

« La France est une.

« Son grand mal est là... mais large, assez élastique pour se plier à toutes les nécessités, ouvrir tous les concours.

« Tous pour la révolution française, et préparons pour 1889 un centenaire qui réunira tous les Français reconnaissants, etc., etc.

Nous allons, Adam et moi, *voisiner*, comme nous disons, au Vaudeville. On y joue *Madame Caverlet*. Adam se passionne pour la pièce. Émile Augier y défend le divorce, avec une grande connaissance de certaines situations inextricables comme l'était la mienne avant mon veuvage. Il applaudit de façon à se faire remarquer. Je le lui dis, mais inutilement.

On a enlevé l'impression de *Jean et Pascal* en six semaines. J'attendais Adam pour la mise en vente, mais j'avais envoyé déjà mes exemplaires à la critique et à mes amis. Victor Hugo

m'écrit, trois jours après avoir reçu le livre, une lettre qui prouve, sous des phrases... hugolestes! qu'il ne l'a pas lu!

28 février 1876.

Je vous lis, madame, et je m'interromps pour vous écrire. Quel livre profond et charmant!

Le cœur humain a un sous-sol : le cœur féminin. Vous êtes là chez vous; vous êtes la lionne en cette caverne, vous êtes l'ange de cet abîme.

Vous me défendez de baiser vos bras, je baise vos ailes.

V. H.

Notre cher Spuller, qui n'a pas été élu le 20 février, est élu le 5 mars.

Grande fête chez les Adam. Decazes est nommé, Chauffour s'est noblement désisté. Duclerc et moi, nous nous répétons avec joie que nous avons aidé la France à payer l'une de ses dettes.

Hetzel, lié de vieille amitié avec Raoul Duval, vient me faire de sanglants reproches :

« Adam vous blâmera, j'en suis certain, ajoute-t-il, car Raoul Duval est l'un des hommes qu'il honore le plus.

— Moi aussi, je l'honore autant que peut le faire Adam. Mais il fallait payer la dette de juin : c'est fait. Je suis libre maintenant d'honorer Raoul Duval et de le prouver au besoin.

— Il a droit à une vengeance. Je vous l'amènerai, et vous l'aimerez! C'est l'ami le plus courageux, le plus noble, le plus captivant que je connaisse.

— Eh bien! et Adam, et moi, qu'est-ce que nous sommes?

— A vous deux, c'est vrai, en vous additionnant, vous feriez peut-être un Raoul Duval.

— Insolent!

— Et encore, je n'en suis pas si sûr que ça.

— Langue pointue!

— Dites : vipère! »

Avec Hetzel, les conversations prennent souvent cette tournure-là. Il est le plus agressif des amis les plus dévoués.

Le 6 mars, la commission des grâces pour les condamnés de la Commune, instituée le 28 août 1871, cesse de fonctionner. Un peu du cauchemar de la Commune s'évanouit avec elle.

J'assiste à l'ouverture de la nouvelle Assemblée.

Grévy en est élu président provisoire, puis définitif, par 462 voix sur 468.

Monsieur le président est satisfait. Il ne l'eût pas été à moins, avoue-t-il à Adam lorsqu'il va le féliciter.

« Nous avons, messieurs, dit-il dans sa première allocution, une grande mission : celle de montrer que la République est un gouvernement d'ordre, de liberté et de progrès. »

Le cabinet Dufaure est formé le 10 mars; notre ami Teisserenc de Bort est nommé ministre de l'Agriculture; nous n'aimons guère Dufaure, nous de l'Union républicaine, pour

laquelle il réserve toujours ses mots les plus acrimonieux.

Je trouve étrange la nomination de M. Waddington à l'Instruction publique. Né d'un père anglais, élevé à l'université de Cambridge, c'est un Anglais dont tous les goûts sont anglais. Il est sénateur de mon département parce qu'il y possède de grands biens, mais c'est l'homme qui, sciemment ou inconsciemment, ne servira jamais la France sans servir à la fois l'Angleterre. Le duc Decazes reste ; c'est bien le moins ! Léon Say ne quitte pas les Finances. Ricard est ministre de l'Intérieur. Le 4 mars, notre très cher ami de Marcère devient sous-secrétaire d'état à l'Intérieur ; celui-là est libéral. Il n'y a pas d'esprit à la fois plus pondéré et plus résolu. Nous avons en lui une garantie sérieuse de républicanisme, la première indiscutable.

Le 11 mars, M. Thiers, quoiqu'il soit très heureux d'avoir été élu sénateur de Belfort, opte pour la Chambre des députés, disant « qu'il ne peut renoncer au mandat de Paris qu'il représente depuis quarante ans ».

Les radicaux intransigeants avaient imaginé contre Thiers une forme de protestation blessante, celle du bulletin blanc. Il n'en a pas moins été nommé par 10,000 voix contre 5,000 obtenues à force d'intrigues, de calomnies, par son concurrent, M. Daguin.

Adam se passionne pour la nomination de Ricard comme sénateur inamovible, en rempla-

cement de M. de la Rochette, mort ces derniers temps. Ricard est soutenu par le maréchal, ce qui stupéfie les septennaires. Les républicains votent pour Ricard, ce dont ils sont presque immédiatement récompensés par la destitution du préfet de Bordeaux, le Pascal de la circulaire et celui qui, se ressouvenant de la poigne impériale, a fait nommer d'un tour de main trois sénateurs bonapartistes.

A notre grande irritation, Raspail, sans prendre l'avis de personne, pas même celui de Louis Blanc, demande, à la séance du 21 mai, l'amnistie pleine et entière pour les condamnés de la Commune.

Notre ami Leblond conclut en sens contraire. L'un de ces soirs il est chez nous et nous lit des lettres de menace à lui adressées par des communards.

« Ce qui prouve, ajoute Leblond, qu'ils restent dans le même esprit « marsien ».

Nous reprenons la série de nos dîners dont Gambetta est l'hôte principal. (M. de Freycinet dîne chez nous pour la première fois.)

Le soir nos amis viennent en foule. Billot et Freycinet ont une conversation sur Bourbaki, dans laquelle je me trouve en tiers. J'écoute et je suis navrée de ce que j'entends. M. de Freycinet tenait Bourbaki en haute estime et approuvait ses rapports.

Tout manquait à l'armée de l'Est. L'ennemi, ravitaillé, manœuvrait avec aisance.

« Dans l'armée de Bourbaki, me dit M. de Freycinet, il n'y avait presque rien, et ce qu'il y avait (armes, munitions) était impossible. Presque sans ressources cependant, Billot, avec son 18e corps d'armée, put faire figure française à Beaune-la-Rolande, à Villersexel, et, à Héricourt, eut le grand honneur de maintenir en échec l'ennemi en nombre très supérieur. »

Quelle angoisse d'entendre M. de Freycinet et Billot constater tous deux ce qu'ils avaient subi et se désoler encore d'un passé qu'on ne peut plus reprendre.

Les deux jeunes députés lyonnais, M. Andrieux et M. Varambon, viennent ce soir et retrouvent chez moi Challemel et Le Royer. J'ai déjà parlé d'Andrieux. Varambon était procureur général à Besançon. Il a donné sa démission au 24 mai, et il est venu reprendre à Lyon sa profession d'avocat.

Les deux nouveaux sont accueillis comme de vieux amis.

Ils parlent du discours de Lyon, et Adam répète à Gambetta l'opinion de M. Thiers.

« On a outré la portée de ce que j'ai voulu dire, répond Gambetta. A la prochaine occasion j'affirmerai plus nettement les choses. »

Le 24 mars, Gambetta trouve cette occasion, et dit alors à la Chambre :

« Il ne s'agit pas ici de défendre la religion que personne n'attaque ni ne menace. Quand nous parlons du parti clérical, nous ne nous

adressons ni à la religion, ni aux catholiques sincères, ni au clergé national. Ce qui nous importe, c'est de ramener le clergé dans l'Église et de ne pas permettre qu'il la transforme en club politique. Vous savez à merveille que quand nous redoutons les empiètements de cet esprit particulier qui inspire le parti dont le centre est Rome, ce n'est pas le clergé français que nous avons en vue; peut-être même en est-il beaucoup, dans les rangs de ce clergé national, qui regrettent que les lois faites par la monarchie pour les protéger contre les usurpations du Vatican soient tombées en désuétude et ne rencontrent plus ici assez de défenseurs. »

Adam va le soir même demander à M. Thiers, en lui racontant qu'il a transmis à Gambetta sa critique, si le coup est bien paré.

« *Combinazione!* » répond en riant M. Thiers.

Nous sommes allés, tous les Bruyéristes, aux *Deux Orphelines*, de d'Ennery, qui nous avait envoyé une avant-scène. Je ne jurerais pas que Spuller et moi, sous l'œil goguenard de Challemel, nous n'ayons quelque peu larmoyé. Adam et Gambetta n'ont pas cessé de parler politique au fond de la loge.

Le lendemain nous dînons tous chez d'Ennery avec Magnard, devenu rédacteur en chef du *Figaro*, et Gambetta nous stupéfie par une analyse des *Deux Orphelines* aussi complète que s'il avait écouté la pièce mot à mot.

Nous causons à part, Spuller et moi, pendant qu'on fume.

« Il a lu la pièce aujourd'hui? dis-je.

— Non, pas du tout. Il a écouté en causant aussi bien que nous en nous taisant. »

Mais Spuller est triste. Depuis qu'il est député il sent des hostilités plus grandes autour de Gambetta.

Lui-même l'ami, le chef, le camarade même, a dit à Spuller, comme s'il voulait mettre un acquit au bas d'une note :

« Eh bien, tu es content, je pense, tu n'as plus rien à désirer. »

Et Spuller, le tendre, le sensible, souffre de ne plus se sentir « l'ami ».

Je le console en lui répétant qu'il ne faut pas demander à Gambetta des douceurs d'affection.

Il est trop pris par sa vie multiple, car il ne dédaigne pas d'y ajouter le monde. Il a enfin compris que pour gouverner la France il faut être accepté par le Tout-Paris.

Le 4 avril, Teisserenc de Bort fait décréter qu'une exposition universelle aura lieu en 1878. On discute beaucoup la question dans tous les milieux.

Les moralistes déclarent que les expositions attirent à Paris les libertins du monde entier et doublent en France le nombre des filles. Paris deviendra plus encore, à la prochaine, l'exutoire du vice, etc., etc. On répond par la nécessité

d'exciter la production d'œuvres de goût parisien dans toutes les branches.

Certains fabricants déclarent que les expositions sont une duperie, qu'elles arrêtent, deux ans avant et deux ans après, le cours normal du commerce, qu'on attend pour acheter aux étrangers quand on eût acheté en France, que les exposants des autres pays nous volent nos modèles, et qu'en somme cela fait dépenser aux fabricants beaucoup d'argent pour de maigres compensations.

Mais la grande nouvelle est la nomination de Gambetta à la commission du budget comme président. Gambetta ne pense plus qu'à cela. Il veut faire merveille.

Adam, qui a été membre de la commission du budget durant toute la durée de l'Assemblée nationale, et qui a la réputation d'un économiste de valeur, est littéralement harcelé de questions par Gambetta.

« Mon petit, que pensez-vous de ceci, que pensez-vous de cela? »

« Presque tous les jours, avant d'aller à la *République*, Gambetta vient à la leçon, » dit-il. On fouille un à un les 50 volumes des 50 derniers budgets.

Adam répète sans cesse que Gambetta est admirable, qu'il n'a jamais rencontré une faculté d'assimilation pareille à la sienne. « Il saura, en trois mois, me dit-il, ce que j'ai mis quarante ans à apprendre.

Dans le VII°, un radical! Est-ce que le mouvement serait vertigineux?

Non. En province il y a du recul. Le triomphe de Gambetta était trop complet. On l'a exploité, on a répété qu'il serait lui-même entraîné par sa queue. Un homme de gouvernement qui représenterait Belleville, en vérité ce serait trop inquiétant. Va pour un chef d'opposition. Il faut cantonner Gambetta dans l'opposition, où il est admirable, répètent les républicains modérés.

La rentrée des Chambres a lieu le 10 mai. Le 11, M. Ricard, le nouveau sénateur inamovible, le ministre de l'Intérieur, meurt subitement d'une maladie de cœur.

Le sous-secrétaire d'état, notre ami M. de Marcère, le remplace bientôt. C'est lui qui est l'auteur des circulaires libérales adressées par M. Ricard aux fonctionnaires; aussi sa nomination est-elle acclamée parmi nous.

Raoul Duval s'est pris pour moi de grande amitié. Il ne vient pas le soir au milieu de nos amis, car ce serait afficher une conversion, mais il arrive souvent me surprendre dans la journée et longuement causer de politique avec moi. Je lui parle de nos amis, de leur bonne foi, de leur patriotisme, de l'habileté de Gambetta, du parti qu'il a tiré d'une situation presque inextricable pour notre France. Est-ce que vraiment les conservateurs pouvaient s'entendre pour rétablir l'une des trois monarchies?

Non. Est-ce qu'ils n'ont pas été fous de ne pas s'entendre avec M. Thiers pour fonder la République conservatrice? C'est vraiment eux qui seront coupables si nous sommes un jour débordés. Ils tenaient en mains l'étape nécessaire, la proportion de libertés, de réformes assimilables et bienfaitrices qu'on eût pu faire; maintenant, nous-mêmes ne pouvons avoir qu'une peur : qu'on aille trop vite.

Il faut donc, aujourd'hui, que les conservateurs nous aident à poser des barrières sur le chemin de ceux qui veulent nous pousser dare dare trop en avant.

Et nous sommes, Raoul Duval et moi, entièrement d'accord sur tout cela.

Gambetta est préoccupé de ne donner aucun aliment à la campagne dangereuse qu'on mène contre lui.

« Oui, cent fois oui, il est pondéré, il est prudent, il est sage, répète M. Thiers à Adam, mais sa queue! Songez qu'il est député de Belleville, qu'il faut qu'il satisfasse Belleville, qu'il opte toujours pour Belleville et qu'il y a un programme de Belleville à réaliser. S'il y a longtemps que vous n'avez lu ce programme, Adam, relisez-le; avec le triomphe de Gambetta, ce programme n'est plus un instrument politique d'opposition, c'est un programme de gouvernement! »

Aussi, Gambetta est-il résolu à ne pas voter l'amnistie pleine et entière que réclament,

avec Raspail, Louis Blanc, Victor Hugo, Lockroy, etc.

Gambetta veut qu'on sache qu'il ne pactisera pas plus qu'il n'a jamais pactisé avec les communards.

Je suis chargée, à ce propos, de poser une question à Raoul Duval, qui me répond :

Passer quelques moments avec vous pour quelque motif que ce puisse être est une bonne fortune trop appréciée par moi pour que je ne profite pas de l'autorisation.

Je serai chez vous à l'heure indiquée et j'aurai l'honneur de vous porter les respectueux hommages de votre tout dévoué

E.-Raoul Duval.

Raoul Duval trouve que c'est folie de parler, à cette heure, d'amnistie pleine et entière, que c'est fournir des armes toutes chargées à ceux qui ne songent qu'à tirer sur nous.

Nous nous entretenons longuement de l'affaire Bismarck-d'Arnim. Le 4 mai, la Haute-Cour allemande s'est réunie, mais la haine de Bismarck a intérêt à ce que l'affaire traîne, à ce que sa longueur énerve l'accusé, et il la fait remettre au 3 octobre.

La famille du comte d'Arnim s'adresse à l'empereur, demande grâce, supplie qu'on le laisse rentrer libre en Allemagne pour se disculper ou faire sa prison. L'empereur est attendri, mais Bismarck exige qu'il refuse toute faveur et « réclame l'extradition ».

Raoul Duval me dit que parmi les motifs de l'accusation figure le vol d'un fauteuil à l'ambassade. Le comte d'Arnim, en effet, a emporté un fauteuil : celui sur lequel sa fille est morte!

Les *Érynnies*, de Leconte de Lisle, à l'Odéon, deviennent l'événement littéraire de la saison. La musique de Massenet est vraiment belle. Nous allons voir la pièce avec de Ronchaud et Ménard.

Saint-Victor, qui était à la première, me questionne sur mes impressions.

« Ce n'est pas là mon antiquité athénienne, lui dis-je. Leconte de Lisle la hérisse et la raidit; il reste, en Grèce, l'homme des *Poèmes barbares*.

Victor Hugo, comme Raspail l'a demandée à la Chambre, demande au Sénat l'amnistie pleine et entière pour les condamnés de la Commune.

Dufaure, président du conseil, combat toutes les propositions, quelque caractère qu'elles aient, qui ont trait à la Commune.

Mais Adam, mais tous ses amis votent l'amnistie partielle, en trois catégories, proposée par M. Maigne.

Mme Sand insiste pour que nous allions à Nohant. Il y a des siècles qu'elle ne m'a vue. Aurore et Gabrielle ont grandi. Mme Sand voudrait que ma fille lui amène ses filles; les petites s'aimeraient comme s'aiment les grand'mères et les mères.

Ma grande amie porte bien la vieillesse, mais elle a un mal local qui l'inquiète, et « qui sait? vous vous reprocherez peut-être, me dit-elle, de n'avoir pas répondu à mon dernier appel ». Elle voudrait venir à Paris, mais des crises trop rapprochées l'empêchent de tenter le voyage.

C'est toujours la suite de sa fièvre typhoïde, la paresse de ses intestins, qu'elle ne consent pas à soigner. Ses malaises déjà m'inquiétaient à Bruyères.

Georges Pouchet, le vaillant secrétaire d'Adam à la préfecture de police, durant le siège et dans la nuit du 31 octobre, a enfin trouvé la situation qu'il désirait. Le voilà maître de conférences à l'école normale. J'apprends la bonne nouvelle par une lettre de Louis de Lasteyrie, qui est au cabinet du ministre. Mais c'est Duclerc qui a obtenu la situation, sachant à quel point Adam et moi nous aimons Georges Pouchet, quel cas nous faisons de son caractère et de sa valeur scientifique.

On ne peut imaginer la bonté, le dévouement de Duclerc. Il est, comme Adam, toujours prêt à faire le bien, toujours présent pour aider, toujours disparaissant lorsque le coup d'épaule est donné, le service rendu. Il n'a jamais eu qu'un ennemi : Saint-Hilaire, et ç'a été l'un de nos chagrins d'amitié.

Nous dînons chez le docteur Labbé avec plusieurs de nos amis politiques. Le dîner est

donné pour Gambetta, dont la verve ce soir-là est intarissable.

François Coppée, le jeune parnassien qui nous a tant émus et charmés dans *le Passant,* a mûri comme un fruit de choix. *Le Luthier de Crémone,* qui vient d'avoir tant de succès, est un petit chef-d'œuvre qui restera au répertoire.

*
* *

Ma grande amie, la meilleure, celle que j'ai chérie comme une mère, à laquelle je pouvais sans cesse demander conseil et secours pour ceux que moi seule j'étais impuissante à conseiller, la meilleure de nous tous, la plus simple, la plus modeste, la plus grande par l'âme, George Sand est morte.

Depuis dix jours nous avons passé par toutes les alternatives de la crainte et de l'espérance. Péan est allé l'opérer. On dit qu'il a été rude avec elle. Je ne le crois pas. La douceur, le courage de Mme Sand, devaient être les mêmes à la dernière heure qu'à toutes celles que nous avons vécues près d'elle.

Oui, je me reproche, comme elle m'en menaçait, de n'être pas allée à Nohant lorsqu'elle m'en priait. Ce « qui sait? » aurait dû me frapper.

Pardonnez, ô bonne entre les bonnes! Qui

de nous croyait, en vous voyant si forte, à la fragilité de votre santé ?

Quelle émotion, lorsque le 16 juin nous lisons dans *le Temps* les dernières lignes que George Sand a écrites.

Est-ce que dans *Flamarande,* dans les *Contes d'une Grand'mère,* dans la *Tour de Percemont* en voie de publication, est-ce qu'on sent la fatigue ou la trace de l'âge ? Sa belle aisance de style, son imagination inlassable, se retrouvent dans ses dernières œuvres sans que rien les ait entamées.

Pauvre Maurice, pauvre Lina, pauvres petites Aurore et Gabrielle, qui sont déjà assez grandes pour comprendre ce qu'elles perdent.

Moi, je la pleurerai toute ma vie, et toujours elle manquera à ma tendresse filiale. Grande, grande amie, j'aurai pour amis ceux qui vous aimeront, vous honoreront, vous loueront, vous admireront ; pour ennemis ceux qui, certainement coupables de plus grandes fautes que les vôtres, vous accuseront !

*
* *

Le jour même où nous apprenons la fatale nouvelle de la mort de notre grande amie, un vieil ami, Charles Blanc, est au comble de ses

vœux; sa vie, dit-il, est couronnée. Charles Blanc est élu à l'Académie française au fauteuil de M. de Carné.

Louis Blanc, qui pleure sa femme, qui pleure George Sand avec moi, m'écrit que l'élection de son frère lui apporte « une consolation, un sourire de la vie au milieu de ses larmes ».

Buffet, qui ne s'est pas lassé de solliciter des suffrages, obtient ceux d'une majorité favorable au Sénat. Il est nommé sénateur inamovible en remplacement de M. Ricard, qui l'avait lui-même remplacé au ministère.

Adam me dit qu'on ne s'est pas, au Sénat, acharné contre Buffet. Il a été nommé sénateur inamovible par 144 voix contre 141 données à M. Renouard, procureur général.

Plusieurs sénateurs, qui s'étaient passionnés contre M. Buffet dans les départements où il voulait se faire nommer, ont voté pour lui au Sénat, disant que travailleur comme il l'est, conseiller quelquefois précieux pour les républicains par ses attaques mêmes, il est nécessaire à la seconde Chambre.

M. de Marcère m'a rapporté, ces derniers jours, l'une de ses conversations avec le maréchal. Celui-ci lui a raconté à quel point il avait dû faire violence à son cœur de royaliste en refusant au comte de Chambord l'entrevue qu'il lui faisait demander.

« Le maréchal, ajoutait M. de Marcère, a été fidèle à son engagement de ne pas user de son

*
* *

La série des élections n'a pas permis de mettre en vente mon dernier volume, si vite imprimé cependant. La mort de Mme Sand retarde encore son apparition. Je n'ai pas le courage de m'en occuper. Ma grande amie avait lu *Jean et Pascal.*

« J'en critique l'exaltation des idées patriotiques, mais j'en aime les poétiques descriptions et la tenue des caractères, » m'écrivait-elle quatre jours après l'avoir reçu.

Enfin nous décidons que *Jean et Pascal* paraîtra mardi, et le dimanche nous avons une petite fête à laquelle sont conviés nos plus intimes.

Gambetta, qui se dit hautement le parrain de mon livre, s'amuse le soir à rédiger l'annonce que voici :

La librairie Calmann-Lévy met en vente un nouveau roman de Juliette Lamber, visiblement inspiré par les événements et les souvenirs de la dernière guerre.

L'auteur raconte dans une série de lettres l'histoire d'une jeune Française éprise d'un officier alsacien que le patriotisme a rendu sourd et indifférent a tout autre amour que celui de la France.

Dédaignée, blessée dans sa fierté féminine, la jeune fille s'efforce d'aimer un étranger. Le frère de notre héroïne veille sur sa sœur qu'il a fiancée dans son âme à

son compagnon d'armes, et la dispute aux entreprises et aux séductions de l'étranger.

Le récit a pour cadre les paysages de la haute Italie, du Simplon à Venise. La forme heureusement choisie se prête aussi bien à la description des merveilles de la très riche nature italienne, des trésors artistiques dont regorgent les cités lombardes, qu'à l'analyse des deux plus nobles passions qui peuvent capter le cœur de l'homme : l'amour et le patriotisme.

LÉON GAMBETTA.

2 juillet 1876.

Voilà une annonce qui, si l'on en connaissait l'auteur, aurait quelque succès !

Quoique je n'aie nul effroi des idées hardies, cependant je m'inquiète de celles qu'expriment les jeunes gens qui nous entourent. L'idéalisme, le sentiment, la vision poétique des choses, tout cela est vieillerie. Le naturalisme, le positivisme, le matérialisme, le réalisme, l'utilitarisme, leur paraissent choses autrement vraies que ce qu'ils appellent « les rêveries d'un autre âge ». La plupart d'entre eux ont, pas pour idéal — quel mot en la circonstance ! — mais pour réalisateur des conceptions littéraires de l'avenir, M. Zola, l'homme qui, demeuré le styliste dont me parlait Hetzel autrefois, ajoute des pages malpropres à ses livres « pour la vente ».

Je parie un jour deux sous avec plusieurs de mes jeunes amis que, comme il ne reste plus à Zola d'ordure à introduire dans ses livres que la plus puante, il l'introduira certainement dans

distinction et de la race jusque dans chacun de ses gestes. J'apprends qu'elle est une descendante des peintres Parrocel.

Le père de Valentine Baret a tous les goûts d'un artiste; il est critique d'art remarquable. Son culte pour ses ancêtres Parrocel est touchant. Pour comble d'attraits dans la famille, Mme Parrocel est Picarde comme moi.

Voilà des amitiés commençantes qui pourraient bien durer toute notre vie.

Je reçois de Gambetta, dès notre arrivée à Bruyères, une lettre des Crêtes, datée du 20 septembre :

Ma chère amie,

J'arrive du fond de l'Europe après avoir accompli le projet le plus bizarre qui m'ait jamais occupé, mais très satisfait d'avoir augmenté mon instruction personnelle et d'avoir pu recueillir, au prix d'inévitables dégoûts, une certaine somme d'observations et d'idées dont nous tirerons parti pour le bien commun.

Oui, après vous avoir quittés le 3 septembre, bien résolu à me rendre en Suisse, dans ce pays de Vaud que vous avez si vivement remis à sa place dans le cadre de la nature, j'ai brusquement jeté dans le lac Léman tous mes projets, et je me suis lancé à toute vapeur dans la course dont je reviens et dont je vous dois la confidence.

Cette idée, elle avait germé auprès de vous dans une conversation fraternelle où votre âme française sut mêler l'évocation douloureuse d'un passé terrible aux espérances et aux promesses d'un avenir réparateur.

Nous disions ensemble : « Combien il serait utile et fructueux *d'aller en Allemagne* et de profiter de la saison des manœuvres pour voir sur place, et de ses propres

yeux, les résultats de cette organisation militaire dont nous avons été les victimes et dont nous restons l'objectif désigné. »

La seule difficulté était pour moi d'aller jusqu'au bout, de voir d'aussi près que possible, de pénétrer partout sans exciter l'attention et le soupçon, sans être reconnu. Je me suis avisé d'un très simple déguisement, j'ai fait couper ma barbe et je suis devenu plus laid qu'à l'ordinaire, mais impénétrable aux yeux les plus familiers. Je suis resté quelque temps devant la glace sans me douter de mon identité. A quoi tient le *moi?*

Je suis entré en Allemagne par Bâle; j'ai suivi le Rhin jusqu'à Mayenee, et de Francfort j'ai couru à Leipzig, à Dresde, à Mersebourg, où se trouvait le quartier général de l'empereur, puis à Berlin et à Hanovre. Je suis revenu par Magdebourg, Carlsruhe et Bade. En quinze jours j'ai fait le grand tour du nouvel empire, et je rentre chargé de notes, d'impressions, de renseignements, d'observations auxquelles je vous ai toujours associée, puisque je voyageais pour la France.

Le hasard, ma bonne étoile, m'ont favorisé jusqu'au bout. J'ai pu heureusement, sans le moindre accroc, me glisser au plus épais de leurs fourrés. J'ai vu bien des choses que je vais classer pour notre usage et notre profit mutuels. Je n'entreprendrai pas aujourd'hui de vous conter mon odyssée point par point. J'ai besoin de me remettre et de classer tout ce butin, mais je puis vous livrer mes impressions générales, mes conclusions d'ensemble.

Je suis très frappé, très émerveillé de l'œuvre de M. de Bismarck. Il a fallu une grande âme pour entreprendre une reconstitution de l'empire d'Allemagne au XIXe siècle, une grande énergie pour briser toutes les résistances, les mauvaises volontés, secouer la torpeur et les énergies des petits souverains et du peuple, une grande habileté pour séduire, leurrer,

asservir les esprits libéraux et éclairés qui ont trahi la liberté moderne pour gagner une patrie.

Il a fallu bien de l'audace pour jouer ainsi la couronne des Hohenzollern et l'existence même de la Prusse, si la fortune se fût déclarée irréconciliable. Il a fallu l'épée de M. de Moltke, la complicité de la Russie, la lâcheté de l'Angleterre, l'incurie et le désarroi de l'Autriche, l'avidité intelligente de l'Italie, et par-dessus tout l'inexplicable étourderie de la France. Tous ces éléments de force et de succès, M. de Bismarck a su les réunir, les amalgamer, en faire sortir le plus prodigieux contre-sens historique qu'il ait été donné à un homme d'état de réaliser et d'imposer à l'admiration ou à la haine du monde. Mais tout cela est si bien l'œuvre de la force qu'on sent que, même à l'intérieur, l'épée de la Prusse est la cheville ouvrière de tout ce mécanisme, et que si elle venait à se rouiller, à se fausser, tout serait gravement compromis, préparé pour la ruine.

Aussi bien c'est sur l'armée que tout le génie des hommes d'état de ce pays-ci s'est concentré. C'est pour elle qu'on travaille, qu'on étudie, qu'on administre; c'est vers elle qu'on dirige toutes les forces vives de la nation germanique.

Pour peu qu'on circule à travers l'Allemagne, du nord au midi, de l'est à l'ouest, dans les théâtres, au cercle, dans les promenades, dans les gares, dans tous les édifices publics, musées, cabinets scientifiques, galeries, universités, partout où la vie sociale se révèle, l'officier tient le premier rang, et, chose juste à dire, on sent qu'il forme réellement l'élite de la nation. C'est la féodalité militaire transformée et merveilleusement adaptée aux usages et aux nécessités de la vie moderne.

Je ne regrette rien, je constate que chez nous ce n'est pas dans l'élite de la société qu'on recrute le corps d'officiers. C'est bien plutôt en dehors des privilégiés de la fortune et de l'intelligence qu'on est obligé de prendre le personnel des cadres.

Je crains bien que ce soit encore pour longtemps une cause profonde de l'infériorité scientifique de notre corps d'officiers, Or, la guerre devient de jour en jour une science de plus en plus haute, difficile, et, quelque horreur qu'on éprouve à se préparer à de terribles collisions, en dépit de la démocratie universelle, il faut bien convenir que c'est au plus instruit, au plus savant, et non au plus juste et au plus brave que restera la victoire.

Nos ennemis ne négligent rien pour la préparer; leurs progrès à cet égard sont réellement formidables. Après avoir suivi sur place et vu opérer leurs troupes de toutes armes, je persiste plus que jamais, je supplie mon pays de se désintéresser plus sévèrement que jamais des querelles de l'Europe, car nous ne possédons malheureusement aucune force qu'on puisse mettre en parallèle avec les troupes que je viens de voir.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est l'état de la landwehr. Il nous faudra encore bien du temps pour amener notre réserve et notre territoriale à ce degré de vigueur, d'instruction et de solidité. Il faudra redoubler de vigilance et ne pas redouter les criailleries pour dépenser les sommes nécessaires pour exercer, non plus une ou deux classes de réservistes, mais cinq classes à la fois, sous peine de rester éternellement en arrière de nos rivaux. Et toute cette armée active et de réserve est bien armée, équipée, bien nourrie, surtout bien chaussée. Elle marche sans laisser un traînard derrière elle pendant une journée entière, sous la pluie ou dans la boue. Je ne dirai rien de leur cavalerie. C'est à proprement parler une merveille sans rivale, car je n'ai rien vu de plus magnifique que la précision et la rapidité avec laquelle ses escadrons se forment et se disloquent, chargent ou pivotent dans des terrains excellemment préparés pour des exercices.

Conclusion : il faut se tenir tranquille et s'occuper avec plus d'ardeur et de soins du budget de la guerre,

descendre résolument dans les détails. Aussi, à la rentrée, je crois que le compte de liquidation va passer un terrible examen.

J'aurai à vous entretenir du sentiment des populations au sujet de cette formidable organisation militaire. J'ai pu l'apprécier sur le vif, ayant assisté à deux revues ou entrées solennelles de l'empereur à la tête de ses troupes dans les villes de Leipzig et de Mersebourg, mais je crains de vous fatiguer de tout ce détail de militarisme germanique, et je remets à ma prochaine lettre.

Je me contente de conclure que je ne crois pas que l'unité allemande telle que l'a faite Bismarck et que la pratique M. de Moltke puisse se maintenir sans cette exagération militaire, et je ne crois pas davantage que les nations puissent la supporter longtemps si la paix européenne n'était pas troublée, soit du côté de la Russie, soit du côté de la France.

Je soupçonne qu'on cherche la guerre à l'est ou à l'ouest, mais que, selon la conduite de l'Angleterre, on préférerait à Berlin, ne fût-ce que pour assurer les derrières, commencer par la Russie. Il me semble avoir recueilli quelques symptômes en faveur de cette dernière supposition, mais il faut attendre les prochaines indications que nous fournira l'état de la prochaine question d'Orient pour fixer définitivement nos prévisions.

Je reprendrai ce récit à ma prochaine lettre, quand je serai de retour du Simplon, où je vais faire dès demain une excursion avec M. Dubochet et Ceresole, l'ancien président de la république helvétique.

Je vais repasser par ces mêmes sentiers que nous avons foulés ensemble. C'est vous dire que je vais voyager avec vous et que je vous verrai devant la Gemmi, dans les gorges de la Saltine, cette éblouissante cascade dont vous avez immortalisé les magnificences.

J'aurai le plaisir de vous lire chemin faisant et de

vous marquer la justesse ou l'inégalité de vos pinceaux.

Mais j'oublie de vous demander des nouvelles de votre santé, de celle de votre père, de vos enfants. Quant à la santé d'Adam, je suis agréablement renseigné par l'agence Havas, qui m'apprend qu'il a passé par Marseille et qu'il y a fort bien parlé, fortement et justement.

Je lui en suis très reconnaissant, et vous prie de le lui bien exprimer.

Je ne reprendrai guère le joug de la politique avant le 5 ou le 6 octobre. Jusque-là je vais à l'aventure, n'ayant, dans mes diverses locomotions, qu'une seule ombre, d'être loin de vous. Je suis si doucement habitué à vivré dans votre rayonnement, que je cheminerai dans les ténèbres jusqu'à ce que je vous aie retrouvée. C'est la grâce que je me souhaite.

Je me mets à vos pieds.

LÉON GAMBETTA.

On m'écrit beaucoup sur *Rome vaincue*, de Parodi. Enfin, voilà les beaux drames épiques applaudis de nouveau. C'est bon signe pour nos moralités nationales. Avec la *Fille de Roland*, que l'Académie a eu le bon et bel esprit de couronner, on sent passer un souffle d'idéalisme sur notre France; il se lève pour chasser la malaria du matérialisme et de toutes les choses en mauvais *ismes* que les Zola ont semées comme des ordures sur la route littéraire.

On dit Sarah Bernhardt admirable dans Posthumia, l'aveugle qui cherche à tâtons un poignard pour tuer sa petite-fille et lui épargner la torture d'être enterrée vive. Le récit de la

bataille de Cannes et la mort de Paul-Émile sont, paraît-il, des morceaux d'une grande maîtrise.

L'amiral Jauréguiberry commande l'escadre de la Méditerranée. Nous allons l'avoir au golfe Juan. Il sait, par Duclerc, la part que j'ai prise à sa candidature; il est lié avec Adam. Notre Bruyères, notre golfe, vont être plus vivants encore. L'escadre dans le golfe, c'est la gaîté le jour, c'est le scintillement le soir sur la mer comme celui des étoiles au ciel.

Avec l'amiral Jauréguiberry, certes, s'il y avait la guerre, nos vaisseaux « prendraient la mer » sûrement et ne s'immobiliseraient pas à défendre les rochers des côtes.

Louis Blanc fonde *l'Homme Libre* et en commence la publication le 17 octobre. Il désire qu'Adam et moi nous nous y intéressions.

Le docteur Maure arrive dans une agitation extrême: M. Thiers devait venir à Cannes; Barthélemy Saint-Hilaire, qui est chez le docteur Maure, répétait : « Il viendra; » le docteur Maure répondait : « Il ne viendra pas. » M. Thiers vient!

Thiers a télégraphié à Saint-Hilaire qu'il lui cherche un appartement dans un hôtel pour demain. Craignant les reproches de Mme Thiers, qui « regarde à la dépense », Saint-Hilaire a choisi un hôtel tout neuf, trop neuf, sur le chemin du Canet, hôtel de second ordre qui,

pour inaugurer la saison avec M. Thiers, a fait toutes les concessions qu'on a voulues.

« Vous verrez, dit Saint-Hilaire au docteur Maure, que Mme Thiers trouvera l'appartement trop cher.

— Et Thiers l'hôtel trop neuf, ce dont je l'approuverai, » dit le vieux docteur.

Nous allons, Adam et moi, à la gare; moi avec un bouquet pour Mme Thiers. Adam accompagne M. Thiers à son hôtel; mais aussitôt arrivé, le « petit bourgeois » s'emporte, déclare qu'il n'habitera pas un hôtel où les plâtres ne sont pas séchés, qu'il n'en a jamais essuyés, et il prie Adam de lui chercher sur l'heure un autre hôtel. Adam propose l'hôtel Bellevue, déjà ouvert, dans le quartier de la Bocca, avec *belle vue* de la mer.

« Rendez-moi le très grand service, Adam, d'aller immédiatement me trouver à cet hôtel ce *qu'il me faut*, n'est-ce pas, Adam, ce *qu'il me faut.* »

Vers le soir, Adam installe à l'hôtel M. Thiers, Mme Thiers et Mlle Dosne.

Tous trois, avec le docteur Maure et Saint-Hilaire, invités, viennent déjeuner le 2 octobre à Bruyères. J'ai couru à Nice pour que ce déjeuner soit digne de mon hôte, très gourmet, comme son ami Maure.

M. Thiers, travaillant jusqu'à midi, arrive à une heure avec celles qu'il appelle : « Mes femmes. » Il me tend la main droite, ce qui est

rare, car l'ayant presque toujours derrière le dos, il donne souvent la main gauche.

Adam retarde son départ pour être à la disposition de Mme Thiers et de Mlle Dosne qu'il promène chaque jour. M. Thiers lui en sait très grand gré.

Le déjeuner lui ayant plu, M. Thiers redemande une invitation, et revient à Bruyères avec Mme Thiers et Mlle Dosne, qui disent « notre cher Adam ».

M. Thiers fait une sortie violente contre les anti-cléricaux, contre Gambetta et ses *séides,* les Adam.

« J'ai prouvé mathématiquement, et par l'étude de l'histoire, l'existence de l'Être suprême, et cela par des arguments sans réplique, me dit M. Thiers. Je me ferais un crime de combattre la croyance de quelqu'un ; donc je blâme toutes les luttes et jusqu'aux critiques contre la religion. Croyez-moi, Adam, Gambetta et vous tous vous commettez une faute de parti que vous regretterez pour cent raisons de politique, de moralité, d'autorité. La religion est le plus solide rempart gouvernemental et le seul frein aux appétits individuels, c'est la sauvegarde sociale.

« Je suis profondément spiritualiste, sincèrement catholique, parce que je suis passionnément Français !

« Toutes vos luttes contre Rome vous sont inspirées par Bismarck qui veut broyer la pa-

pauté, le seul pouvoir qu'il n'a pas réussi à avoir en mains en Europe.

« Jamais un écrivain qui ne serait pas nourri de moelle germanique n'aurait fait la *Vie de Jésus*. Il y a de l'esprit de Luther dans la tête de Renan. »

Le docteur Maure parle à M. Thiers de Casimir-Périer, mort depuis peu et auquel il en voulait rageusement, lui, Maure, d'être la cause du renversement de Thiers.

« Vous avez raison, Maure. Je ne m'explique pas comment je me suis mis en tête de le soutenir, moi qui avais dit de lui qu'il avait toujours l'air de courir après une sottise et d'avoir peur de ne pas l'attraper. »

Comme on en était au rôti dont j'attendais un peu l'effet, ayant trouvé à Nice les premiers merles de Corse, M[me] Thiers me complimenta, et, faisant allusion sans doute à l'échec de la trouvaille de l'hôtel :

« Ce n'est pas Saint-Hilaire, dit-elle, qui aurait trouvé ces merles ! »

On potine un peu. M[lle] Dosne affirme qu'elle a la certitude que le duc d'Audiffret-Pasquier ne fait pas ses discours lui-même, et qu'un jour, pris à l'improviste, c'est à peine s'il a parlé français.

Très sensible à la « qualité », M. Thiers raconte que les rois lui écrivent « mon cher ami ».

Après le déjeuner nous prenons le café sur la terrasse. M. Thiers retrouve là son cher soleil

du midi. Le voilà en verve. Les « gauloirdises » se succèdent en patois avec la réplique du docteur Maure. Mlle Dosne, qui, comme moi, comprend le provençal, ne se trouble pas des paroles un peu vertes.

Mme Thiers préfère les fruits mûrs. Elle demande un panier et va, avec Saint-Hilaire, cueillir des mandarines.

M. Thiers a un certain mépris pour les femmes. Il les dédaigne volontiers vieilles, à moins qu'elles ne soient vraiment supérieures. Il n'a pas cessé de les courtiser jeunes. Comme le docteur Maure rappelle à M. Thiers quelques aventures de jeunesse et ses infidélités :

« L'âge l'a rendu fidèle, réplique en riant Mlle Dosne, mais, pour compenser les réalités d'autrefois, il attelle à deux ses grandes passions platoniques d'aujourd'hui. Il faut le voir entre la princesse Lise Troubetzkoï et la duchesse Colonna, ou entre l'une d'elles et la marquise de Noailles, rien n'est plus amusant, et la dépense d'esprit qu'il fait est étonnante.

— L'esprit, c'est de la poudre aux moineaux, soupire M. Thiers. Combien je regrette... »

Mme Thiers revient avec un panier débordant de mandarines.

« C'est une rafle, » s'écrie M. Thiers.

Tous les soirs nous allons à l'hôtel Bellevue.

M. Thiers y parle un jour de la cruauté de Bismarck envers d'Arnim. Certes, il n'aimait guère ce dernier, car ses intrigues en faveur

d'une restauration monarchique étaient inquiétantes, mais la férocité de Bismarck l'étonne.

Le jugement que M. de Bismarck avait fait remettre au 3 octobre, pour tenir le comte d'Arnim plus longtemps dans l'angoisse, vient d'être rendu. L'ancien ambassadeur d'Allemagne à Paris est condamné, par la haute cour de justice de Prusse, à cinq ans de prison pour crime de haute trahison.

M. Thiers admire Bismarck comme Gambetta l'admire.

« Il a la grandeur des brutes implacables appuyées sur la force, dis-je à M. Thiers que je révolte. Je veux vivre pour voir sa chute.

— Vous pourrez voir sa mort, jamais son abaissement, réplique M. Thiers. Il fait aujourd'hui corps avec l'empire et l'on ne peut toucher à Bismarck sans vaincre l'Allemagne ; or, hélas ! nous en sommes loin. »

Adam est rentré à Paris. Je continue à aller passer la soirée chez M. Thiers. Le docteur Maure y vient aussi très souvent de Grasse. L'un de ces jours on m'accueille avec les bras au ciel.

« Votre ami Gambetta, eh bien, allez-vous le soutenir encore ?

— Qu'a-t-il fait ? »

La République française d'hier, 16 octobre, a publié une grande étude préparatoire sur la réforme de l'impôt, et l'impôt sur le revenu dans un sens démocratique.

« Si Gambetta, qu'on croyait modéré et sage, veut l'impôt sur le revenu, alors... s'écrie le docteur Maure indigné.

— Mais vous saviez bien, Maure, qu'il était radical. Avez-vous oublié le programme de Belleville? il ne l'a jamais renié, réplique M. Thiers.

— On s'est fié à ses belles phrases si conciliantes.

— Mais, dis-je, ne faut-il pas rendre la main à certaines heures pour que les chevaux ne s'emballent pas?

— Des chevaux qui menacent de s'emballer ne sont pas des chevaux conduits, belle dame, » répond M. Thiers.

* * *

Une lettre de Gambetta, du 17 octobre :

Vous devez vous demander, si vous vous demandez encore quelque chose, quelle espèce de paralysie a bien pu me frapper depuis un grand mois que je ne vous ai donné signe de vie. Je vais essayer de vous décrire l'aimable existence que je mène.

Après le retour de ma laborieuse excursion au Simplon et au Gothard, où je crois avoir recueilli les premières bases d'une véritable entreprise nationale, je me suis consacré jour et nuit à mon projet de réforme de l'impôt. Je tenais à être prêt pour la réunion de la commission du budget, et bien m'en a pris, car aucun de mes nombreux collègues n'avait préparé une traîtresse ligne sur ces divers sujets.

Après bien des difficultés, je suis parvenu à rédiger

assez clairement, je pense, l'exposé de mon système, et, en dépit des clameurs qui s'élèveront de droite et de gauche, je juge, à l'aspect de la majorité, que j'ai frappé un assez bon coup. Ce n'est là, d'ailleurs, que la plus légère partie de mes diverses besognes. Les tracas de la politique intérieure ont recommencé sur toute la ligne. On sent que la réaction joue une suprême partie contre le cabinet et l'existence même de la Chambre. La folie de certains journaux, les déclamations de certains hommes politiques, servent de prétexte et d'éléments à cette recrudescence de passions rétrogrades. Il faudra une vigoureuse main pour maintenir le ministère actuel à la barre; mais je dois dire que je suis sans inquiétude sur l'issue finale; ajoutez que mes tourments domestiques ne sont pas encore terminés et que j'ai un joli procès de chantage sur les bras, suite naturelle des fautes de l'an dernier. C'est hier qu'on devait plaider; les avocats demandent huit jours pour affiler leurs langues, et je ne serai complètement tranquille que lundi prochain. O délices!

Il y a aussi l'averse des journaux qui se fondent, au nombre desquels *le Petit Parisien,* qui se pare du nom de mon ami Adam comme d'un glorieux pavillon, ce qui ajoute certainement à l'éclat de la feuille d'Andrieux aux dépens de la pauvre *Petite République.* Je dois dire cependant que, de ce côté, nos affaires vont bien. Enfin, nous avons dépassé 60.000 de vente utile. Nous finirons par atteindre 100.000, objet de nos plus belles ambitions, mais on exige de moi une assiduité égale à celle que je montrais autrefois pour ma fille aînée.

Enfin, la politique extérieure vient terminer cette belle énumération et m'enlever les dernières minutes de liberté de la journée.

Les événements que je redoutais il y a un an se sont développés dans l'ordre même que j'annonçais depuis le fameux voyage de l'empereur d'Autriche en Dalmatie,

jusqu'à la menace de passer les Balkans que fait à l'Europe affolée l'empereur Alexandre. Nous touchons au moment difficile de la question qu'on a laissé s'aggraver, empirer comme à plaisir, soit par légèreté, soit par ignorance, soit encore par la plus coupable complicité.

Je vous sais trop amoureuse de la France, de tout ce qui peut la fortifier et la grandir, et trop inquiète de tout ce qui peut l'amoindrir, pour que je ne considère pas comme un devoir de vous dépeindre au vrai la situation où nous sommes. On peut dire qu'il y a actuellement deux partis en présence sur les complications dont l'Orient est le théâtre. Les deux partis raisonnent sur les origines et les conséquences de la guerre actuelle d'une manière diamétralement opposée, et il est utile d'exposer les deux systèmes pour se former à la fois un jugement complet et rationnel sur la crise que traverse l'Europe.

Les uns — et ce sont les plus nombreux — considèrent le mouvement russo-slave comme l'aboutissement de la politique d'action commune arrêtée depuis 1860-1871 entre les deux chanceliers Bismarck et Gortschakoff. Voici leur langage : La Russie a rendu pendant la guerre franco-prussienne un immense service à l'Allemagne bismarckienne. Elle a contenu l'Autriche en bordant les frontières de Galicie d'un cordon de 150.000 hommes qui ont empêché les Habsbourg de profiter de la seule ressource qui leur fut offerte depuis Sadowa et de prendre une éclatante revanche.

La Russie a en outre découragé les neutres, et notamment l'Italie, de venir même diplomatiquement au secours de la France. Elle a enfin livré la France à tous les caprices du vainqueur après la capitulation de Paris. La radiation du traité de 1856 par la Russie fut de la part de l'Allemagne un commencement de paiement pour la politique russe, mais ce succès en appelait d'autres, et il ne pouvait suffire à l'ambition russe de

recouvrer la libre navigation de la mer Noire, il fallait pousser plus loin sur la route de Constantinople et pour cela obtenir de la Prusse la faculté de remuer les populations slaves des Balkans et de la Roumélie. L'agitation de ces malheureuses provinces devait facilement tourner à l'insurrection et conduire à la violente répression qui est dans la tradition musulmane. Loin de calmer la fièvre des Slaves, les terribles exécutions des Turcs devaient les exaspérer et amener en ligne les frères serbes et monténégrins, ce qui n'a pas manqué avec l'autorisation non déguisée de Saint-Pétersbourg, mais hautement, officiellement, avec une telle audace, qu'en quelques mois la Russie possédait la Serbie, formant ses armées et soldant les dépenses de la principauté.

Malgré un si puissant secours, il est arrivé contre toute prévision que la Turquie a été victorieuse, il ne restait aux rebelles qu'à demander merci ou à la Russie qu'à franchir les Balkans avec toutes ses forces pour les sauver et écraser les Turcs. Il est bien clair que dans l'origine on a dû envisager une telle éventualité à Pétersbourg et que l'on s'est assuré que ce ne serait pas de Berlin que viendrait le veto. M. de Bismarck n'a qu'un intérêt, livrer l'Orient aux mille compétitions des Slaves du sud, des Hongrois, des Autrichiens, des Grecs, des Turcs, et se précipiter sur la France isolée et ne pouvant plus compter sur l'aide des puissances occupées sérieusement ailleurs. Ce sera un nouveau moment psychologique à passer. Libre dans ses mouvements de l'ouest, par suite de l'état où la question d'Orient aura mis les nations de l'est de l'Europe, il pourra compléter son œuvre et envahir de nouveau la France, nous imposer un traité plus affreux que celui de Francfort et prévenir pour un demi-siècle tout retour offensif de la Gaule contre l'empire germanique.

En admettant encore que la France soit assez heureuse pour ne pas être ruinée par la guerre, pour ne pas voir de nouveau l'ennemi héréditaire sur son sol, en

supposant que M. de Bismarck ne se décide pas encore à lui porter le coup de grâce, il est hors de doute que son abstention forcée dans la question d'Orient, et quelle qu'en soit la solution, la laissera amoindrie; elle subira comme un second Sadowa après Sedan. Le résultat serait déjà suffisant pour l'intérêt et l'orgueil germaniques et dès lors M. de Bismarck a raison d'entourer, de protéger la politique russe, dont le triomphe peut avoir pour lui le double résultat de lui livrer sans coup férir les neuf millions d'Allemands de l'Autriche et de précipiter encore un peu plus la France hors de l'équilibre et du concert européens. Donc, concluent les premiers, la guerre est inévitable, l'alliance germano-russe évidente et la position de la France irrémédiable. Où est le remède? La plupart n'y pensent pas. Les plus effrontés pensent à l'alliance russe pour la France*, d'autres en petit nombre proposent une alliance de l'Autriche et de l'Angleterre, comme si à trois on pouvait lutter contre les deux cours du nord.

Heureusement il y a un autre parti, dont je suis, qui est loin de partager de telles vues. Je vais essayer de vous retracer le système aussi fidèlement, aussi clairement que possible.

Ils disent :

Oui le mouvement russo-slave a été en partie provoqué, fomenté, entretenu par M. de Bismarck. C'est sous son influence que le comte Andrassy a entrepris avec François-Joseph le voyage de Dalmatie, origine et point de départ de la crise actuelle. Le prince a voulu nettement provoquer un ébranlement oriental, et il y est parvenu. Il a voulu mettre aux prises l'Angleterre et la Russie, et il y est parvenu. Il a voulu tendre les rapports entre Vienne et Pétersbourg, et il y est parvenu.

* Gambetta donnait, dans un long développement qui en atténuait l'effet, son coup de règle sur les ongles à la « cosaque ».

Il a voulu faire ressortir la prépondérance de l'élément hongrois sur l'empire d'Autriche et démontrer de plus en plus que le centre de cet Empire devait être à Pesth et non à Vienne, qu'il se réserve d'occuper quand il aura réglé l'affaire des catholiques allemands. Il a réussi au delà de toute mesure. Le plus admirable imbroglio est là, étalé sous sa main, et seul il est en position de le brouiller encore plus ou de le dévider. Je pense qu'il finira par le trancher, l'épée à la main, selon sa coutume. Le prince doit avoir, lui aussi, sa solution de la question d'Orient. La façon dont il a placé et soutenu un Hohenzollern à Bucarest, dont il dirige le roi de Grèce, dont il rejette toute combinaison venue d'ailleurs, suffit à éclairer le fond de son dessein. Ou je me trompe fort, ou le prince rêve une confédération gréco-slave où la Hongrie et l'Allemagne seraient des parrains et qui servirait de barrière contre l'envahissement russe, tout en préparant l'élimination des Turcs d'Europe.

Sans compter que les complications inévitables qui surgiront sur les bouches du Danube lui permettront un jour ou l'autre d'essayer la solidité des troupes allemandes contre les Russes, car, s'il est préoccupé de la France qu'il a rejetée loin du Rhin, il ne peut permettre que la Russie se rapproche du Danube, dont chaque goutte d'eau doit être allemande. Abattre et repousser la Russie, démembrer définitivement l'Autriche, remplacer les Turcs par les Grecs et les Slaves, lui paraît maintenant plus profitable et plus facile que d'attendre patiemment l'heure où ces divers peuples pourraient se réunir à la France restaurée contre le nouvel empire. Ce n'est pas à dire que ces différents projets se feront jour d'ici demain, mais le prince les dispose à son aise. Il ne permettra complètement ni la paix assise ni la guerre générale. Il attendra et fera attendre jusqu'à ce qu'il ait poussé l'un contre l'autre ou l'Autriche, ou l'Angleterre, ou la Russie. Quant à la France, dans ce cas comme dans le premier, elle doit se tenir à l'écart,

elle doit, tout en faisant des vœux pour la paix, ne rien faire, ne rien dire, qui puisse de près ou de loin l'engager, même en parole, avec personne. Elle aussi doit attendre. L'Europe l'a laissé écraser, l'Europe a cru pouvoir se passer d'elle, que l'Europe s'arrange, si elle le peut, sans nous. Quand on aura perdu bien du temps, de l'or et des hommes et que la France aura mis à son profit les heures qui s'écouleront, on reviendra à elle, et par là elle pourra indistinctement dire à ceux qui l'inviteront à une action concertée : « Que me donnez-vous? » Et qui sait? C'est peut-être du côté où on s'y attend le moins que nous viendront les plus brillantes propositions. Loin donc de redouter la guerre entre les autres rivaux, je la désire, loin donc d'y voir un nouveau Sadowa, j'y vois un espoir de revanche contre les suites de Sedan, mais à une condition impérieuse, c'est d'être muet, de ne se brouiller et de ne s'engager avec personne, de laisser faire l'Allemagne et de reconnaître avec dignité que lorsque la France ne peut agir il ne lui convient pas de parler.

Cette politique sera comprise peut-être à Berlin. Elle l'est à coup sûr à Rome et à Londres. Aussi j'espère que, malgré les apparences contraires, la guerre n'éclatera pas avant le printemps prochain et qu'à partir de ce moment nous pourrons en souffrir économiquement, mais que moralement et diplomatiquement nous serons à la veille de nous relever.

Je termine en vous donnant brièvement les raisons qui font que je ne crois pas à la guerre avant l'année prochaine : 1° parce que la Turquie est décidée à céder sur tous les points pour gagner du temps et forcer la Russie à se démasquer et prendre devant l'Europe une politique d'usurpation et de conquête; 2° parce que tant que le sphinx de Berlin n'aura pas fait connaître le fond de sa pensée, personne, même le tsar, n'osera s'engager définitivement dans la guerre orientale; 3° parce que la Russie n'a pas d'argent et qu'il faudra

encore des mois pour en trouver et pour l'employer utilement.

Voilà mes motifs. Je voudrais ne pas me tromper dans l'intérêt de la France et de la République que je considère comme fondée à l'intérieur, si l'orage venu de l'extérieur ne vient nous assaillir.

Je vous demande pardon de vous infliger de si longs détails sur la politique extérieure, mais je tiens à vous marquer l'état de mon esprit, ce qui vous donnera une idée générale de l'opinion. Je vais même réparer un oubli dans ma lettre précédente. J'ai oublié d'insister sur le rôle capital de la Hongrie sous la main de M. de Bismarck. On parle dans le camp de nos adversaires de la prétendue reconnaissance que l'Allemagne professe pour l'assistance que la Russie a prêtée pendant la guerre à l'armée allemande. C'est une erreur, ou tout au moins de l'exagération, et s'il y a de la reconnaissance dans le cœur de M. de Bismarck, ce qui est douteux, je crois qu'elle n'est pas pour la Russie, mais pour la Hongrie, qui empêcha catégoriquement l'Autriche d'intervenir en faveur de la France. C'est M. Andrassy, serviteur zélé de la politique bismarckienne, qui triompha des velléités françaises de M. de Beust, des sympathies de l'armée autrichienne pour nous, qui, en un mot, empêcha la déclaration de guerre préparée par l'archiduc Albert et le général de Kung. M. de Bismarck le sait bien. C'est aux Hongrois que l'empereur Guillaume doit la couronne. C'est sur les Hongrois qu'il compte pour le mener un jour à Vienne, et ce n'est pas eux qu'il sacrifiera à l'ambition panslaviste.

Toutes les bonnes raisons ignorées et difficiles à donner au public n'empêchent pas la panique de régner sur le marché. La Bourse a pris peur hier et aujourd'hui, et si elle continue j'ai bien des craintes pour l'avenir de mes beaux projets financiers.

Vous voyez que je tourne dans un cercle vicieux hérissé de difficultés. Je travaille comme un nègre, mais

un nègre qui serait privé de soleil et d'air, car l'air est là-bas et le soleil est parti sur les bords de la Méditerranée, de la mer aux flots bleus.

Plaignez-moi ; ne persévérez pas dans cette douloureuse manie de mesurer vos lignes sur les miennes. Vous avez, en vérité, plus de loisirs : ayez plus de bonté et croyez que je mérite cette faveur par mon labeur.

Je me mets à votre discrétion.

Votre dévoué ami,

LÉON GAMBETTA.

Gambetta, et c'était l'une de nos querelles, exagérait l'envergure de M. de Bismarck. Il ne voyait que lui et la fortune de sa politique passée, présente et future. Il croyait amoindrir la cruauté de nos revers en exaltant la valeur de notre vainqueur. Il imaginait un cercle de fer où il n'y avait que des mailles au travers desquelles on ne pouvait passer ; il y avait des fissures. M. de Bismarck voyait surtout dans les embarras de la Russie en Orient le moyen de se venger de Gortschakoff et du tsar qui l'avaient empêché, en juin, de se ruer sur la France. Il cachait ce jeu et trompait Gortschakoff. Plus d'un Russe l'avait compris. Un ami de d'Oustinoff, par exemple, me le dit :

« Bismarck s'est cru trahi en juin par Gortschakoff qui a garé la France d'une attaque ; il le trahira en Orient. »

Cette admiration de Gambetta pour les projets mondiaux de Bismarck, auquel il prêtait une part excessive de sa propre valeur, rédui-

sait sa politique à l'expectative, et il en arrivait à attendre de l'omnipotent, quelque jour, *des propositions* du côté *où l'on s'y attendait le moins*.

En tous cas, étant donné les idées qu'il avait, il était logique avec elles en prêchant le silence, l'inaction diplomatique, l'effacement, jusqu'à la reprise de possession de nos forces.

Je me permettais de discuter les idées de Gambetta, car j'étais parmi les effrontés qui rêvaient de l'alliance russe et qui eussent désiré, sagement, prudemment, discrètement, voir appuyer le duc Decazes dans les efforts qu'il faisait vers ce but.

Gambetta blâmait hautement cette politique, et nous en gémissions parfois avec Duclerc.

Duclerc n'était pas encore rentré à Paris. Il avait comme moi à Bruyères, lui à Bramepan, lui dans le Midi vert, moi dans le Midi bleu, la passion de son jardin, et il s'attardait jusqu'à la dernière minute auprès de ses roses avant de retourner à son labeur parlementaire.

Il m'écrit :

Vous savez que je ne suis pas pessimiste, mais les discussions de cette fin d'année ne me paraissent pas s'annoncer comme devant être bien faciles. Ce qui manque aux républicains, pas à vous heureusement, c'est qu'ils ne sont pas jardiniers. Ils ne savent pas qu'il ne faut pas secouer un arbre avant qu'il ait à la fois un chevelu étendu et de fortes racines. Faites-leur donc un cours d'horticulture.

Vous avez nécessairement lu la lettre de l'évêque de

Gap et celle de l'évêque de la Tarentaise. Il y a là une lumière projetée dans les profondeurs du cléricalisme, cette force redoutable, la seule redoutable devant nous. Il serait mortel de s'y soumettre; on ne peut pas la briser, il faut la dissoudre. Méditez cette formule. Je vous assure qu'elle est absolument vraie. Reste l'application.

Quand revenez-vous à Paris? Pas cette année; sans doute ce sera long et je n'aurai d'autre ressource que de penser à vous et de me dire de loin que, même loin, votre amitié est le plus précieux des biens, mais c'est encore meilleur de près.

A vous, ma bien chère amie, de tout mon cœur.

E. Duclerc.

Ma fille m'écrit qu'elle trouve mon père dangereusement atteint. Je télégraphie à Adam que je veux partir. Adam répond que mes craintes sont exagérées, et que si mon père me revoyait tout à coup ce serait pour lui un arrêt de mort. Je reçois bientôt la lettre suivante :

Ton gendre et ta fille, me dit Adam, sont pour ton père admirables de dévouement. On lui amène chaque matin son arrière-petite-fille, Pauline, dont il raffole et qu'il aime, répète-t-il, comme il t'a aimée enfant. Il s'imagine, ce que je ne vois guère, mais dont je n'essaie pas de le dissuader, qu'elle te ressemble.

Il faut bénir cette joie, qui illumine ses derniers jours.

Adam ajoute :

Donc, Gambetta et moi, nous étions à table, à dîner chez Brébant. Nous t'avons confectionné ensemble la dépêche que tu as reçue hier.

Gambetta m'a raconté toutes les scènes de Belleville. J'avais lu son discours en route, une première fois, dans

le *Temps*, une seconde fois dans la *République*. J'avais remarqué combien il avait été audacieux. C'est par là principalement qu'il a reconquis son public, et par des bonheurs oratoires, m'a dit Rosati, incomparables. Le succès a été foudroyant, et il est encore plus grand peut-être à Paris qu'à Belleville. Gambetta est très satisfait, mais les intransigeants ne le sont pas. Ils avaient tous une mine fort irritée, hier, à Versailles, petits et grands.

Le discours de Gambetta est en effet très audacieux; j'en reste inquiète. Il est triste de voir un chef de parti prendre ce ton avec les siens. Le chef peut grandir, mais le parti baisse.

L'Homme libre de Louis Blanc a paru le 27 octobre. Un de mes amis, Marius Poulet, me donne des détails fort amusants sur le personnel de la rédaction. L'homme principal, Salles, est le masseur de Louis Blanc. Louis Blanc est conduit, lui, « l'homme libre », par ce masseur.

Je reçois la première lettre de mon pauvre Maurice Sand depuis la mort de sa mère.

Chère Madame et amie,

Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus que je voudrais bien vous voir, depuis notre si *grand malheur*.

Après deux mois passés au bord de la mer, dans le vent de l'Amérique, sous le soleil tropical de juillet et d'août, nous sommes revenus à Nohant. Quel cruel retour. Elle n'était plus là, ma chère mère, elle n'y est plus. Tout, à chaque instant, me rappelle sa présence. Elle est partie, mais *Elle* y est pourtant encore et toujours. Je ne la vois plus, mais je la sens; son âme est

toujours ici. C'est la moitié de moi qui m'a quitté. Quelle séparation douloureuse! Je vivais pour elle depuis que j'ai conscience de la vie et du dévouement, c'est-à-dire depuis cinquante ans. Et en huit jours, au milieu de la vie calme et des plaisirs innocents de la campagne, en plein travail en commun, avec toute son intelligence, toute sa vitalité, sa bonne humeur, elle me laisse seul. Dieu me l'a prise cruellement, mais il me l'a prise, n'est-ce pas? Il m'a laissé ma femme et mes deux filles après m'avoir pris mon fils. Je crois que je commence à payer mon tribut à la mort. Mes deux pauvres petites ne se doutent pas de ce qu'elles ont perdu en perdant leur *bonne mère*.

Je m'arrête, car je n'ai que des choses navrantes à vous dire. Comme est loin ce temps où nous étions tous à Bruyères, et où nous faisions les fous à Toulon.

Croyez-moi, chère Juliette, votre vieil et sincère ami.

Je vous embrasse de tout mon cœur et Alice et Adam.

MAURICE SAND.

« Eh bien! me dit un soir M. Thiers, est-ce parce qu'Adam n'est plus à Bruyères qu'on ne nous y invite plus à déjeuner?

— Non, c'est parce qu'on n'ose pas, mais ce serait une grande fierté si une invitation faite était acceptée.

— Voulez-vous le 2 novembre? dit Mme Thiers après avoir été consultée.

— Oui, madame. Puis-je inviter le docteur Maure, le colonel Plauchut, le sous-préfet de Grasse et sa femme?

— Vous le pouvez. »

Il fait, le 2 novembre, un temps splendide. Quoiqu'on soit peu avancé dans la saison et

qu'on trouve difficilement encore ce qu'on veut, je compose un menu que Mme Thiers loue à plusieurs reprises. Le voici :

Pain de poisson à l'anglaise
Tête de veau tortue
Cailles en caisse
Filet de bœuf jardinière
Perdreaux rôtis
Salade capucine
Petits pois de Nice
Entremets et dessert de Nègre

Chaque convive est beau mangeur. Le soleil entre par les fenêtres ouvertes. La table est couverte de roses.

M. Thiers entremêle la conversation de patois, seulement compris par le docteur Maure, par Mlle Dosne et par moi. Nous éclatons de rire aux gaudrioles et Mme Thiers force le docteur Maure à les traduire. Il les habille.

Mlle Dosne me dit qu'il y a des années et des années qu'elle n'a vu M. Thiers s'amuser à ce point.

« Je me plais dans cette maison d'une amie fidèle, répond M. Thiers.

— Mais ici vous pactisez avec l'intransigeance, réplique le docteur Maure. Mme Adam sent le roussi communard.

— C'est surtout vrai aujourd'hui, dis-je, car je reçois d'un neveu la liste de ce qu'il expédie aux condamnés de la Nouvelle-Calédonie, avec

l'argent d'une collecte faite à Londres et envoyée à Adam par le citoyen Ranvier. Je cite ma liste : 126 pantalons de toile, 381 chemises et gilets, 200 godillots, 17 douzaines de bas et de chaussettes.

— Dois-je entendre ce que j'entends ? s'écrie le sous-préfet.

— C'est l'amiral Fourichon qui fait parvenir l'envoi.

— Oh ! alors.

— Avez-vous des nouvelles de Rochefort ? me demande M. Thiers. A-t-il toujours son satané esprit ?

— Toujours ! et c'est à vous qu'il doit de l'avoir gardé.

— Rochefort est l'une de mes mauvaises actions, que je ne voudrais, pour rien au monde, ne pas avoir commise. Je vous la dois à vous et à Adam.

— La journée a passé vite, » dit Mme Thiers, enfouie au départ sous un énorme bouquet de mimosas qu'elle a cueillis elle-même.

*
* *

Un gros succès qui m'amuse beaucoup. C'est celui de *l'Enfant du Faubourg*, de Richebourg au *Petit Journal*.

Poète comme moi à ses débuts, ou nous

croyant tels, Béranger, mes lecteurs se le rappellent peut-être, nous dit à tous deux que poète nous ne l'étions ni l'un ni l'autre, que Richebourg ferait des romans dramatiques et moi des livres qui vaudraient mieux que mes vers.

Adam m'envoie les deux émouvants livres de Tissot : *Voyage aux pays annexés* et *les Prussiens en Allemagne*. Je les dévore et tour à tour mes révoltes alternent avec mes convictions.

Mais la paix élyséenne vient rassurer mes esprits. Je lis lentement le livre de Louis Ménard, *Rêveries d'un Païen mystique*, et me voilà sous le ciel athénien, en face de la mer azurée, m'asseyant au milieu des myrtes, des arbousiers et des lentisques, rêvant avec mon ami Ménard à d'autres choses qu'à mes indignations contre nos adversaires politiques.

Une lettre de Duclerc :

Chère et belle amie,

Vous vous moquez. C'est votre ordinaire d'ailleurs. Eh bien! je trouve le moyen incomplet, oserai-je dire médiocre, et j'en aurais mieux aimé un autre, l'autre.

A la proposition que vous me faites, j'ai des objections et les voici : une de principe, d'abord, confirmée par une expérience désobligeante. Répondre non pas dans l'autre monde, mais dans celui-ci, répondre moralement, et tant que l'on vit, d'un être à venir, qu'on n'élèvera pas, qui sera dirigé, Dieu sait comment, qui deviendra je ne sais quoi, non, cela ne me tente point, non, cela n'est pas sage. Après une expérience, je me suis promis de ne pas recommencer.

J'ai en outre une objection spéciale que je soumets à

votre haut bon sens et qui constitue la grande utilité de mes relations avec Gambetta, c'est qu'elles sont manifestement indépendantes *; que j'apparaisse indissolublement lié dans sa main, je perds aussitôt les trois quarts de mon efficacité. Est-ce vrai? Oui, n'est-ce pas? Donc, vous m'approuvez que je prenne conseil de la politique et de mes sentiments.

J'ai deuil au cœur quand je pense que vous êtes là-bas pour des mois et des mois. Je ne veux pas chercher si quand vous êtes là la privation est encore plus grande que quand vous êtes loin ; mais c'est celle dont je souffre en ce moment dont je voudrais être débarrassé. Il me semble que j'aurais eu grand plaisir au cœur si je pouvais vous voir.

Aimez un peu votre fidèle ami.

E. Duclerc.

D'Adam, 5 novembre :

Eh bien ! chère sirène, M. Thiers a subi le charme à son tour, et je sais que le succès de Bruyères auprès de lui est complet.

La publication d'un article sur *Jean et Pascal* à l'*Officiel*, le lendemain de la rentrée des Chambres, est d'une politique fort opportuniste, m'a dit Gambetta.

Lui a très bien parlé avant-hier, encore très à propos et très utilement. Le projet de loi de la commission a passé hier au soir, moins l'article 4, relatif aux contumax. Grâce à ce petit sacrifice fait par la Chambre des députés, on peut espérer l'adhésion du Sénat.

Mme Bergier a vu Mme Arlès-Dufour à Lyon. La « mère » t'adore toujours, n'oublie rien de ta tendresse dévouée pour « le Père », mais elle se plaint que tu l'abandonnes et que tu ne t'arrêtes plus à Lyon en passant. Malgré mes impatiences de tes retours, il faudra au

* J'avais prié Duclerc d'être avec moi parrain de l'enfant de la sœur de Gambetta.

prochain remplir le vœu d'une amie si chère et qui se fait vieille.

Mon père est mort! J'en reçois la dépêche de ma fille. On m'avait caché qu'il était en danger immédiat pour que je ne revienne pas, mes bronchites fréquentes inquiétant toujours les miens.

La veille de sa mort, m'écrit Adam, il a donné ses dernières instructions : enterrement civil, cercueil de bois blanc, avec regret de n'être pas enterré « à même de la terre pour rentrer plus vite dans le sommeil de la nature ».

« Pauvre père tant aimé! sectaire violent, menaçant en paroles, mais le meilleur, le plus bienfaisant qui pût être. Logique avec sa génération, comme nous le sommes chacun avec la nôtre. Il était aimant, généreux au delà de toute expression, bon, loyal, l'honneur personnifié. Son seul défaut était d'être « insensé ».

Que s'était-il passé dans son esprit depuis la visite que Gambetta lui avait faite? Après le discours de Belleville, à ma grande stupéfaction il m'avait écrit ces seuls mots :

« J'admire Gambetta, je hais Buffenoir. »

Gambetta m'écrit le 7 novembre :

Votre père vient de nous quitter; nous accompagnerons demain sa dépouille au champ du repos. Je sens à travers l'espace la commotion douloureuse dont cette nouvelle a dû frapper votre cœur, et, dans ce deuil, c'est vous surtout que je plains.

Pour lui, le terme d'une vie brisée par la souffrance lui est certainement apparu comme une délivrance, et il a dû franchir, avec son sourire stoïque, le seuil de l'infini.

Heureusement il ne vous laisse pas seule, et vous devez à vos enfants, à Adam, à vos amis, à ceux que vous avez faits si étroitement vôtres, d'envisager avec fermeté le vide que laissera derrière lui ce père adoré.

Il a fait son œuvre parmi nous, puisqu'il vous avait formée de sa chair et de son esprit et qu'il revivait en vous dans ce qu'il avait de meilleur.

Je redouterais pour une femme ordinaire un pareil coup dans la solitude; mais, telle que je vous connais, je vous préfère dans votre désert, loin des paroles banales, des visites importunes et des lugubres cérémonies de la dernière heure.

Vous lui ferez, dans vos méditations, un sanctuaire pour son image, et la tranquillité même de votre retraite vous mettra plus directement en communion avec son souvenir.

Ou je vous ignorerais ou je crois que vous remercierez la destinée de vous avoir placée hors de portée des détails qui nous accableront demain.

C'est donc avec une entière confiance que je vous envoie, non les consolations de mon amitié, mais la pensée qui me domine quand j'écris à une telle femme, fille d'un tel père :

La mort n'est qu'un changement d'aspect dans la vie générale.

Pensez, écrivez, ma sœur, et pensez toujours à la solidarité de votre frère.

LÉON GAMBETTA.

Cette lettre était vraiment consolatrice. Gambetta devinait mon chagrin de n'avoir pas été au chevet de mon adoré père au moment de sa mort, moi qui avais su faire tant de bien à mon

second père, Arlès-Dufour, à l'heure dernière.

Gambetta est tout entier dans cette lettre. Elle fait comprendre, mieux qu'aucune autre, quelles étaient les délicatesses, les tendresses de son amitié, quand la politique et l'autoritarisme qu'elle développait en lui ne disputaient pas son cœur à ses élans.

J'apprends la mort de votre vieux père, m'écrit Hetzel. Sa bonne figure se lie à des souvenirs qui sont à part dans ma mémoire et me restent très chers.

Ne m'oubliez pas tout à fait.

A vous,

HETZEL.

M. Thiers, Mme Thiers, Mlle Dosne, ont insisté pour me voir. Ils ont été tous trois très affectueux.

Adam m'écrit chaque jour. Il me parle du dévouement de ma fille pour son grand-père. Personne au monde n'a plus qu'elle le génie des soins à donner à ceux qu'elle aime. Je ne me consolerais pas de mon absence auprès de mon père mourant, si l'on ne me répétait sa joie d'avoir son adorée petite-fille auprès de lui. Il a insisté pour qu'on me le dise.

Adam, pour me distraire, me conte sa vie au jour le jour.

J'ai dîné chez Faye, me dit Adam, et nous avons terminé notre soirée chez de Marcère. J'ai été présenté à la mère, qui a quatre-vingt-cinq ans, à la sœur et aux jeunes filles, famille traditionnelle, très touchante et très noble. Il y avait beaucoup de monde. De Marcère

m'a rassuré sur le ministère, dont l'entente était fort soupçonnée il y a quelques jours. La situation est détendue.

Je te dénonce Faye et de Marcère pour m'avoir dit de toi beaucoup de mal.

On a parlé surtout de Gambetta, de son à-propos, de son coup d'œil, de sa promptitude à débrouiller les questions et à sortir la Chambre, les ministres, le pays, de toutes les difficultés. Depuis notre retour il a été en effet étonnant, très étonnant.

On dirait que tout le monde est d'accord à gauche, au centre, à droite, pour répéter le même mot : « Comme il grandit ! » Ce qui me frappe surtout en lui, c'est son air de gouvernement; cela en frappe d'autres qui ne sont pas contents. Ceux qui rêvaient la première place se sentent distancés. Les meilleurs en auront bientôt pris leur parti.

Mais il est très fatigué. Nous dînons ensemble ce soir, c'est dimanche.

Le brave docteur Maure m'a écrit. Pourquoi Thiers ne reste-t-il pas à Cannes? Il vaudrait mieux qu'il ne revienne pas en ce moment.

Ma Juliette adorée, je t'aime,

A.-Ed. Adam.

Benedetta, la sœur de Gambetta, a un fils. Après Duclerc pour parrain avec moi, j'ai songé à Mme Arnaud de l'Ariège avec son oncle ou avec son père.

Mme Arnaud de l'Ariège me répond :

Ma chère dame,

Mon oncle est un protestant devenu libre-penseur. Mon père n'a jamais été baptisé et ne nous a pas fait baptiser. C'est vous dire qu'aucun parrainage n'est possible de notre côté. Nous serons tous parrains et mar-

raines des neveux de notre ami dans la grande amitié républicaine, mais jamais par l'église sanglante, fumante, apostolique et romaine. Comment *vous,* chère dame, n'éclairez-vous pas notre amie en lui refusant cet acte de soumission à l'église? Qu'elle cherche des marraines parmi les femmes qui partagent ses superstitions.

Savez-vous que si vous acceptez, sur mon refus, d'être marraine, vous allez *jurer* d'élever cet enfant dans la religion catholique?

Pour M. Arnaud, je ne lui parle pas de votre lettre pour deux raisons : la première, c'est qu'il vaut mieux que vous lui écriviez directement, comme n'ayant pensé *qu'à lui;* cela le touchera bien plus; la seconde, c'est qu'ayant eu beaucoup de peine à l'occasion du baptême et de la première communion de mon fils, j'évite de parler de sujets qui nous ont fait souffrir tous deux probablement, mais moi très réellement.

J'ai bien pensé à vous, chère dame, ces derniers temps. On se soumet plus facilement aux douleurs à la campagne. La nature est le grand livre plein de promesses, de consolations et d'espérances, et vous savez y lire.

Je serre bien affectueusement votre main. Pourquoi ne baptise-t-on pas au nom de la République?

Votre dévouée,

SUZANNE ARNAUD-GUICHARD.

Au revoir.

Je ne puis dominer mon chagrin et me mettre au travail. Je fais remuer mon jardin, planter, déplanter, seule occupation qui puisse m'arracher à ma tristesse.

Adam est allé chez Victor Hugo, où il y avait une réunion de sénateurs radicaux.

Le grand homme est redevenu presque opportuniste

depuis qu'il préside notre groupe, m'écrit Adam, et qu'il assiste aux réunions des bureaux des trois gauches. Il ne fait plus de réserves que pour la forme. Enfin c'est un homme heureux, et c'est le cas de demander de quoi est fait le bonheur.

Peyrat et Eugène Pelletan, qui assistent à la réunion, goguenardent quelque peu sur la conversion du maître.

Gambetta a des ennuis à la *Petite République;* il n'est plus le maître. Il a des conseils d'administration qui ne le secondent pas et même l'entravent. La Grande *République* ne gagne plus d'argent, et la petite n'en gagne pas encore. Il faut des réformes et des économies.

J'ai, depuis les premiers jours de novembre, profité de ce que *le Petit Parisien* devenait journal du matin pour rompre les liens qui m'attachaient à ce rival de *la Petite République*. Je faisais de la peine à Gambetta.

De Duclerc, 18 novembre 1876 :

Je viens à vous à la même heure probablement où vous êtes venue à moi. Oui, vous êtes quelque chose dans mon patriotisme, et je communie de tout mon cœur avec vous dans l'amour de la France. Le souvenir du siège de Paris m'est cher comme à vous, et je n'oublierai jamais ce que vous avez dépensé d'ardente charité et de foi.

Trompée, votre espérance n'a point péri, et, comme vous, je crois malgré tout à la résurrection. Vous l'avez admirablement dit cette année dans votre dernier livre, répétez-le l'année prochaine.

Car il est nécessaire de crier le *sursum corda*. Les complications viennent. Et qui peut dire si elles s'arrêteront. Si elles nous touchent, je puis vous donner l'assurance que nous sommes en mesure de n'être pas avalés comme en 1870, mais il faudra que tout le monde comprenne que cette fois c'est la vie ou la

mort, et que nul ne se sauvera aux dépens de son voisin.

A bientôt une de vos bonnes lettres, n'est-ce pas? et bien de cœur à vous.

E. DUCLERC.

D'Adam, le 20 novembre :

Si les journaux n'en ont pas raconté davantage sur l'abordage qui a eu lieu à Sèvres, c'est qu'en effet il n'y avait rien de plus à dire, pas de préméditation. On avait prévu, on n'avait pas préparé. C'est Waddington à qui revient l'honneur de cette rencontre qui était devenue nécessaire.

Waddington accompagnait le président de la République dans une visite à Sèvres. En arrivant dans la salle de réception où se tenaient les députés et les sénateurs, il a très naturellement et très courageusement, ajoute-t-on, présenté le président de la commission du budget, qui s'était montré si généreux envers lui, envers les Beaux-Arts notamment, et plus particulièrement encore envers la nouvelle manufacture de Sèvres.

Le maréchal a voulu dire quelques mots, mais impossible. Il a parlé, mais on n'a rien entendu. Il était fort ému et n'a déployé que sa timidité habituelle. C'est alors que Gambetta a répondu par la phrase que tu as lue dans la *République française*.

Ils ont visité ensemble une partie des salles et des ateliers, mais sans que la conversation se mêlât. A un certain moment, Gambetta, que les gens de la maison appelaient toujours M. le président, craignit que le maréchal n'en fût agacé et prît une autre direction.

Comme ils sortaient, ils se retrouvèrent nez à nez au bas de je ne sais quels escaliers. Là se place la poignée de main qui n'a pas été donnée. Le maréchal a bien avancé le bras à moitié, mais pas assez pour que Gambetta fît, sans montrer trop d'empressement, le reste du chemin. Celui-ci s'est incliné, et chacun s'en est

allé de son côté, comme dans la chanson de Marlborough.

En résumé, la glace est rompue, mais on ne peut pas dire qu'elle soit fondue.

Ces détails m'ont été racontés par Gambetta, avec qui j'ai dîné hier soir. C'est durant ce dîner qu'il t'a envoyé une dépêche.

J'aurais bien encore une autre histoire à te raconter : le ministère Jules Simon!!! Mais j'attends que l'intrigue ait pris du corps. Ça commence. La plus vive agitation règne parmi les frelons ambitieux. Comment barrer le passage à Gambetta, comment lui enlever la direction de la Chambre? Comment former une majorité nouvelle sans lui, en dehors de lui (sans les bonapartistes non plus), et en l'isolant le plus possible? Voilà le problème. Qui le résoudra? Sera-ce Jules Simon?

On dit qu'à la Chambre des députés les bureaux ont nommé une commission unanimement hostile au projet de loi présenté par de Marcère sur les enterrements civils. Les ministres se croient perdus. Peut-être. Mais ils l'auront bien voulu. Personne n'a désiré les renverser; ils s'enferrent eux-mêmes. La majorité républicaine ne pouvait pas céder sur cette question, et ils auraient bien dû le prévoir. Il était plus facile d'avoir raison du maréchal. Dans tous les cas, en cédant cette fois encore, les républicains ne faisaient qu'ajourner la difficulté. Dieu sait les couleuvres qu'ils auraient été obligés d'avaler. Après les avoir dépopularisés, on les aurait dissous tout de même, et d'autant plus sûrement. A mon avis, nos amis de la Chambre des députés ne peuvent pas compromettre ainsi leur ligne de retraite qui est le pays.

Tu connais maintenant la bataille qui s'est livrée dans le Sénat. Nous avons failli être vainqueurs. En somme, bataille indécise. Nous sommes restés à Versailles jusqu'à onze heures pour faire une assez piètre besogne.

La seule chose qui paraisse claire, c'est l'impossibilité pour le maréchal de partir en guerre contre la Chambre des députés avec le seul appui du Sénat aussi parfaitement séparé en deux. Puisse cette évidence rassurer un peu nos amis comme Duclerc, Billot, Le Royer, etc.

Tout l'intérêt en ce moment est dans le projet de loi présenté par de Marcère. Pourquoi notre ami est-il allé se fourrer dans cette *bagarre?* Personne ne comprend sa conduite. Il s'est laissé jouer par ce vieux renard de Dufaure, qui l'a compromis gravement. De Marcère pouvait être le pivot d'une combinaison ministérielle. Cela ne se peut plus. A supposer même que tout le ministère reste, ce que je crois probable, de Marcère y a perdu sa prépondérance. Par sa droiture, par sa fermeté, il est homme à réparer un jour la faute commise, mais c'est toujours dommage de gâcher une heure de popularité justement acquise.

Notre grand monde à nous est très ému d'une aventure assez démocratique : Mme Pierre de Rémusat a épousé hier sans éclat le chirurgien Lannelongue, homme très distingué d'ailleurs et qui suit Labbé comme clientèle. Jules de Lasteyrie m'avait raconté la chose il y a quelques jours. Il en est très affligé à cause de sa sœur; mais, en fort galant homme qu'il est, il défend sa nièce envers et contre tous et n'a rien perdu de son estime et de son amitié pour elle.

Le Sénat ne siégeant pas, je viens à la Chambre.

La situation est un peu détendue. On semble vouloir se mettre d'accord pour ne pas troubler le commerce de fin d'année, mais après?

De Marcère a un peu racommodé sa situation personnelle en exigeant du préfet de Lyon qu'il rapporte l'arrêté de Ducrot sur les enterrements civils. Il est naturellement lâché sur cette question par la présidence et par la majorité de ses collègues; mais, s'il tient bon, il triomphera de ces obstacles.

L'opinion à Paris est assez émue. Elle est avec de

Marcère et désire le sauver de ce gâchis. Le mieux est ce qu'il vient de faire : retirer le projet de loi contre les enterrements civils combattu dans les bureaux et qui n'avait aucune chance d'être voté.

Le ministère subit en ce moment son dernier échec sur le budget des cultes. Albert Joly est à la tribune et combat les bourses des séminaires. Il parle très bien, mais très bien. C'est un début et un succès. Le vote va encore amoindrir Dufaure, mais en le laissant debout, je suppose.

J'ai de la joie en apprenant que le discours de mon ami Charles Blanc à l'Académie était plein de verve, d'esprit, de finesse. Louis Blanc doit être heureux, car c'est le frère le plus enthousiaste que je connaisse. Il admire Charles avec une naïveté touchante. « Il sait mieux que personne, dit-il, toutes les choses que j'ignore. »

Le fait est que Louis Blanc s'intéresse à l'art... comme aux gondoles de Venise.

*
* *

Dufaure a donné sa démission. Tout en criant que l'attitude de la gauche l'a découragé, il s'arrange assez adroitement pour tomber devant la majorité réactionnaire et non devant la majorité républicaine.

Adam m'écrit, le 4 décembre :

Je suis venu à la Chambre pour avoir des nouvelles : pas de ministère, bien entendu. Dans les couloirs c'est

Léon Say qui a la corde, mais on suppose, on ne sait rien.

Je ne crois pas que cela finisse avant la fin de la semaine. D'ici là on a le temps de faire et de défaire bien des ministères.

Gambetta n'ayant pas pu venir dîner hier dimanche, je suis allé chez M. Thiers. On n'y était pas informé, mais on tient pour Jules Simon.

M. Thiers, Mme Thiers, Mlle Dosne, se sont beaucoup enquis de toi. Tu as décidément les sympathies du groupe entier. Mme Thiers m'a parlé de tes fleurs qui lui ont fait grand plaisir, mais elle croit que la beauté des roses a tenté les employés du chemin de fer, car le panier ne lui est arrivé qu'à moitié rempli.

Gambetta a toujours la ferme intention de venir passer les fêtes à Bruyères.

L'escadre d'évolutions, après quelques promenades, revient au golfe Juan. L'amiral Jauréguiberry est à bord du *Richelieu.* Je lui envoie, pour lui souhaiter la bienvenue, au nom d'Adam, un bouquet de mandarines et d'oranges, en mon nom des roses et des mimosas.

Il m'en accuse réception :

A bord du *Richelieu,* 6 décembre 1876.

Madame,

Les exercices d'escadre m'ont empêché de descendre à terre pour vous dire combien je vous suis reconnaissant du gracieux envoi que vous avez eu la bonté de me faire et de l'aimable lettre qui l'accompagnait.

J'espère qu'il me sera bientôt permis d'aller vous présenter mes hommages.

Veuillez, en attendant que les soins du service ne m'enchaînent plus à bord, recevoir mes sincères remer-

ciements et l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre serviteur dévoué.

JAURÉGUIBERRY.

Jauréguiberry, Chanzy! C'étaient pour moi les héros de la guerre continuée après Sedan. Ah! s'ils avaient été à Paris à la place des Trochu, des Ducrot!

Jauréguiberry avait trente ans de mer quand Gambetta lui donna le commandement des troupes improvisées.

A Villepion, le 1er décembre 1870, il couche sur ses positions. Chanzy, rendant compte de la journée au ministre, ajoute : « Tout l'honneur en revient à l'amiral Jauréguiberry. »

Son énergie galvanise la « jeune armée ». Mais, assailli par les meilleures troupes de l'armée allemande, malgré l'heureuse diversion de Vouvray, malgré le dévouement héroïque du général de Sonis, des zouaves de Charette, malgré la sublime défense du 37e régiment et la fermeté des mobiles de la Sarthe, il est écrasé par des forces trop nombreuses, conduites par le prince Frédéric-Charles en personne.

La bataille de Villorceau, les combats acharnés que la deuxième armée de la Loire livra à l'ennemi, sa résistance sur la position de la Tuilerie, les pertes que l'amiral Jauréguiberry infligea aux Allemands à Saint-Jean-sur-Erve lui assignent dans l'histoire, à lui, marin, une place comme homme de guerre.

Son mépris du danger lui donnait dans le commandement une grande rigidité, mais, l'action passée, il devenait le plus prévoyant, le plus affectueux des chefs.

Une lettre d'Adam :

Si je t'avais écrit hier je t'aurais annoncé le ministère Duclerc. C'était la nouvelle de tout Paris. Aujourd'hui, en arrivant à Versailles, nous avons appris que ce n'est plus cela. L'ancien ministère reste tout entier. MM. Dufaure et Berthaut sont eux-mêmes au nombre des ressuscités. On ajoute cependant que ces messieurs, invités tous par le maréchal à conserver leur chère place, ont ajourné leur réponse à ce soir. Ils voudraient connaître, avant de répondre, l'effet produit par cette nouvelle à Versailles où nous sommes réunis en ce moment. S'ils entendent la moitié de ce qu'on dit, ils n'accepteront pas et je ne crois pas qu'ils acceptent. S'ils ferment les oreilles et rouvrent les mains pour reprendre leurs portefeuilles, attends-toi à un prompt branle-bas parlementaire.

L'ennui, c'est que le cabinet Dufaure qui était tombé sur un vote du Sénat sera censé la seconde fois tomber sur un vote de la Chambre des députés.

C'est Grévy, paraît-il, qui a donné au président de la République le conseil de ce beau dénouement. Il est de cette force ou plutôt de cette traîtrise-là.

On assure aussi que Thiers, voyant Simon perdu et Duclerc sur le point de triompher, a tripoté dans ce rabibochage.

J'ai dîné avant-hier chez Jules de Lasteyrie, vu les Hauréau. Tous et particulièrement Mme de Lasteyrie se rappellent à ton souvenir.

L'amiral Jauréguiberry est venu me voir, accompagné de M. Desvarannes, commandant

du *Richelieu*. L'amiral voulait absolument que j'aille passer une journée au large. Quoique bien tentée, je crains trop que le mal de mer soit une expérience qui m'enlèverait douloureusement l'intérêt de ma visite.

Le très beau M. Desvarannes est un ami du commandant de Lanneau, l'oncle de mon gendre, Paul Segond.

Il est convenu que je passerai une après-midi à bord du *Richelieu,* dans les eaux calmes du golfe. Le canot-amiral viendra me prendre au petit port Lamber.

J'écris ces détails à Adam, ajoutant que j'essaierai de séduire les officiers de marine, peu républicains d'ordinaire, pour leur faire aimer la République.

Adam m'écrit, le 12 décembre :

Notre dîner habituel du mardi chez Bignon était hier nombreux. Il y avait Duclerc, Lepère, Le Royer, Bardoux. De Marcère a paru un instant, mais il ne savait de la crise rien de plus que nous. Il nous a promis de nous en raconter les épisodes intéressants dans huit jours, nous attendrons patiemment, nous sommes aujourd'hui sans nouvelles.

On nous raconte que de Broglie et Fourtou ont été ce matin appelés à l'Élysée. Personne ne croit cependant à un ministère de droite. Buffet pousse à la dissolution. Les autres chefs de la réaction trouvent que c'est trop tôt et demandent un répit de huit mois pour achever de monter leurs batteries. Le président semble jouer leur jeu. Il pleure, il crie, il veut qu'on le mène provisoirement à un cabinet qui ne soit ni chair ni poisson. D'Audiffret-Pasquier est en ce moment le princi-

pal conseiller du vainqueur de Sedan. Le duc ne veut pas d'un ministère pour lui-même et il conseille un ministère de gauche; de quelle gauche? Jules Simon est toujours en ligne, mais quand on a nommé Simon, on n'a pas tout dit. Il s'en faut de tout. L'écart qu'il y a entre un homme simple et un homme compliqué subsiste.

La fin de notre soirée chez Bignon à été consacrée à lire dans le jeu de nos adversaires et on a débattu les habiletés qu'il faut opposer à leur habileté. Le parti républicain est devenu très fort à ce jeu d'échecs. Est-ce un bien, est-ce un mal? Je ne m'intéresse guère à ce jeu-là et j'aime mieux le domino; néanmoins lorsque je me rappelle les naïvetés de 1848, j'incline à croire que nos amis ont raison de vouloir être habiles. On ne sait pas encore ce qu'on fera du budget. Tout le monde est d'accord pour en retarder la discussion, mais tout le monde n'est pas d'avis d'en ajourner le vote. La meilleure raison de ceux qui veulent le voter avant la fin de la crise, si la crise dure, c'est qu'on ne réunirait pas la majorité des voix pour un vote contraire.

Gambetta est bien en selle et me paraît jouir de toutes ses facultés d'habile manœuvre.

Il désire des fleurs et en attend. Il a le droit d'en avoir plus que les autres. Il les conserve si bien. Il a encore celles que tu lui as envoyées il y a trois semaines ou un mois.

Je compte recevoir demain des détails de ta visite au *Richelieu*. Je m'inquiète pour toi d'un aussi long voyage en mer. Tu as bien fait de refuser une partie au large, tu aurais été malade, puis on t'aurait peut-être conduit jusqu'à Cythère. Se méfier des marins autant que des Troyens.

Le 13 décembre nous avons enfin un nouveau ministère :

Jules Simon, président du conseil et intérieur.

*
* *

Peu après le départ de Gambetta, je reçois cette lettre, datée du 17 janvier :

Ce n'est pas de Paris, c'est de Naples, la ville d'or, que je vous écris ; nous sommes, moins la mer aux flots bleus, sous un climat aussi radieux que le ciel de Baïa ou de Pouzzoles.

Comme vous, ma sœur, je crois par-dessus tout à la bénigne influence de la nature et je trouve dans ce printemps prématuré un indice des faveurs du destin. Je puise dans cette salubre et forte température une infatigable activité qui me permettra de déjouer toutes les malices de nos adversaires de tout rang. Je passe ma journée à briser un à un les fils dont on avait garrotté ma candidature à la présidence du budget. Je suis en bonne voie, j'ai certainement démêlé les deux tiers de l'écheveau, ce qui ne suffit pas pour triompher.

Le sort m'a favorisé dans la composition et j'ai ville gagnée. On procédera aux élections mardi ou jeudi prochain, et vendredi je vous ferai savoir à travers les airs le résultat de mes combinaisons. Il y aura bien des gens déconfits, mais je ne leur laisserai pas le prétexte ni le loisir de se lamenter publiquement. J'ai apporté du golfe Juan une provision de courtoisie qui a mis du premier coup tout ce joli monde à quia. La diplomatie a fait le reste et, par Hercule, je fais honneur de ceci à la Minerve de Bruyères.

Quant à la politique extérieure, en dépit des sottises alarmantes que débitent les journaux, je suis sans inquiétude. *Plus que jamais je suis rassuré, on ne fera pas la guerre.* C'est une partie perdue pour M. de Bismarck. Il faudra la reprendre et, cette fois, nous aurons peut-

être bien plus beau jeu. J'ai encore là-dessus quelque plan nouveau à vous confier. Je rumine les derniers arrangements et je vous ferai du tout un mémorandum destiné à vos archives.

Pour aujourd'hui, je me borne à vous souhaiter un temps égal à celui dont nous jouissons.

Si cela dure je vous enverrai des fleurs pour répondre à celles que j'attends et que je plante dans mon cœur.

Tout à vous,

LÉON GAMBETTA.

C'est à qui, parmi mes amis, réclamera des fleurs de Bruyères. Je les emballe après les avoir cueillies moi-même à certaines heures, et elles durent ainsi beaucoup plus que celles envoyées par les marchands ; mais cela me prend du temps, au point que j'en manque pour travailler. Aussi, parfois, je remets les envois d'un jour ou deux, mais alors on m'accuse, on réclame.

Laurent Pichat, en m'apprenant par un court billet le mariage de Mme Charles Hugo et de Lockroy ajoute de nombreux détails sur la manière dont Mme Jules Simon s'y est prise pour obtenir le consentement de Victor Hugo, et il ajoute une prière de lui remplacer ses fleurs fanées.

Le 27 janvier, Gambetta m'écrit :

Ma chère amie,

Vos belles fleurs sont arrivées comme une couronne apprêtée pour le triomphe. J'en ai savouré les parfums, je me suis empli les yeux de leur éclat quelques mi-

nutes après ce scrutin victorieux qui dépassait toutes mes espérances en confondant les intrigues. Je vous ai doublement bénie pour la beauté et *l'opportunité* du trophée que vous m'avez envoyé.

Mais si tout paraît nous sourire au dedans, le dehors devient de plus en plus sinistre, non pas que je redoute de voir brusquement éclater l'orage qui s'amoncelle sur l'Europe et menace de cracher sur nous, mais je ne peux sans anxiété envisager le plus prochain avenir.

Vous avez suivi avec moi depuis deux ans la marche de la politique allemande depuis l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine jusqu'à la lamentable issue de la conférence de Constantinople, et vous savez mieux que nombre de diplomates du sexe fort les sinueuses manœuvres par lesquelles M. de Bismarck s'est complu à jeter la Russie sur l'Orient, l'Autriche sous la main des Hongrois, l'Angleterre dans les hasards d'une politique d'aventure ou d'abdication, l'Italie dans l'incertitude de ses ambitions territoriales ou maritimes, la France dans l'isolement ou l'impuissance.

Il est clair aujourd'hui que l'homme de Varzin a réussi à montrer au monde les défaillances, ou, pour mieux dire, le néant du colosse russe. Il a réussi également à terroriser l'Autriche, et l'on peut craindre que la question d'Orient, ainsi traitée, ne soit que le prologue, une sorte de lever de rideau, d'une tragédie militaire dont la France serait la victime désignée.

On remarque en effet que depuis l'avortement de la conférence la presse officieuse du chancelier affecte un ton querelleur, menaçant à notre endroit.

On signale de l'autre côté des Vosges des préparatifs militaires, inopinés à cette époque de l'année. On fait à notre gouvernement représentations sur représentations à propos des plus misérables incidents. Enfin il nous revient qu'en Angleterre, en Italie, à Vienne, on prête aux grands personnages prussiens des propos sérieusement inquiétants pour la France. On fait observer que les

charges militaires de la Prusse l'écrasent, mettent ses budgets en déficit, que l'esprit d'opposition, dont les dernières élections germaniques sont la plus claire manifestation, pourrait bien pousser le chancelier à chercher une diversion au dehors.

Il va sans dire que nous ne fournissons pas le moindre prétexte à cette frénésie d'agression, que nous nous laissons taquiner, harceler, sans jamais avoir l'air de nous apercevoir de la mauvaise foi de nos ennemis, mais cette prudence, cette réserve systématique, suffiront-elles longtemps à nous préserver? Terrible question qui ne peut être résolue favorablement tant qu'il n'y aura pas une Europe. Aussi j'estime que pour échapper au danger qui nous menace il y a deux ressources : ou trouver moyen de gagner l'Allemagne, ou de reconstituer le concert européen contre elle. C'est sur ces deux uniques voies de salut que je voudrais fixer votre attention et provoquer vos réflexions. Dans de telles occasions, je fais le plus grand cas de votre sentiment de Française et je suis tout prêt à le croire autrement infaillible que toute la dialectique des diplomates. On pourrait gagner l'Allemagne en entrant en relation avec elle par des agents secrets capables de lui faire accepter des vues communes au point de vue de la lutte qu'elle a entreprise contre l'ultramontanisme et au point de vue des grands intérêts industriels et commerciaux. On pourrait, en s'appuyant sur l'Italie, lui offrir une base d'opération autrement solide que l'alliance des trois empereurs et lui donner au nord et au sud de son empire une liberté d'action qui peut servir ses desseins aussi bien contre la Russie que contre l'Autriche, mais une pareille politique réclamerait beaucoup de dextérité et de décision, un sentiment nettement anticlérical, une force d'âme capable de lutter contre les souvenirs d'un passé bien douloureux et bien récent, et je ne vois ni les hommes ni les circonstances propices pour une pareille politique. Cependant l'Allemagne ne supportera pas

indéfiniment la situation qui lui est faite; elle élèvera bientôt la prétention d'arrêter notre réorganisation militaire, elle jalouse nos richesses, elle sent bien que le jour approche où nous serons par nous-mêmes en état de revendiquer directement nos provinces, où nous serons sollicités à quelque alliance dangereuse pour son unité et sa sécurité. Ce n'est pas pour rien qu'elle a déchiré le vieux droit public, qu'elle a substitué à l'ancien équilibre des puissances la suprématie de la Prusse, qu'elle a pris une devise de la force primant le droit. Elle n'attendra donc pas que nous soyons en état de nous faire respecter ou rechercher. Elle voudra nous prévenir, et, si nous n'avons pas prévu l'heure marquée pour cette offensive, nous serons écrasés sous les yeux d'une Europe tremblante, avachie et inerte. Que faire? Le simple exposé de l'état du continent suffit à indiquer le plan qu'il conviendrait d'adopter, non seulement pour déjouer ces redoutables éventualités, mais pour prévenir et écraser en quelques jours notre formidable adversaire. On pourrait faire sortir de la dernière conférence des indications de nature à rapprocher contre l'ennemi commun les diverses nations de l'Europe; il est clair qu'elles sentent toutes à des degrés divers, mais sans exception, que la prépondérance excessive prise par la Prusse depuis Sadowa et Sedan les menace toutes ou dans leur intégrité ou dans leur existence. La Russie elle-même, dont la bienveillante neutralité est la vraie force qui a permis à M. de Bismarck de poursuivre avec un insolent bonheur la carrière de ses succès depuis Duppel jusqu'à Paris, la Russie, dis-je, se trouve menacée dans les provinces baltiques. Elle s'est vue acculée à une retraite honteuse par suite des menées allemandes. Le ressentiment est flagrant chez les Russes, il s'agit de l'exploiter. Dans tous les cas l'Allemagne n'a plus à compter sur ses bons offices comme en 1864, 1866, 1870, 1871. L'Autriche démembrée par cette politique de sang et de feu sent lui échapper ses dernières

provinces germaniques. Elle n'est plus qu'une sous-préfecture bismarckienne, gérée par Andrassy, procureur fondé de la Gross-Preuss. Elle doit voir que d'ici à quelques années elle perdra jusqu'à l'existence géographique si quelque immense conflagration européenne ne la garde pas de l'absorption berlinoise ou de la révolution slave. La Belgique, la Hollande, le Danemark, sont autant de proies marquées à la voracité poméranienne.

Le Danemark, la Suède, sont bien exposés dans le voisinage d'un si puissant voisin qui brûle de devenir l'une des premières marines du monde, et qui ne se tiendra satisfait que le jour où la mer du Nord et l'Adriatique baigneront ses frontières. Il ne serait pas difficile de jeter en Pologne, depuis Memel jusqu'à Lemberg, les ferments d'une grande insurrection, en amenant l'Autriche à céder la Galicie au royaume de Pologne reconstitué, et lui donnant en compensation la Roumanie et les bouches du Danube.

Il faudrait entraîner l'Italie en lui rendant au besoin une bande de terre dans le golfe de Gênes pour ne pas nous quitter jusqu'à la reprise de Strasbourg et de Metz. On pourrait dès lors enserrer l'Allemagne dans un cercle de fer et de feu, et, quelle que soit sa vitalité militaire, elle ne pourrait tenir contre un si gigantesque effort, entrepris au nom de la sécurité commune et du rétablissement de l'équilibre européen.

On ne demanderait rien à l'égoïste Angleterre que de protéger la neutralité belge, mais il est probable que le réveil de la question polonaise suffirait à entraîner tous les partis de l'autre côté de la Manche.

Pour nous, nous n'aurions qu'à bien border nos nouvelles frontières d'une solide armée de 150 à 200.000 hommes, et, cela fait, transporter tout ce que nous aurions de forces disponibles par la voie de mer sur les côtes de Prusse, le plus près possible de Berlin, de manière à prendre, comme Gustave-Adolphe, l'Allemagne à revers.

Mais quel moyen de réaliser un pareil plan? Il faudrait l'arrêter avec l'Autriche, où le parti militaire et national brûle de prendre une revanche, mais ne peut s'engager sans être assuré du concours énergique et efficace de la France. Il y a là-bas un homme de tête capable de le concevoir et de l'exécuter, le prince Albrecht, le rival de Frédéric-Charles, l'ennemi de Bismarck. On renverserait Andrassy, ce serait le signal de la lutte. L'armée autrichienne est admirable; elle est bien commandée, bien outillée. Elle pourrait repasser les défilés de Bohême, aller chercher la revanche en Silésie. Simultanément, on débarquerait au nord, on attaquerait à l'est, on prendrait les Allemands par tous les bouts, sans compter les efforts des Polonais. Je crois que l'œuvre de M. de Bismarck s'écroulerait encore plus vite qu'elle n'a été élevée, et, cette fois, le droit primerait la force. On rétablirait l'Autriche dans sa vraie position germanique, on nous rendrait strictement notre bien. La Pologne serait reconstituée, les petits états seraient garantis pour longtemps, les neutres seraient garantis pour toujours, et une ère de paix et de civilisation pourrait s'ouvrir pour le monde.

Si, au lieu de ce plan, on se laisse, ce qui est inévitable, diviser, isoler et finalement surprendre, la guerre viendra, nous serons écrasés en détail, et l'hégémonie prussienne, c'est-à-dire la barbarie accommodée au goût du jour, s'imposera pour ce demi-siècle.

Que faudrait-il? Deux hommes de courage à Paris et à Vienne, une bonne diplomatie pendant trois mois, et un effort suprême de quelques semaines ensuite.

Mais je n'ose conclure, j'écris cela pour vous seule, pour vous mettre au courant des préoccupations qui m'agitent, des idées qui me travaillent. Donnez-moi votre sentiment, j'y tiens.

J'irai demain ou après visiter M. Thiers, et je lui confierai mes craintes et mes rêves, non avec cette précision, de peur de l'inquiéter outre mesure, mais de ma-

nière cependant à le sonder. Je ne crains rien tant que de nous sentir traîner à la dérive vers une quatrième invasion, quand il y a encore tant de moyens d'écraser cette orgueilleuse fortune germanique, et de rendre à la France et à l'Europe leur indépendance et leur sécurité.

Croyez-moi le plus fidèle de vos amis,

LÉON GAMBETTA.

A mon tour j'exposai longuement mon rêve à celui que nous reconnaissions pour notre chef, en qui nous ne cessions d'entrevoir la personnification de la défense nationale.

Moi aussi, j'avais mes plans. Ils reposaient sur les gages que nous avaient donnés, en 1814 et en 1875, deux Alexandre, deux empereurs de Russie, pour empêcher, l'un, le démembrement de la France, l'autre, une traîtresse attaque en pleine réorganisation de notre armée.

Alexandre II s'était visiblement efforcé, en 1875, de réparer ce que lui-même appelait « son erreur de 1870 », erreur provoquée par la coupable guerre de Crimée.

Il faut, par n'importe quel moyen, empêcher la guerre que veut Bismarck entre la Russie et la Turquie. Il travaille avec une infernale habileté à rendre cette guerre inévitable. Jamais la situation de la Russie n'a été plus grave. Bismarck a la Turquie dans la main; il la manœuvre, il rendra la guerre fatale. C'est la répétition de 1870. Le seul moyen pour la Russie de déjouer le plan de

Arago, et y répliquait avec esprit, mais il n'en était pas de même en face de Challemel, auquel il avait voué une sorte de culte tempéré par la peur qu'il avait de ses boutades.

Leblond, plus grave encore que Le Royer en apparence, avait des mots à l'emporte-pièce qui démontaient Arago lui-même. Et, tandis que Le Royer se querellait avec Leblond, Allain-Targé se querellait avec Le Royer.

Mais nous avons fini par découvrir le secret de ces querelles. Travailleur infatigable, assimilateur presque aussi étonnant que Gambetta, Allain-Targé s'attaquait à ceux qu'il savait nourris de la question qu'il étudiait. La science très mûrie de Le Royer comme légiste l'attirait, et il la lui faisait sortir et affirmer avec une habileté curieuse.

La *Lanterne* paraît le 22 avril. Le premier article, signé X..., est à chaque mot signé Rochefort. Tout le monde a le journal à la main; c'est que Paris a toujours le même goût pour le plus parisien des Parisiens.

Nous allons coup sur coup à deux premières représentations. Louis Gallet nous apporte une avant-scène pour le *Roi de Lahore,* et nous assistons à un véritable triomphe. C'est pour nous une joie de voir ainsi applaudir Massenet.

On joue le lendemain *Jean Dacier,* au succès duquel s'intéresse passionnément Coquelin, qui interprète un rôle d'officier.

Nous arrivons presque les premiers. Nous sommes dans la baignoire de Gambetta. C'est nous qui applaudissons le plus Coquelin, Maubant, Marçel, Mlle Favart.

L'auteur, Charles Lomon, a fait une œuvre jeune comme lui, ardente, que Coquelin met en belle lumière. Beaucoup de mots portent dans cette pièce dont toutes les scènes se passent au moment de la Révolution.

Lorsque Coquelin peut décocher un trait aux ennemis de Gambetta, il exulte. Comme Talma était l'ami de Napoléon, Coquelin est l'ami de Gambetta. Il dit « nous » en parlant des projets du grand tribun; c'est même quelquefois assez plaisant.

*
* *

Il me semble qu'Adam se décourage des luttes politiques, lui toujours si ferme, si vaillant, et je m'inquiète, car je me dis que l'état de sa santé peut seul expliquer sa lassitude.

Souvent, le soir, il me laisse au milieu de nos amis et rentre dans sa chambre. Tous s'en attristent et me questionnent.

Que puis-je répondre?

L'un de ces jours, il m'a dit, d'un ton indifférent, pour que je n'attache pas à ses paroles une trop grande importance :

« Il faut que tu t'habitues à me remplacer.

Si tu veux me prouver ta tendresse, redouble d'efforts à mesure que je me lasse, pour grouper nos amis, pour unir leurs résistances. Sois ma moitié, ajouta-t-il en riant. Je suis obligé de compter avec mes forces ; laisse-moi les ménager en raison de la vigueur dont tu feras preuve, pour qu'elles ne manquent pas au service de nos chères idées. »

Clavel, que j'interroge, me dit qu'Adam a un gros accès de sa maladie diabétique, et que je ne dois pas l'obliger à se secouer.

Je lui épargne toutes les fatigues. J'ouvre ses lettres et je réponds moi-même aux plus importantes.

Une seule chose le passionne encore : les affaires de la *Petite République;* il s'ingénie à trouver là une source de fortune pour Gambetta, et il met en mouvement toutes ses relations pour aboutir à une solution qui assure l'avenir « du gros ».

Je n'ai pas, pour la première fois depuis tant d'années, le loisir d'aller au Salon de 1877. De Ronchaud vient me le conter.

Il me parle du portrait de Dumas fils, par Meissonier, qu'il dit être un chef-d'œuvre.

Mon ami Guillaumet a un grand succès avec son *Marché arabe;* il a grandi, le cher Guillaumet, depuis le jour où, à Bruyères, le vieux Séchan lui faisait croire que l'eau bleue de la mer restait bleue dans une carafe.

Mais la merveille, dit de Ronchaud, à la-

quelle la médaille d'honneur est acquise, c'est l'*État-major autrichien devant le corps de Marceau*, de Jean-Paul Laurens.

Adam est allé hier à Versailles. Il n'y veut plus retourner de longtemps. Il veut consacrer tout ce que le malaise qu'il éprouve lui laisse d'énergie aux affaires de la *Petite République*. Il est à peu près décidé que Donon va l'acheter. Adam a posé en principe que les actionnaires : les Dubochet, les Kestner, les Adam, reprendront tout simplement les sommes qu'ils ont mises dans le journal, et que Gambetta bénéficiera de la plus-value des actions, de l'achat du journal et des parts qu'il a eues à sa fondation, toutes ces valeurs n'ayant pas d'autre origine que la sienne propre.

« Je veux, ajoute Adam, lui constituer une petite fortune indépendante et le sortir de la médiocrité dans laquelle il a vécu jusqu'à ce jour philosophiquement. »

Le soir du 3 mai, on parle chez nous avec fièvre de l'interpellation Leblond, qui s'est attaqué aux menées cléricales et a dénoncé l'appel « forcené » des journaux religieux à la guerre avec l'Italie, et leur campagne en faveur de la délivrance de Pie IX.

Jules Simon répondit en affirmant sa « vénération pour la religion et ses ministres », mais il prouva en même temps que le clergé ne respectait pas les droits de l'état et encore moins le Concordat.

La discussion, somme toute, avait été calme, et Jules Simon croyait avoir rassuré en même temps les catholiques et les anticléricaux avec le miel de sa parole onctueuse.

Mais le 5 mai Gambetta monte à la tribune, il accuse, il tonne et enlève à une forte majorité l'ordre du jour Leblond, Marcère, Laussedat.

Ce vote exaspère les droites et surtout le maréchal; mais ce dernier hésite plus que jamais à sauver la société. Il avoue à Mgr Dupanloup qu'il n'est pas fait pour le poste qu'on lui a confié, il pleure. Mgr Mermillod va répétant qu'il n'y a rien à faire avec des bâtons flottants.

Cependant le maréchal sèche ses larmes. Il veut sauver la France. On l'excite, on lui peint la situation sous des couleurs violentes; il relit les paroles de Gambetta, les répète pour y trouver l'énergie qu''il cherche depuis plusieurs jours.

« Il y a une chose qui, à l'égal de l'ancien régime, répugne au paysan de France : c'est le cléricalisme, et je ne fais que traduire le sentiment du peuple de France en répétant ce que disait un jour mon ami Peyrat : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! »

Le 15 mai, la Chambre vote l'abrogation de la loi du 29 septembre 1875 attribuant aux tribunaux correctionnels certains délits de presse, notamment les insultes aux souverains étrangers, enlevant ces délits aux jurys. La Chambre rétablit le jury.

« C'est la révolution ! » s'écrie le maréchal.

Jules Simon ne s'étant pas dressé contre l'abrogation de la loi, le maréchal s'indigne. Il est révolté.

Deux enterrements : celui d'Ernest Picard et celui de Taxile Delord. Adam est allé à celui de Taxile Delord.

Ernest Picard est mort du sentiment de son inutilité, désemparé, effaré de la complète différence qu'il y avait entre le Corps législatif et l'Assemblée nationale. Ici plus de traits d'esprit, plus de bons mots ; on ne les écoute pas, ils ne portent plus. Il s'est senti étranger au milieu politique qu'il avait autrefois conquis. Il est mort de n'être plus quelqu'un.

On vient chercher Jules Simon à l'enterrement d'Ernest Picard. Il est appelé à l'Élysée. On raconte que le maréchal lui a écrit la fameuse lettre commençant par ces mots :

« Je viens de lire dans le *Journal officiel* le compte rendu de la séance, » etc., etc.

Le ministère est donc démissionnaire. Dans Paris c'est une émotion considérable. Adam veut aller à Versailles. Mais il souffre de douleurs à la nuque intolérables. Je l'en empêche, et vais moi-même à Versailles pour lui rapporter des nouvelles. Je voyage avec Edmond de Lafayette et Jules de Lasteyrie, je vois de Marcère, j'échange un mot avec Duclerc. On me sait venant à l'Assemblée prendre des nouvelles pour Adam. Gambetta m'en donne d'intéres-

santes. Il est plus inquiet d'Adam que moi-même. J'imagine que l'angoisse qui m'étreint depuis quelques jours est causée par la menace des événements. Les craintes de mes amis qu'ils m'ont à peine cachées me terrifient.

Je reviens vite, avant le retour des députés. Adam, qui s'est reposé, se sent mieux. Notre ami Clavel, médecin d'Adam depuis vingt ans, est là. Je le reconduis et il me rassure : c'est un accès de diabète; l'anthrax à la nuque se comporte comme il doit se comporter.

Nous causons, Adam et moi, de nos impressions, de ce que j'ai entendu. En subissant le ministère Jules Simon le 13 septembre dernier, le maréchal a cru mettre fin à l'agitation du pays; les élections l'avaient condamné, lui, l'homme des droites, à subir les gauches. Ses amis l'adjuraient de faire un coup d'état, il leur répondait :

« Le pays m'envoie une majorité républicaine, je suis forcé de lui donner un ministère républicain. »

L'agitation républicaine avait cessé, mais le parti clérical qui voulait gouverner avec Mac-Mahon créait une autre agitation. Il fit circuler dans toute la France des pétitions en faveur du rétablissement du pouvoir temporel du pape. C'était livrer l'Italie à l'Allemagne, la lancer sur nous, fournir le prétexte cherché par Bismarck, lequel persécute les catholiques.

C'est par crainte de ce danger que la Chambre

vote l'ordre du jour invitant le gouvernement à faire cesser la campagne de pétitionnement en faveur du pouvoir temporel.

Jules Simon croyait enguirlander le maréchal, il s'en vantait. Or il inspirait autant d'antipathie à l'Élysée qu'au centre gauche qu'il annihilait, qu'à la gauche qui ne pouvait avoir confiance en lui.

Jules de Lasteyrie m'avait répété un mot de Mac-Mahon :

« J'aime mieux être renversé que d'obéir aux ordres de M. Gambetta. »

Autour du maréchal on ne cesse de rappeler un autre mot dit par lui après le vote du septennat :

« Si les républicains menacent la sécurité du pays, ses intérêts sociaux, je les chasserai. »

On lui faisait écrire de tous les coins de la France :

« Le moment est venu. »

Il avait bien essayé, le 12, de prouver à Jules Simon qu'il fallait quitter la place; mais celui-ci, feignant de ne pas entendre, avait mis le comble à la fureur du maréchal.

Sa haine contre Simon, accrue de sa haine contre la presse pour laquelle la Chambre venait de voter une loi libérale, mirent le comble à son exaspération, et c'est dans cet état qu'il accepta la lettre toute faite qu'on lui glissa dans la main et qu'il copia sans une rature.

J'étais chargée, en revenant de Versailles, de

dire à Adam qu'il y aurait le soir réunion des gauches au Grand-Hôtel.

Adam s'y rendit, mais le centre gauche n'y vint pas, et nous nous demandons si c'est le commencement de la débandade.

Dans la journée du 17, le maréchal dit à son entourage :

« Decazes me propose un ministère. Je n'en veux pas. J'espère qu'il ne me laissera pas en plan et qu'il me tirera de là. »

Le 17, les Chambres votent un ordre du jour rédigé par Lepère :

« La Chambre,

« Considérant qu'il lui importe, dans la crise actuelle, et pour remplir le mandat qu'elle a reçu du pays, de rappeler que la prépondérance parlementaire s'exerçant par la responsabilité ministérielle est la première condition du gouvernement du pays par le pays, que les lois constitutionnelles ont eu pour but d'établir ;

« Déclare :

« Que la confiance de la majorité ne saurait être acquise qu'à un cabinet libre de son action et résolu à gouverner suivant les principes républicains, qui peuvent seuls garantir l'ordre et la prospérité au dedans et la paix au dehors ;

« Et passe à l'ordre du jour. »

Le maréchal se moque de ce vœu, et il reconstitue le ministère de combat du 24 mai.

M. de Broglie est nommé président du Conseil. Fourtou, Caillaux rentrent avec lui. Decazes reste aux Affaires-Étrangères et Berthaut à la Guerre.

« Il ne s'agit plus maintenant, disons-nous à Gambetta qui vient en rentrant de Versailles nous demander à dîner, de faire du dilettantisme et de dire de de Broglie : « Quel admi-« rable adversaire ! » Aujourd'hui, c'est l'ordre moral restauré, c'est la lutte pour la vie. »

On prétend que M. de Broglie eût aimé que le maréchal chargeât de la difficile besogne un autre que lui. Il aurait dit, en revenant de ses terres de Normandie, à Emmanuel d'Harcourt :

« Qui eût cru cela du maréchal? Mais à quoi bon gémir? Nous sommes jetés à l'eau, il faut nager. »

Comme le duc Decazes, il n'approuvait pas l'aventure — l'un et l'autre étant moins cléricaux et plus libéraux que la situation qui leur était faite — mais tous deux avaient pour principe « qu'il faut soutenir ses amis, de préférence quand ils ont tort. »

Le 18, premier jour de son ministère, M. de Broglie proroge la Chambre pour un mois.

Gambetta fait aux Réservoirs une réunion des trois groupes. Cette fois le centre gauche n'y manque pas.

Ratier évoque le souvenir de la Restauration, des 221.

L'ajournement de la Chambre, c'est la me-

nace de la dissolution. Nul ne s'y trompe. Gambetta et M. de Marcère rédigent le fameux *Manifeste des députés républicains,* signé par les 363.

Les protestations contre le message présidentiel surgissent de toutes parts. Le duc d'Audiffret-Pasquier exprime très haut sa désapprobation et refuse de suivre Mac-Mahon. Grévy, Ferry, tous les opposants à l'empire, Louis Blanc, Ledru-Rollin, s'unissent dans le danger. Victor Hugo proteste un peu trop bruyamment et lance en même temps son volume : *L'Art d'être Grand-Père.*

Gambetta mène la campagne d'accord avec Thiers. Aucun de nous ne doute de la victoire, après le succès électoral de 1876. Durant un mois les députés vont travailler l'opinion et ils reviendront en juin forts de l'approbation de leurs électeurs.

Il faut combattre ce combat avec toute sa vaillance. C'est sûrement le dernier.

Le Figaro devient, avec Villemessant qui reste directeur, le journal officiel du 16 mai. Magnard, qui m'a dit il y a quelques jours : « Vous n'avez pas parmi tous vos amis un républicain plus sérieux que moi, » est nommé rédacteur en chef du *Figaro.* J'aime beaucoup Magnard, mais nous aurons des mots. Junius cache Clément Duvernois, Granier de Cassagnac est Mauprat, Albert Wolf reste, bien entendu.

Nous appelons *le Figaro* qui accepte le titre :

« *Le Moniteur officiel de la réforme morale et sociale.* »

Adam, qui ne se remet pas et qui sans souffrir s'affaiblit, fait un effort pour sortir en voiture et aller chez M. Thiers. Je l'accompagne.

M. Thiers est plein d'ardeur. Il se croit revenu au beau temps des luttes du *National.* Lorsque nous le quittons, il me dit :

« J'irai voir Adam, ne le laissez plus sortir, c'est une imprudence. »

C'est si bien une imprudence, qu'en rentrant mon pauvre Adam, pris par un gros accès de fièvre, se met au lit.

Le lendemain la scène est cruelle entre nous. Il veut sortir encore pour aller terminer l'affaire de la *Petite République française.* Je ne puis, malgré mes supplications, l'empêcher « de libérer Gambetta des soucis d'argent ».

Il rentre épuisé mais joyeux. Il m'avoue qu'il ne s'est tenu debout que pour terminer cette affaire, qu'il vient de remettre à Gambetta un carnet de chèques qui représente 1.500.000 fr., déposés à la Banque d'Angleterre en paiement de la *Petite République française.*

Je suis joyeuse avec mon cher, mon noble, mon dévoué Adam, mais j'apprends par Clavel, à qui il avait défendu de me le dire, qui vient le panser chaque jour avant que je me lève, que son anthrax a plus de gravité que je ne le croyais.

J'ai un moment de rancune et je l'exprime.

« Tu as risqué ta santé pour Gambetta, dis-je, croyant le sauver à tout jamais des soucis d'argent, mais il n'en connaît pas la valeur, tu le sais bien, et sa générosité lui fera tout dépenser et tout donner.

— Je l'ai averti et prêché, me répond Adam, et je lui ai demandé comme récompense de me dire l'emploi qu'il ferait de toute somme dépassant les 50.000 fr. qu'il pourra toucher chaque année.

« Et maintenant, ma Juliette, du repos, un repos absolu. Prends mes clefs, ouvre mes lettres, réponds-y, reçois nos amis, dirige tout toute seule, double-moi, et que j'aie concience de l'absolu repos. Tu sais bien que je veux vivre et surtout ne pas mourir dans mon lit. »

Clavel, Ulysse Trélat, mon cher gendre Paul Segond, déjà grandissant dans la carrière qu'il a choisie, soignent Adam avec un dévouement de toutes les heures. Sa maladie est grave. Je les supplie de lui cacher cette gravité, car sa peur est telle de « mourir dans son lit », qu'on aggraverait son mal de façon inquiétante si on lui disait qu'il peut courir un danger de mort.

Quelques jours d'absolu repos sont bienfaisants à mon tant aimé malade. Je suis toute à lui et ne l'occupe de quoi que ce soit. Peu d'amis viennent prendre de ses nouvelles. Chaque député est dans sa circonscription.

Gambetta a déjà fait trois discours : aux étudiants, à Abbeville, à Amiens où notre ami Goblet a préparé son triomphe.

Quoi qu'il arrive, nous ne pouvons être vaincus. Notre organisation défensive contre le 24 mai subsiste ; ses cadres ne sont pas brisés, ils se sont retrouvés, et les voilà à nouveau remis entre les mains de celui qui peut déchaîner la résistance dans toute la France du jour au lendemain.

Gambetta vient voir Adam en revenant d'Amiens.

« Vous vaincrez de Broglie, lui dit Adam. Je suis un bien vieil opposant, et je connais, je jauge vite les forces d'un parti. Je ne sais ce que vous serez au gouvernement, mais depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et je connais bien mon histoire politique, jamais chef d'opposition n'a eu plus que vous les qualités d'un chef d'opposition. De Broglie est un grand orateur qui n'a jamais eu aucune influence sur aucun vote et dont il faut lire les discours pour les admirer. C'est un loyal, et il faut qu'il agisse comme un Machiavel. Toutes ses qualités, et il en a, sont des défauts : sa réserve le fait croire méprisant ; il lui faudrait une Chambre des Pairs sous une monarchie, et une autre voix que sa voix. Regardez-le, il n'a pas l'allure d'un homme qui mène ses troupes à la victoire.

« Fourtou, c'est autre chose. J'ai connu ces

natures-là autour du 2 décembre. Il est autrement que Ducrot, malgré ce qu'en a dit le maréchal, « le bougre à faire le coup ».

Gambetta craint de fatiguer Adam et le quitte.

« N'oubliez pas, mon cher ami, lui dit Adam, que vous pouvez charger Juliette de toutes les missions dont vous me chargiez. Chaque fois qu'on me prouvera qu'elle peut me remplacer, qu'elle me double, j'en ressentirai ma meilleure joie. »

Nos amis commencent à rentrer pour rapporter des nouvelles, concentrer l'action ; aucun des 363 ne doute de son succès.

Duclerc me raconte qu'il a conseillé à Decazes de donner sa démission et de blâmer publiquement le maréchal. Il deviendrait par ce fait notre président du Conseil à la prochaine victoire. Decazes répond à Duclerc que le péril extérieur restant grave il est de plus en plus nécessaire aux Affaires-Étrangères.

Bethmont, Ratier, Jules Ferry, Louis Blanc, Léon Renault, Cochery, Laurençon, Léon de Maleville, Mestreau, Le Royer, Lepère, Boysset, l'amiral Pothuau, Allain Targé, Spuller, Challemel, Littré lui-même, Jules de Lasteyrie, nos amis les Lafayette viennent prendre des nouvelles d'Adam et causer un moment entre eux chaque soir.

*
* *

Adam veut que j'aille à la reprise du *Marquis de Villemer* aux Français. Mme Sand eût été heureuse de cette reprise, car elle parlait plus volontiers du *Marquis de Villemer* que de ses autres romans mis au théâtre. Elle m'avait conté que le soir de la première représentation à l'Odéon un public de choix soulignait chaque mot. Ribes qui jouait le *Marquis,* Mlle Thuillier *Caroline de Saint-Geneix,* s'étaient à tel point passionnés pour leur rôle qu'ils excitaient l'enthousiasme.

Ribes et Mlle Thuillier sont morts depuis.

Les étudiants sortaient durant la représentation pour annoncer le succès à leurs camarades massés sur la place et qui n'avaient pu entrer.

Mme Sand me disait, en me parlant de cette représentation, qu'elle avait eu la plus belle peur de sa vie : celle d'être portée en triomphe. Pour éviter une ovation monstre, elle s'échappa avant la fin du spectacle.

C'était en 1864. L'Empereur et l'Impératrice occupaient leur loge. On les accueillit au chant de :

... Avait pris femme
Le sire de Framboisy.

Quoique Adam souffre peu, et c'est ce qui

inquiète le plus Clavel et Ulysse Trélat, je ne veux pas le quitter toute une soirée.

Je prétexte une névralgie intolérable, car ce que j'ai toujours à craindre c'est de l'inquiéter. Il lit les journaux ligne à ligne pour voir si l'un d'eux ne parle pas de maladie grave, mais mon bon Spuller est allé partout, disant que ce serait cruel pour Adam d'apprendre qu'il court un danger.

M. Thiers fait prendre des nouvelles tous les jours. Ma gratitude est grande, mais je me dis en même temps que Clavel et Trélat sont alarmants au dehors tandis qu'ils me rassurent peut-être outre mesure, craignant que je perde mon calme.

La princesse Lise Troubetzkoï vient elle-même s'inscrire chaque jour. Clavel, je l'apprends tout à coup, a donné l'ordre au concierge de ne monter aucune carte, aucune liste. J'ai peur, j'interroge Trélat, je lui demande la vérité. Il me répond qu'il songe à une médication nouvelle pour cet anthrax qui dure trop et qu'il faut à Adam une paix absolue.

Mme Dorian, qui, seule avec mes enfants, entre dans la chambre de mon tant aimé malade, me dit chaque fois qu'elle trouve du mieux.

Trélat et Clavel m'ordonnent de ne plus laisser lire les journaux à Adam. Il les exige. Je m'affole. Ils ont brûlé, le 12, cet affreux anthrax sans vouloir chloroformer Adam qui a

souffert horriblement. J'étais à ses genoux pendant l'opération et ses ongles entraient dans ma tête qu'il tenait entre ses mains.

Lorsque je reconduis Trélat, je lui dis :

« Pourquoi ne l'avoir pas chloroformé et lui avoir imposé une telle torture? »

Avec une brusquerie cruelle, Trélat me répond :

« Cela nous donne une chance sur mille. »

Je répète épouvantée :

« Sur mille... Adam est perdu ! »

Comment vais-je rentrer dans sa chambre? Je ne peux pas. Je tremble, je veux crier, pleurer. Il faut que je rentre vite avec l'air rassuré.

Le 13, Gambetta vient dès son retour. Il n'a pas sonné, il a frappé. Le domestique me donne son nom sur un papier qu'Adam ne voit pas.

Je sors de la chambre d'Adam sans qu'il se doute que Gambetta est entré. Mme Dorian est là aussi. Tous deux savent depuis longtemps Adam perdu. Ils me l'ont caché comme tous.

« A vous de souffrir la cruelle douleur dont on ne se console pas ! me dit Mme Dorian.

— Sait-il qu'il est en danger? me dit Gambetta.

— Oh ! non, non, ce serait affreux. Je ne demande plus qu'une chose : pouvoir le lui cacher. Après je pleurerai, mais il faut à tout prix qu'il ne me voie pas une larme !

— Je reviendrai ce soir, me répond Gambetta, nous viendrons plusieurs. Vous pourrez

lui dire que nous reprenons nos habitudes, que vous rouvrez votre salon, le sachant mieux après son opération, que Trélat nous a rassurés. »

Oh! mes amis, mes chers amis, vous tous qui êtes venus me fortifier, me donner le courage d'être calme durant l'horrible épreuve : Gambetta, Spuller, Challemel, Billot, Peyrat, Duclerc, Schœlcher, Louis Blanc, de Ronchaud, Jules de Lasteyrie, Laurent Pichat, Le Royer, c'est vous qui m'avez apporté l'impossible vaillance de sourire au mourant.

La veille de sa mort, Adam me dit :

« Avant huit jours, je sens que nous pourrons partir pour Bruyères. Je te l'avoue aujourd'hui, Juliette, je me suis cru perdu et que tu me le cachais. Ne t'avais-je pas fait jurer de ne jamais me dire le danger de mort par la maladie que je pouvais courir. C'est le seul que j'aie jamais craint; je n'ai de ma vie eu d'autre peur que celle de mourir dans mon lit; maintenant, je me sens vraiment mieux. »

Et il ajoute gaiement : « Croirais-tu que j'avais envie de te faire certaines recommandations, de t'adresser certaines prières?

— Lesquelles, grands dieux? dis-je, tandis que je faisais un effort violent pour sourire.

— Que tu ne te remaries pas avant trois années révolues, si je mourais, et que tu rouvres ta maison à nos amis politiques après trois mois : que ton dévouement à notre cause, à notre République, à notre chef, soit absolu comme

était le mien ; que ce dévouement soit tel qu'on puisse croire qu'il est double et compense le mien ; que tu ne me pleures pas, mais qu'heure par heure tu me fasses revivre en toi.

— Tout cela sera d'autant plus facile à réaliser que nous continuerons à vivre notre vie tous les deux. »

Il fait beau et doux au dehors, les fenêtres sont ouvertes. Des fleurs sont arrivées de Bruyères ; j'en emplis la chambre.

Mme Dorian revient dans l'après-midi, et comme elle m'a dit de Dorian, la veille de sa mort : « Il est sauvé ! » moi aussi, je crois à la chance sur mille, et je lui dis comme elle m'a dit, le croyant comme elle l'a cru et sans qu'elle me détrompe plus que je ne l'avais détrompée : « Il est sauvé ! »

Mes enfants viennent ; mes petites-filles traversent la chambre fleurie en disant un joli bonjour au malade qui, après leur départ, se désole de n'avoir pas eu de bonbons à leur donner.

Que de projets nous faisons !

Mais le soir du lendemain, vers sept heures, après quelques heures de fatigue, Adam me dit :

« Je vais dormir. Veille à ce qu'on ne fasse aucun bruit, j'ai besoin de repos pour préparer avec Billot le plan de la bataille de Dorkins, qui nous rendra l'Alsace-Lorraine. Billot les tient ; ils sont cernés. »

Le délire continuant, je fais chercher Clavel. Il arrive désolé, car il va perdre un ami très cher. Je puis pleurer, à cette heure, car je l'appelle et il ne m'entend plus. Clavel lui tâte le pouls ; il remonte ses doigts jusqu'à la saignée :

« Le pouls est là, me dit-il ; c'est fini.

— Taisez-vous ! S'il entendait !

— Impossible. »

Je m'assieds, en sanglotant, près du lit ; je prends la main de celui qui déjà m'a quittée.

Mais non ! il serre ma main, et lentement, lentement, il parvient à la porter à ses lèvres.

Et doucement, sans agonie, il s'éteint.

« Mon pauvre Adam, murmure Clavel, sa mort lui ressemble. Parti en baisant la main de sa femme... »

*
* *

Paris lui a fait de belles funérailles. Plus de cent mille personnes l'ont salué à son dernier passage. Un ouvrier, qui sortait d'un atelier, est venu derrière le cercueil et a dit très haut :

« Adieu, Adam, tu as été un honnête homme ! »

Gambetta, trop accablé par son chagrin, n'a pu prononcer un mot sur la tombe. Cela m'a plus touchée que le plus beau de ses discours.

« Parmi les qualités d'Edmond Adam, a dit Victor Hugo avec émotion, il y avait la loyauté

scrupuleuse, la fidélité aux engagements, le respect de la parole donnée, le dévouement sans réserve à la liberté et à la République. »

Mme Dorian est seule auprès de moi durant l'enterrement. Elle a aussi éprouvé comme moi la douleur physique de la séparation, mais elle ne s'est pas un instant senti plus que moi de défaillance.

Je pleure, mais je ne me sens pas faiblir. Il repose là-bas, le plus près possible de l'ami qu'il appelait son frère, car il m'a dit, le jour de l'enterrement de Dorian :

« Il doit être heureux d'être tout en haut de Paris. »

Mais son courage, ses fidélités aux principes et à l'amitié revivront en moi. Je ferai l'impossible pour qu'on redise comme hier : « Les Adam. »

M. Thiers vient vers six heures. Il monte mes étages.

« Son désir et le mien se résument d'un mot, lui dis-je : le faire revivre.

— Je vous y aiderai de toutes mes forces, » me dit M. Thiers.

Je lui montre un billet de Girardin, que je viens de recevoir :

« Adam ne permettait pas que je l'aime vivant. Permettez-vous que je l'aime mort? »

« Vous le lui permettrez, s'écrie M. Thiers. Je vous le dis au nom du *National*. Girardin, chez vous, se sentira enfin absous de la mort

de Carrel. En ce moment, pour combattre le grand combat, il faut unir toutes les forces d'opposition, pour le triomphe de la cause à laquelle il a consacré sa vie et à laquelle, lui plus que tout autre, m'a amené. Vous lui devez de combler le vide que nous cause sa mort. »

Les journaux de nos adversaires eux-mêmes ont parlé d'Adam avec respect. Voici en résumé ce qu'ils ont dit :

« Avec ses grandes moustaches, sa taille haute, sa figure énergique, les allures brusques du commandement, un courage de toutes les heures, il était doux et tolérant. Il jouissait d'une grande autorité dans son parti. Son caractère et sa correction le faisaient écouter de tous. Sans prêcher l'intransigeance, les intrigues de couloir lui plaisaient médiocrement. Il savait, dans les réunions parlementaires, rappeler aux principes certains de ses collègues trop portés à la conciliation. C'était en même temps un républicain sage, ennemi des phrases chères à la plupart des hommes de sa génération.

« Brave entre tous, c'était à lui qu'on s'adressait dans les affaires d'honneur. Avec ses façons franches, sa physionomie ouverte, sa voix ferme, il appelait la sympathie. La sienne surtout était acquise à tous ceux qui étaient convaincus, courageux, loyaux. Amis et adversaires s'inclinaient devant son autorité. Quand on lui confiait le soin de défendre l'honneur

d'autrui, il le défendait comme le sien. C'était un homme. Il restera le type de la loyauté, de la fidélité aux principes. »

Ne pas pleurer, faire revivre Adam en moi, voilà ce que je me répète à travers mes larmes.

Achevé d'imprimer

le vingt-six septembre mil neuf cent huit

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

1-2. — 4746.

